





M 8,55. L. 18 / 1.

PROVINCIALES

OV LES LETTRES ECRITES

PAR

LOVIS DE MONTALTE

A VN

PROVINCIAL DE SES AMIS,

ET AVX RR. PP. IESVITES;

AVEC

La THEOLOGIE MORALE *desdits* PERES
& NOUVEAUX CASVISTES;

Representée par leur PRATIQUE; & par leurs LIVRES:

Divisée en cinq PARTIES.

NOUVELLE EDITION, augmentée de quelques PIÉCES.



A COLOGNE,

CHEZ NICOLAS SCHOVTE.

M. DC. LXXV.

1. The first part of the paper
describes the general principles
of the method. It is divided
into two sections: the first
describes the method in general
terms, and the second describes
the method in more detail.
The first section is divided
into two parts: the first part
describes the method in general
terms, and the second part
describes the method in more
detail. The second section is
divided into two parts: the first
part describes the method in
general terms, and the second
part describes the method in
more detail.

2. The second part of the paper
describes the results of the
experiments. It is divided into
two sections: the first section
describes the results of the
experiments in general terms, and
the second section describes the
results of the experiments in
more detail. The first section
is divided into two parts: the
first part describes the results
of the experiments in general
terms, and the second part
describes the results of the
experiments in more detail.



ADVERTISSEMENT
SUR LES
DIXHUIT LETTRES

Où sont expliquez les sujets qui sont traitez
dans chacune.



L'AVANTAGE que toute l'Eglise a receu de ces Lettres qui ont paru sous le nom de l'Asby du Prouvincial, m'a fait iuger qu'il seroit utile de les ramasser en vn corps pour les rendre plus durables & même plus fortes en les assemblant; parce qu'il est sans doute qu'elles se confirment & se soutiennent l'une l'autre. C'est ce qui m'a porté à en faire imprimer ce Recueil, où j'ay joint aussi quelques autres Pieces qui y ont du rapport. Et afin que ceux qui voudront les voir, soient avertis d'abord des sujets qui y sont traitez, j'ay creu à propos d'en donner icy l'éclaircissement en peu de paroles.

Les premieres Lettres furent faites au commencement de l'année dernière, 1656. au temps où la seconde Lettre de Monsieur Arnauld estoit examinée en Sorbonne dans ces Assemblées où il se passoit tant de choses si extraordinaires, que tout le monde avoit enuie & même interest d'entendre le sujet dont il s'agissoit en ces disputes. Mais comme l'obscurité des termes Scholastiques dont on les couvroit à dessein, n'en lais-

* 2 soit

A D V E R T I S S E M E N T

soit l'intelligence qu'aux Theologiens, les autres personnes en estant exclus demeueroient dans vne curiosité inutile & dans l'estonnement de voir tant de preparacions qui paroissent à tout le monde, pour des questions qui ne paroissent à personne. Ce fut alors que ces Lettres furent publiées, & qu'on eut la satisfaction d'y voir l'éclaircissement de toutes ces difficultez. On apprit par là qu'on examinoit deux questions; l'une qui n'estoit que de fait, & par consequent facile à resoudre: l'autre de foy, ou consistoit toute la difficulté. Cette question de foy estoit de sçauoir, si on denoit approuuer ou condamner vne proposition de M. Arnauld qu'il auoit prise de deux Peres de l'Eglise S. Augustin, & S. Chrysostome. Tous les Docteurs de part & d'autre demeueroient d'accord qu'elle estoit catholique dans les écrits de ces Peres: mais les aduersaires de M. Arnauld pretendoient qu'elle estoit heretique dans la lettre, & les defenseurs soutenoient au contraire qu'estant fidelement rapportée, elle ne pouuoit estre que catholique. Il s'agissoit donc de montrer cette difference, que ses aduersaires essayoient de faire voir; mais ses defenseurs détruisoient si puissamment cette pretendue diuersité, que pour le pouuoir condamner il falloit leur oster la liberté de répondre en restreignant leurs aduis à vne demieheure, que l'on regloit par vn horloge de sable. Ce fut ce manque de liberté qui les obligea de quitter l'assemblée, & de protester de nullité de tout ce qui s'y feroit.

Cependant les aduersaires de M. Arnauld estant restez seuls en Sorbonne, dirent tout ce qu'ils voulurent, & s'estendirent particulièrement sur trois points touchant la Grace, qui sont expliquez dans ces Lettres.

Le premier, qui fut sur ce qu'ils appellent pouuoir prochain, est expliqué dans la Premiere.

Le second qui est sur la grace suffisante, est traité dans la seconde.

Le

Le dernier qui est sur ce qu'ils nomment grace actuelle, est éclairci dans la quatrième.

Et la troisième qui fut faite incontinent après la censure, fait voir la parfaite conformité de la proposition de M. Arnauld avec celle des Saints Peres, qui est telle que les docteurs qui l'ont censurée, n'y ont pû marquer aucune difference. Ainsi ces quatre Lettres expliqueront toute cette matiere par le recit de quelques conferences que l'Autheur rapporte qu'il a eues avec diuers docteurs.

Il y represente vne personne peu instruite de ces differens, comme le sont ordinairement les gens du monde dans l'état desquels il se met & se fait éclaircir de ces questions insensiblement par ces docteurs qu'il consulte, en leur proposant ses doutes & receuant leurs responses, avec tant de clarté & de naïveté que les moins intelligens entendirent ce qui sembloit n'être reserué qu'aux plus habiles.

Dans les six Lettres suiuanes qui sont les 5. 6. 7. 8. 9. 10. il explique toute la Morale des Iesuites par le recit de quelques entretiens entre lui & l'un de leurs Casuistes, où il represente encore vne personne du monde qui se fait instruire & qui apprenant des maximes tout à fait estranges, s'en étonne, & n'osant pas neanmoins faire paroître l'horreur qu'il en concoit, les écoute avec toute la moderation qu'on peut garder. Sur quoy ce Pere le jugeant susceptible de ses principes, les lui decouvre naïuement. Ce n'est pas qu'il ne le voye souuent surpris; mais comme il croit que cet étonnement ne vient que de ce que ces maximes luy sont nouuelles, il ne laisse pas de continuer, & ne se met en peine que de le rassurer par les meilleures raisons dont leurs plus grands Auteurs les ont appuïées.

Par ce moien la vrai-semblance qu'il est necessaire de garder dans les dialogues, est icy toujours obseruée. Car ce Pere est vn bon homme, comme ils en ont plusieurs parmy eux, qui

A D V E R T I S S E M E N T

hâiroit la malice de sa Compagnie, s'il en auoit connoissance, mais qui ne pense pas seulement à s'en défer, tant il est rempli de respect pour ses Auteurs, dont il recoit toutes les opinions comme saintes; aussi il s'attache exactement à ne rien dire qui ne soit pris de leurs ouurages, dont il cite toûjours les propres termes, pour confirmer tout ce qu'il auance; mais se croyant assez fort quand il les a pour garands, il ne craint point de publier ce qu'ils ont enseigné. Sur cette assurance il expose toute leur morale comme la meilleure chose du monde & la plus facile pour sauuer vn grand nombre d'ames; sans s'apercevoir que ce qu'ils ont donné comme vne conduite Chrétienne & prudente pour soutenir la foiblesse des fideles, n'est autre chose qu'un relâchement politique & flatteur pour s'accommoder aux passions dereglerées des hommes. Voila le caractère de ce Pere, & celui qui l'écoute ne voulant ni le choquer, ni consentir à sa doctrine, la recoit avec vne raillerie ambiguë, qui découurroit assez son esprit à vne personne moins preuenüe que ce Casuiste, qui étant pleinement persuadé que cette morale est veritablement celle de l'Eglise, parce que c'est celle de sa Societé, s' imagine aisément qu'un autre le croit de même.

Ce stile est continué de part & d'autre iusqu'à de certains points essentiels, où celui qui les entend a peine à retenir l'indignation qu'excite vne profanation si insupportable qu'ils ont faite de la religion. Il se retient neanmoins pour apprendre tout: mais enfin le Pere venant à declarer leurs derniers excès par lesquels ils ont retranché de la Morale Chrétienne la necessité d'aimer Dieu qui en est la fin, en établissant qu'il suffit qu'on ne le hâisse pas, il s'emporte là-dessus, & rompant avec ce Iesuite, finit cette sorte d'entretien avec la dixième Lettre.

On voit assez par là, combien il est auantageux que cette matiere soit traitée par dialogues; puisque cela a donné lieu à

celui

celui qui a fait ces Lettres, d'y déconuoir non seulement les maximes des Iesuites, mais encore la maniere fine & adroite dont ils l'insinuent dans le monde, ce qui paroist par les palliations que ce Pere rapporte de leurs auteurs les plus celebres; au trauers desquelles on ne voit que trop clairement les desseins qu'ils ont eu dans l'établissement de leur Morale.

On y connoît que l'objet principal des Iesuites n'est pas proprement de corrompre les mœurs des Chrétiens, ni aussi de les reformer; mais de s'attirer tout le monde par vne conduite accommodante. Qu'ainsi, comme il y a des personnes de toutes sortes d'humeurs, ils ont été obligez d'auoir des maximes de toutes façons pour les satisfaire; & parce qu'ils ont été par là obligez d'auoir des opinions contraires les unes aux autres pour contenter tant d'humeurs contraires, il a fallu qu'ils ayent changé la veritable regle des mœurs, qui est l'Euangile & la Tradition, parce qu'elle conserue par tout vn même esprit; & qu'ils y en aient substitué vne autre qui fût souple, diuerse, maniable à tout sens, & capable de toutes sortes de formes, & c'est ce qu'ils appellent la doctrine de la probabilité.

Cette doctrine consiste en ce point, qu'une opinion peut être suivie en seureté de conscience, lors qu'elle est soutenüe, par quatre docteurs graues, ou par trois, ou par deux, ou même par vn seul. & qu'un docteur étant consulté, peut donner un conseil tenu pour probable par d'autres, encore qu'il croye certainement qu'il soit faux, quamvis ipse doctor ejusmodi sententiam speculativè falsam esse certo sibi persuadeat, comme dit Laiman Iesuite, & qu'ainsi pouuant conseiller les deux opinions oposées, il agira prudemment, de donner celle qui sera la plus agreable à celui qui le consulte; Si hæc illi favorabilior seu exoptatior sit.

Cette corruption, qui est le fondement de toutes les autres, est expliqué dans la Cinquième, dans la Sixième, & aussi d'as

A D V E R T I S S E M E N T

la Trezième; où l'on voit manifestement, que c'est de cette source que sont sortis tous leurs égaremens, & qu'elle en peut produire vne infinité d'autres, puisque l'esprit de l'homme est capable de former vne infinité d'opinions nouvelles & monstrueuses, & que selon cete pernicieuse regle la fantaisie de ces docteurs qui les inuentent, suffit pour les rendre seurs en conscience. Aussi c'est de là que sont procedées les incroyables licences qu'ils ont données aux personnes de toutes sortes de conditions, prêtres, religieux, beneficiers, Gentils-hômes, domestiques, gens d'affaires & de commerce, magistrats, riches, pauvres, usuriers, banqueroutiers, larrons, femmes perduës, & même iusques aux sorciers, comme il se voit dans ces six Lettres: car on trouue leurs relâchemens sur l'aumône, la simonie, & les larcins domestiques dans la sixième:

Leurs permissions de tuer pour toutes sortes d'offenses contre la vie, l'honneur, & le bien, dans la Septième:

Leurs dispenses des restitutions dans la Huitième:

Leurs facilitez de se sauuer sans peine, & parmi les douceurs & les comoditez de la vie, dans la Neuvième:

Et enfin la Dixième, qui finit comme j'ai déjà dit, par la dispense de l'amour de Dieu, explique dès l'entrée les adoucissemens qu'ils ont apportez à la Confession, qui sont tels que les pechez qu'ils n'ont pû excuser, sont si aisez à esacer par leurs nouvelles methodes, que, comme ils le disent eux mêmes, les crimes s'expiant aujourd'hui plus aitement qu'ils ne se commettent.

Les Iesuites voyant le tort que ces Lettres leur faisoient de tous côtez, & que le silence l'augmentoit, se crurent obligez d'y respondre; mais c'est à quoi ils se trouuerent infiniment embarassez. Car il n'y a que deux questions à faire sur ce sujet. L'vne, sçauoir si leurs Casuistes ont enseigné ces Opinions, & c'est vne verité de fait qui ne peut être desauouée; L'autre, sçauoir si ces Opinions ne sont pas impies & insoutenables, &

c'est

C'est ce qui ne peut être renouqué en doute, tant ces égaremens sont grossiers. Ainsi ils trauaillerent sans fruit, & avec si peu de succez qu'ils ont laissé toutes leurs entreprises imparfaites. Car ils firent d'abord vn écrit qu'ils apellerent premiere Réponse, mais il n'y en eut point de seconde. Ils produisirent de même la premiere & la seconde Lettre à Philarque, sans que la troisiéme ait suivi. Ils commencerent depuis vn plus long ouurage, qu'ils apellerent Impostures, dont ils promirent quatre parties; mais après en auoir produit la premiere, & quelque chose de la seconde, ils en sont demeurés là; & enfin le Pere Annat étant venu le dernier au secours de ces Peres, a fait paroître son dernier liure qu'il appelle la bonne foy des Iansenistes, qui n'est qu'une redite, & qui est, sans doute la plus foible de toutes leurs productions: de sorte qu'il a été bien facile à l'Auteur de ces lettres de se defendre; & c'est ce qu'il fait sur les principaux points dans les Lettres dont il me reste à parler.

Il répond dans la Onziéme au reproche qu'ils lui font, d'auoir vsé de quelques railleries dans ses Lettres: ce qui est le plus injuste du monde, car ce sont leurs propres passages qui en sont la matiere; & qui sont en eset le plus souuent si ridicules & si extrauagans, qu'ils ne doiuent se prendre qu'à eux mêmes de la risée qu'ils causent. On en jugera en les voyant; outre que l'Auteur ne pouuoit prendre vne meilleure voye pour continuer cette conuersation, & témoigner en même temps l'éloignement qu'il en auoit, qu'en tournant en raillerie ce qu'il y auoit de ridicule dans ces maximes, & en remettant à vn autre temps d'en confondre serieusement l'impieté, en sorte neanmoins qu'il marquoit assez dès lors à ceux qui ont vn peu d'intelligence, l'auerfion qu'il en auoit, & qu'il deuoit faire paroître en son lieu. C'étoit donc sans doute la maniere la plus naturelle, & dont il fait voir qu'il a vsé selon toutes les regles que les Peres de l'Eglise ont don-

A D V E R T I S S E M E N T

nées, pour ne blesser ni la religion ni la charité par les railleries. Il vient en suite dans les 12. 13. 14. aux reproches qu'ils lui ont voulu faire de n'avoir pas fidelement raporté les passages de leurs Auteurs. Sur quoi il donne premierement les preuves de la fidelité exacte de ses citations ; & prenant de là occasion de traiter de nouveau les matieres sur lesquelles ils l'auoient accusé d'imposture, il leur reproche leur opiniâtreté à les soutenir, & oposant les maximes de l'Eglise à leurs égaremens sur la simonie, sur l'aumône, sur l'homicide, & le reste, & particulièrement sur ce qui regarde la doctrine de la probabilité, il les confond si puissamment, que s'ils s'étoient plaints de sa raillerie, ils ont eu bien plus de sujet de se plaindre de son sérieux.

Mais après auoir montré leur mauuaise foy dans ces calomnies particulieres, dont ils auoient voulu le noircir, il en decouvre la source & le principe general dans la quinzième, où il produit la maxime la plus surprenante de toute leur politique, qui est, que selon leur Theologie ils pensent pouuoir sans crime calomnier ceus dont ils se croient iniustement attaquez, & leur imputer des crimes qu'ils scauent être faux, afin de leur ôter toute croiance ; ce qu'on auroit peine à s'imaginer, si on n'en auoit vu les preuves dans cette lettre par le grand nombre de leurs Auteurs, & même de leurs Vniuersitez entieres, qui le confirment si puissamment, que c'est aujourd'hui le plus autorisé & le plus ferme de leurs principes ; ce qui a fait dire à Caramuel l'un de leurs meilleurs amis : Que cette Opinion est soutenüe par tant de Casuistes, que si elle n'étoit probable & seure en conscience, à peine y en auroit-il aucune qui le fut en toute leur Theologie. Aussi dans la réponse qu'ils ont faite à la quinzième qui ne leur reproche presque que ce seul point, ils n'ont osé le desauouer non plus qu'aucun des passages de leurs auteurs qu'il a raportez dans cette lettre, pour prouuer qu'ils le

le

le soutiennent. Il est vrai qu'il l'auoit montré d'une manière qui leur ôtoit tout moyen de s'en défendre : car il fait voir non seulement qu'ils l'enseignent publiquement dans leurs liures, mais encore qu'ils le pratiquent ouuertement dans leur conduite. Il en raporte plusieurs exemples insignes dans cette quinziesme, & c'est ce qu'il continue dans toute la seiziesme, à laquelle ils n'ont point du tout reparti.

L'estime qu'après auoir vu cette maxime si constamment établie on ne trouuera pas étrange qu'ils l'aient mise en vusage contre l'Auteur des Lettres, puisqu'il leur importoit si fort de rendre sa fidelité suspecte, & que leur conscience, qui pouuoit seule les en retenir s'accorde doucement avec la calomnie par cette doctrine qui l'exempte de tout crime. Mais autant qu'il leur a été facile par ce principe de le calomnier sans scrupule, autant il lui a été facile par la force de la vérité, de se laver de ces vains reproches d'imposture, & de cette autre accusation continuelle d'herésie, qu'ils lui font dans tous leurs écrits, & entre autres le P. Annat dans sa bonne foy. A quoi il répond par la Dix-septiesme, où il fait voir non seulement qu'il n'est pas herétique, mais que même il n'y a point d'herétiques dans l'Eglise, & que le différent que les Iesuites ont avec leurs aduersaires sur le sujet des cinq Propositions condamnées par le Pape Innocent X. qui sert de prétexte à toutes leurs accusations, n'est autre chose qu'une question de fait touchant le sens de Iansenius, qui ne peut en aucune sorte être matière d'herésie. C'est ce qu'il démêle si nettement, & qu'il prouue si fortement, que tous ceux qui voudront s'en instruire, y apprendront tout l'état de cette dispute qui fait aujourd'hui tant de bruit, & que les Iesuites déguisent si fort, qu'on sera surpris de voir combien on est éloigné de l'entendre, quand on ne la sçait que par leurs entretiens, leurs liures, ou leurs sermons. Aussi le P. Annat se voyant si solidement refuté, entreprit de soutenir la cause de

A D V E R T I S S E M E N T

sa Compagnie en répondant à cette 17. Lettre. Mais cela n'a servi qu'à donner un nouveau jour à ce différent par la 18. qui fait voir que ce Iesuite étant pressé de montrer en quoi consiste l'heresie qu'ils imputent à leurs adversaires, il ne l'a pu mettre que dans une erreur que tous les Catholiques detestent, & qui n'est soutenue que par les seuls Calvinistes. De sorte qu'il y a sujet de louer Dieu de voir l'Eglise delivrée de l'aprehension qu'on luy vouloit donner d'une nouvelle heresie: puisqu'il ne se trouve personne dans sa communion, qui ne condamne les dogmes qu'il faudroit soutenir selon les Iesuites mêmes, pour être du nombre de ces pretendus nouveaux heretiques.

Voilà les principales matieres qui sont traitées dans ces Lettres, qui ont été appellées Prouvinciales, parce que les premieres ayant été adressées sans aucun nom à une personne de la compagnie, l'imprimeur les publia sous ce titre, Lettre écrite à un Prouvincial par un de ses amis.

Je voudrois bien pouvoir dire maintenant quelque chose de celui de qui nous les tenons; mais le peu de connoissance qu'on en a, m'en ôte le moien. Car on ne sait de lui que ce qu'il en a voulu dire. Il s'est fait connoître depuis peu par le nom de Louis de Montalte. Tout ce qu'on fait de lui, est qu'il a déclaré plusieurs fois, qu'il n'est ni Prêtre ni docteur. Les Iesuites ont amplifié cette declaration: car ils font comme s'il avoit dit qu'il n'est pas Theologien, ce que ie n'ai trouvé en aucun endroit de ses Lettres. Mais il ne faut que les voir pour juger de ce qu'il sait en la veritable Theologie, & pour connoître en même temps par la maniere ferme & genereuse dont il combat les erreurs d'un Corps aussi puissant qu'est la Compagnie des Iesuites, quel est son zèle pour la Religion. Enfin sa fidelité paroitra de même à tout le monde, quand on voudra verifier sur les Casuistes la verité de ses citations. Il me semble que rien ne montre mieux sa sincerité, que ce qu'il
ajouté

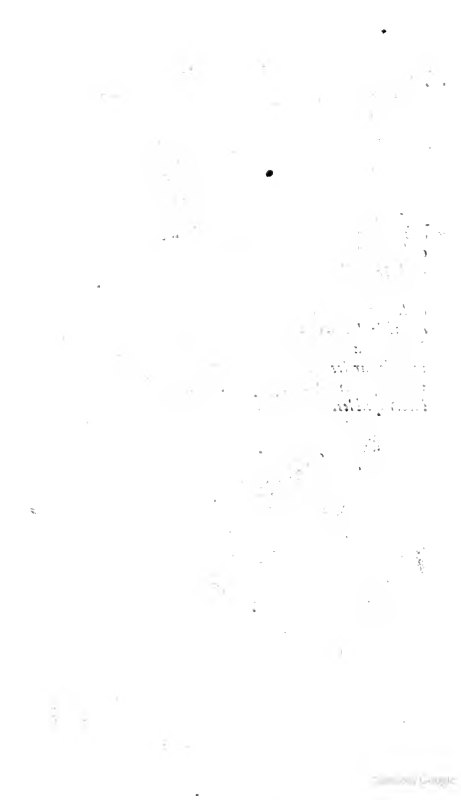
ajouté à la fin de la seizième Lettre pour retracter un mot qu'il auoit mis dans la quinzième touchant une personne qu'il auoit accusé sur un bruit commun & sans le nommer, d'être Auteur de quelques réponses qu'on auoit faites à ses Lettres. Cette peine qu'il témoigne de ressentir pour une faute si legere, & qui l'a porté à en faire un desau public, fait assez voir combien il seroit incapable de supporter le reproche de sa conscience, s'il auoit imputé fausement à des Religieux des impietez si étranges, & combien il seroit prêt à le reconnoître sincerement. Aussi il en est tellement éloigné, qu'il n'a pas même rapporté contre eux tout ce qu'il auroit pû faire. Car il les a épargnez en des points si essentiels & si importants, que tous ceux qui ont l'entiere connoissance de leurs maximes, ont estimé & aimé sa retenue; & il a cité si exactement tous les passages qu'il allégué, qu'il paroît bien, qu'il ne desire autre chose sinon qu'on les aille chercher dans les Originaux mêmes. Ceux qui en voudront prendre la peine, y trouueront plus que dans les Lettres, comme ont fait les Curez de Paris & de Rouën. Car aussi-tôt que ces Lettres parurent, ceux de Rouën voulurent examiner ces citations afin de demander la censure ou des Lettres ou des Casuistes qui y sont citez, selon qu'ils les y trouueroient, ou contraires, ou conformes. C'est ce qui paroît par vne Lettre d'un Curé de Rouën qui écrit à un de ses Amis le commencement de cette histoire; je l'ay mise aussi dans ce recueil, & on y trouuera ces mots : Pour proceder meurement en cette affaire, & ne s'y pas engager mal à propos, les Curez de Rouën delibérerent dans vne de leurs assemblées, de consulter les liures d'où l'on disoit qu'étoient tirées les Propositions & les maximes pernicieuses que Monsieur le Curé de S. Maclou auoit décriées dans ses Sermons, & d'en faire des recueils & des extraits fideles :

de les afin d'en demander la condannation par les voyes Canoniques, si elles se trouuoient dans les Casuistes de quelque qualité & condition qu'ils fussent : & si elles ne s'y trouuoient pas, abandonner cette cause, & poursuire en même temps la censure des Lettres au Prouincial, qui aleguoient ces doctrines, & qui encitoient les Auteurs. Six d'entr'eux furent nommez de la Compagnie pour s'employer à ce trauail, ils y vaquerent vn mois entier avec toute la fidelité & l'exactitude possible: ils cherchèrent les textes alleguez: ils les trouuerent dans leurs Originaus & dans leur source mot pour mot comme ils étoient correz: ils en firent les extraits & rapporterent le tout à leurs confreres dans vne seconde assemblée, en laquelle pour vne plus grande precaution, il fut arrêté; que ceus d'entr'eux qui voudroient être plus éclaircis sur ces matieres, se rendroient avec les deputez en vn lieu où étoient les liures, pour les consulter derechef, & en faire telle conference qu'ils voudroient. Cet ordre fut gardé, & les cinq ou six iours suiuaus il se trouua iusqu'à dix ou onze Curez à la fois, qui firent encore la recherche des passages, qui les collationnerent sur les Auteurs, & en demeurèrent satisfaits. Pouuoit on apporter plus de circonspection en cette procedure?

Ce fut ensuite de cette recherche que ces Curez demanderent en Corps à leur Archeuêque la condannation de ces erreurs, & écriuient sur cela à ceus de Paris, qui s'vnirent aussi-tôt à eux & à tous ceus du Roiaume pour demander ensemble à leurs Prelats la censure si necessaire, tant des maximes citées dans ces Lettres, que d'un grand nombre d'autres qu'ils ont eux-mêmes decouuertes & presentées au Clergé. Ce qui montre combien l'Auteur des Lettres a été fidele dans ce qu'il a reproché aux Jesuites

suites, & combien il leur en pouvoit reprocher d'auantage; ainsi que ie l'ay déjà dit.

Voilà l'état où sont aujourd'hui les choses, & la suite que ces Lettres ont eüe, qui est sans doute tres-avantageuse à l'Eglise; puisqu'il y a sujet de louer Dieu, de ce qu'un venin si dangereux a été si utilement découvert, & qu'en même temps les Cures & Pasteurs d'un grand Royaume se sont unis, pour auertir de s'en garder, les peuples qui leur sont commis. C'est pour cette raison que j'ay crû deuoir joindre à ces Lettres les diuerses pieces des Cures de Paris & de Rouën avec une excellente Lettre de l'Archeuêque de Malines sur le même sujet, afin qu'en voiant d'un côté la corruption de la Morale des Iesuites, & les excez dont l'homme est capable, quand il est abandonné de Dieu, on voye en même temps de l'autre, que Dieu n'abandonne point son Eglise, & qu'elle n'est pas entraînée par les corruptions des particuliers, qui s'égarent en prestant leurs propres lumieres, à ses lumieres incorruptibles.





PREMIERE LETTRE
ECRITE A VN
PROVINCIAL
PAR VN DE SES AMIS.

*Sur le sujet des DISPUTES presentes de la
SORBONNE.*

De Paris, ce 23 Janvier 1656.



MONSIEUR,

Nous étions bien abusez. Je ne suis détrompé que d'hier. Jusque-là j'ay pensé que le sujet des disputes de Sorbonne étoit bien important, & d'une extrême consequence pour la Religion. Tant d'assemblées d'une Compagnie aussi celebre qu'est la Faculté de Theologie de Paris, & où il s'est passé tant de choses si extraordinaires & si hors d'exemple, en font concevoir une si haute idée, qu'on ne peut croire qu'il n'y en ait un sujet bien extraordinaire. Cependant vous serez bien surpris quand vous apprendrez par ce recit, à quoy se termine un si grand éclat; & c'est ce que je vous diray en peu de mots, après m'en être parfaitement instruit.

A

On

On examine deux questions: l'une de fait, l'autre de droit. Celle de fait consiste à savoir, si Monsieur Arnauld est temeraire, pour avoir dit dans sa seconde Lettre. *Qu'il a leu exactement le livre de Iansenius, & qu'il n'y a point trouvé les Propositions condamnées par le feu Pape; & néanmoins que comme il condamne ces Propositions en quelque lieu quelles se rencontrent, il les condamne dans Iansenius, si elles y sont,*

La question sur cela est de savoir, s'il a pû sans temerité témoigner par là qu'il doute que ses Propositions soyent de Iansenius, après que Messieurs les Evêques ont déclaré qu'elles y sont.

On propose l'affaire en Sorbonne. Soixante & onze Docteurs entreprennent sa défense, & soutiennent qu'il n'a pû répondre autre chose à ceux qui par tant d'écrits lui demandoyent s'il tenoit que ces Propositions fussent dans ce livre, sinôn qu'il ne les y a pas veuës, & que néanmoins il les y condamne, si elles y sont,

Quelques-uns mesme passant plus avât, ont déclaré que quelque recherche qu'ils en ayent faite, ils ne les y ont jamais trouvées, & que mesme ils y en ont trouvé de toutes cōtraires. Ils ont demandé en suite avec instance, que s'il y avoit quelque Docteur qui les y eut veuës, il voulût les montrer; que c'étoit vne chose si facile qu'elle ne pouvoit être refusée, puis que c'étoit un moyen seur de les reduire tous, & M. Arnauld mesme. Mais on le leur a toujours refusé. Voilà ce qui s'est passé de ce côté-là.

De l'autre, se sont trouvez quatre-vingts Docteurs séculiers, & quelques quaranté Religieux mendiens, qui ont condamné la Proposition de M. Arnauld, sans vouloir examiner si ce qu'il avoit dit étoit vray ou faux, & ayât mesme déclaré qu'il ne s'agissoit pas de la vérité, mais seulement de la temerité de sa Proposition.

Il s'en

L E T T R E I.

3

Il s'en est de plus trouvé quinze qui n'ont point été pour la Censure, & qu'on appelle indifferents.

Voilà comment s'est terminée la question de fait, dont je ne me mets gueres en peine. Car que M. Arnauld soit temeraire, ou non, ma conscience n'y est pas intéressée. Et si la curiosité me prenoit de sçavoir si ces Propositions sont dans Iansenius, son livre n'est pas si rare ni si gros que je ne le peusse lire tout entier pour m'en éclaircir, sans en consulter la Sorbonne.

Mais si je ne craignois aussi d'être temeraire, je croy que je suivrois l'avis de la plûpart de gens que je voy, qui ayant cru jusqu'icy sur la foy publique que ces Propositions sont dans Iansenius, cōmencent à se défier du contraire par le refus bizarre qu'on fait de les montrer, qui est tel que je n'ay encore veu personne qui m'ait dit les y avoir veuës. De sorte que je crains que cette censure ne fasse plus de mal que de bien, & qu'elle ne donne à ceux qui en sauront l'histoire, vne impression toute opposée à la conclusion. Car en verité le monde devient méfiant, & ne croit les choses que quand il les void. Mais comme j'ay déjà dit, ce point là est peu important, puis qu'il ne s'y agit point de la foy.

Pour la question de droit, elle semble bien plus considérable, en ce qu'elle touche la foy. Aussi j'ay pris un soin particulier de m'en informer. Mais vous serez bien satisfait de voir que c'est vne chose aussi peu importante que la premiere.

Il s'agit d'examiner ce que M. Arnauld a dit dans la mesme Lettre: *Que la grace sans laquelle on ne peut rien, a manqué à S. Pierre dans sa cheute.* Sur quoi nous pensons, vous & moy, qu'il estoit question d'examiner les plus grands principes de la grace, comme si elle n'est pas donnée à tous les hommes, ou bien si elle est efficace: mais nous estions bien trompez. Je suis devenu grand

A a Theco-

Theologien en peu de temps , & vous en alléz voir des marques.

Pour sçavoir la chose au vray, je vis Monsieur N. Docteur de Navarre, qui demeure près de chez moy ; qui est, comme vous le savez, des plus zelez cõtre les Iansenistes, & cõme ma curiosité me rendoit presque aussi ardent que luy: le luy demanday d'abord s'ils ne decideroyent pas formellement *que la grace est donnée à tous*, afin qu'on agitât plus ce doute. Mais il me rebuta rudement, & me dit que ce n'étoit pas là le point: qu'il y en avoit de ceux de son costé qui tenoient que la grace n'est pas donnée à tous: que les examinateurs mesmes avoyent dir en pleine Sorbonne, que cette opinion *est problematique*; & qu'il estoit luy mesme dans ce sentiment, ce qu'il me confirma par ce passage qu'il dit estre celebre de S. Augustin: *Nous savons que la grace n'est pas donnée à tous les hommes.*

Le luy fis excuse d'avoir mal pris son sentimẽt, & le priay de me dire s'ils ne condamneroyent donc pas au moins cette autre opiniõ des Iansenistes qui fait tãt de bruit, *que la grace est efficace, & qu'elle determine nostre volonté à faire le bien.* Mais je ne fus pas plus heureux en cette seconde question. Vous n'y entendez rien, me dit-il, ce n'est pas là vne heresie: C'est vne opinion Orthodoxe, tous les Thomistes la tiennent, & moy mesme je l'ay soutenuë dans ma Sorbonique.

Le n'osay plus luy proposer mes doutes, & je ne savois plus où estoit la difficulté; quand pour m'en éclaircir, je le suppliay de me dire en quoy consistoit donc l'heresie de la Proposition de M. Arnauld: C'est, me dit-il, en ce qu'il ne reconnoit pas que les justes ayent le pouvoir d'accomplir les Commandemens de Dieu en la maniere que nous l'entendons.

Le le quittay après cette instructiõ, & bien glorieux de

de favoir le nœud de l'affaire, je fus trouver Monsieur N. qui se porte de mieux en mieux, & qui eut assez de santé pour me conduire chez son beau-frere, qui est Ianseniste s'il y en eut jamais, & pourtant fort bon-hôte. Pour en estre mieux receu, je feignis d'estre fort des siens, & luy dis: Serait-il bien possible que la Sorbonne introduisit dans l'Eglise cette erreur, *que tous les justes ont toujours le pouvoir d'accomplir les Commandemens*? Comment parlez-vous, me dit mon Docteur; appelez-vous erreur vn sentiment si Catholique, & que les seuls Lutheriens & Calvinistes combattent? Et quoy, luy dis-je, n'est-ce pas vostre opinion? Non, me dit-il, nous l'anathematisons cōme heretique, & impie. Surpris de cette réponse, je connu bien que j'avois trop fait le Ianseniste, comme j'avois l'autre fois esté trop Moliniste. Mais ne pouvant m'assurer de sa réponse, je le priay de me dire confidemment s'il tenoit *que les justes eussent toujours vn pouvoir veritable d'observer les preceptes*. Mon homme s'échauffa là dessus, mais d'un zèle devot; & dit qu'il ne déguiserait jamais ses sentimens pourquoy que ce fût; que c'estoit sa creance, & que luy & tous les siens la defendroient jusqu'à la mort, comme estant la pure doctrine de S. Thomas & de S. Augustin leur Maistre.

Il m'en parla si serieusement que je n'en pus douter. Et sur cette assurance je retournay chez mon premier Docteur, & luy dis, bien satisfait, que j'estois certain que la paix seroit bien tost en Sobonne: que les Iansenistes estoient d'accord du pouvoir qu'ont les justes d'accomplir les preceptes: que j'en estois garand, & que je le leur ferois signer de leur sang. Tout beau, me dit-il, il faut estre Theologien pour en voir la fin. La difference qui est entre nous est si subtile, qu'à peine pouvons-nous la marquer nous-mêmes: vous auriez

trop de difficulté à l'entendre. Contentez-vous donc de sçavoir que les Iansenistes vous disent bien, que tous les justes ont toujours le pouuoir d'accomplir les Commandemens: ce n'est pas de quoy nous disputôs. Mais ils ne vous diront pas que ce pouuoir soit *prochain*. C'est là le point.

Ce mot me fut nouveau, & inconnu. Jusques-là j'avois entendu les affaires, mais ce terme me jeta dâs l'obscurité. & je croy qu'il n'a esté inventé que pour brouiller. Je lui en demanday donc l'explication, mais il m'en fit vn mystere, & me renvoya sans autre satisfaction pour demander aux Iansenistes s'ils admettoient ce pouuoir *prochain*. Je chargeay ma memoire de ce terme: car mon intelligence n'y avoit aucune part. Et de peur d'oublier, je fus prontement retrouver mon Ianseniste, à qui je dis incontinent après les premières civilitez: Dites-moy, je vous prie, si vous admettez le *pouvoir prochain*? Il se mit à rire; & me dit froidement: Dites-moy vous-mesme en quel sens vous l'entendez; & alors je vous diray ce que j'en croy. Comme ma connoissance n'alloit pas jusques-là, je me vis en terme de lui pouuoir répondre, & neanmoins pour ne pas rendre ma visite inutile, je luy dis au hazard. Je l'entens au sens des Molinistes. A quoy mon homme sans s'émouvoir: Ausquels des Molinistes, me dit-il, me renvoyez-vous? Je les luy offris tout ensemble, comme ne faisant qu'un mesme corps, & n'agissant que par vn mesme esprit.

Mais il me dit: Vous estes bien peu instruit. Ils sont si peu dans les mesmes sentimens, qu'ils en ont de tout contraires. Mais estant tous vnis dâs le dessein de perdre M. Arnauld, ils se sont avisez de s'accorder de ce terme de *prochain*, que les vns & les autres diroient ensemble, quoy qu'ils l'entendissent diversement, afin de
parler

parler vn mesme langage ; & que par cette conformité apparente ils puissent former vn corps considerable, & composer le plus grand nombre, pour l'opprimer avec assurance,

Cette réponse m'estonna. Mais sans recevoir ces impressions des méchans desseins des Molinistes, que je ne veux pas croire sur la parole, & où je n'ay point d'intérêt, je m'attachay seulement à savoir les divers sens qu'ils donnent à ce mot mystérieux de *prochain*. Il me dit : Je vous en éclaircirois de bon cœur : mais vous y verriez vne repugnance & vne contradiction si grossière, que vous auriez peine à me croire : je vous ferois suspect : vous en ferez plus seur en l'apprenant d'eux-mêmes, & je vous en donneray les adresses. Vous n'avez qu'à voir séparément M. le Moynes ; & le P. Nicolai. Je ne connois ni l'un ni l'autre, luy dis-je. Voyez donc, me dit-il, si vous connoistrez point quelqu'un de ceux que je vous va nommer : car ils suivent les sentimens de M. le Moynes, l'en conu en effet quelques-uns. Et en suite il me dit : Voyez si vous ne connoissez point des Dominicains, qu'on appelle nouveaux Thomistes : car ils sont tous cōme le P. Nicolai. L'en conu aussi entre ceux qu'il me nomma ; & résolu de profiter de cét avis, & de sortir d'affaire, je le quittay & allay d'abord chez vn des disciples de M. le Moynes.

Je le suppliay de me dire ce que c'est qu'*avoir le pouvoir prochain de faire quelque chose*. Cela est aisé, me dit-il, c'est avoir tout ce qui est nécessaire pour la faire, de telle sorte qu'il ne manque rien pour agir. Et ainsi, luy dis-je, avoir le *pouvoir prochain* de passer vne rivière, c'est avoir vn bateau, des bateliers, des rames, & le reste, en sorte que rien ne manque. Fort bien, me dit-il. Et avoir le *pouvoir prochain de voir*, luy dis-je, c'est avoir bonne veüe, & estre en plein jour. Car qui auroit bon-

L E T T R E I.

ne veuë dans l'obscurité, n'auroit-pas le pouvoir prochain de voir. selon vous; puis que la lumiere lui manqueroit, sans quoy on ne voit point. Doctement, me dit-il. Et par conséquent, continuay-je, quand vous dites, que tous les justes ont toujours le pouvoir prochain d'observer les Commandemens, vous entendez qu'ils ont toujours toute la grace necessaire pour les accomplir; en sorte qu'il ne leur manque rien de la part de Dieu. Attendez, me dit-il, ils ont toujours tout ce qui est necessaire pour les observer, ou du moins pour la demander à prier Dieu. l'entens bien, luy dis-je; ils ont tout ce qui est necessaire pour prier Dieu de les assister, sans qu'il soit necessaire qu'ils ayent aucune nouvelle grace de Dieu pour prier. Vous l'entendez, me dit-il. Mais il n'est pas necessaire qu'ils ayent vne grace efficace pour prier Dieu? Non, me dit-il, suivant M. le Moyne.

Pour ne point perdre de temps, j'allay aux Iacobins, & demanday ceux que je savois estre des nouveaux Thomistes. Je les priay de me dire *ce que c'est que pouvoir prochain*. N'est-ce pas celui, leur dis-je, auquel il ne manque rien pour agir? Non, me dirent-ils. Mais quoy mon Pere, s'il manque quelque chose à ce pouvoir, l'appellez-vous *prochain*: & diriez vous, par exemple, qu'un homme ait la nuit & sans aucune lumiere, le *pouvoir prochain de voir*? Ouï dea, il l'auroit selo nous, s'il n'est pas aveugle. Je le veux bien, leur dis-je; mais M. le Moyne l'entend d'une maniere contraire, Il est vray, me dirent-ils, mais nous l'entendons ainsi. l'y consens, leur dis-je: car je ne dispute jamais du nom, pourveu qu'on m'avertisse du sens qu'on luy donne. Mais je voy par là que quand vous dites que les justes ont toujours le *pouvoir prochain* pour prier Dieu, vous entendez qu'ils ont besoin d'un autre secours pour
prier,

prier, sans quoy ils ne prieront jamais. Voilà qui va bien, me répondirent mes Peres en m'embrassant, voilà qui va bien: car il leur faut de plus vne grace efficace qui n'est pas donnée à tous, & qui determine leur volonté à prier: & c'est vne heresie de nier la necessité de cete grace efficace pour prier.

Voilà qui va bien, leur dis-je à mon tour: mais selon vous les Iansenistes sont Catholiques, & M.le Moyne heretique. Car les Iansenistes disent que les justes ont le pouvoir de prier, mais qu'il faut pourtant vne grace efficace, & c'est ce que vous approuvez. Et M.le Moyne dit que les justes prient sans grace efficace & c'est ce que vous condamnez. Ouy, dirent-ils, mais nous sommes d'accord avec M.le Moyne, en ce que nous appellons *prochain* aussi bié que lui le pouvoir que les justes ont de prier, ce que ne font pas les Iansenistes.

Quoy, mes Peres, leur dis-je, c'est se jouer des paroles, de dire que vous estes d'accord à cause des termes cômuns dont vous usez, quand vous estes cōtraires dans le sens? Mes Peres ne répondent rien; & sur cela mon disciple de M. le Moyne arriva par vn bonheur que je croyois extraordinaire; mais j'ay sceu depuis que leur rencontre n'est pas rare, & qu'ils sont continuellement mêlez les vns avec les autres.

Je dis donc à mon disciple de M.le Moyne: le cōnois vn homme qui dit, que tous les justes ont toujours le pouvoir de prier Dieu, mais que neanmoins ils ne prieroient jamais sans vne grace efficace qui les determine, & laquelle Dieu ne donne pas toujours à tous les justes: est-il heretique? Attendez, me dit mon Docteur, vous me pourriez surprendre. Allons donc doucement: *Distinguo*: s'il appelle ce pouvoir, *pouvoir prochain*, il sera Thomiste, & partant Catholique: sinon il sera Ianseniste, & partant heretique. Il ne l'appelle, luy dis-

je, ni prochain, ni non prochain. Il est donc heretique; me dit-il: demandez-le à ces bons Peres. Je ne les pris pas pour Iuges: car ils consentoyent dé-jà d'un mouvement de teste: mais je leur dis; il refuse d'admettre ce mot de *prochain*, parce qu'on ne le veut pas expliquer. A cela vn de ces Peres voulut en appotter sa definitiō: mais il fut interrompu par le disciple de M. le Moyne, qui luy dit: Voulez-vous donc recommencer nos brouilleries? ne sommes-nous pas demeurez d'accord de ne point expliquer ce mot *prochain*, & de le dire de part & d'autre sans dire ce qu'il signifie? A quoy le Jacobin consentit.

Je ne penetray par là dans leur dessein, & leur dis en me levant pour les quitter: En verité mes Peres, j'ay grād'p'eur que tout ceci ne soit vne pure chicanerie; & quoy qu'il arrive de vos assemblées, j'ose vous predire que quand la Censure seroit faite, la paix ne seroit pas establie. Car quand on auroit decidé qu'il faut prononcer les syllabes *pro,chain*, qui ne voit que n'ayât point esté expliquées, chacun de vous voudra jouir de la victoire? Les Jacobins diront que ce mot s'entend en leur sens; M. le Moyne dira que c'est au sien; & ainsi il y aura bien plus de disputes pour l'expliquer, que pour l'introduire: car après tout il n'y auroit pas grand peril à le recevoir sans aucun sens, puis qu'il ne peut nuire que par le sens. Mais ce seroit vne chose indigne de la Sorbonne & de la Theologie d'vser de mots equivoques & captieux, sans les expliquer.

Enfin, mes Peres, dites-moy je vous prie pour la derniere fois ce qu'il faut que je croye pour estre Catholique? Il faut, me dirent-ils tous ensemble, dire que tous les justes ont le *pouvoir prochain*, en faisant abstraction de tout sens: *abstrahendo à sensu Thomistarum, & à sensu aliorum Theologorum*. C'est à dire, leur dis-je en les quit-

quittant, qu'il faut prononcer ce mot des levres, de peur d'estre heretique de nom. Car est-ce que ce mot est de l'Ecriture? Non me dirent-ils. Est-il donc des Peres, ou des Conciles, ou des Papes? Non. Et-il donc de S. Thomas? Non. Quelle necessite y a-t-il donc de le dire, puis qu'il n'a ni autorité, ni aucun sens de luy mesme? Vous estes opiniastre, me dirent-ils: vous le direz, ou vous serez heretique, & M. Arnauld aussi: car nous sommes le plus grand nombre, & s'il est besoin nous ferons venir tant de Cordeliers, que nous l'emporterons.

Je le viens de quitter sur ceste solide raison, pour vous écrire ce recit; par où vous voyez qu'il ne s'agit d'aucun des points suivans, & qu'ils ne sont cōdannez de part ni d'autre. 1. *Que la grace n'est pas donnée à tous les hommes.* 2. *Que tous les justes ont le pouvoir d'accomplir les Cōmandemens de Dieu.* 3. *Qu'ils ont néanmoins besoin pour les accōplir, & mesme pour prier, d'une grace efficace qui détermine leur volonté.* 4. *Que cette grace efficace n'est pastoujours donnée à tous les justes, & qu'elle dépend de la pure misericorde de Dieu.* De sorte qu'il n'y a plus que le mot de *prochain* sans aucun sens qui court risque.

Heureux les Peuples qui l'ignorent! Heureux ceux qui ont procedé sa naissance! Car je n'y voy plus de remede, si Messieurs de l'Academie par vn coup d'autorité ne bannissent de la Sorbonne, ce mot barbare, qui cause tant de divisions. Sans cela la Censure paroist assurée; mais je voy qu'elle ne fera point d'autre mal que de rendre la Sorbonne méprisable par ce procedé, qui luy osterá l'autorité laquelle luy est si necessaire en d'autres rencontres.

Je vous laisse cependát dans la liberté de tenir pour le mot *prochain* ou non; car j'aime trop mon prochain pour le persecuter sous ce pretexte. Si ce recit ne vous dé-

déplait pas, je continuëray de vous avertir de tout ce qui se passera. Je suis, &c.

SECONDE LETTRE.

ESCRITE A VN

PROVINCIAL

PAR VN DE SES AMIS.

De Paris, ce 29 Janvier 1656.

M O N S I E U R,

Comme je fermois la Lettre que je vous ay écrite, je fus visité par Monsieur N. nostre ancien amy, le plus heureusement du monde pour ma curiosité; car il est tres-informé des questions du temps, & il fait parfaitement le secret des Iesuites, chez qui il est à toute heure, & avec les principaux. Après avoir parlé de ce qui l'amenoit chez moy, je le priay de me dire en vn mot quels sont les poincts debatus entre les deux Partis.

Il me satisfit sur l'heure, & me dit qu'il y en avoit deux principaux: le 1. touchant *le pouvoir prochain*; le 2. touchant *la grace suffisante*. Je vous ay éclairci du premier par la precedente: je vous parleray du second dans celle-ci.

Le sceu donc en vn mot, que leur different touchât *la grace suffisante* est en ce que les Iesuites pretendent qu'il y a vne grace donnée generalemēt à tous les hommes, soumise de telle sorte au libre arbitre, qu'il la réd efficace ou inefficace à son choix, sans aucun nouveau secours de Dieu, & sans qu'il manque rien de sa part pour

pour agir effectivement : ce qui fait qu'ils l'appellent *suffisante*; parce quelle seule suffit pour agir. Et les Iansenistes au contraite veulent qu'il n'y ait aucune grace actuellement suffisante qui soit aussi efficace, c'est à dire que toutes celles qui ne déterminent point la volonté à agir effectivement, sont insuffisantes pour agir parce qu'ils disent qu'on n'agit jamais sans *grace efficace*. Voilà leur différent.

Et m'informant après de la doctrine des nouveaux Thomistes: Elle est bizarte, me dit-il; ils sont d'accord avec les Iesuites d'admettre *une grace suffisante* donnée à tous les hommes: mais ils veulent néanmoins que les hommes n'agissent jamais avec cette seule grace, & qu'il faille pour les faire agir, que Dieu leur donne *une grace efficace* qui détermine réellement leur volonté à l'action, & laquelle Dieu ne donne pas à tous. De sorte que suivant cette doctrine, luy di-je, cette grace est *suffisante* sans l'estre? Justement, me dit-il; car si elle ne suffit pas, elle n'est pas *suffisante*.

Mais, luy dis-je, quelle difference y a-t-il donc entr'eux & les Iansenistes? Ils different, me dit-il, en ce qu'au moins les Dominicains ne laissent pas de dire que tous les hommes ont *la grace suffisante*. Pentens bien, répondis-je, mais ils le disent sans le penser, puis qu'ils ajoutent qu'il faut nécessairement pour agir, avoir *une grace efficace qui n'est pas donnée à tous*; & ainsi, s'ils sont conformes aux Iesuites par un terme qui n'a pas de sens, ils leur sont contraires & conformes aux Iansenistes dans la substance de la chose. Cela est vrai, dit-il: Comment donc, luy dis-je, les Iesuites sont-ils vnis avec eux, & que ne les combattent-ils aussi bien que les Iansenistes; puis qu'ils auront toujours en eux de puissans adversaires, lesquels soutenant la nécessité de

ré de la grace efficace qui determine, les empescherōt d'établir celle que vous dites estre seule suffisante.

Il ne le faut pas, me dit-il: il faut ménager d'avantage ceux qui sont puissans dans l'Eglise. La Societé est trop politique pour agir autrement: e le se contente d'avoir gagné sur eux qu'ils admettent au moins le nō de *grace suffisante*, quoy qu'ils l'entendent en vn autre sens. Par là elle a cet avantage, qu'elle fera passer leur opinion pour insoutenable quand elle le jugera à propos, & cela luy sera aisé. Car supposé que tous les hommes ayent des graces suffisantes, il n'y a rien de plus naturel, que d'ē cōclure que la grace efficace n'est dōc pas necessaire: puis que la suffisance de ces graces generales excluroit la nécessité de toutes les autres. Qui dit suffisant, dit tout ce qui est nécessaire pour agir, & il serviroit de peu aux Dominicains de s'écrier qu'ils prennēt en vn autre sens le mot de *suffisant*: le Peuple accoutumé à l'intelligence cōmune de ce terme, n'écouterōit pas seulement leur explication. Ainsi la Societé profite assez de cette expression que les Dominicains reçoient, sans les pousser davantage, & si vous aviez la cōnoissance des choses qui sont passées sous les Papes Clement VIII. & Paul V. & combien la Societé fut traversée par les Dominicains dans l'établissement de la grace suffisante, vous ne vous étonneriez pas de voir qu'elle evite de se brouiller avec eux, & qu'elle consent qu'ils gardent leur opinion; pourveu que la sienne soit libre; & principalement quand les Dominicains la favorisent par le nom de *grace suffisante*, dont ils ont consenti de se servir publiquement.

La Societé est bien satisfaite de leur complaisance. elle n'exige pas qu'ils nient la necessité de la grace efficace: ce seroit trop les presser: il ne faut pas tyranniser ses amis: les Iesuites ont assez gagné. Car le monde se

pays

paye de paroles: peu approfondisēt les choses; & ainsi le nom de *grace suffisante* estant receu de deux costez quoy qu'avec divers sens, il n'y a personne, hors les plus fins Theologiens, qui ne pense que la chose que ce mot signifie soit tenuë aussi bien par les Iacobins que par les Iesuites: & la suite fera voir que ces derniers ne sont pas les plus duppes.

Je lui avouay que c'estoient d'habiles gens: & pour profiter de son avis, je m'en allay droit aux Iacobins, où je trouvay à la porte vn de mes bons amis, grand Ianseniste, car i'en ay de tous les Partis, qui demandoit quelqu'autre Pere que celuy que je cherchois. Mais je l'engageay à m'accompagner à force de prieres, & demanday vn de mes nouveaux Thomistes. Il fut ravy de me revoir: Et bien mon Pere, luy dis-je, ce n'est pas assez que tous les hommes ayent vn *pouvoir prochain*, par lequel pourtant ils n'agissent en effet jamais, il faut qu'ils ayent encore vne *grace suffisante*, avec laquelle ils agissent aussi peu. N'est-ce pas là l'opinion de vostre Ecole? Ouï, dit-le bon Pere; & je l'ay bien dit ce matin en Sorbonne. I'y ay parlé toute ma demi-heure, & sans le *sable* j'eusse bien fait changer ce mal-heureux proverbe qui court déjà dans Paris: *Il opine du bonnet comme vn Moine en Sorbonne*. Et que voulez-vous dire par vostre demi-heure & par vostre *sable*, luy répondis-je? Taille-t-on vos avis à vne certaine mesure? Ouï, me dit-il, depuis quelques jours. Et vous oblige-t-on de parler demi-heure? Non. On parle aussi peu qu'on veut; mais non pas tant que l'on veut, luy dis-je. O la bonne regle pour les ignorans! ô l'honneste pretexte pour ceux qui n'ont rien de bon à dire! Mais enfin, mon Pere, cette grace donnée à tous les hommes est *suffisante*? Ouï, dit-il. Et neantmoins elle n'a nul effet *sans grace efficace*?

Cela

Cela est vray, dit-il. Et tous les hommes ont *la suffisance*, continuay-je, & tous n'ont-pas *l'efficace*? Il est vray, dit-il. C'est à dire, luy dis-je, que tous ont assez de grace, & que tous n'en ont pas assez: c'est à dire que cette grace suffit, quoi qu'elle ne suffise pas: c'est à dire qu'elle est suffisante de nom, & insuffisante en effet. En bonne foy, mon Pere, cette doctrine est bien subtile. Avez-vous oublié en quittant le monde ce que le mot de *suffisant* y signifie? Ne vous souvient-il pas, qu'il enferme tout ce qu'il est nécessaire pour agir? Mais vous n'en avez pas perdu la memoire: car pour me servir d'une comparaison qui vous sera plus sensible, si l'on ne vous servoit à table que des onces de pain & un verre d'eau par jour, seriez-vous content de vostre Prieur, qui vous diroit que cela seroit suffisant pour vous nourrir, sous pretexte qu'avec autre chose qu'il ne vous donneroit pas vous auriez tout ce qui vous seroit nécessaire pour vous nourrir? Comment donc vous laissez-vous aller à dire que tous les hommes ont *la grace suffisante* pour agir; puis que vous confessez qu'il y en a un autre absolument nécessaire pour agir que tous n'ont pas? Est-ce que cette creance est peu importante, & que vous abandonnez à la liberté des hommes de croire que la grace efficace est nécessaire ou non? Est-ce une chose indifferente de dire qu'avec la grace suffisante on agit en effet? Comment, dit ce bon-homme indifferente, C'est *une heresie*, c'est *une heresie formelle*; la necessité de *la grace efficace* pour agir effectivement est de foy. Il y a *heresie* à la nier!

Où en sommes nous d'oc, m'escrîay-je! & quel Party dois-je icy prendre? Si je nie la grace suffisante, je suis *lanseniste*. Si je l'admets comme les Iesuites, en sorte que la grace efficace ne soit pas nécessaire, je seray *heretique*, dites-vous. Et si je l'admets comme vous, en

sorte

sorte que la grace efficace soit necessaire, je peche cōtre le sens commun, & je suis *extravagant*, disent les Iesuites. Que dois-je donc faire dans cette necessité inevitable d'estre ou extravagant, ou heretique, ou lanseniste ? Et en quels termes sommes-nous reduits, s'il n'y a que les lansenistes qui ne se brouillent ny avec la foy, ny avec la raison ; & qui se sauvent tout ensemble de la folie & de l'erreur ?

Mon amy lanseniste prenoit ce discours à son preface, & me croyoit déjà gagné. Il ne me dit rien neanmoins ; mais en s'adressant à ce Pere : Dites-moy je vous prie, mon Pere, en quoi vous estes cōformes aux Iesuites ? C'est, dit-il, en ce que les Iesuites & nous reconnoissons les *graces suffisantes* données à tous. Mais, luy dit-il, il y a deux choses dans ce mot de *grace suffisante* : il y a le sens qui n'est que du vent, & la chose qu'il signifie qui est réelle & effective. Et ainsi quand vous estes d'accord avec les Iesuites touchant le mot de *suffisante*, & que vous leur estes contraires dans le sens, il est visible que vous estes contraires touchant la substance de ce terme, & que vous n'estes d'accord que du son. Est-ce là agir sincerement & cordialement ? Mais quoy, dit le bon-homme, de quoy vous plaignés-vous ; puis que nous ne trahissons personne par cette maniere de parler : Car dans nos écoles nous disons ouvertement, que nous l'entendons d'une maniere contraire aux Iesuites. Je me plains, luy dit mon amy, de ce que vous ne publiez pas de toutes parts, que vous entendez par grace suffisante, la grace qui n'est pas suffisante. Vous estes obligez en conscience, en changeant ainsi le sens des termes ordinaires de la Religion, dire que quand vous admettez une *grace suffisante* dans tous les hommes, vous entendez qu'ils n'ont pas des graces suffisantes en effet. Tout ce

B

qu'il

qu'il y a de personnes au monde entendent le mot de *suffisant* en vn mesme sens, les seuls nouveaux Thomistes l'entendent en vn autre. Toutes les femmes, qui font la moitié du monde, tous les gens de la Cour, tous les gens de guerre, tous les Magistrats, tous les gens de Palais, Marchands, les Artisans, tout le Peuple : enfin toutes sortes d'hommes, excepté les Dominicains entendent par le mot *suffisant* ce qui enferme tout le necessaire. Presque personne n'est averty de cette singularité. On dit seulement par toute la Terre, que les Iacobins tiennent que tous les hommes ont des *graces suffisantes*. Que peut-on conclure de là, sinó qu'ils tiennent que tous les hommes ont toutes les graces qui sont necessaires pour agir, & principalement en les voyant joints d'interests & d'intrigue avec les Iesuites qui l'entendent de cette sorte ? L'uniformité de vos expressions, jointe à cette vnion de party, n'est-elle pas vne interpretation manifeste, & vne confirmation de l'informaté de vos sentimens ?

Tous les fideles demandent aux Theologiens, quel est le veritable estat de la nature depuis sa corruption. S. Augustin & ses disciples répondent, qu'elle n'a plus de grace suffisante, qu'autant qu'il plaist à Dieu de luy en donner. Les Iesuites sont venus ensuite, qui disent que tous ont des graces effectivement suffisantes, On consulte les Dominicains sur cette contrariété. Que font-ils là dessus ? Ils s'unissent aux Iesuites. Ils font par cette vnion le plus grand nombre. Ils se separent de ceux qui nient ces graces suffisantes. Ils declarent que tous les hommes en ont. Que peut-on penser de là, sinon qu'ils autorisent les Iesuites ? Et puis ils ajoutent, que neanmoins ces graces suffisantes sont inutiles sans efficaces qui ne sont pas données à tous.

Voulez-vous voir vne peinture de l'Eglise dans

ces

ces différens avis? le la considère comme vn homme, qui partant de son païs pour faire vn voyage, est rencontré par des voleurs, qui le blessent de plusieurs coups, & le laissent à demi mort. Il enuoye querir trois medecins dans les villes voisines. Le premier ayant sondé ses playes les juge mortelles, & luy declare qu'il n'y a que Dieu qui luy puisse rendre ses forces perduës. Le second arrivant ensuite voulut le flater, & luy dit qu'il avoit encore de forces suffisantes pour arriver en sa maison, & insultant contre le premier, qui s'opposoit à son avis, forma le dessein de le perdre. Le malade en cét estat douteux, apercevant de loin le troisième, luy tend les mains, comme à celuy qui le devoit determiner. Celuy ci ayant considéré ses blessures, & sceu l'avis des deux premiers, embrasse le second, s'vnit à lui, & tous deux ensemble se liguent contre le premier, & le chassent honteusement; car ils estoient plus forts en nombre. Le malade juge à ce procedé qu'il est de l'avis du second, & le lui demandent en effet, il luy declare affirmativement que ses forces sont suffisantes pour faire son voyage. Le blessé neanmoins ressentant sa foiblesse, luy demande à quoy il les jugeoit telles? C'est, lui dit-il, parce que vous avez encore vos jambes: or les jambes sont les organes qui suffisent naturellement pour marcher, Mais, lui dit le malade, ay-je toute la force necessaire pour m'en servir; car il me semble qu'elles sont invtiles dans ma langueur? Non certainement, dit le medecin, je vous envoie vn secours extraordinaire pour vous soutenir & vous conduire. Et quoy, dit le malade, je n'ay donc pas en moy les forces suffisantes, & auxquelles il ne manque rien pour marcher effectivement? Vous en estes bien éloigné, lui dit-il. Vous estes donc, dit le blessé, d'avis contraire à vostre com-

pagnon, touchant mon veritable estat? Le vous l'avouë, luy répondit-il.

Que pensez-vous que dit le malade? Il se plaignit du procedé bizarre, & des termes ambigus de ce troisiéme medecin, Il le blasma de s'estre vny au second; à qui il estoit contraire de sentiment, & avec lequel il n'avoit qu'une cōformité apparente, & d'avoir chassé le premier auquel il estoit conforme en effet. Et après avoir fait essay de ses forces, & recōnu par experience la verité de la foiblesse, il les renvoya tous deux: & rappelant le premier, se mit entre ses mains; & suivant son conseil il demanda à Dieu les forces qu'il cōfessoit n'avoir pas; il en recut misericorde, & par son secours arriva heureusement dans sa maison.

Le bon Pere estonné d'une telle parabole, ne répondoit rien. Et luy dis doucement pour le rassurer: Mais après tout, mon Pere, à quoy avez vous pensé de donner le nom de *suffisante* à une grace, que vous dites qu'il est de foy de croire qu'elle est *insuffisante* en effet? Vous en parlez, dit-il, bien à vostre aise. Vous estes libre, & particulier: je suis Religieux, & en cōmunauté. N'en sçavez-vous pas peser la difference? Nous dépendons des Superieurs. Ils dépendent d'ailleurs. Ils ont promis nos suffrages: que voulez-vous que je devienne? Nous l'entendismes à demy mot, & cela nous fit souvenir de son confrere qui a esté relegué à Abbeville pour un sujet semblable.

Mais, lui dis-je, pourquoy vostre Cōmunauté s'est-elle engagée à admettre cette grace? C'est un autre discours, me dit-il. Tout ce que je vous puis dire en un mot, & que nostre Ordre a soutenu autant qu'il a pû la doctrine de S. Thomas touchant la grace efficace. Combien s'est-il opposé ardemment à la naissance de la doctrine de Molina? Combien a-t-il travaillé pour l'esta-

l'establissement de la necessité de la grace efficace de Iesus-Christ? Ignorez-vous ce qui se fit sous Clement VIII. & Paul V. & que la mort prevenant l'un, & quelques affaires d'Italie empeschât l'autre de publier sa Bulle, nos armes sont demeurées au Vatican? Mais les Iesuites qui dès le commencement de l'heresie de Luther & de Calvin s'estoient prevaus du peu de lumiere qu'à le Peuple pour discerner l'erreur de cette heresie d'avec la verité de la doctrine de S. Thomas, avoyeut en peu de temps répandu par tout leur doctrine, avec vn tel progrès, qu'on les vit bien tost maistres de la creance des Peuples, & nous en estat d'estre décriez comme des Calvinistes, & traitez comme les Iansenistes le sont aujourd'huy, si nous ne temperions la verité de la grace efficace par l'aveu au moins apparent d'une *suffisante*. Dans cette extremité que pouvions-nous mieux faire pour sauver la verité sans perdre nostre credit, sinon d'admettre le nom de grace *suffisante*, en niant néanmoins qu'elle soit telle en effet? Voilà comment la chose est arrivée.

Il nous dit cela si tristement qu'il me fit pitié; mais non pas à moy second, qui lui dir: Ne vous flattez point d'avoir sauvé la verité: si elle n'avoit point eu d'autres protecteurs, elle seroit perie en des mains si foibles. Vous avez reçu dans l'Eglise le nom de son ennemy: c'est y avoir receul'ennemy mesme. Les noms sont inseparables des choses: si le mot de grace *suffisante* est vne fois affermy, vous aurez beau dire que vous entendez par là vne grace qui est *insuffisante*, vous n'y serez pas recus. Vostre explication seroit odieuse dans le Monde: on y parle plus sincerement des choses moins importantes: les Iesuites triomphent: ce sera en effet leur grace *suffisante* qui passera pour établie, & non pas la vostre qui ne l'est que de

nom ; & on fera vn article de foy du contraire de vostre creance.

Nous souffririons tous le martyre, luy dit le Pere, plustost que de consentir à l'establissement de *la grace suffisante au sens des Iesuites*, S. Thomas, que nous jurons de suivre jusques à la mort, y estant directement contraire. A quoy mon amy lui dit ; Allez, mon Pere, vostre Ordre a receu vn honneur qu'il ménage mal. Il abandonne cette grace qui lui avoit esté confiée, & quin'a jamais esté abandonnée depuis la creation du Monde. Cette grace victorieuse qui a esté attendüe par les Patriarches, predite par les Prophetes, apportée par Iesus-Christ, preschée par S. Paul, expliquée par S. Augustin le plus grand des Peres, embaiscée par ceux qui l'ont suivy, confirmée par S. Bernard le dernier des Peres, soutenüe par S. Thomas l'Ange de l'Ecole, transmise de luy, vostre Ordre, maintenuë par tant de vos Peres, & si glorieusement deffenduë par vos Religieux sous les Papes Clement & Paul: Cette grace efficace, qui avoit esté mise comme en dépôt entre vos mains; pour avoir dans vn S. Ordre à jamais durable des Predicateurs qui la publiassent au Monde jusques à la fin des temps, se trouve comme délaissée pour des interests si indignes. Il est temps que d'autres mains s'arment pour sa querelle, Il est temps que Dieu suscite des disciples intrepides au Docteur de la grace, qui ignorans les engagements du siecle servent Dieu pour Dieu. La grace peut bien n'avoir plus les Dominicains pour defenseurs, mais elle ne manquera jamais de defenseurs; car elle les forme elle mesme par sa force toute-puissante. Elle demande des cœurs purs & dégagez, & elle mesme les purifie & les dégage des interests du Monde incompatibles avec les veritez de l'Evangile. Pensez-y-bien, mon
Pere,

Pere, & prenez-garde que Dieu ne change ce flambeau de sa place, & qu'il ne vous laisse dans les tenebres, & sans couronne, pour punir la froideur que vous avez pour vne cause si importante à son Eglise.

Il y eust bien dit davantage ; car il s'échauffoit de plus en plus. Mais je l'interrompis, & dis en me levant : En verité, mon Pere, si j'avois du credit en France, je ferois publier à son de trompe : *ON FAIT A SÇAVOIR, que quand les Iacobins disent que la grace suffisante est donnée à tous, ils entendent que tous n'ont pas la grace qui suffit effectivement.* Après-quoy vous le diriez tant qu'il vous plairoit, mais non autrement. Ainsi finit nostre visite.

Vous voyez donc par là, que c'est ici vne *suffisance* politique pareille au *pouvoir prochain*. Cependant je vous diray qu'il me semble, qu'on peut sans peril douter du *pouvoir prochain*, & de cette *grace suffisante*, pourveu qu'on ne soit pas Iacobin.

En fermant ma Lettre je viens d'apprendre que la Censure est faite ; mais comme je ne sçay pas encore en quels termes, & qu'elle ne sera publiée que le 35. Fevrier, je ne vous en parleray que par le premier ordinaire, le suis, &c.

R E S P O N S E

D U P R O V I N C I A L

aux deux premieres Lettres de son Amy.

2. Fevrier 1656.

M O N S I E U R,

Vos deux Lettres n'ont pas esté pour moy seul.

B 4

Tout

Tout le monde les void , tout le monde les entend; tout le monde les croit. Elles ne sont pas seulement estimées par les Theologiens: elles sont encore agreables aux gens du Monde, & intelligibles aux femmes mêmes.

Voicy ce qui m'en escrit vn de Messieurs de l'Academie, des plus Illustres entre ces hommes tous Illustres, qui n'avoit encore veu que la premiere. *Je voudrois que la Sorbonne qui doit tant à la memoire du feu M. le Cardinal, voulust reconnoistre la jurisdiction de son Academie Françoisse. L'Auteur de la Lettre seroit content; car en qualité d'Academicien, je condannerois d'autorité, je bannirois, je proscrirois, peu s'en faut que je ne die, j'exterminerois de tout mon pouvoir, ce pouvoir prochain qui fait tant de bruit pour rien, & sans savoir autrement ce qu'il demande. Le mal est que nostre pouvoir Academique est vn pouvoir fort éloigné & borné. Y'en suis marry: & je le suis encore beaucoup, de ce que tout mon petit pouvoir ne sauroit m'acquitter envers vous, &c.*

Et voicy ce qu'une personne, que je ne vous marqueray en aucune sorte, en écrit à vne Dame qui lui avoit fait tenir la premiere de vos Lettres. *Je vous suis plus obligée que vous ne pouvez vous l'imaginer, de la Lettre que vous m'avez envoyée: elle est tout-à-fait ingenieuse, & tout-à-fait bien écrite. Elle narre sans narrer: elle élaircit les affaires du Monde les plus embrouillées: elle rille finement: elle instruit même ceux qui ne savent pas bien les choses: elle redouble le plaisir de ceux qui les entendent: Elle est encore vne excellente Apologie; & si l'on veut, vne delicate & innocente Censure. Et il y a enfin tant d'esprit, & tant de jugement en cette Lettre, que je voudrois bien savoir qui l'a faite, &c.*

Vous voudriez bien aussi savoir qui est la personne qui en écrit de la sorte: mais contentez-vous de l'hon-

l'honorer sans la connoistre, & quand vous la connoistrez vous l'honorerez bien davantage.

Continuez donc vos Lettres sur ma parole: & que la Censure vienne quand il luy plaira; nous sommes fort bié disposez à la recevoir. Ces mots de *peuvoir prochain* & de *grace suffisante* dont-on nous menace, ne nous feront plus de peur. Nous avons trop appris des Iesuites, des Iacohins, & de M. le Moyne en combien de façons on les tourne, & combien il y a peu de solidité en ces mots nouveaux, pour nous en mettre en peine. Cependant je seray toujourns, &c.

T R O I S I E ' M E L E T T R E.

P O U R S E R V I R D E R E -
sponse à la Precedente.

De Paris ce 9. Fevrier 1656.

M O N S I E U R,

Je viés de recevoir vôtre Lettre, & en mesme téps l'on m'a apporté vne Copie manuscrite de la Censure. Je me suis trouué aussi bien traité dans l'une, que M. Arnauld l'est mal dans l'autre. Je crains qu'il n'y ait de l'excez de deux costez, & que nous ne soyons pas assez connus de nos Iuges. Je m'assure que si nous l'estions davantage, M. Arnauld meriteroit l'approbation de la Sorbonne, & moy la censure de l'Academie. Ainsi nos interests sont tous contraires. Il doit se faire connoistre pour deffendre son innocence, au lieu que je dois demeurer dás l'obscurité pour ne pas perdre ma reputation. De sorte que ne pouvant paroistre, je vous remets le soin de m'acquiter envers
mes

més celebres approbateurs ; & je prens celuy de vous informer des nouvelles de la Censure.

Ie vous avouë, Monsieur, qu'elle m'a extrememēt surpris. l'y pensois voir condamner les plus horribles heresies du Monde ; mais vous admirerez cōme moy, que tant d'éclatantes preparations se foyent aneanties sur le point de produire vn si grand effect.

Pour l'entendre avec plaisir, ressouvenez-vous je vous prie des estranges impressions qu'on nous donne depuis si long-temps des Iansenistes. Rapellez dans vostre memoire les cabales, les factions, les erreurs, les schismes, les attentats qu'on leur reproche depuis si long-temps. De quelle sorte on les a décriez & noircis dans les chaires & dans les livres ; & combien ce torrent qui a eu tant de violence & de durée estoit grossi dans ces dernieres années, où on les accusoit ouvertement & publiquément d'estre non seulement heretiques schismatiques, mais apostats & infidelles ; *de nier le mystere de la transsubstantiation, & de renoncer à Iesus-Christ & à l'Evangile.*

Ensuite de tant d'accusations si surprenantes on a pris le dessein d'examiner leurs livres pour en faire le jugement. On a choisi la seconde Lettre de M. Arnauld qu'on disoit estre remplie des plus grandes erreurs. On luy donne pour examinateurs les plus declarez ennemis. Ils employent toute leur estude à rechercher ce qu'ils y pourroyent reprendre, & ils en rapportent vne proposition touchant la doctrine, qu'ils exposent à la Censure.

Que pouvoit-on penser de tout ce procedé, sinon que cette proposition choisie avec des circonstances si remarquables, contenoit l'essence des plus noires heresies qui se pussent imaginer ? Cependant elle est telle, qu'on n'y voit rien qui ne soit si clairement & si
formel-

formellement exprimé dans les passages des Peres que M. Arnauld a rapportez en cet endroit, que jen'ay veu personne qui en pust comprendre la difference. On s'imaginoit néanmoins qu'il y en avoit beaucoup; puis que les passages des Peres estant sans doute Catholiques, il falloit que la proposition de M. Arnauld y fust extrêmement contraire pour estre heretique. C'estoit de la Sorbonne qu'on attendoit cet éclaircissement. Toute la Chrestienté avoit les yeux ouverts pour voir dans la Censure de ces Docteurs ce point imperceptible au commun des hommes. Cependant M. Arnauld fait ses Apologies, où il donne en plusieurs colonnes sa proposition & les passages des Peres d'où il a prise, pour en faire paroistre la conformité aux moins clair-voyans.

Il fait voir que S. Augustin dit en vn endroit qu'il cite; *Que Iesus-Christ nous monstre vn juste en la personne de S. Pierre, qui nous instruit par sa cheute de fuir la presumption.* Il en rapporte vn autre du mesme Pere, qui dit, *Que Dieu pour monstrier que sans la grace on ne peut rien, a laissé S. Pierre sans grace.* Il en donne vn autre de S. Chrysostome, qui dit: *Que la cheute de S. Pierre n'arriva pas pour avoir esté froid envers Iesus-Christ, mais parce que la grace luy manqua; & qu'elle n'arriva pas tant par sa negligence que par l'abandon de Dieu, pour apprendre à toute l'Eglise, que sans Dieu l'on ne peut rien.* En suite dequoy il rapporte sa proposition accusée, qui est celle-cy: *Les Peres nous monstrent vn juste en la personne de S. Pierre, à qui la grace sans laquelle on ne peut rien, a manqué.*

C'est sur cela qu'on essaye en vain de remarquer comment il se peut faire que l'expression de M. Arnauld soit autant differente de celles des Peres, que la verité l'est de l'erreur, & la foy de l'heresie. Car cè

en pourroit-on trouver la difference? seroit-ce en ce qu'il dit : *Que les Peres nous monstrent vn juste en la personne de S. Pierre ?* S. Augustin l'a dit en mots propres. Est-ce en ce qu'il dit : *Que la grace luy a manqué ?* mais le mesme S. Augustin qui dit *que S. Pierre estoit juste*, dit *qu'il n'avoit pas eu la grace de cette rencontre*. Est-ce en ce qu'il dit : *Que sans la grace on ne peut rien ?* Mais n'est-ce pas ce que S. Augustin dit au mesme endroit, & ce que S. Chrysostome mesme, avoit dit avant luy, avec cette seule difference qu'il l'exprime d'une maniere bien plus forte, comme en ce qu'il dit, *Que sa chute n'arriva par sa froideur ny par sa negligence, mais par le defect de la grace, & par l'abandon de Dieu*.

Toutes ces considerations tenoyent tout le Monde en haleine, pour apprendre en quoi consistoit donc cette diversité, lors que cette Censure si celebre & si attenduë, a enfin paru après tant d'Assemblées, Mais hélas ! elle a bien frustré nostre attente. Soit que les Docteurs Molinistes n'ayent pas daigné s'abaisser jusques à nous en instruire, soit pour quelque autre raison secrette ; ils n'ont fait autre chose que prononcer ces paroles : *Cette proposition est temeraire, impie, blasphematoire, frappée d'anatheme, & heretique*.

Croiriez-vous, Monsieur, que la plupart des gens se voyant trompez dans leur esperance, sont entrez en mauvaise humeur, & s'en prennent aux Censeurs mesmes. Ils tirent de leur conduite des consequences admirables pour l'innocence de M. Arnauld. Et quoi, disent-ils, est-ce là tout ce qu'ont pû faire durant si long-temps tant de Docteurs si acharnez sur vn seul, que de ne trouver dans tous les ouvrages que trois lignes à reprendre, & qui sont tirées des propres paroles des plus grands Docteurs de l'Eglise Grecque & Latine ? Y a-t-il Auteur qu'on veuille perdre, dont

les Ecrits n'en donnent vn plus specieux pretexte ? Et quelle plus haute marque peut-on produire de la foy de cet Illustre Accusé ?

D'où vient disent-ils, qu'on pousse tant d'imprecations qui se trouvent dans cette Censure, où l'on assemble tous ces termes *de poison, de peste, d'horreur, de temerité, d'impiété, de blasphème, d'abomination, d'execration, d'anathème, d'herésie*, qui sont les plus horribles expressions qu'on pourroit former contre Arius, & contre l'Antechrist mesme, pour combattre vne herésie imperceptible, & encore sans la decouvrir ? Si c'est contre les paroles des Peres qu'on agit de la sorte, où est la foy & la Tradition ? Si c'est contre la proposition de M. Arnauld ? Qu'on nous montre en quoy elle en est differente, puis qu'il ne nous en paroist autre chose qu'une parfaite conformité, Quand nous en reconnoissons le mal, nous l'aurons en detestation, mais tant que nous ne le verrons point, & que nous n'y trouverons que les sentimens des S. Peres conçeus & exprimez en leurs propres termes, comment pourrions-nous l'avoir sinon en vne sainte veneration.

Voilà dé quelle sorte ils s'emportent ; mais ce sont des gens trop penetrans. Pour nous qui n'aprofondissons pas tant les choses, tenons-nous en repos sur le tout. Voulons-nous estre plus sçavans que nos Maîtres ? N'entreprenons pas plus qu'eux. Nous-nous égarerions dans cette recherche. Il ne faudroit rien pour rendre cette Censure heretique. Il n'y a qu'un point imperceptible entre cette proposition & la foy. La distance en est si insensible, que j'ay eu peur en ne la voyant pas, de me rendre contraire aux Docteurs de l'Eglise, pour me rendre trop conforme aux Docteurs de Sorbonne. Et dans cette crainte j'ay jugé
necess

nécessaire de consulter vn de ceux qui par politique furent neutres dans la premiere question, pour apprendre de luy la chose veritablement. l'en ay donc veu vn fort habile que je priay de me vouloir marquer les circonstances de cette difference, parce que je luy confessay franchement que je n'y en voyois aucune.

A quoy il me répondit en riant, comme s'il eust pris plaisir à ma naïveté; Que vous estes simple de croire qu'il y en ait! Et où pourroit-elle estre? Vous imaginez-vous que si l'on en eust trouvé quelqu'une, on ne l'eust pas marquée hautement, & qu'on n'eust pas esté ravi de l'exposer à la veüe de tous les Peuples, dans l'esprit desquels on veut décrier M. Arnauld? Je reconnu bien à ce peu de mots, que tous ceux qui avoyent esté neutres dans la premiere question, ne l'eussent pas esté dans la seconde. Je ne laissay pas néanmoins de vouloir ouïr ses raisons, & de luy dire: Pourquoi-donc ont-ils attaqué cette proposition? A quoi il me repartit: Ignorez-vous ces deux choses que les moins instruits de ces affaires connoissent: l'une que M. Arnauld a toujors évité de rien dire qui ne fust puissamment fondé sur la tradition de l'Eglise: l'autre que ses ennemis ont néanmoins resolu de l'en retrancher à quelque prix que ce soit: & qu'ainsi les Ecris de l'un ne donnant aucune prise aux desseins des autres, ils ont esté contraincts pour satisfaire leur passion de prendre une proposition telle quelle, & de la condamner sans dire en quoi, ni pourquoi? Car ne sçavez-vous-pas comment les lansenistes les tiennent en échec, & les pressent si furieusement, que la moindre parole qui leur échape contre les principes des Peres, on les voit incontinent accablez par des volumes entiers où ils sont forcez de succomber. De forte
qu'a-

qu'après tant d'épreuves de leur foiblesse, ils ont jugé plus à propos & plus facile de censurer que de réparer ; parce qu'il leur est bien plus aisé de trouver des Moines que des raisons.

Mais quoi, lui dis je, la chose étant ainsi, leur Censure est inutile. Car quelle créance y aura-t-on en la voyant sans fondement, & ruinée par les réponses qu'on y fera ? Si vous connoissiez l'esprit du Peuple, me dit mon Docteur, vous parleriez d'une autre sorte. Leur Censure toute censurable qu'elle est aura presque tout son effet pour un temps, & quoi qu'à force d'en monstrier l'invalidité, il soit certain qu'on la fera entendre, il est aussi véritable que d'abord la pluspart des esprits en seront aussi fortement frappez que de la plus juste du Monde. Pourveu qu'on crie dans les rues : *Voicy la Censure de M. Arnauld : Voicy la condamnation des Iansenistes*, les Iesuites auront leur compte. Combien y en aura-t-il peu qui la lisent ? Combien peu de ceux qui la liront, qui l'entendent ? Combien peu apperçoivent qu'elle ne satisfait point aux objections ? Qui croyez-vous qui prenne les choses à cœur, & qui entreprenne de les examiner à fond ? Voyez donc combien il y a d'utilité en cela pour les ennemis des Iansenistes. Ils sont seurs par là de triompher, quoy que d'un vain triomphe à leur ordinaire, au moins durant quelque mois. C'est beaucoup pour eux, ils chercheront ensuite quelque nouveau moyen de subsister. Ils vivent du jour à la journée. C'est de cette sorte qu'ils se sont maintenus jusques à présent, tantost par un Catechisme, où un enfant condamne leurs Adversaires ; tantost par une procession, où la grace suffisante mène l'efficace en triomphe ; tantost par une comédie, où les diables emportent Iansenius ; une autre fois par un Almanac, main-

tenant.

renant par cette Censure.

En verité, lui dis-je, je trouvois tantost à redire au procedé des Molinistes; mais après ce que vous m'avez dit, j'admire leur prudence & leur politique. Je voy bien qu'ils ne pouvoient rien faire de plus judicieux ni de plus seur. Vous l'entendez, me dit-il, Leur plus seur party a toujours esté de se taire. Et c'est ce qui a fait dire à vn sçavant Theologien, *que les plus habiles d'entr'eux sont ceux qui intriguent beaucoup, qui parlent peu, & qui n'écrivent point.*

C'est dans cet esprit que dès le commencement des Assemblées, ils avoient prudemment ordonné que M. Arnauld venoit en Sorbonne, ce ne fust que pour exposer simplement ce qu'il croyoit, & non pas pour y entrer en lice contre personne. Les examinateurs s'estant voulu vn peu écarter de cette methode, ils ne s'en sont pas bien trouvez. Ils se sont veus trop fortement refutez par son second Apologetique.

C'est dans ce mesme esprit qu'ils ont trouvé cette rare & toute nouvelle invention de la demy-heure & du sable. Ils se sont delivrez par là de l'importunité de ces Docteurs qui entreprenoyent de refuter toutes leurs raisons; de produire les livres pour les convaincre de fausseté; de les sommer de répondre; & de les reduire à ne pouvoir repliquer.

Ce n'est pas qu'ils n'ayent bien veu que ce manque-mét de liberté qui avoit porté vn si grand nombre de Docteurs à se retirer des Assemblées, ne feroit pas de bien à leur Censure; & que l'acte de protestation de nullité, qu'en avoit fait M. Arnauld dès avant qu'elle fust conclüe, seroit vn mauvais preambule pour la faire recevoir favorablement. Ils croient assez que ceux qui ne sont pas preoccupez considerent pour le moins

moins autant le jugement de 70 Docteurs qui n'avoient rien à gagner en deffendant M. Arnauld, que celui d'une centaine d'autres qui n'avoient rien à perdre en le condannant.

Mais après tout, ils ont pensé, que s'estoit toujours beaucoup d'avoir vne censure, quoy qu'elle ne soit que d'une partie de la Sorbonne & non pas de tout le Corps; quoy qu'elle soit faite avec peu ou point de liberté, & obtenuë par beaucoup de menus moyës qui ne sont pas des plus reguliers; quoy qu'elle n'explique rien de ce qui pouvoit estre en dispute; quoy qu'elle ne marque point en quoy consiste cette heresie, & qu'on y parle peu, de crainte de se méprendre. Ce silence mesme est vn mystere pour les simples; & la Censure en tirera cet avantage singulier, que les plus critiques & les plus subtils Theologiens n'y pourront trouver aucune mauvaise raison.

Mettez-vous donc l'esprit en repos, & ne craignez point d'estre heretique en vous servant de la proposition condannée. Elle n'est mauvaise que dans la seconde Lettre de M. Arnauld. Ne vous en voulez-vous pas fier à ma parole, croyez en M. le Moyne le plus ardent des Examineurs, qui en parlant encore ce matin à vn Docteur de mes amis qui luy demandoit en quoy consiste cette difference dont il s'agit, & s'il ne seroit plus permis de dire ce qu'ont dit les Peres: *Cette proposition*, luy a-t-il excellamment répondu; *seroit Catholique dans vn autre bouche: ce n'est que dans M. Arnauld que la Sorbonne l'a condannée.* Et ainsi admirez les machines du Molinisme, qui sont dans l'Eglise de si prodigieux renversemens: Que ce qui est Catholique dans les Peres, devient heretique dans M. Arnauld: Que ce qui estoit heretique dans les Semipelagiens, devient Orthodoxe dās les Escrits des Iesuites: Que la doctri-

ne si ancienne de S. Augustin est vne nouveauté insupportable ; & que les inventions nouvelles qu'on fabrique tous les jours à nostre venë, passent pour l'ancienne foy de l'Eglise. Sur cela il me quitta.

Cette instruction m'a servi. P'y ay compris que c'est ici vne heresie d'une nouvelle espee. Ce ne sont pas les sentimens de M. Arnauld qui sont heretiques ; ce n'est que la personne. C'est vne heresie personnelle. Il n'est pas heretique pour ce qu'il a dit ou escrit : mais seulement pource qu'il est M. Arnauld. C'est tout ce qu'on trouve à redire en lui. Quoy qu'il fasse, s'il ne cesse d'estre, il ne sera jamais bon Catholique. La grace de S. Augustin ne sera jamais la veritable tant qu'il la deffendra. Elle le deviendrait s'il venoit à la combattre. Ce seroit vn coup seur, & presque le seul moyen de l'establir & de destruire le Molinisme ; tant il porte de malheur aux opinions qu'il embrasse..

Laissons donc là leurs differens. Ce sont des disputes de Theologien & non pas de Theologie. Nous qui ne sommes point Docteurs, n'avons que faire à leurs demeslez. Apprenez des nouvelles de la Censure à tous nos amis ; & aimez moy autant que je suis, &c.

Q V A T R I E' M E L E T T R E.

De Paris, ce 25 Fevrier 1656.

M O N S I E U R,

Il n'est rien tel que les Iesuites. P'ay bien veu des Iacobins, des Docteurs, & de toute sorte de gens, mais vne pareille visite manquoit à mô instructiō. Les autres ne font que les copier. Les choses valent toujours mieux dans leur source. P'enay donc veu vn des
plus

plus habiles, & j'y estois accompagné don fidele Ianseniste qui vint avec moy aux Iacobins. Et comme je souhaittois particulièrement d'estre éclaircy sur le sujet d'un different qu'ils ont avec les Iansenistes touchant ce qu'ils appellent *la grace actuelle*, je dis à ce bon Pere, que je lui serois fort obligé s'il vouloit m'en instruire, & que je ne sçavois pas seulement ce que ce terme signifioit: je le priay donc de me l'expliquer. Tres-volontiers, me dit-il; car j'aime les gens curieux: en voici la definition, Nous appellons *grace actuelle*, *une inspiration de Dieu par laquelle il nous fait connoistre sa volonté, par laquelle il nous excite à la vouloir accomplir*. Et en quoy, lui dis-je, estes-vous en dispute avec les Iansenistes sur ce sujet? C'est, me répondit-il, en ce que nous voulons que Dieu donne des graces actuelles à tous les hommes à chaque tentation; parce que nous soutenons que si l'on n'a-voit pas à chaque tentation la grace actuelle pour n'y point pecher, quelque peché que l'on commist, il ne pourroit jamais estre imputé. Et les Iansenistes disent au contraire, que les pechez commis sans grace actuelle ne laissent pas d'estre imputez. Mais ce sont des rêveurs. L'entrevoysis ce qu'il vouloit dire, mais pour le lui faire encore expliquer plus clairement, je lui dis: Mōn Pere, ce mot de *grace actuelle* me brouille; je n'y suis pas accoustumé: si vous aviez la bonté de me dire la mesme chose sans vous servir de ce terme, vous m'obligeriez infiniment. Qu'il, dit le Pere, c'est à dire, que vous voulez que je substituē la definition à la place du defini, cela ne change jamais le sens du discours, je le veux bien. Nous soutenons donc comme un principe indubitable, *qu'une action ne peut estre imputée à peché, si Dieu nous donne avant que la commettre, la connoissance du mal qui y est, & une inspiration qui nous*

excite à l'éviter, m'entendez-vous maintenant?

Etonné d'un tel discours, selon lequel tous les pechez de surprise, & ceux qu'on fait dans un entier oubly de Dieu, ne pourroyent estre imputez; puis qu'autant que de les commettre on n'a n'ila connoissance du mal qui y est, ni la pensée de l'éviter. Je me tournay vers mon Ianseniste, & je connus bien à sa façon qu'il n'en ctoyoit rien: mais comme il ne répondoit point, je dis à ce Pere: Je voudrois mon Pere, que ce que vous dites fust bien veritable, & que vous en eussiez de bonnes preuves. En vouléz-vous, me dit-il aussitost? Je m'en vay vous en fournir, & des meilleures; laissez-moy faire. Sur cela il alla chercher ses livres. Et je dis cependant à mon ami: Y en a-t-il quelqu'autre qui parle comme celuy-cy? Cela vous est-il si nouveau, me répondit-il? Faites estat que jamais les Peres, les Papes, les Conciles, ni l'Escripture, ni aucun livre de pieté, mesmes dans ces derniers temps, n'ont parlé de cette sorte: mais que pour des Casuites, & des nouveaux Scholastiques, il vous en apportera un beau nombre. Mais quoy, luy-dis-je, je me moque de ces Auteurs-là, s'ils sont contraires à la Tradition. Vous avez raison, me dit-il. Et à ces mots le bon Pere arriva chargé de livres; Et m'offrant le premier qu'il tenoit: Lisez, me dit-il, la Somme des Pechez du Pere Bauny que voicy, & de la cinquième edition encore, pour vous montrer que c'est un bon livre. C'est dommage, me dit tout bas mon Ianseniste, que ce livre-là ait esté condamné à Rome, & par les Evêques de France. Voyez, me dit le Pere, la page 906. Je leus d'oc, & je trouvay ces paroles: *Pour pecher & se rendre coupable devant Dieu, il faut savoir que la chose qu'on veut faire ne vaut rien, ou au moins en douter, craindre, ou bien juger que Dieu ne prend plaisir à l'action à laquelle on s'occupe,*

supe, qu'il la defend, & nonobstant la faire, franchir le sault, & passer outre.

Voilà qui commence bien, lui dis-je; Voyez cependant, me dit-il, ce que c'est que l'envie. C'estoit sur cela que M. Hallier, avant qu'il fust de nos amis, se moquoit du P. Bauny, & lui appliquoit ces paroles : *Ecce qui tollit peccata mundi* : Voilà celuy qui oste les pechez du monde. Il est vray, dis-je, que voila vne redemption toute nouvelle selon le P. Bauny.

En voulez vous, adjousta-t-il, vne autorité plus authentique: Voyez ce livre du P. Annat. C'est le dernier qu'il fait contre M. Arnauld, lisez la page 34. où il y a vne oreille, & voyez les lignez que j'ay marquées avec du crayon: elles sont toutes d'or. Je leus donc ces termes. *Celuy qui n'a aucune pensée de Dieu, ni de ses pechez, ni aucune apprehension, c'est à dire, à ce qu'il me fit entendre, aucune cognoissance, de l'obligation d'exercer des actes d'amour de Dieu ou de contrition, n'a aucune grace actuelle pour exercer ces actes: mais il est vray aussi qu'il ne fait aucun peché en les omettant, & que s'il est donné ce ne sera pas en purition de cette omission.* Et quelques lignes plus bas: *Et on peut dire la mesme chose d'une coupable commission.*

Voyez-vous, me dit le Pere, comment il parle des pechez d'omission, & de ceux de commission. Car il n'oublie rien: qu'en dites-vous? O que cela me plaist, luy répondis-je, que j'en voy de belles consequences: je pérce dé-jà dans les suites: que de mysteres s'offrent à moy! Je vois sans compataison plus de gens justifiez par cette ignorance, & cet oubly de Dieu, que par la grace, & les Sacremens. Mais mon Pere ne me donnez-vous point vne fausse joye? N'est-ce point icy quelque chose de semblable à cette *suffisance* qui ne suffit pas? l'apprehende furieusement le *Distinguo*, i'y

ay dé-jà esté attrapé : parlez-vous sincerement? Comment, dit le Pere en s'échauffant, il n'en faut pas railler: il n'y a point icy d'équivoque. le n'en raille pas, luy dis-je: mais c'est que je crains à force de desirer.

Voyez donc, me dit-il, pour vous en mieux assurer, les écrits de M. le Moyne, qui l'a enseigné en pleine Sorbonne. Il l'a appris de nous à la verité, mais il l'a bien demeslé. O qu'il l'a fortement estably! Il enseigne que pour faire qu'une action soit peché il faut que toutes ces choses se passent dās l'ame. Lisez, & pesez chasque mot. Je luy dis donc en Latin ce que vous verrez icy en François. 1. D'une part Dieu répand dans l'ame quelque amour qui la panche vers la chose commandée; & de l'autre part la concupiscence rebelle la sollicite au contraire. 2. Dieu luy inspire la connoissance de sa foiblesse. 3. Dieu luy inspire la connoissance du Medecin qui la doit guerir. 4. Dieu luy inspire le desir de sa guérison. 5. Dieu luy inspire le desir de le prier & d'implorer son secours.

Et si toutes ces choses ne se passent dans l'ame, dit le Iesuite, l'action n'est pas proprement peché, & ne peut estre imputée, comme M. le Moyne le dit en ce mesme endroit, & dans toute la suite.

En voulez-vous encore d'autres auctorités? En voicy; Mais toutes modernes, me dit doucement mon Ianseniste. Je le voy bien, dis-je, & en m'adressant à ce Pere, je luy dis: O mon Pere, le grand bien que voicy pour des gens de ma connoissance, il faut que je vous les amene: peut-estre n'en avez-vous gueres veu qui aient moins de pechez: car il ne pensent jamais à Dieu: les vices ont prevenu leur raison: ils n'ont jamais connu ny leur infirmité, ny le Medecin qui la peut guerir: ils n'ont jamais pensé à desirer la santé de leur ame; & encore moins à prier Dieu de la leur donner: de sorte qu'ils sont encore dans l'innocence du Baptême, selon

Ion M. le Moyne : ils n'ont jamais eu de pensée d'aimer Dieu, ni d'estre contrits de leurs pechez, de sorte que selon le Pere Annat, ils n'ont commis aucun peché par le defect de charité & de penitence : leur vie est dans vne recherche continuelle de toutes sortes de pleisirs, dont jamais le moindre remors n'a interrompu le cours. Tous ces excez me faisoient croire leur perte assurée : mais, mon Pere, vous m'apprenez, que ces mesmes excez rendent leur salut assuré. Beny soyez-vous, mon Pere, qui justifiez ainsi les gens. Les autres apprennent à guerir les ames par des austeritez penibles : mais vous monstrez que celles qu'on auroit crû le plus desesperément malades se portent bien. O la bonne voye pour estre heureux en ce monde & en l'autre ! l'avois toujourns pensé qu'on pechoit d'autant plus, qu'on pensoit le moins à Dieu : mais à ce que je voy quand on a pû gagner vne fois sur soy de n'i plus penser du tout, toutes choses deviennent pures pour l'avenir. Point de ces pecheurs à demi qui ont quelque amour pour la vertu : ils seront tous dannez ces demi-pecheurs. Mais pour ces francs pecheurs endurcis, pecheurs sans mélange, pleins & achevez, l'enfer ne les tient pas : ils ont trompé le diable à force de s'y abandonner.

Le bon Pere qui voyoit assez clairement la liaison de ces consequences avec son principe, s'en échappa adroitement : & sans se fâcher. ou par douceur ou par prudence, il me dit seulement. Afin que vous entendiez comment nous savons ces inconveniens, sçachiez que nous disons bien, que ces impies dont vous parlez, seroient sans peché s'ils n'avoient jamais eu de pensées de se convertir, ni de desirs de se donner à Dieu. Mais nous soutenons qu'ils en ont tous : & que Dieu n'a jamais laissé pecher vn homme sans lui don-

ner auparavant la veüe du mal qu'il va faire, & le desir ou d'éviter le peche, ou au moins d'implorer son assistance pour le pouvoir éviter, & il n'y a que les Iansenistes qui disent le contraire.

Et quoy, mon Pere, lui repartis-je, est-ce là l'heresie des Iansenistes, de nier qu'à chaque fois qu'on fait vn peché, il vient vn remors troubler la conscience, malgré lequel on ne laisse pas de franchir le sault & de passer outre comme dit le P. Bauny? c'est vne assez plaisante chose d'estre heretique pour cela. Je croyois bien qu'on fust donné pour n'avoir pas de bonnes pensées, mais qu'on le soit pour ne pas croire que tout le monde en a, vraiment je ne le pensois pas. Mais mon Pere, je me tiens obligé en conscience de vous desabuser, & de vous dire qu'il y a mille gens qui n'ont point ces desirs; qui pechent sans regret, qui pechèt avec joye, qui en font vanité. Et qui peut en savoir plus de nouvelles que vous? Il n'est pas que vous ne cōfessiez quelque vn de ceux dont je parle: car c'est parmi les personnes de grande qualité qu'il s'en rencontre d'ordinaire. Mais prenez garde, mon Pere, aux dangereuses suites de vostre maxime. Ne remarquez-vous pas quel effet elle peut faire dans ces libertins, qui ne cherchent qu'à douter de la Religion? Quel pretexte leur en offrez-vous, quand vous leur dites comme vne verité de foy, qu'ils sentent à chaque peché qu'ils cōmettent vn avertissement & vn desir interieur de s'en abstenir. Car n'est-il pas visible qu'estant convaincus par leur propre experience de la fausseté de vostre doctrine en ce poinct que vous dites estre de foy, ils en estendront la consequence à tous les autres. Ils diront que si vous n'estes pas veritables en vn article, vous estes suspects en tous: & ainsi vous les obligerez à conclure, ou que la Religion est fausse, ou du moins

moins que vous en estes mal instruits.

Mais mon Second, soutenant mon discours, lui dit: Vous feriez-bien, mon Pere, pour conserver vostre doctrine, de n'expliquer pas aussi nettement que vous nous avez fait, ce que vous entendez par grace *actuelle*. Car comment pourriez-vous declarer ouvertement sans perdre toute creance dans les esprits: *Que personne ne peche qu'il n'ait auparavant la connoissance de son infirmité, celle du Medecin, le desir de la guerison, & celui de la demander à Dieu.* Croira-t-on sur vostre parole, que ceux qui sont plongez dans l'avarice, dans l'impudicité, dans les blasphemes, dans le duel, dans la vengeance, dans les lois, dans les sacrileges, ayent veritablement le desir d'embrasser la chasteté, l'humilité, & les autres vertus Chrestiennes?

Pensera-t-on que les Philosophes, qui vantoient si hautement la puissance de la nature, en conussent l'infirmité & le medecin? Direz-vous que ceux qui soutenoient comme vne maxime assurée *que ce n'est pas Dieu qui donne la vertu, & qu'il ne s'est jamais trouvé personne qui la lui oit demandée*, pensassent à la lui demander eux-mêmes?

Qui pourra croire que les Epicuriens qui nioient la providence Divine eussent des mouvemens de prier Dieu? ceux qui disoient *que c'estoit lui faire injure de l'implorer dans nos besoins, comme s'il eust esté capable de s'amuser à penser à nous.*

Et enfin comment s'imaginer que les idolatres & les Athées ayent dans toutes les tentations qui les portent au peché, c'est à dire vne infinité de fois en leur vie, le desir de prier le vray Dieu qu'ils n'ignorent, de leur donner les vrayes vertus qu'ils ne connoissent pas?

Oui, dit le bon Pere, d'yn ton resolu, nous le diròs.

C 5 &

& plutost que de dire, qu'on peche sans auoir la veuë que l'en fait mal, & le desir de la vertu contraire, nous soutiendrons que tout le Monde. & les Impies & les Infideles ont ces inspirations, & ces desirs à chaque tentation. Car vous ne sauriez me monstrez, au moins par l'Escripture, que cela ne soit pas.

Le pris la parole à ce discours, pour lui dire: Et quoi, mon Pere, faut-il recourir à l'Ecriture pour monstrez vne chose si claire? Ce n'est pas icy vn point. de foy, ni mesme de raisonnement. C'est vne chose de fait, Nous le voyons, nous le scavons, nous le sentons.

Mais mon Ianseniste se tenant dans les termes que le Pere auoit prescripts, lui dit aiosi: Si vous voulez, mō Pere, ne vous rendre qu'à l'Ecriture, j'y consens; mais au moins ne lui résistez pas, & puis qu'il est escrit, *que Dieu n'a pas revelé ses jugemens aux Gentils, & qu'il les a laissez en erreur dans leurs voyes*, ne dites pas que Dieu a éclairé ceux que les livres sacrez nous assurent auoir esté abandonnez dans les tenebres & dans l'ombre de la mort.

Ne vous suffit-il pas, pour entendre l'erreur de vostre principe, de voir que S. Paul se dit *le premier des pecheurs* pour vn peché, qu'il declare auoir commis *par ignorance, & avec zele*?

Ne suffit-il pas de voir par l'Evangile, que ceux qui crucifioient I. C. auoient besoin du pardon qu'il demandoir pour eux, quoy qu'ils ne connussent point la malice de leur action: & qu'ils ne l'eussent jamais faite selon S. Paul, s'ils en eussent eu la connoissance?

Ne suffit-il pas que Iesus Christ nous avertisse, qu'il y aura des persecuteurs de l'Eglise qui croiront rendre service à Dieu en s'efforçant de la ruiner, pour nous faire entendre, que ce peché, qui est le plus grand de tous selon l'Apostre, pour estre commis par ceux qui sont si esloignez de scavoir qu'ils pechent, qu'ils croi-

roient

roient pecher en ne le faisant pas ? Et enfin ne suffit-il pas que Iesus Christ lui mesme nous ait appris qu'il y a deux sortes de pecheurs, dont les vns pechent avec conoissance, & qu'ils seront tous chastiez quoy qu'à la verité differemment?

Le bon Pere pressé par tant de témoignages de l'Ecriture à laquelle il avoit eu recours, commença à lâcher le pied, & laissant pecher les impies sans inspiration, il nous dit : Au moins vous ne nierez pas que les Justes ne pechent jamais sans que Dieu leur donne. .. Vous reculez, lui dis-je en l'interrompant : vous reculez, mon Pere; vous abandonnez le principe general, & voyât qu'il ne vaut plus rien à l'égard des pecheurs, vous voudriez entrer en composition, & le faire au moins subsister pour les justes. Mais cela estant, j'en voy l'usage bien racourcy, car il ne servira plus à guerres de gens. Et ce n'est quasi pas la peine de vous disputer.

Mais mon Second qui avoit, à ce que je croy, étudié toute cette question le matin mesme, tant il estoit prest sur tout, lui répondit. Voila mon Pere le dernier retranchement où se retirent ceux de vostre Party qui ont voulu entrer en dispute; mais vous y estes aussi-peu en assurance. L'exemple des justes ne vous est pas plus favorable. Qui doute qu'ils ne tombent souvent dans des pechez de surprise sans qu'ils s'en apperçoivent? N'apprenons-nous pas des Saints mesmes combien la concupiscence leur tend de pieges secrets, & combien il arrive ordinairement, que quelques sobres qu'ils soyent, ils donnent à la volupté ce qu'ils pensent donner à la seule necessité, comme S. Augustin le dit de soy-mesme dans ses Confessions?

Combien est-il ordinaite de voir les plus zelez s'exporter dans la dispute à des mouvemens d'aigreur pour leur

leur propre interest, sans que leur conscience leur rende sur l'heure d'autre tesmoignage, sinon qu'ils agissent de la sorte pour le seul interest de la verité, & sans qu'ils s'en aperçoivent quelquefois que long-temps après.

Mais dira-t-on de ceux qui se portent avec ardeur à des choses effectivement mauvaises, parce qu'ils les croient effectivement bonnes: comme l'histoire Ecclesiastique en donne des exemples: ce qui n'empesche pas, selon les Peres, qu'ils n'ayent peché dans ces occasions?

Et sans cela comment les justes auroient-ils des pechez cachez? comment seroit il veritable; que Dieu seul en connoist & la grandeur, & le nombre que personne ne fait s'il est digne d'amour ou de haine; & que les plus Saints doivent toujours demeurer dans la crainte & dans le tremblement, quoy qu'ils ne se sentent coupables en aucune chose, comme S. Paul le dit de lui-mesme?

Concevez donc, mon Pere, que les exemples & des justes & des pecheurs, renversent également cette nécessité que vous supposez pour pecher, de connoistre mal & d'aimer la vertu contraire, puis que la passion que les impies ont pour les vices, témoigne assez qu'ils n'ont aucun desir pour la vertu: & que l'amour que les Justes ont pour la vertu témoigne hautement qu'ils n'ont pas toujours la connoissance des pechez qu'ils commettent chaque jour selon l'Ecriture.

Et il est vray que les justes pechent en cette sorte, qu'il est rare que les grands Saints pechent autrement. Car comment pourroit-on concevoir que ces ames si pures qui fuyent avec tant de soin & d'ardeur les moindres choses qui peuvent déplaire à Dieu aussi-tost qu'elles s'en apperçoivent, & qui pechent néanmoins plu-

plusieurs fois chaque jour, eussent à chaque-fois avant que de tomber, la connoissance de leur infirmité en cette occasion ; celle du Medecin, desir de leur santé & celui de prier Dieu de les secourir, & que malgré toutes ces inspirations, ces ames si zelées ne laissassent pas de passer outre, & de commettre le peché ?

Concluez-donc, mon Pere, que ni les pecheurs, ni mesme les plus justes n'ont pas toujours ces connoissances, ces desirs, & toutes ces inspirations toutes les fois qu'ils pechent, c'est à dire pour vser de vos termes, qu'ils n'ont pas toujours la grace actuelle dans toutes les occasions où ils pechent. Et ne dites plus avec vos nouveaux Auteurs qu'il est impossible qu'on peche quand on ne connoist pas la justice ; mais dites plustost avec S Augustin, & les anciens Peres, qu'il est impossible qu'on ne peche pas quand on ne connoist pas la justice: *Necesse est ut peccet à quo ignoratur iustitia.*

Le bon Pere se trouvant aussi empêché de soutenir son opinion au regard des justes qu'au regard des pecheurs, & ne perdit pas pourtant courage. Et après avoir vn peu révé; je m'en vay bien vous convaincre, nous dit-il. Et reprenant son P. Bauny à l'endroit mesme qu'il nous avoit monstté: Voyez, voyez la raison sur laquelle il établit sa pensée. Je sçavois bien qu'il ne manquoit pas de bonnes preuves. Lisez ce qu'il cite d'Aristote; & vous verrez qu'après vne autorité si expresse, il faut brûler les livres de ce Prince des Philosophes, ouestre de nostre opinion. Ecoutez donc les principes qu'establit le P. Bauny. Il dit premierement qu'une action ne peut estre imputée à blasme lors qu'elle est involontaire. Je l'avouë, lui dit mô amy. Voilà la premiere fois, leur dis-je, que je vous ay veus d'accord. Tenez-vous en là, mon Pere, si vous m'en croyez. Ce ne seroit rien faire, me dit-il. Car il faut savoir quelles sont

sont les conditions nécessaires pour faire qu'une action soit volontaire. l'ay bien peur répondis-je, que vous ne vous brüilliez là dessus. Ne craignez point, dit-il, ceci est seur. Aristote est pour moi. Ecoutez bien ce que dit le P. Bauny: *Afin qu'une action soit volontaire, il faut qu'elle procede d'homme qui voye, qui sçache, qui penetre ce qu'il y a de bien & de mal en elle. Voluntarium est,* dit-on communement avec le Philosophe, (vous savez bien que c'est Aristote, me dit-il, en me serrant les doigts) *quod fit à principio cognoscente singula, in quibus est altior si bien que quand la volonté à la volée & sans discussion se porte à vouloir ou abhorrer, faire ou laisser quelque chose, avant que l'entendement ait pu voir s'il y a du mal à la vouloir, ou la fuir, la faire, ou la laisser, telle action n'est ni bonne ni mauvaise, d'autant qu'avant cette perquisition cette veüe & reflexion de l'esprit dessus les qualitez bonnes & mauvaises de la chose à laquelle l'on s'occupe, l'action avec laquelle on la fait, n'est volontaire.*

Et bien me dit le Pere, estes vous content? Il semble, repartis-je, qu'Aristote est de l'avis du P. Bauny; mais cela ne laisse pas de me surprendre. Quoy, mon Pere, il ne suffit pas pour agir volontairement, qu'on sçache ce que l'on fait, & qu'on ne le fasse que parce qu'on le veut faire? mais faut de plus que l'on voye, que l'on sçache, & que l'on penetre ce qu'il y a de bien & de mal dans cette action? Si cela est, il n'y a gueres d'actions volontaires dans la vie; car on ne pense gueres à tout cela. Que de juremens dans le jeu, que d'excez dans les débauches, que d'emportemens dans le Carnaval, qui ne sont point volontaires, & par consequent ni bons; ni mauvais, pour n'estre point accompagnez de ces reflexions d'esprit sur les qualitez bonnes ou mauvaises de ce que l'on fait! Mais est-il possible, mon Pere, qu'Aristote ait eu cette pensée? Car j'avois ouï dire que c'estoit

estoit

stoit vn habile homme. Je m'en vay vous en éclaircir, me dit mō Ianseniste. Et ayāt demandé au Pere la Morale d'Aristote, il l'ouvrit au cōmencement du 3. livre, d'où le P. Banny a pris les paroles qu'il en rapporte, & dit à ce bon Pere: Je vous pardonne d'avoir cru sur la foy du P. Bauny, qu'Aristote ait esté de ce sentiment: vous auriez changé d'avis si vous l'aviez leu vous-mesme. Il est bien vray qu'il enseigne, *qu'afin qu'une action soit volontaire, il faut connoistre les particularitez de cette action, singula in quibus est actio.* Mais qu'entend-il par là, sinon les circonstances particulieres de l'action, ainsi que les exemples qu'il en donne, le justifient clairement, n'en rapportant point d'autres que de ceux où l'on ignore quelqu'une de ces circonstances; comme d'une personne qui voulant monstrier une machine, en decouche un dard qui blesse quelqu'un; & de Merope, qui tua son fils en pensant tuer son ennemy, & autres semblables?

Vous voyez-donc par là quelle est l'ignorance qui rend les actions involontaires; & que ce n'est que celle des circonstances particulieres qui est appellée par les Theologiens, cōme vous le sçavez fort bien mon Pere, l'ignorance du fait. Mais quāt à celle du droit, c'est à dire, quant à l'ignorance du bien & du mal qui est en l'action, de laquelle seule il s'agit icy, voyons si Aristote est de l'avis du P. Bauny. Voicy les paroles de ce Philosophe. *Tous les méchans ignorent ce qu'ils doivent faire, & ce qu'ils doivent fuir. Et c'est cela-mesme qui les rend méchans & vitiens. C'est pourquoy on ne peut pas dire; que parce qu'un homme ignore ce qu'il est à propos qu'il fasse pour satisfaire à son devoir, son action soit involontaire. Car cette ignorance dans le choix du bien & du mal ne fait pas qu'une actiō soit involontaire, mais seulement qu'elle est vitiueuse. On doit dire la mesme chose de celui qui ignore en general les regles de son devoir. puis que cette igno-*

rance

rance rend les hommes dignes de blafme, & non d'excufe. Et ainfi l'ignorance qui rend les actions involontaires & excufables, eft feulemeut celle qui regarde le fait en particulier, & fes circonftances fingulieres. Car alors on pardonne à vn homme, & on l'excufe, & on le confidere comme ayant agi contre fongré.

Après cela, mon Pere, direz-vous encore qu'Aristote foit de vofre opinion? Et qui né s'eftonnera de voir qu'un Philofophe Payen ait esté plus éclairé que vos Docteurs en vne matiere auffi importante à toute la Morale & à la conduite mefme des ames, qu'est la connoiffance des conditions qui rendent les actions volontaires ou involontaires, & qui enfuite les excufent ou ne lesexcufent pas de peché? N'efperez donc plus rien; mon Pere, de ce Prince des Philofophes, & ne refifte plus au Prince des Theologiens qui decide ainfi ce poinct au liv. 2. de fes Retr. c. 15. *ceux qui pechent par ignorance, ne font leur action que parce qu'ils la veulent faire, quoy qu'ils pechent fans qu'ils veuillent pecher. Et ainfi ce pecher mefme d'ignorance ne peut eftre commis que par la volonté de celuy qui le commet, mais par vne volonté qui fe porte à l'action, & non au peché; ce qui n'empesche pas neanmoins que l'action ne foit peché, parce qu'il fuffit pour cela qu'on ait fait ce qu'on eftoit obligé de ne point faire.*

Le Pere me parut furpris, & plus encore du paffage d'Aristote, que de celuy de S. Auguftin. Mais comme il penfoit à ce qu'il devoit dire, on vint l'avertir que Madame la Marefchale de, ... & Madame la Marquife de, ... le demandoient. Et ainfi en nous quittant à la hafte: j'en parleray, dit-il, à nos Peres. Ils y trouveront bien quelque réponfe. Nous en avons icy de bien fubtils. Nous l'entendîmes bien; & quand je fus feul avec mon amy, je luy témoignay d'eftre eftonné du renverfement que cette doctrine apportoit dans la Morale.

rale. A quoy il me répondit qu'il estoit biẽ estonné de mon estonnement. Ne sçavez-vous donc pas encore que leurs excez sont beaucoup plus grands dans la Morale que dans les autres matieres? Il m'en donna d'estranges exemples, & remit le reste à vne autre-fois. L'espere que ce que j'en apprendray sera le sujet de nostre premier entretien. le suis, &c.

CINQVIE'ME LETTRE.

De Paris, ce 20 Mars 1656.

MONSIEUR,

Voicy ce que je vous ay promis. Voicy les premiers traits de la Morale des bons Peres Iesuites, de ces hommes eminens en doctrine & en sagesse; qui sont tous conduits par la sagesse divine, qui est plus assurée que toute la Philosophie. Vous pensez peut-estre que je raille: je le dis seulement, ou plustost ce sont eux-mesmes qui le disent dans leur livre intitulé, *Imago primi seculi*. Je ne fais que copier leurs paroles, aussi-bien que dans la suite de cét éloge: *C'est vne société d'hommes ou plustost d'AnGES, qui a esté predite par Isaye en ces paroles: Allés Anges prompts & legers: la prophetie n'en est-elle pas claire? Ce sont des esprits d'aigles: c'est vne troupe de Phœnix, vn Auteur ayant monstré depuis peu qu'il y en a plusieurs. Ils ont changé la face de la Chrestienté.* Il le faut croire puis qu'ils le disent. Et vous l'allez bien voir dans la suite de ce discours, qui vous apprendra leurs maximes.

L'ay voulu m'en instruire de bonne sorte. le ne me suis pas fié à ce que nostre amy m'en avoit appris. L'ay voulu les voir eux-mesmes. Mais j'ay trouvé qu'il ne m'avoit rien dit que de vray. le pense qu'il ne
D ment

ment jamais. Vous le verrez par le recit de ces Conférences.

Dans celle que j'eue avec luy il me dit de si étranges choses, que j'avois peine à le croire; mais il me les monstra dans les livres de ces Peres: de sorte qu'il ne me resta à dire pour leur defense, sinon que c'estoient les sentimens de quelques particuliers, qu'il n'estoit pas juste d'imputer au Corps. Et en effet je l'assuray que j'en connoissois qui sont aussi severes, que ceux qu'il me citoit sont relaschez. Ce fut sur cela qu'il me découvrit l'esprit de la Société qui n'est pas connu de tout le monde, & vous serez peut-estre bien aise de l'apprendre. Voicy ce qu'il me dit.

Vous pensez beaucoup faire en leur faveur, de montrer qu'ils ont de leurs Peres aussi cōformes aux maximes Evangeliques, que les autres y sont contraires; & vous concluez de là que ces opinions larges n'appartiennent pas à toute la Société. Je le sçay bien: car si cela estoit, ils n'en souffriroient pas qui y fussent si contraires. Mais puis qu'ils en ont aussi qui sont dans vne doctrine si licentieuse, concluez-en de mesme que l'esprit de la Société n'est pas celuy de la severité Chrestienne. Car si cela estoit, ils n'en souffriroient pas qui y fussent si opposez. Et quoy, lui répondis-je, quel peut donc estre le dessein du Corps entier? C'est sans doute qu'ils n'en ont aucun d'arresté, & que chacun a la liberté de dire à l'avanture ce qu'il pense. Cela ne peut pas estre, me répondit-il; vn si grād Corps ne subsisteroit pas dans vne conduite temeraire, & sans vne ame qui le gouverne & qui regle tous ses mouvemens. Outre qu'ils ont vn ordre particulier de ne rien imprimer sans l'aveu de leurs Superieurs. Mais quoy, lui dis-je, comment les mesmes Superieurs peuvent-ils consentir à des maximes si differentes? C'est ce qu'il

ce qu'il faut vous apprendre, me repliqua-t-il.

Sçachez donc que leur objet n'est pas de corrompre les mœurs: ce n'est pas leur dessein: mais ils n'ont pas aussi pour vnique but celui de les reformer. Ce seroit vne mauuaise politique. Voicy quelle est leur pensée. Ils ont assez bonne opinion d'eux-mesmes pour croire qu'il est vtile & comme necessaire au bien de la Religion que leur credits'estende par tout, & qu'ils gouvernent toutes les consciences. Et parce que les maximes Evangeliques & seueres sont propres pour gouverner quelques sortes de personnes, ils seruent dans ses occasions ou elles leur sont favorables. Mais comme ces mesmes maximes ne s'accordent pas au dessein de la pluspart des gés, ils les laissent à l'égard de ceux-là, afin d'auoir dequoy satisfaire tout le monde.

C'est pour cette raison qu'ayant à faire à des personnes de toutes sortes de cōditions & des nations si diferentes, il est necessaire qu'ils ayent des Casuistes assortis à toute cette diversité.

De ce principe vous jugez aisémēt, que s'ils n'auoiēt que des Casuistes relaschez, ils ruïneroiēt leur principal dessein, qui est d'embrasser tout le môd: puis que ceux qui sont veritablement pieux cherchent vne cōduite plus seure. Mais cōme il n'y a pas beaucoup de directeurs seueres pour les conduire. Ils en ont peu pour peu; au lieu que la foule de Casuistes relaschez s'offre à la foule de ceux qui cherchēt le relaschemēt.

C'est par cette conduite *obligeante & accommodante*, comme l'appelle le P. Petau, qu'ils tendent les bras à tout le monde. Car s'il se presente à eux quelqu'un qui soit tout resolu de rendre des biens mal-acquis, ne craignez pas qu'ils l'en destornent. Ils loueront au cōtraire & confirmeront vne si sainte resolution. Mais

qu'il en vienne vn autre qui vueille avoir l'absolution sans restituer, la chose sera plus difficile s'ils n'en fournissent des moyens dont ils se rendrôt les garens.

Par là ils conseruent tous leurs amis, & se defendent contre tous leurs ennemis. Car si on leur reproche leur extrême relaschement, ils produisent incontinent au public leurs Directeurs austeres, avec quelques livres qu'ils ont faits de la rigueur de la loy Chrestienne; & les simples, & ceux qui n'approfondissent pas plus avant les choses, se contentent de ces preuves.

Ainsi ils en ont pour routes sortes de personnes, & répondent si bien selon ce qu'on leur demande, que quand ils se trouvent en des païs où vn Dieu crucifié passe pour folie, ils suppriment le scandale de la Croix, & ne preschent que IESVS CHRIST glorieux, & non pas IESVS-CHRIST souffrant: comme ils ont fait dans les Indes & dans la Chine, où ils ont permis aux Chrestiens l'idolatrie, mesme par cette subtile invention de leur faire cacher sous leurs habits vne image de IESVS-CHRIST, à laquelle ils leur enseignent de rapporter mentalement les adoratiōs publiques qu'ils rendent à l'idole Chacim-choan, & leur Keum-fucū, comme Gravina Dominicain le leur reproche, & cōme le tesmoigne le Memoire en Espagnol, présenté au Roy d'Esagne Philippe IV. par les Cordeliers des Isles Philippines, rapporté par Thomas Hurrado dans son livre du Martyre de la Foy, pag. 427. De telle sorte que la Congregation des Cardinaux de *Propaganda fide*, fut obligée de deffendre particulièrement aux Iesuites, sur peine d'excommunication de permettre des adorations d'idoles sous aucun pretexte, & de cacher le mystere de la Croix à ce qu'ils instruisent de la Religion; leur commandant expressément de n'en recevoir

voir aucun au Baptême qu'après cette connoissance, & leur ordonnant d'exposer dans leurs Eglises l'image du Crucifix, comme il est porté amplement dans le Decret de cette Congregation donné le 9. Juillet 1646. signé par le Cardinal Caponi.

Voilà de quelle sorte ils se sont répandus par toute la Terre à la faveur de la doctrine des opinions probables, qui est la source & la base de tout ce dérèglement. C'est ce qu'il faut que vous appreniez d'eux-mêmes. Car ils ne le cachent à personne, non plus que tout ce que vous venez d'entendre, avec cette seule différence qu'ils couvrent leur prudence humaine & politique du prétexte d'une prudence divine & Chrestienne, comme si la Foy & la Tradition qui la maintient, n'étoit pastoujours vne & invariable dans tous les temps & dans tous les lieux: comme si c'étoit à la règle à se flechir pour cōvenir au sujet qui doit lui estre conforme; & comme si les ames n'avoient pour se purifier de leurs taches, qu'à contrompre la loy du Seigneur: au lieu que la loy du Seigneur qui est sans tache & toute sainte, & celle qui doit convertir les ames, & les conformer à ses salutaires instructions.

Allez-donc je vous prie voir ces bons Peres, & je m'assure que vous remarquerez aisément, dans le relâchement de leur Morale, la cause de leur doctrine touchant la grace. Vous y verrez les vertus Chrestiennes si inconnuës, & de si dépourveuës de la charité qui en est l'ame & la vie; vous y verrez tant de crimes palliez, & tant de desordres soufferts, que vous ne trouverez plus étrange qu'ils soustiennent que tous les hommes ont toujours assez de grace pour vivre dans la pieté de la maniere qu'ils l'entendent. Comme leur Morale est toute Payenne, la nature suffit pour l'observer. Quand nous soustenons la necessité de la grace

efficace, nous luy donnons d'autres vertus pour objet. Ce n'est pas simplement pour guerir les vices par d'autres vices ; ce n'est pas seulement pour faire pratiquer aux hommes les devoirs extérieurs de la Religión : c'est pour vne vertu plus haute que celle des Pharisiens & des plus sages du Paganisme. La loy & la raison sont des graces suffisantes pour ses effets. Mais pour dégager l'ame de l'amour du monde, pour la retirer de ce qu'elle a de plus cher, pour la faire mourir à soy-mesme, pour la porter & l'attacher vniquement & invariablemēt à Dieu, ce n'est l'ouvrage que d'une main toute-puissante. Et il est aussi peu raisonnable de pretendre que l'on a toujours vn plein pouvoir, qu'il le seroit de nier que ces vertus destituées d'amour de Dieu, lesquelles ces bons Peres confondent avec les vertus Chrestiennes, ne sont pas en nostre puissance.

Voilà comment il me parla & avec beaucoup de douleur ; car il s'afflige serieusement de tous ces desordres. Pour moy j'estimay ces bons Peres de l'excellence de leur Politique ; & je fis selon son cōseil trouver vn bō Casuiste de la Societé. C'est vne de mes anciennes conoissances que je voulu renouveler exprés. & comme j'estois instruit de la maniere dont il les falloit traiter, je n'euy pas peine a le mettre en train. Il me fit d'abord mille caresses, car il m'aime toujours, & après quelques discours indifferens, je pris occasion du temps où nous sommes, pour apprendre de luy quelque chose sur le jeûne, afin d'entrer insensiblement en matiere. Je luy témoignay donc que j'avois de la peine à le supporter ; il m'exhorta à me faire violence ; mais comme je continuay à me plaindre, il en fut touché, & se mit à chercher quelque cause de dispense. Il m'en offrit en effet plusieurs qui ne me convenoient point, lors qu'il s'avisa enfin de me demander si je n'avois pas
de

de peine à dormir sans souper. Ouy, luy dis-je, mon Pere, & cela m'oblige souvant à faire collation à midy, & à souper le soir. Je suis bien aise, me repliqua-il, d'avoir trouvé ce moyen de vous soulager sans peché: allez, vous n'estes point obligé à jûner. Je ne veux pas que vous m'en croyiez; venez à la bibliothèque. J'y fus; & là en prenant vn livre: En voicy la preuve, me dit-il, & Dieu sait qu'elle! c'est Escobar. Qui est Escobar, luy dis-je, mon Pere? Quoy vous ne savez pas qui est Escobar de nostre Societé, qui a compilé cette Theologie Morale de 24 de nos Peres, surquoy il fait dans la preface vne allegorie de ce livre à celui de l'Apocalypse qui estoit seellé de sept sceaux, & il dit que IESVS l'offre ainsi seellé aux quatre animaux, Suarez, Vasquez, Molina, Valentin, en presence de 24 Iesuites qui representent les 24 Vieillards. Il leut toute cette allegorie qu'il trouvoit bien juste, & par où il me donnoit vne grande idée de l'excellence de cet ouvrage. Ayant ensuite cherché son passage du jûne: Le voicy, me dit-il, au tr. 2. ex. 13. n. 67. *Celuy qui ne peut dormir s'il n'a soupé, est-il obligé de jûner? Nullement. N'estes-vous pas content? Non pas tout à fait, luy dis-je, car je puis bién supporter le jûne en faisant collation le matin & soupant le soir. Voyez donc la suite, me dit-il; ils ont pensé à tout. Et que dira t'on, si on peut bién se passer d'une collation le matin en soupant le soir? Me voila: On n'est point encore obligé à jûner. Car personne n'est obligé à changer l'ordre de ses repas. O la bonne raison, luy dis-je! Mais dites-moy, cōtinua-t-il, vsez vous de beaucoup de vin? Non, mon Pere, luy dis-je, je ne le puis souffrir, le vous disois cela, me répondit-il, pour vous avertir que vous en pourriez boire le matin, & quand uous plairoit sans rompre le jûne, & cela soustient toujourns, En voicy la decision au mesme lieu n. 75. *Peut-on sans rompre**

le jûne boire du vin à telle heure qu'on voudra. & mesme en grande quantité ? On le peut, & mesme de l'hypocras. le ne me souvenoïs pas de cét hypocras, dit-il ; il faut que je le mette sur mon recueil. Voilà vn honneste homme luy dis-je qu'Escobar. Tout le monde l'aime, répondit le Pere. Il fait de si jolies questions. Voyez celle-cy qui est au mesme endroit n. 38. Si vn homme doute qu'il ait 21. an., est-il obligé de jûner ? Non. Mais si j'ay 21. an cette nuit à vne heure apres minuit, & qu'il soit demain jûne, seray-je obligé de jûner demain ? Non. Car vous pourriez manger autant qu'il vous plairoit depuis minuit jusqu'à vne heure, puisque vous n'auriez pas encore 21. an: & ainsi ayant droit de rompre le jûne, vous n'y estes point obligé. O que cela est divertissant, luy dis-je ! On ne s'en peut tirer, me répondit-il ; je passe les jours & les nuits à le lire, je ne fais autre chose. Le bon Pere voyant que j'y prenois plaisir, en fut ravy & continuant: Voyez dit-il, encore ce trait de Filiutius qui est vn de ces 24. Iesuites, to. 2. tr. 27. part. 2. c. 6. n. 123, Celuy qui est fatigué à quelque chose, comme à poursuivre vne fille, est-il obligé de jûner ? Nullement. Mais s'il s'est fatigué exprès pour estre par la dispense du jûne, y sera-t-il tenu ? Encore qu'il ait eu cel dessein formé, il n'y sera point obligé. Et bien. l'eussiez vous cru, me dit-il ? En verité mon Pere, lui dis-je, je ne le croy pas bien encore. Et quoy n'est-ce pas vn peché de ne pas jûner quand on le peut : Et est-il permis de rechercher les occasions de pecher; ou plustost n'est-on pas obligé de les fuir ? cela seroit assez commode. Non pas toujours, me dit-il, c'est selon. Selon quoy luy disje ? Ho, ho, repartit le Pere ; & si on recevoit quelque incommodité en fuyant les occasions, y seroit-on obligé, à vostre avis ? Ce n'est pas au moins celuy du P. Bauny que voicy pag. 1084. On ne doit pas refuser l'absolution à ceux qui demeurent dans les

occasions prochaines du peché, s'ils sont en tel estat qu'ils ne puissent les quitter sans donner sujet au monde de parler, ou sans qu'ils en receussent eux-mesmes de l'incommodité. Je m'en rejouis, mon Pere; il ne reste plus qu'à dire qu'on peut rechercher les occasions de propos delibérés, puis qu'il est permis de ne les pas fuir. Cela mesme est aussi quelquefois permis, adjousta-t-il: le celebre Casuiste Bazile Ponce l'a dit, & le P. Bauny le cite & approuve son sentiment que voicy dans le Traité de la Penitence q. 4. p. 94. On peut rechercher vne occasion directement & pour elle-mesme; primo & per se; quand le bien spirituel ou temporel de nous ou de nostre prochain nous y porte.

Vrayement, luy dis-je, il me semble que je résve quand j'entens des Religieux parler de cette sorte! Et quoy, mon Pere, dites-moy en conscience, estes-vous dans ce sentiment-là? Non vraiment, me dit le Pere. Vous parlez donc, continuay-je, contre vostre conscience? Point du tout, dit-il: je ne parlois pas en cela selon ma conscience, mais selon celle de Ponce & du P. Bauny. Et vous pourriez les suivre en seureté; car ce sont d'habiles gens. Quoy, mon Pere, parce qu'ils ont mis ces trois lignes dans leurs livres, sera-t-il devenu permis de rechercher les occasions de pecher? Je croyois ne devoir prendre pour regle que l'Ecriture & la Tradition de l'Eglise, mais non pas vos Casuistes. O bon Dieu, s'écria le Pere, vous me faites souvenir de ces Iansenistes! Est-ce que le Pere Bauny & Bazile Ponce ne peuvent pas rendre leur opinion probable? Je ne me contente pas du probable, luy dis-je, je cherche le seur. Je voy bien, me dit le bô Pere, que vous ne savez pas ce que c'est que la doctrine des opinions probables: vous parleriez autrement si vous la saviez. Ah vraiment il faut que je vous en

D 5 instrui-

instruise. Vous n'aurez pas perdu vostre temps d'estre venu icy : sans cela vous ne pouviez rien entendre : c'est le fondement & l'A, B, C. de toute nostre Morale. Je fus ravy de le voir tombé dans ce que je souhaittois ; & le luy ayant témoigné, je le priay de m'expliquer ce que c'estoit qu'une opinion probable. Nos Auteurs vous répondront mieux que moy, dit-il. Voicy comme ils en parlent tous generalement, & entr'autres nos 24. in princ. ex 3. n. 8. *Une opinion est appelée probable, lorsqu'elle est fondée sur des raisons de quelque consideration. D'où il arrive quelquefois qu'un seul Docteur fort grave peut rendre une opinion probable. Et en voicy la raison. Car un homme addonné particulièrement à l'estude, ne s'attacheroit pas à une opinion, s'il n'y estoit attiré par une raison bonne & suffisante. Et ainsi, luy dis-je, un seul Docteur, peut tourner les consciences & les bouleverser à son gré, & toujours en seureté. Il n'en faut pas rire, me dit-il, ny penser combattre cette doctrine. Quand les Iansenistes l'ont voulu faire, ils ont perdu leur temps. Elle est trop bien establie. Ecoutez Sanchez, qui est un des plus célèbres de nos Peres. Som. l. 1. c. 9 n. 7. Vous douterez peut estre si l'autorité d'un seul Docteur bon & savant rend une opinion probable. A quoy je répons qu'oui. Et c'est ce qu'assurent Angelus, Sylv. Navarr. Emmanuel Sa, &c. Et voicy comme on le prouve. Une opinion probable est celle qui a un fondement considerable. Or l'autorité d'un homme savant & pieux, n'est pas de petite consideration, mais plustost de grande consideration : Car, écoutez bien cette raison, si le témoignage d'un tel homme est de grand poids pour nous assurer qu'une chose se soit passée par exemple à Rome ; pourquoy ne fera-t-il pas de mesme dans un doute Morale ?*

La plaisante comparaison, luy dis-je, des choses du monde à celles de la conscience ! Ayez patience, Sanchez

chez répond à cela dans les lignes qui suivent immédiatement. *Et la restriction qu'y apportent certains Auteurs ne me plaist pas, que l'autorité d'un tel Docteur est suffisante dans les choses de droit humain, mais non pas dans celles de droit divin. Car elle est de grand poids dans les uns & dans les autres.*

Mon Pere, luy dis-je franchement, je ne puis faire cas de cette regle. Qui m'a assuré que dans la liberté que vos Docteurs se donnent d'examiner les choses par la raison, ce qui paroistra seur à l'un, le paroisse à tous les autres: la diversité des jugemens est si grande. Vous ne l'entendez pas, dit le Pere en m'interrompât; aussi sont-ils fort souvent de differens avis; mais cela n'y fait rien: chacun rend le sien probable & seur. Vrayement l'on sçait bien qu'ils ne sont pas tous de mesme sentiment: & cela n'en est que mieux. Ils ne s'accordent au contraire presque jamais. Il y a peu de questions ou vous ne trouviez que l'un dit oui, l'autre dit non; & en tous ces cas là l'une & l'autre des opinions contraires est probable. Et c'est pourquoy Diana dit sur un certain sujet, Part. 3 to. 4. R. 244. *Ponce & Sanchez sont de contraires avis; mais parce qu'ils estoient tous deux sçavans, chacun rend son opinion probable.*

Mais, mon Pere, luy dis-je, on doit estre bien embarrassé à choisir alors? Point du tout, dit-il, il n'y a qu'à suivre l'avis qui agrée le plus. Et quoy, si l'autre est plus probable? Il n'importe, me dit-il, Et si l'autre est plus seur? Il n'importe, me dit encore le Pere; le voicy bien expliqué. C'est Emmanuel Sa, de nostre Société, dans son Aphorisme de dubio pa. 183. *On peut faire ce qu'on pense estre permis selon une opinio probable, quoy que le contraire soit plus seur. Or l'opinion d'un seul Docteur grave y suffit.* Et si une opinion est tout ensemble & moins probable & moins seur, sera-t-il permis de la suivre

suivre, en quittant ce que l'on croit estre plus probable & plus seur? Ouy encore vne fois, me dit-il, écoutez Filiutius, ce grâd Iesuite de Rome. Mor. quæst. II. 21. c. 4. n. 128. *Il est permis de suivre l'opinion la moins probable, quoy qu'elle soit la moins seure : c'est l'opinion commune des nouveaux Auteurs.* Cela n'est il pas clair? Nous voicy bien au large, luy dis-je, mon Reverend Pere, graces à vos opinions probables. Nous avôs vne belle liberté de conscience. Et vous autres Casuistes, avez-vous la mesme liberté dans vos réponses? Ouy, me dit-il, nous répondons aussi ce qu'il nous plaist, ou plustost ce qu'il plaist à ceux qui nous interrogent. Car voicy nos regles prises de nos Peres Layman Theol. Mor. l. 1. II. 1. c. 2. §. 2. n. 7. Vasquez dist. 62. c. 9. n. 47. Sanchez in Sum. l. 1. c. 9 n. 23. & de nos 24. Princ. ex. 3. n. 24. Voicy les paroles de Layman que le livre de nos 24. a suivies *Vn Docteur estant consulté peut donner vn conseil, non seulement probable selon son opinion; mais contraire à son opinion, s'il est estimé probable par d'autres, lors que cet avis contraire au sien, se rencontre plus favorable & plus agreable à celuy qui le consulte: si forte hæc illi favorabilior seu exoptatior sit.* Mais je dis de plus, qu'il ne sera point hors de raison qu'il donne à ceux qui le consultent vn avis tenu pour probable par quelque personne savante, quand mesme il s'assureroit qu'il seroit absolument faux.

Tout de bon, mon Pere, vostre doctrine est bien commode. Quoy avoir à répondre ouy & non à son choix? On ne peut assez priser vn tel avantage. Et je voy-bien maintenant à quoy vous servent les opinions contraires que vos Docteurs ont sur chaque matiere. Car l'une vous sert toujours, & l'autre ne vous nuit jamais. Si vous ne trouvez vostre compte d'un costé, vous-vous jettez de l'autre, & toujours en seureté! Cela est vray, dit-il: & ainsi nous pouvons toujours dire

dire avec Diana qui trouva le P. Bauny pour luy lors que le P. Lugo luy estoit contraire. *Sape premene Deo fert Deus alter opem. Si quelque Dieu nous presse, vn autre nous deliure.*

J'entens bien, luy dis-je. Mais il me vient vne difficulté dans l'esprit. C'est qu'après avoir consulté vn de vos Docteurs, & apris de luy vne opinion vn peu large, on sera peut-estre attrappé si on rencontre vn Confesseur qui n'en soit pas, & qui refuse l'absolution si on ne change de sentiment. N'y avez-vous point donné ordre, mon Pere? En doutez-vous, me répondit-il. On les a obligez à absoudre leurs penitens qui ont des opinions probables, sur peine de péché mortel, afin qu'ils n'y manquent pas. C'est ce qu'ont bien montré nos Peres, & entr'autres le P. Bauny tr. 4. de Pœnit. 13. pa. 93. *Quand le penitent, dit-il, suit vne opinion probable, le Confesseur le doit absoudre, quoy que son opinion soit contraire à celle du penitent* Mais il ne dit pas que ce soit vn péché mortel de ne le pas absoudre? Que vous estes prompt, me dit-il. écoutez la suite: il en fait vne conclusion expresse: *Refuser l'absolution à vn penitent qui agit selon vne opinion probable, est vn péché qui de sa nature est mortel* Et il cite pour confirmer ce sentiment trois des plus fameux de nos Peres: Suarez to. 4. d. 32. sect. 5. Vasquez disp: 62. c. 7. & Sanchez n. 29.

O mon Pere, luy dis-je, voilà qui est bien prudemment ordonné: il n'y a plus rien à craindre. Vn Confesseur n'oseroit plus y manquer. Je ne savois pas que vous eussiez le pouvoir d'ordonner sur peine de damnation. Je croyois que vous ne saviez qu'oster les péchez; je ne pensois pas que vous en sceussiez introduire: Mais vous avez tout pouvoir à ce que je voy. Vo⁹ ne parlez pas proprement, me dit-il. Nous n'introduisons pas les péchez, nous ne faisons que les remarquer.

quer. l'ay des-jà bien reconnu deux ou trois-fois que vous n'estes pas bon Scholastique. Quoy qu'il en soit, mon Pere, voilà mon doute bien resolu. Mais j'enay vnautre encore à vous proposer. C'est que je ne sçay comment vous pouvez faire quand les Peres de l'Eglise sont contraires au sentiment de quelqu'un de vos Casuistes.

Vous l'entendez bien peu, me dit-il: les Peres estoient bons pour la Morale de leur temps; mais ils sont trop éloignez pour celle du nostre. Ce ne sont plus eux qui la reglent, ce sont les nouveaux Casuistes. Ecoustez nostre Pere Cellot de Hiet. l. 8. cap. 16. pag. 714. qui suit en cela nostre fameux P. Reginaldus: *Dans les questions de Morale les nouveaux Casuistes sont preferables aux anciens Peres, quoy qu'ils fussent plus proches des Apostres, Et c'est ensuivant ceste maxime que Diana parle de cette sorte, Part. 5. tr. 8. R. 31. Les Beneficiers sont-ils obligez de restituer leur revenu dont ils disposent mal? Les anciens disoient qu'ouy; mais les nouveaux disent que non, ne quittons donc pas cette opinion qui décharge de l'obligation de restituer. Voilà de belles paroles, luy dis-je, & pleines de consolation pour le bié du monde. Nous laissons les Peres, me dit-il, à ceux qui traittent la Positive; mais pour nous, qui gouvernons les consciences, nous les lisens peu, & ne citons dans nos Escripts que les nouveaux Casuistes. Voyez Diana qui a tant escrit, il a mis à l'entrée de ses livres la liste des Auteurs qu'il rapporte. Il y en a 296. dont le plus ancien est depuis 80. ans. Cela est donc venu au monde depuis vostre Societé, luy dis-je? Environ, me répondit-il. C'est à dire, mon Pere, qu'à vostre arrivée on a veu disparoistre S. Augustin, S. Chrysostome, S. Ambroise, S. Hierôme & les autres pour ce qui est de la Morale. Mais au moins, que je sçache les noms de ceux qui*

qui leur ont succédé ; qui sont-ils ces nouveaux Auteurs ? Ce sont des gens bien habiles & bien célèbres, me dit-il ; c'est Villalobos, Conink, Llamas, Achokier, Dealkozer, Dellacruz, Vera-Cruz, Vgolin, Tambourin, Fernandez, Martinez, Suarez, Henriquez, Vasques, Lopez, Gomez, Sanchez, de Vechis, de Grassis, de Grassalis, de Pitigianis, de Graphæis, Squilanti, Bizozeri, Barcola, de Bobadilla, Simancha, Perez de Lara, Aldretta, Lorca, de Scarcia, Quaranta, Scophra, Pedrezza, Cabrezza, Bisbe, Dias, de Clavasio, Villagut, Adam à Manden, Iribarne, Binsfeld, Volfangia Vorberg, Vosthery, Streves-dorf. O mon Pere, luy dis-je, tout effrayé, tous ces gens-là estoient-ils Chrestiens ? Cōment, Chrestiens, me répondit-il ? Ne vous disois-je pas que se sont les seuls par lesquels nous gouvernons aujourd'huy la Chrestienté. Cela me fit pitié, mais je ne luy en rémoignay rien, & lui demanday seulement, si tous ces Auteurs-là estoient Iesuites. Non, me dit-il, mais il n'importe ; ils n'ont pas laissé de dire de bonnes choses. Ce n'est pas que la plupart ne les aient prises ou imitées des nostres ; mais nous ne nous piquons pas d'honneur ; outre qu'ils citent nos Peres à toute heure, & avec éloge. Voyez Diana qui n'est pas de nostre Societé, quand il parle de Vasquez, il l'appelle le *Phenix des esprits*. Et quelquefois il dit, *que Vasquez seul luy est autant que tout le reste des hommes ensemble : instar omnium*. Aussi tous nos Peres se servent fort souvent de ce bon Diana. Car si vous entendiez bien nostre doctrine de la probabilité, vous verriez que cela n'y fait rien : au contraire, nous avons bien voulu que d'autres que les Iesuites pussent rendre leurs opiniōs probables, afin qu'on ne puisse pas nous les imputer toutes. Et ainsi quand quelque Auteur que ce soit en a avancé vne, nous avons droit de la prendre si nous
le

le voulons par la doctrine des opinions probables; & nous n'en sommes pas les garans quand l'Auteur n'est pas de nostre Corps. l'entens tout cela, luy dis-je? je voy bien par là que tout est bien venu chez vous, hormis les anciens Peres, & que vous estes les maistres de la campagne: vous n'avez plus à courir.

Mais je prevois trois ou quatre grands inconviens, & de puissantes barrieres qui s'opposeront à vostre course. Et quoy, me dit le Pere tout estonné? C'est, luy répondis-je, l'Ecriture Sainte, les Papes, & les Conciles, que vous ne pouvez démentir, & qui sont tous dans la voye vnique de l'Evangile. Est-ce là tout, me dit-il? Vous m'avez fait peur. Croyez-vous qu'une chose si visible, n'ait pas esté preveuë, & que nous n'y ayons pas pourveu? Vrayement je vous admire de penser que nous soyons opposez à l'Ecriture, aux Papes, ou aux Conciles. Il faut que je vous éclaircisse du contraire. Je serois bien marry que vous creussiez que nous manquons à ce que nous leur devons. Vous avez sans doute pris cette pensée de quelques opinions de nos Peres qui paroissent choquer leurs décisions, quoy que cela ne soit pas. Mais pour en entendre l'accord, il faudroit avoir plus de loisir. Je souhaite que vous ne demeuriez pas mal edifié de nous. Si vous voulez que nous-nous revoyons demain, je vous en donneray l'éclaircissement. Voilà la fin de cette Conference, qui sera celle de cet entretien; aussi en voilà bien assez pour vne Lettre: je m'assure que vous en serez satisfait en attendant la suite. Je suis, &c.

De Paris ce 10. Avril 1565.

MONSIEUR,

Je vous ay dit à la fin de ma dernière Lettre que ce bon Pere Iesuite m'avoit promis de m'apprendre de quelle sorte les Casuistes accordent les cōtrarietez qui se rencontrent entre leurs opinions, les decisions des Papes, des Conciles & de l'Escripture. Il m'en a instruit en effet dans ma seconde visite, dont voicy le recit.

Ce bō Pere me parla de cette sorte. Vne des manieres dont nous accordons ces cōtradictions apparētes, Est par l'interpretatiō de quelque terme. Par exemple, le Pape Greg. XIV. a declaré que les assassins sont indignes de jouir de l'azyle des Eglises, & qu'on les en doit arracher. Cependant nos 24. Viellards disent tr. 6. ext. 4. n. 27. *Que tous ceux qui tuent en trahison ne doivent pas encourrir la peine de cette Bulle.* Cela vous paroist estre cōtraire; mais on l'accorde, en interpretant le mot d'assassin, cōme ils font par ces paroles: *Les assassins ne sont ils pas indignes de jouir du privilege des Eglises? On y par la Bulle de Greg. XIV. Mais nous entendons par le mot d'assassins, ceux qui ont receu de l'argent pour tuer quelqu'un en trahison? D'où il arrive que ceux qui tuent sās en recevoir aucun prix, mais seulement pour obliger leurs amis, ne sōt pas appellez assassins.* De mēme il est dit dās l'Evangile: *Dōnez l'aumosne de vostre superflu.* Cepēdāt plusieurs Casuistes ont trouvé moyē de décharger les personnes les plus riches del'obligatiō de donner l'aumosne. Cela vous paroist encore contraire; mais on en fait voir facilement l'accord, en interpretant le mot de *superflu* en sorte qu'il n'arrive presque jamais que personne en ait. Et c'est ce qu'à fait le docte Valquez en

E. cette

cette sorte dans son traité de l'Aufmone c.4. *Ce que les personnes du monde gardent pour relever leur condition & celles de leurs parens, n'est pas appelé superflu. Et c'est pourquoi à peine trouve t'on qu'il y ait iamais de superflu dans les gens du monde, & non pas mesme dans les Rois.*

Aussi Dianà ayant rapporté ces mesmes paroles de Vasquez, car il se fonde ordinairement sur nos Peres, il en conclud fort bien: *Que dans la question: Si les riches sont obligez de donner l'aufmone de leur superflu; encore que l'affirmative fust veritable, il n'arrivera jamais, ou presque jamais, qu'elle oblige dans la pratique.*

Ie voy bien, mon Pere, que cela suit de la doctrine de Vasquez. Mais que répondroit-on si l'on objectoit, qu'afin de faire son salut il seroit donc aussi seur selon Vasquez de ne point donner l'aumosne, pourveu qu'on ait assez d'ambition pour n'avoir point de superflu; qu'il est seur selon l'Evangile de n'avoir point d'ambition afin d'avoir du superflu pour en pouvoir donner l'aumosne? Il faudroit répondre, me dit-il, que toutes ces deux voyes sont seures selon le mesme Evangile: l'une selon l'Evangile dans le sens le plus literal & le plus facile à trouver: l'autre selon le mesme Evangile interpreté par Vasquez. Vous voyez par là l'utilité des interpretations.

Mais quâd les termes sont si clairs qu'il n'é souffrent aucune; alors nous-nous servôs de la marque des circonstances favorables, cômme vous verrez par cét exemple. Les Papes ont excônnié les Religieux qui quittent leur habit, & nos 24. Vicillards ne laissent pas de parler en cette sorte tr.6.ex.7.n.103. *En quelles occasions un Religieux peut-il quitter son habit sans encourir l'excônnication? il en rapporte plusieurs, & entr'autres celles-ci. S'il le quitte pour une cause honteuse, côme pour aller filouter, ou pour aller incognito en lieux de débauches,*

bauches, le devant bien tost reprendre. Aussi est-il visible que les Bulles ne parlent point de ces cas-là.

L'avois peine à croire cela, & je priay le Pere de me le monstrier dans l'original ; & ie vis que le chapitre ou sont ces paroles, est intitulé. *Pratique selon l'escole de la société de Iesus, Praxis ex societatis Iesus scholâ* : & j'y vis ces mots: *Si habitū dimittat ut furetur occulté, vel fornicetur.* Et il me môstra la mesme chose dâs Diana en ces termes: *ut eat incognitus ad lupanar.* Et d'où vient, mon Pere, qu'ils les ont déchargez de l'excommunication en cette rencontre? Ne le comprenez-vous pas, me dit-il? Ne voyez-vous pas quel scandale ce seroit de surprendre vn Religieux en cét estat avec son habit de Religion? Et n'avez-vous point ouy parler. continua-t-il, cōment on répondit à la premiere Bulle *Contra sollicitantes*? & de quelle sorte nos 24. dans vn Chapitre aussi de la pratique de l'Escole de nostre Société expliquent la Bulle de Pie V. *Contra Clericos &c.* Je ne sçay ce que c'est que tout cela, luy dis-je. Vous ne lisez donc gueres Escobar, me dit-il? Je ne l'ay que d'hier, mon Pere, & mesme j'eue de la peine à le trouver. Je ne sçay ce qui est arrivé de puis peu qui fait que tout le monde le cherche. Ce que je vous disois, repartit le Pere, est au tr. 1. ex. 8. n. 102. Voyez le en vostre particulier. Vous y trouverez vn bel exemple de la maniere d'interpreter favorablement les Bulles. Je le vis en effet dez le soir mesme : mais je n'ose vous le rapporter: car c'est vne chose effroyable.

Le bon Pere continua donc ainsi : Vous entendez bien maintenant cōment on se sert des circonstances favorables? Mais il y en a quelquesfois de si precises, qu'on ne peut accorder par là les cōtradictiōs. De sorte que ce seroit bien alors que vous croiriez qu'il y en auroit. Par exemple, trois Papes ont décidé que les

Religieux qui sont obligez par vn vœu particulier à la vie quadragesimale, n'en sont pas dispensez, encores qu'ils soient faits Evêques. Et cependant Diana, dit, *que nonobstant leur decision ils en sont dispensez.* Et comment accorde-t-il cela, lui dis-je? C'est, repliqua le Pere, par la plus subtile de toutes les nouvelles methodes, & par le plus fin de la probabilité. Je vai vous l'expliquer. C'est que, comme vous le vistes l'autre jour, l'affirmative & la negative de la plupart des opinions, ont chacune quelque probabilité au jugement de nos Docteurs, & assez pour estre suivies avec seureté de conscience. Ce n'est pas que le pour & le contre soient ensemble veritables dans le même sens; cela est impossible: mais c'est seulement qu'ils sont ensemble probables, & seurs par consequent.

Sur ce principe Diana nostre bô ami parle ainsi en la part. 5. tr. 13. R. 39. *Je répons à la decision de ces trois Papes qui est contraire à mon opinion, qu'ils ont parlé de la sorte en s'attachant à l'affirmative laquelle en effet est probable, à mon jugement mesme: mais il ne s'ensuit pas de là que la negative n'ait aussi probabilité.* Et dans le même traité R. 65. sur vn autre sujet dans lequel il est encore d'un sentiment contraire à vn Pape. Il parle ainsi: *Que le Pape l'ait dit comme chef de l'Eglise. Je le veux. Mais il ne l'a fait que dans l'estendue de la sphere de probabilité de son sentiment.* Or vous voyez bié que ce n'est pas blesser les sentimens des Papes, on ne le souffriroit pas à Rome où Diane est en vn si grand credit. Car il ne dit pas que ce que les Papes ont décidé, ne soit pas probable; mais en laissant leur opinion dans toute la sphere de probabilité, il ne laisse pas de dire que le contraire est aussi probable. Cela est tres-respectueux, lui dis-je. Et cela est plus subtil, ajouta-t-il, que la réponse que fit le Pere Bauny quand on eut censuré

censuré ses livres à Rome. Car il luy échapa d'écrire cõtre Mõsieur Hallier qui le persecutoit alors furieusement, *Qu'à de commun la censure de Rome avec celle de France?* Vous voyez assez par là que soit par l'interpretation des termes, soit par la remarque des circonstances favorables, soit enfin par la double probabilité du pour & du contre, on accorde touõjours ces cõtradictiõs pretéduës, qui vous estõnoieõt auparavant, sans jamais blesser les decisiõs de l'Escriture, des Cõciles, ou des Papes, cõme vous le voyez. Mon Reverẽd Pere, lui dis-je, que le monde est heureux de vous avoir pour maistres! Que ces probabilitẽs sont vtiles! Je ne sçavois pourquoi vous aviez pris tant de soin d'establiir, qu'un seul docteur *s'il est grave*, peut rendre vne opinion probable; que le cõtraire peut l'estre aussi; & qu'alors on peut choisir du pour & du cõtre celui qui agrẽe le plus, encore qu'on ne le croye pas veritable, & avec tant de sureté de cõscience, qu'un Confesseur qui refuseroit de donner l'absolution sur la foy de ses Casuistes, seroit en estat de damnation. D'où je comprends qu'un seul Casuiste peut à son grẽ faire de nouvelles regles de morale, & disposer selon sa fantasie de tout ce qui regarde la conduite des mœurs. Il faut, me dit le Pere, apporter quelque temperement à ce que vous dites. Apprenez biẽ cecy. Voici nostre methode, ou vous verrez le progrẽz d'une opinion nouvelle depuis sa naissance jusqu'à sa maturité.

D'abord le Docteur *grave* qui l'a inventée, l'expose au monde, & la jette cõme vne semence pour prendre racine. Elle est encore foible en cõt estat; mais il faut que le temps la meurisse peu à peu. Et c'est pourquoy Diana qui en a introduit plusieurs, dit en un endroit: *J'avance cette opinion, mais parce qu'elle est nouvelle, je la laisse meurir au temps: relinquo: temporì matu-*

randam. Ainsi en peu d'années on la voit insensiblement s'affermir, & apres vn temps considerable elle se trouve autorisée par la tacite approbation de l'Eglise, selon cette grande maxime du P. Bauny: *Qu'une opinio estant avancée par quelques Casuistes, & l'Eglise ne s'y estant point opposée, c'est un témoignage qu'elle l'approuve.* Et c'est en effet par ce principe qu'il autorise vn de ses sentimens dans son traité 6. p. 312. Et quoy, lui dis-je, mon Pere, l'Eglise à ce cōpte-là approuveroit donc tous les abus qu'elle souffre, & toutes les erreurs des livres qu'elle ne censure point? Dispute-z, me dit-il, contre le P. Bauny. Je vous fais vn recit, & vous contestez contre moi. Il ne faut jamais disputer sur vn fait. Je vous disois donc que quand le temps a ainsi meuri vne opinion, alors elle est tout à fait probable & seure. Et de là vient que le docteur Caramuel dās la Lettre où il adresse à Diana sa Theologie Fondamentale, dit que ce grād Diana a rendu plusieurs opinions probables qui ne l'estoēt pas auparavant, que antea nō erant: & qu'ainsi on ne peche plus en les suivant; au lieu qu'on pechoit auparavant: jam non peccant, licet antē peccaverint.

En verité, mon Pere, lui dis-je, il y a bien à profiter aupres de vos Docteurs. Quoy de deux personnes qui font les mesmes choses, celui qui ne sçait pas leur doctrine, peche; celui qui le sçait, ne peche pas. Est elle dōc tout ensemble instructive & justifiāte. La Loy de Dieu faisoit des prevaricateurs selō S. Paul; celle-cy fait qu'il n'y a presque que des innocēs. Je vo^s supplie, mon Pere, de m'en bien informer: je ne vous quitteray point que vous ne m'ayez dit les principales maximes que vos Casuistes ont establies.

Helas! me dit le Pere, nostre principal but auroit esté de n'establiir point d'autres maximes que celles de l'Evangile dans toute leur seureté. Et l'on voit assez par le

le reglement de nos mœurs, que si nous souffrîs quelque relâchement dans les autres, c'est plustost par condescendance que par dessein. Nous y sommes forcez. Les hommes sont aujourd'huy tellement corrompus, que ne pouvât les faire venir à nous, il faut bié q; nous allions à eux. Autrement ils nous quitteroyent, ils feroient pis, ils s'abandonnerbient entierement. Et c'est pour les retenir que nos Casuistes ont consideré les vices auxquels on est le plus porté dans toutes les conditions, afin d'establir des maximes si douces, sans toutesfois blesser la verité, qu'on seroit de difficile cōposition si l'on n'en estoit content. Car le dessein capital que nostre Societé a pris pour le bien de la Religion, est de ne rebuter qui que ce soit, pour ne pas desesperer le monde.

Nous avons donc des maximes pour toutes sortes de personnes, pour les Beneficiers, pour les Prestres, pour les Religieux, pour les Gentils-hômes, pour les domestiques, pour les riches, pour ceux qui sont dans le commerce, pour ceux qui sont mal dans leurs affaires, pour ceux qui sont dans l'indigence, pour les femmes devotes. pour celles qui ne le sont pas, pour les gens mariez, pour les gens dereglez. Enfin rien n'a échapé à leur prevoyance. C'est à dire, luy dis-je, qu'il y en a pour le Clergé, la Noblesse, & le tiers Estat. Me voicy bien disposé à les entendre.

Commençons, dit le Pere, par les Beneficiers. Vous sçavez quel trafic on fait aujourd'hui des benefices, & que s'il falloit s'en r'apporter à ce que S. Thomas & les anciens en ont écrit, il y auroit bié des simoniaques dans l'Eglise. C'est pourquoy il a esté fort necessaire, que nos Peres ayēt temperé les choses par leur prudence, comme ces paroles de Valentia, qui est l'un des 4. animaux d'Escobar, vous l'aparendront. C'est la con-

clusion d'un long discours, où il en donne plusieurs expédiens, dont voici le meilleur à mon avis. C'est en la p. 2039. du Tome 3. *Si l'on donne un bien temporel pour un bien spirituel: c'est à dire de l'argent pour un benefice; qu'on donne l'argent comme le prix du benefice, c'est une simonie visible. Mais si on le donne cōme le motif qui porte la volouté du collateur à le conserer, ce n'est point simonie, encore que celuy qui le cōfere considere & attende l'argent cōme la fin principale.* Tannetus, qui est encore de nostre Societé, dit la mesme chose dans son tome 3. p. 1519. *quoi qu'il aduocē, que S. Thomas y est contraire, en ce qu'il enseigne absolument que c'est toujours simonie de donner un bien spirituel pour un temporel, si le tēporel en est la fin.* Par ce moyen nous empeschons vne infinité de simonies. Car qui seroit assez méchant pour refuser en donnant de l'argent pour un benefice, de porter son intentiō à le donner cōme un motif qui porte le beneficiar à le resigner, au lieu de le dōner cōme le prix du benefice: personne n'est assez abandonné de Dieu pour cela. le demeure d'accord, luy di-je, que tout le monde a des grāces suffisantes pour faire un tel marché. Cela est asseuré, repartit le Pere.

Voila comment nous avons adouci les choses à l'égard des benefices. Quant aux Prestres, nous avons plusieurs maximes qui leur sont assez favorables. Par exemple celle-cy de nos 24. rr. i. ex. ii. n. 96. *Un Prestre qui a receu de l'argent pour dire une Messe, peut-il recevoir de nouvel argent sur la mesme Messe? Ouy, dit Filintius, en appliquant la partie du sacrifice qui lui appartient cōme Prestre, à celuy qui le paye de nouveau, pourveu qu'il n'en recoiue pas autant que pour une Messe entiere: mais seulement pour vne partie, cōme pour un tiers de messe*

Certes, mon Pere, voici vne des rencontres ou le pour & le contre sont probables. Car ce que vous di-

tes

res ne peut manquer de l'estre après l'autorité de Filiutius, & d'Escobar. Mais en le laissant dans sa *sphère de probabilité*, on pourroit bié ce me semble dire aussi le contraire, & l'appuyer par ces raisons. Lors que l'Eglise permet aux Prestres qui sont povres de recevoir de l'argent pour leurs Messes, parce qu'il est bié juste que ceux qui servent à l'autel vivent de l'autel, elle n'entend pas pour cela qu'il échange le sacrifice pour l'argent, & encore moins qu'ils se privent eux-mesmes de toutes les graces qu'ils en doivent tirer les premiers. Et je dirois encore *que les Prestres, selon S. Paul, sont obligez d'offrir le sacrifice premierement pour eux-mesmes, & puis pour le peuple; & qu'ainsi il leur est bien permis d'en associer d'autres au fruit du sacrifice, mais non pas de renoncer eux-mesmes volontairement à tout le fruit du sacrifice & de le donner à vn autre pour vntiers de Messe, c'est à dire pour 4. ou 5. sols.* En verité, mon Pere, pour peu que je fusse grave, ie rendrois ceste opinion probable. Vous n'y auriez pas grande peine, me dit-il; elle l'est visiblement. La difficulté estoit de trouver de la probabilité dans le contraire des opinions qui sont manifestemēt bonnes. Et c'est ce qui n'appartient qu'aux grands personages. Le P. Bauny y excelle. Il y a du plaisir de voir ce sçavant Casuiste penetrer dans le pour & le cōtre d'une mesme questiō qui regarde encore les Prestres, & trouver raisō par rout, tāt il est ingenieux & subtil.

Il dit en vn endroit, c'est dans le traitté 10. p. 474. *On ne peut pas faire une loy qui obligeast les Curez à dire la messe tous les jours; parce qu'une telle loy exposerait indubitablemēt, haud dubiè, au peril de la dire quelquefois en peché mortel.* Et neantmoins dans le mesme traitté 10. p. 441. il dit : *Que les Prestres qui ont recen de l'argent pour dire la messe tous les jours; la doivent dire*

tous les jours; & qu'ils ne peuvent pas s'excuser sur ce qu'ils ne sônt pas toujours assez biẽ preparez pour la dire; parce qu'on peut toujours faire l'acte de contritio; & que s'ils y manquent, c'est leur faute, & non pas celle de celuy qui leur fait dire la Messe. Et pour lever les plus grandes difficultez qui pourroient les en empêcher, il resout ainsi cette question dans le mesme traitè qu. 32. p. 457. *Vn Prestre peut-il dire Messe le mesme jour qu'il a commis vn peché mortel, & des plus criminels, en se confessant auparavant? Non dit Villalobos, à cause de son impureté; mais Sancius dit que ouy, & sans aucun peché; & je tiens son opinion seur, & qu'elle doit estre suivie dans la pratique: & tuta & sequenda in praxi.*

Quoi, mon Pere, lui dis-je, on doit suivre cette opinion dans la pratique? Vn Prestre qui seroit tombé dās vn tel desordre, oseroit-il s'approcher le mesme jour de l'autel sur la parole du P. Bauny? Et ne devroit-il pas deferer aux anciennes loix de l'Eglise, qui excluient pour jamais du sacrifice, ou au moins pour vn lōg tēps, les Prestres qui avoyent commis des pechez de cette sorte, plustost que de s'arrester aux nouvelles opinions des Casuistes qui les y admettent le jour mesme qu'ils y sont tōbez? Vous n'avez point de memoire, dit le Pere. Ne vous appris-je pas l'autrefois, *que selon nos Peres Cellot & Reginaldus l'on ne doit pas suivre dās la Morale les anciẽs Peres, mais les nouveaux Casuistes?* Le m'e souviens bien, lui respondis-je. Mais il y a plus icy: car il y a des loix de l'Eglise. Vous avez raison, me dit-il? mais c'est que vous ne sçavez pas encore cette belle maxime de nos Peres; *Que les loix de l'Eglise perdēt leur force, quand on ne les observe plus: cum jam desuetudine abierūt,* comme dit Filliutius tom. 2. Tr. 25. n. 33. Nous voyons mieux que les anciens les necessitez presentes de l'Eglise. Si on estoit si severe à exclure les Prestres

de

de l'autel, vous comprenez bien qu'il n'y auroit pas vn si grand nombre de Messes, Or la pluralité de Messes apporte tant de gloire à Dieu, & tāt d'vtilité aux ames, que j'oserois dire avec nôtre Pere Cellot, dās son liure de la Hierarchie p. 611. de l'impression de Rouën, qu'il n'y auroit pas trop de Prestres, *quand nō seulement tous les hōmes & les femmes, si cela se pouvoit; mais q; les corps insensibles, & les bestes brutes mesmes, bruta animalia, seroient chāgez en prestres pour celebrer la Messe.* Je fus si surpris de la bizarrerie de cette imagination que je ne pû rien dire de sorte qu'il continua ainsi.

Mais en voila assez pour les Prestres, je serois trop long; venons aux Religieux. Comme leur plus grande difficulté est en l'obeïssance qu'ils doïvēt à leurs Supérieurs, écoutez l'adoucissement qu'y apportēt nos Peres. C'est Castrus Palaüs de nostre Societé op. mor. p. 1. disp. 2. p. 6. *Il est hors de dispute, nō est cōtroversia, que le Religieux qui a pour soy vne opinion probable, n'est point tenu d'obeïr à son Supérieur, quoi que l'opiniō du Supérieur soit la plus probable Car alors il est permis aux Religieux d'embrasser celle qui lui est la pl^e agreable, qua sibi gratior fuerit, cōme le dit Sanchez. Et encore que le commandement du Supérieur soit juste, cela ne vous oblige pas de luy obeïr; car il n'est pas juste de tous pōins & en toutes manieres; nō unde quaq; justē prācipit, mais seulement probablement; & ainsi vous n'estes engagé que probablement à luy obeïr, vous estes probablement dégagé: probabiliter obligatus, & probabiliter deobligatus.* Certes, mon Pere, luy di-je, on ne sçauoit trop estimer vn si beau fruit de la double probabilité! Elle est de grand vſage, me dit-il; mais abregeons. Je ne vous diray plus que ce trait de nostre celebre Molina en faveur des Religieux qui sōt chassés de leurs couvents pour leur desordres. Nostre Pere Escobar le rapporte tr. 6. ex. 7. n. III. en ces termes:

mes: *Molina assure qu'un Religieux chassé de son monastere, n'est point obligé de se corriger pour y retourner, & qu'il n'est plus lié par son vœu d'obeïssance.*

Voila, mon Pere, lui dis-je, les Ecclesiastiques bien à leur aise. Je voy bien que vos Casuistes les ont traitez favorablemēt. Ils y ont agi cōme pour eux-mesmes. L'ay bien peur que les gens des autres conditions ne soyent pas si bié traitez. Il falloit que chacū fust pour soy. Ils n'auroyent pas mieux fait eux-mesmes, repartit le Pere; on a agy pour tous avec vne pareille charité, depuis les plus grands, jusques aux moindres. Et vous m'engagez pour vous le monstrier à vous dire nos maximes touchant les valets.

Nous avons consideré à leur égard la peine qu'ils ont, quand ils sont gens de cōscience, à servir des maistres débauchez. Car s'ils ne font tous les messages où ils les employent, ils perdent leur fortune; & s'ils leur obeïssent, ils en ont du scrupule: c'est pour les en soulager que nos 24. Peres, tr. 7. ex. 4. n. 223. ont marqué les services qu'ils peuvent rendre en seureté de conscience. En voicy quelques vns. *Porter des lettres & des presens: ouvrir les portes & les fenestres: aider leur maistre à monter à la fenestre; tenir l'échelle pendant qu'il y monte: tout cela est permis & indifferent. Il est vray que pour tenir l'échelle, il faut qu'ils soyent menacez plus qu'à l'ordinaire s'ils y manquoient: car c'est faire injure au maistre d'une maison d'y entrer par la fenestre.*

Voyez vous combien cela est judicieux? Je n'attendois rien moins, luy dis-je, d'un livre tité de 24. Iesuites. Mais adjousta le Pere, nostre P. Bauny a encore bien appris aux valets à rendre tous ces devoirs là innocemment à leurs Maistres, en faisant qu'ils portent leur intention, nō pas aux pechez dont ils sont les entremetteurs, mais seulement au gain qui leur en revieēt.

C'est

C'est ce qu'il a bien expliqué dās la Somme des pechez en la p.710. de la premiere impression: *Que les Confesseurs, dit-il, remarquent bien qu'on ne peut absoudre les valets qui font des messages deshonestes, s'ils consentent aux pechez de leurs maistres: mais il faut dire le cōtraire, s'ils le font pour leur cōmodité temporelle.* Et cela est bien facile à faire; car pourquoy s'obstineroient-ils à consentir à des pechez dont ils n'ont que la peine?

Et le mesme P. Bauny a encore estably cette grande maxime en faveur de ceux qui ne sont pas cōtents de leurs gages. C'est dans sa Somme p.213.& 214. de la sixième edition: *Les valets qui se plaignent de leurs gages, peuvent-ils d'eux-mesmes les croistre en se garnissant les mains d'autant de bien appartenant à leurs maistres, comme ils s'imaginent en estre necessaire pour égaler lesdits gages à leur peine? Ils le peuvent en quelques rencontres, comme lors qu'ils sont si pouvres en cherchant condition, qu'ils ont esté obligez d'accepter l'offre qu'on leur a faite, & que les autres valets de leur sorte gagnent davantage ailleurs.*

Voilà justement mon Pere: luy dis-je, le passage de Iean d'Alba.

Quel Iean d'Alba, dit le Pere: Que voulez-vous dire? Quoy, mon Pere, ne vous souvenez-vous plus de ce qui se passa en cette ville l'année 1647.? Et ou estiez-vous dōc alors? L'enseignoïs, dit-il, les Cas de cōscience dās vn de nos colleges assez esloigné de Paris. Je voi donc bien mon Pere, que vous ne sçavez pas cette histoire; il faut que je vous die: c'estoit vne persōne d'honneur qui la contoit l'autre jour en vn lieu où j'estois. Il nous disoit, que ce Ieā d'Alba servāt vos Peres du college de Clermōt de la rue S. Iacques, & n'estāt pas satisfait de ses gages, déroba quelq; chose pour se recōpenser: que vos Peres s'en estant apperceus le firent mettre

en prisõ l'accusât de vol domestique; & que le procès en fut rapporté au Chastelet le 6. jour d'Avril 1647. si j'ay bõne memoire. Car il nous marqua toutes ces particularitez là, sãs quoy à peine l'auroit on creu. Ce malheureux estant interrogé, auoüa qu'il avoit pris quelques plats d'estain à vos Peres; mais il souûtint qu'il ne les avoit pas volez pour cela, rapportât pour sa justificatiõ cette doctrine du P. Bauny, qu'il presenta aux Juges avec vn écrit d'vn de vos Peres, sous lequel il avoit estudié les Cas de conscience, qu'il luy avoit appris la mesme chose. Surquoy M. de Montrouge l'vn des plus confiderez de cette Compagnie, dit en opinant: *Qu'il n'estoit pas d'avis que sur des écrits de ces Peres contenãs une doctrine illicite, pernicieuse, & contraire à toutes les loix naturelles, divines, & humaines, capable de réverser toutes les familles, & d'autoriser to^s les vols domestiques, on deust absoudre cét accusé. Mais il estoit d'avis que ce trop fidelle disciple fust foüetté devãt la porte du college par la main du bourreau, lequel en mesme tẽps brûleroit les écrits de ces Peres traittãs du larcin, avec defense à eux de plus enseigner une telle doctrine sur peine de la vie.* On attédoit la suite de cét avis qui fut fort approuvé; lors qu'il arriva vn incidet qui fit remettre le jugement de ce procès. Mais cepédãt le prisonnier disparut, on ne sçait cõment, sans qu'õ parlât plus de cette affaire-là; de sorte que Jean d'Alba sortit, & sans rendre sa vaisselle, Voila ce qu'il nous dit; & il adjoûtoit à cela que l'avis de M. de Mõrouge est aux Registres du Chastelet où chacũ le peut voir. Nous primes plaisir à ce cõpte.

A quoy vous amusez-vous, dit le Pere? Qu'est-ce que tout cela signifie? le vous parle des maximes de nos Casuistes: j'estois prest à vous parler de celles qui regardent les Gentils-homes, & vous m'interrompez par des histoires hors de propos. Je ne vous le disois qu'en

qu'en passant, luy dis-je, & aussi pour vous avertir d'une chose importate sur ce sujet, que je trouve q; vous avez oubliée en establiſſant voſtre doctrine de la probabilité. Et quoy, dit le Pere; que pourroit-il y avoir de manque après que tāt d'habiles gens y ont paſſé? C'est, luy répondis-je, que vous avez bien mis ceux qui ſuivent vos opinions probables en aſſurance à l'égard de Dieu & de la cōſcience: car à ce que vous dites, on eſt en ſeureté de ce coſté-là en ſuivāt vn Docteur grave. Vous les avez encore mis en aſſurance du coſté des Cōſeſſeurs: car vous avez obligé les Preſtres à les abſoudre ſur vne opiniō probable, à peine de peché mortel. Mais vous ne les avez point mis en aſſurance du coſté des Iuges, de ſorte qu'ils ſe trouvent expoſez au ſoiēt à la potence en ſuivāt vos probalitez : c'eſt vn défaut capital que cela. Vous avez raiſon; dit le Pere; vous me faites plaiſir : mais c'eſt que nous n'avons pas autant de pouvoir ſur les Magiſtrats que ſur les Cōſeſſeurs, qui ſont obligez de ſe rapporter à nous pour le cas de cōſcience: car c'eſt nous qui en jugeons ſouverainement. L'entens bien, luy dis-je; mais ſi d'une part vous eſtes les juges des Cōſeſſeurs, n'eſtes-vous pas de l'autre les Cōſeſſeurs des Iuges? voſtre pouvoir eſt de grande eſtenduë: obligez-les d'abſoudre les criminels qui ont vne opinion probable, à peine d'eſtre exclus des ſacramēs; afin qu'il n'arrive pas de grand mépris & ſcandale de la probabilité, que ceux que vous rendez innocēs dans la theorie, ſoient ſoiētez ou pēdus dās la pratique: ſans cela comment trouveriez-vous des diſciples: Il y faudra ſonger, me dit-il; cela n'eſt pas à negliger: je le propoſeray à noſtre P. Provincial. Vous pouviez neantmoins reſerver cēt avis à vn autre temps, ſans interrōpre ce que j'ay à vous dire des maximes que nous avons eſtablies en faveur des Gentils-hommes, & je

ne vous les apprendray qu'à la charge que vous ne me feres plus d'histores.

Voilà tout ce que vous aurez pour aujourd'huy; car il faut plus d'une Lettre pour vous mäder tout ce que j'appris envne seule cōversatiō. Cependant je suis, &c.

SEPTIEME LETTRE.

De Paris ce 25. Avril 1656.

M O N S I E U R ,

Après avoir appaisé le bon Pere, dont j'avois vn peu troublé le discours par l'histoire de Jean d'Alba, il le reprit sur l'assurance que je luy donnay de ne luy en plus faire de semblables; & il me parla des maximes de ses Casuistes touchant les Gentils-hommes à peu près en ces termes.

Vous sçavez, me dit-il, que la passiō dominante des personnes de cette condition, est point d'honneur qui les engage à toute heure à des violences qui paroissent bien contraires à la pieté Chrestienne, de sorte qu'il faudroit les exclure presque tous de nos confessionnaux, si nos Peres n'eussent vn peu relasché de la severité de la religiō, pour s'accōmoder à la foiblesse des hommes. Mais comme ils vouloient demeurer attachez à l'Evangile par leur devoir envers Dieu, & aux gens du monde par leur charité pour le prochain, ils ont eu besoin de toute leur lumiere, pour trouver des expediēs, qui temperassent les choses avec tant de justesse, qu'on püst maintenir & repater son honneur par les moyens dont on se sert ordinairement dans le monde, sans blesser neanmoins sa conscience; afin de cōserver tout ensemble deux choses aussi opposées en apparence, que la pitié & l'honneur. Mais

Mais avant que ce dessein estoit utile, autant l'exécution en estoit penible. Car je croy que vous voyez assez la grandeur & la difficulté de cette entreptise. Elle m'estonne, luy dis-je assez froidement. Elle vous estonne, me dit-il ? Le le croy : elle en estonneroit bien d'autres. Ignorez-vous que d'une part la loy de l'Evangile ordonne de ne point rendre le mal pour le mal, & d'en laisser la vengeance à Dieu ; & que de l'autre les loix du monde defendent de souffrir les injures, sans en tirer raison soi-mesme, & souvêt par la mort de ses ennemis ? Avez vous jamais rien veu qui paroisse plus contraire ? Et cependant quād je vous dis que nos Peres ont accordé ces choses, vous me dites simplement que cela vous estonne. Je ne m'expliquois pas assez, mon Pere. Je tiendrois la chose impossible, si après ce que j'ay veu de vos Peres, je ne sçavois qu'ils peuvent faire facilement ce qui est impossible aux autres hommes. C'est ce qui me fait croire qu'ils en ont bié trouvé quelque moyē, que jadmire sās le cōnoistre, & q; je vous prie de me declarer.

Puis que vous le prenez ainsi, me dit-il, je ne puis vous le refuser. Sçachez donc que ce principe merveil-leux, est nostre grande methode de *diriger l'intentiō* ; dōt l'importance est telle dans nostre Morale, que j'oserois quasi la comparer à la doctrine de la probabilité. Vous en avez veu quelques traits en passant dans de certaines maximes que je vous ay dites. Car lors que je vous ay fait entendre comment les valets peuvent faire en conscience de certains messages fascheux, n'avez vous pas pris garde que c'estoit seulement en détournant leur intention du mal, dont ils sont les entremetteurs, pour la porter au gain qui leur en revient ? Voila ce que c'est que *diriger l'intention*. Et vous avez veu de mesme, que ceux qui dōnent de l'argent pour des benefices seroient de veritables simoniacques, sans vne pareille di-

version. Mais je veux maintenant vous faire voir cette grande methode dans tout son lustre sur le sujet de l'homicide, qu'elle justifie en mille rencôtres, afin que vous jugiez par vn tel effet, tout ce qu'elle est capable de produire. Je voy dé-jà, luy dis-je, que par là tout sera permis, rien n'en échapera. Vous allez toujors d'une extremité à l'autre, répondit le Pere; corrigez vous de cela. Car pour vous témoigner, que nous ne permettons pas tout, sçachez que, par exemple, nous ne souffrons jamais d'avoir l'intention formelle de pecher, pour le seul dessein de pecher; & que quiconque s'obstine à n'avoir point d'autre fin dans le mal que le mal même, nous rompons avec luy; cela est diabolique: voila qui est sans exception d'âge, de sexe, de qualité. Mais quand on n'est pas dans cette malheureuse disposition, alors nous essayons de mettre en pratique nostre methode de *diriger l'intention*, qui consiste à se proposer pour fin de ses actions vn objet permis. Ce n'est pas qu'autant qu'il est en nostre pouvoir, nous ne détournions les hommes des choses deffendues; mais quand nous ne pouvons pas empêcher l'action, nous purifions au moins l'intention; & ainsi nous corrigeons le vice du moyen par la pureté de la fin.

Voila par où nos Peres ont trouvé moyen de permettre les violences qu'on pratique en deffendant son honneur. Car il n'y a qu'à détourner son intention du desir de vengeance, qui est criminel, pour la porter au desir de deffendre son honneur, qui est permis selon nos Peres. Et c'est ainsi qu'ils accomplissent tous leurs devoirs envers Dieu & envers les hommes. Car ils contentent le monde, en permettant les actions; & ils satisfont à l'Evangile, en purifiant les intentions. Voila ce que les anciens n'ont point connu; voila ce qu'on doit à nos Peres. Le comprenez vous maintenant? Fort bien, luy

luy dis-je. Vous accordez aux hommes l'effet extérieur & matériel de l'action, & vous donnez à Dieu ce mouvement intérieur & spirituel de l'intention ; & par cet equitable partage vous alliez les loix humaines avec les divines. Mais, mon Pere, pour vous dire la verité, je me desie vn peu de vos promesses, & je doute que vos auteurs en disent autant que vous. Vous me faites tort, dit le Pere; je n'avance rien que je ne prouve; & par tant de passages, que leur nombre, leur autorité, & leurs raisons vous rempliront d'admiration.

Car pour vous faire voir l'alliance que nos Peres ont faite des maximes de l'Evangile avec celles du monde par cette direction d'intention, écoutez nostre Pere Réginaldus in praxi. l. 21. n. 62. p. 260. *Il est defendu aux particuliers de se venger. Car S. Paul dit aux Rom. 12. Ne rendez à personne le mal pour mal : & l'Eccl. 28. Celuy qui veut se venger attirera sur soy la vengeance de Dieu, & ses pechez ne seront point oubliez. Outre tout ce qui est dit dans l'Evangile du pardon des offenses, comme dans le chapitre 6. & 18. de S. Matthieu. Certes, mon Pere, si après cela il dit autre chose que ce qui est dans l'Ecriture, ce ne sera pas manque de la sçavoir. Que conclut il donc enfin ? Le voicy dit. il. De toutes ces choses il paroist, qu'un homme de guerre peut sur l'heure mesme pour suivre celuy qui l'a blessé, non pas à la verité avec l'intention de rendre le mal pour le mal, mais avec celle de conserver son bonneur, non vt malum pro malo reddat, sed vt conservet honorem.*

Voyez vous comment ils ont soin de defendre d'avoir l'intention de rendre le mal pour le mal, parce que l'Ecriture le condamne ? Ils ne l'ont jamais souffert. Voyez Lessius de iust. l. 2. c. 9. d. 12. n. 79. *Celuy qui a reçu vn soufflet, ne peut pas avoir l'intention de s'en venger : mais il peut bien avoir celle d'eviter l'infamie, & pour cela de repousser à l'instant cette injure, & mesme à coups d'épée.*

etiam cum gladio. Nous sommes si éloignez de souffrir qu'on ait le dessein de se venger de ses ennemis, que nos Peres ne veulent pas seulement, qu'on leur souhaite la mort par vn mouvement de hayne. Voyez nostre Pere Escobar, tr. 5. Ex. 5. n. 145. *Si vostre ennemy est disposé à vous nuire, vous ne devez pas souhaiter sa mort par vn mouvement de haine, mais vous le pouvez bien faire pour éviter vostre dommage.* Car cela est tellement legitime avec cette intention, que nostre grand Hurtado de Mendoza dit, *Qu'on peut prier Dieu de faire promptement mourir ceux qui se disposent à nous persecuter, si on ne le peut éviter autrement.* C'est au l. de spe. vol. 2. di. 15. 3. sect. 4. 55. 48.

Mon Reverend Pere, luy dis-je, l'Eglise a bien oublié de mettre vne oraison à cette intention dans ses prieres. On n'y a pas mis, me dit-il, tout ce qu'on peut demander à Dieu. Outre que cela ne se pouvoit pas; car cette opinion là est plus nouvelle que le Breviaire: vous n'estes pas bon chronologiste. Mais sans sortir de ce sujet, écoutez encore ce passage de nostre Pere Gaspar Hurtado, de sub. pecc. diff. 9. cité par Diana p. 5. tr. 14. R. 99. C'est l'un des 24. Peres d'Escobar. *Vn beneficier peut sans aucun peché mortel desirer la mort de celuy qui a vne pension sur son benefice; & vn fils celle de son Pere, & se rejouir quand elle arrive, pourveu que ce ne soit que pour le bien qui luy en revient, & non pas vne haine personnelle.*

O mon Pere, luy dis-je voila vn beau fruit de la direction d'intention! Je voy bien qu'elle est de grande estendue. Mais neantmoins il y a de certains cas dont la resolution seroit encore difficile, quoy que fort necessaire, pour les Gentils hommes. Proposez les pour voir, dit le Pere. Montrez-moy, luy dis-je, avec toute cette direction d'intention; qu'il soit permis de se
battre

battre en duel. Nostre grand Hurtado de Mendoza, dit le Pere, vous y satisfera sur l'heure, dans ce passage que Diana rapporte p. 5. tr. 14. R. 99. Si vn Gentil-homme qui est appellé en duel, est connu pour n'estre pas devot; & que les pechez qu'on luy voit commettre à toute heure sans scrupule, fassent aisément juger que s'il refuse le duel, ce n'est pas par la crainte de Dieu, mais par timidité; & qu'ainsi on dise de luy que c'est vne poule, & non pas vn homme, gallina & non vir; il peut pour conserver son honneur, se trouver au lieu assigné, non pas veritablement avec l'intention expresse de se battre en duel; mais seulement avec celle de se deffendre. si celuy qu'il l'a appellé l'y vient attaquer injustement. Et son action sera toute indifferente d'elle-mesme. Car quel mal y a-t-il d'aller dans vn champ, de s'y promener en attendant vn homme, & de se deffendre si on l'y vient attaquer. Et ainsi il ne peche en aucune maniere; puis-que ce n'est point du tout accepter vn duel, ayant l'intention dirigée à d'autres circonstances. Car l'acceptation du duel consiste en l'intention expresse de se battre, laquelle celui-ci n'a pas.

Vous ne m'avez pas tenu parole, mon Pere. Ce n'est pas là proprement permettre le duel. Au contraire il le croit tellement deffendu, que pour le rendre permis il evite de dire que c'en soit vn. Ho, ho, dit le Pere, vous commencez à penetrer; j'en suis ravi. Je pourrois dire neanmoins qu'il permet en cela tout ce que demandent ceux qui se battent en duel. Mais puis qu'il faut vous répondre juste, nostre Pere Layman le fera pour moy, en permettant le duel en mots propres, pourveu qu'on dirige son intention à l'accepter seulement pour conserver son honneur, ou sa fortune. C'est au l. 3. p. 3. cap. 2. num. 2. & 3. Si vn soldat à l'armée, ou vn gentil-homme à la Cour, se trouve en estat de perdre son honneur, ou sa fortune.

s'il n'accepte vn duel. je ne voy pas que l'on puisse condamner celui qui le reçoit pour se deffendre. Petrus Hurtado dit la mesme chose au rapport de nostre celebre Escobar au tr. 1. ex. 7. n. 96. & au n. 98. Il adjoute ces paroles de Hurtado : Qu'on peut se battre en duel pour defendre mesme son bien, s'il n'y a que ce moyen de le conserver ; parce que chacun a le droit de defendre son bien, & mesme par la mort de ses ennemis. l'admiray sur ces passages de voir que la pieté du Roy employe sa puissance à deffendre & à abolir le duel dans ses Estats ; & que la pieté des Iesuites occupe leur subtilité à le permettre & à l'autoriser dans l'Eglise. Mais mon Pere estoit si en train, qu'on luy eust fait tort de l'arrester ; de sorte qu'il poursuivit ainsi : Enfin, dit il, Sanchez (voyez vn peu quels gens je vous cite) passe outre : car il permet non seulement de recevoir, mais encore d'offrir le duel, en dirigeant bien son intention. Et nostre Escobar le suit en cela au mesme lieu n. 97. Mon! Pere, luy dis-je, je le quitte si cela est ; mais je ne croiray jamais qu'il l'ait escrit, si je ne le voy. Lisez-le donc vous-mesme, me dit-il ; & je leus en effet ces mots dans la Theologie mor. Sanchez l. 2. c. 39. n. 7. Il est bien raisonnable de dire, qu'un homme peut se battre en duel pour sauver sa vie, son honneur, ou son bien ou vne quantité considerable, lors qu'il est constant qu'on les luy veut ravir injustement, par le procès & des chicaneries ; & qu'il n'y a que ce seul moyen de les conserver. Et Navarrus dit fort bien, qu'en cette occasion il est permis d'accepter, & d'offrir le duel : licet acceptare, & offerre duellum. Et aussi, qu'on peut tuer en cachette son ennemy : Et mesme en ces rencontres là on ne doit point user de voye du dueil, si on peut tuer en cachette son homme, & sortir par là d'affaire. Car par ce moyen on évitera tout ensemble, & d'exposer sa vie dans vn combat, & de participer au peché que nostre ennemy commettrait par vn duel.

Voilà,

Voila, mon Pere, luy dis-je, vn pieux guetapend: mais quoy que pieux, il demeure toûjours guetapand, puis qu'il est permis de tuer son ennemy en trahison. Vous ay-je dit, repliqua le Pere, qu'on peut tuer en trahison? Dieu m'en garde. Je vous dis qu'on ne peut tuer en cachette; & de là vous concluez qu'on peut tuer en trahison, comme si c'estoit la mesme chose. Apprenez d'Escobar, tt. 6. exa. 4. n. 26. ce que c'est que tuer en trahison, & puis vous parlerez. On appelle *tuer en trahison*, quand on tue celuy qui ne s'en défie en aucune maniere. Et c'est pourquoy celuy qui tue son ennemy n'est pas dit le tuer en trahison; quoy que ce soit par derriere, ou dans vne embusche: *licet per insidias, aut à tergo percutiat*. Et au mesme traité n. 56. Celuy qui tue son ennemy, avec lequel il s'estoit reconcilié sous promesse de ne plus attenter à sa vie, n'est pas absolument dit le tuer en trahison, à moins qu'il y eust entr'eux vne amitié bien estroite; *arctior amicitia*.

Vous voyez par là, que vous ne sçavez pas seulement ce que les termes signifient; & cependant vous parlez comme vn Docteur. l'avouë, luy dis-je, que cela m'est nouveau; & j'apprens de cette definitiõ, qu'on n'a peut-estre jamais tué personne en trahison. Car on nes'avise guere d'assassiner que ces ennemis. Mais quoy qu'il en soit, on peut donc selon Sanchez tuer hardiment, je ne dis plus en trahison seulement par derriere, ou dans vne embusche, vn calomniateur qui nous poursuit en justice? Oûi, dit le Pere; mais en dirigeant bien l'intention; vous oubliez toûjours le principal. Et c'est ce que Molina soutient aussi tom. 4. tr. 3. disp. 12. Et mesme, selon nostre docte Reginaldus, l. 21. cap. 5. n. 57. *On peut tuer aussi les faux tesmoins qu'il suscite contre nous*. Et enfin selon nos grands & celebres Peres Tannerus & Emmanuel Sa, on peut de mesme tuer & les faux-tesmoins, & le luge, s'il est de leur intelligence. Voicy ses

mots, tr. 3. disp. 4. q. 8. n. 83. *Sotus*, dit-il, *Lessius* disent qu'il n'est pas permis de tuer les faux tesmoins & le Iuge, qui conspirent à faire mourir vn innocent, mais *Emmanuel* Sa, & d'autres auteurs ont raison d'improuuer ce sentiment-là, au moins pour ce qui touche la conscience. Et il confirme encore au mesme lieu qu'on peut tuer & tesmoins & Iuge.

Mon Pere, luy dis je, jentens maintenant assez bien vostre principe de la direction d'intention; mais j'en veux bien entendre aussi les consequences, & tous les cas où cette methode donne le pouuoir de tuer. Reprenons donc ceux que vous m'avez dits, de peur de méprise: car l'équivoque seroit icy dangereuse. Il ne faut tuer que bien à propos, & sur bonne opinion probable. Vous m'avez donc assuré qu'en dirigeant bien son intention, on peut selon vos Peres pour conserver son honneur, & mesme son bien, accepter vn duel, l'offrir quelque-fois, tuer en cachette vn faux accusateur, & ses tesmoins avec luy, & encore le Iuge corrompu qui les favorise; & vous m'avez dit aussi que celuy qui a receu vn soufflet, peut sans se venger le reparer à coups d'épée. Mais, mon Pere, vous ne m'avez pas dit avec quelle mesure. On ne s'y peut guier tromper, dit le Pere; car on peut aller jusqu'à le tuer. C'est ce que prouve fort bien nostre scavant *Henriquez*, l. 14. c. 10. n. 3. & d'autres de nos Peres rapportez par *Escobar*, tr. 1. ex. 7. n. 48. en ces mots. *On peut tuer celuy qui a donné vn soufflet, quoy qu'il s'enfuye, pourveu qu'on evite de le faire par haine ou par vengeance, & que par là, on ne donne pas lieu à des meurtres excessifs, nuisibles à l'Estat. Et la raison en est qu'on peut ainsi courir apres son honneur, comme apres du bien dérobé. Car encore que vostre honneur ne soit pas entre les mains de vostre ennemy, comme seroient des hardes qu'il vous auroit volées; on*
peut

peut neantmoins le recouvrer en la mesme maniere, en donnant des marques de grandeur & d'autorité, & s'acquerant par là l'estime des hommes. Et en effet n'est-il pas veritable que celuy qui a receu vn soufflet, est reputé sans honneur, jusques à ce qu'il ait tué son ennemi. Cela me parut si horrible que je n'eus peine à me retenir; mais pour sçavoir le reste je le laissay continuer ainsi: Et mesme, dit-il, on peut, pour prevenir vn soufflet, tuer celuy qui le veut donner, s'il n'y a que ce moyen de l'éviter. Cela est commun dans nos Peres. Par exemple Azor. inst. mor. part. 3. pag. 105. (C'est encore l'un des 24. Vieillars.) Est-il permis à vn homme d'honneur, de tuer celuy qui luy veut donner vn soufflet, ou vn coup de baston? Les uns disent que non; & leur raison est que la vie du prochain est plus precieuse que nostre honneur: outre qu'il y a de la cruauté à tuer vn homme, pour éviter seulement vn soufflet. Mais les autres disent que cela est permis; & certainement je le trouve probable, quand on ne peut l'éviter autrement: Car sans cela l'honneur des innocens seroit sans cesse exposé à la malice des insolens. Nostre grand Filiutius de mesme t. 2. tit. 29. c. 3. n. 50. & le P. Herau dans ses Escrits de l'homicide, Hurtado de Mendoza in 2. 2. disp. 170. sect. 16. §. 137. Et Becan. som. t. 1. qu. 64. de homicid. Et nos Peres Flahaut, & le Court dans leurs escrits que l'Université dans sa 3. Requête a rapportez tout au long pour les décrier, mais elle n'y a pas réussi; & Escobar au mesme lieu num. 48. disent tous les mesmes choses. Enfin cela est si generalement soutenu que Lessius le decide comme vne chose qui n'est contestée d'aucun Casuiste, l. 2. cap. 9. num. 76. Car il en apporte vn grand nombre qui sont de cette opinion, & aucun qui soit contraire; & mesme il allegue num. 77. Pierre Navarre qui parlent generalement des affronts, dont il n'y en point de plus sensible qu'un

soufflet, declare que selon le consentement de tous les Casuistes, *ex sententiâ omnium licet contumeliosum occidere, si aliter ea injuria arceri nequit.* En voulez vous davantage?

Ie l'en remerciay, car je n'en avois que trop entendu. Mais pour voit jusqu'où iroit vne si damnable doctrine, ie luy dis: Mais mon Pere. ne sera-t'il point permis de tuer pour vn peu moins? Ne scauroit-on diriger son intention en sorte qu'on puisse tuer pour vn dementy? Ouy, dit le Pere, & selon nostre Pere Baldelle l. 3. disp. 24. n. 24, rapporté par Escobar au mesme lieu n. 49. *Il est permis de tuer celuy qui vous dit: Vous avez menti, si on ne peut le reprimer autrement.* Et on peut tuer de la mesme sorte pour des médifances, selon nos Peres. Car Lessius, que le Pere Hereau entr'autres suit mot à mot, dit au lieu déjà cité: *Si vous taschez de ruiner ma reputation par des calomnies devant des personnes d'honneur, & que je ne puisse l'eviter autrement qu'en vous tuant, le puis-je faire?* Ouy, selon des Auteurs modernes, & mesme encore que le crime que vous publiez soit veritable, si toutesfois il est secret, en sorte que vous ne puissiez le decouvrir selon les voyes de la justice. Et en voicy la preuve. Si vous me voulez ravir l'honneur en me donnant vn soufflet, je puis l'empescher par la force des armes, donc la mesme defense est permise, quand vous me voulez faire la mesme injure avec la langue. De plus on peut empescher les affronts, donc on peut empescher les médifances. En fin l'honneur est plus cher que la vie. Or on peut tuer pour defendre sa vie; donc on peut tuer pour defendre son honneur.

Voila les argumens en forme. Ce n'est pas là discourir; c'est prouver. Et enfin ce grand Lessius montre au mesme endroit n. 78. qu'on peut tuer mesme pour vn simple geste, ou vn signe de mépris. On peut, dit-il, *at-*
taquer & oster l'honneur en plusieurs manieres, dans lesquelles
la

la défense paroît bien juste; comme si on veut donner vn coup de bâton, ou vn soufflet; ou si on veut nous faire affront par des paroles, ou par des signes; sive per signa.

O mon Pere, luy dis je, voila tout ce qu'on peut souhaiter pour mettre l'honneur à couvert: mais la vie est bien exposée, si pour de simples médifances, ou des gestes desobligeans, on peut tuer le monde en conscience. Cela est vray, me dit-il; mais comme nos Peres sont fort circonspects, ils ont trouvé a propos de défendre de mettre cette doctrine en usage, en ces petites occasions. Car ils disent au moins, *Qu'à peine doit on la pratiquer* *practicè vix probari potest.* Et ce n'a pas esté sans raison; la voicy. Je le sçay bien, luy dis-je; c'est parce que la loy de Dieu défend de tuer. Ils ne le prennent pas par là, me dit le Pere; ils le trouvent permis en conscience, & en ne regardant que la verité en elle-mesme. Et pourquoy le defendent ils donc? Escoutez-le, dit-il: C'est parce qu'on dépeupleoit vn Estat en moins de rien, si on en tuoit tous les médifans. Apprenez le de nostre Reginaldus, l. 21. n. 63. p. 260. *Encore que cette opinion, qu'on peut tuer pour vne médifance, ne soit pas sans probabilité dans la theorie, il faut suivre le contraire dans la pratique. Car il faut toujours éviter le dommage de l'Estat dans la maniere de se défendre. Or il est visible qu'en tuant le monde de cette sorte, il se feroit vn trop grand nombre de meurtres. Lessius en parle de mesme au lieu déjà cité. Il faut prendre garde que l'usage de cette maxime, ne soit nuisible à l'Estat. Car alors il ne faut pas le permettre: tunc enim non est permittendus.*

Quoy, mon Pere, ce n'est donc icy qu'une défense de politique, & non pas de religion? Peu de gens s'y arrêteront, & sur tout dans la colere. Car il pourroit estre assez probable qu'on ne fait point de tort à l'Estat de le purger d'un méchant homme. Aussi, dit-il, nostre Pere,

Fillius.

Filliutius joint à cette raison là vne autre bien considerable, tr. 29. c. 3. n. 51. *C'est qu'on seroit puni en justice, en tuant le monde pour ce sujet.* Je vous le disois bien, mon Pere, que vous ne feriez jamais rien qui vaille, tant que vous n'autiez point les Iuges de vostre costé. Les Iuges, dit le Pere, qui ne penetrent pas dans les consciences, ne jugent que par le dehors de l'action; au lieu que nous regardons principalement à l'intention. Et de là vient que nos maximes sont quelquesfois vn peu différentes des leurs. Quoy qu'il en soit, mon Pere, il se conclut fort bien des vostres, qu'en evitant les dommages de l'Estat, on peut tuer les mēsdifans en seureté de conscience, pourveu que ce soit en seureté de sa personne:

Mais, mon Pere, après avoir si bien pourveu à l'honneur, n'avez-vous rien fait pour le bien? Je sçay qu'il est de moindre consideration; mais il n'importe. Il me semble qu'on peut bien diriger son intentiō à tuer pour le conserver. Ouy, dit le Pere; & je vous en ay touché quelque chose qui vous a pū donner cette ouverture. Tous nos Casuistes s'y accordent; & mēme on le permet, *encore que l'on ne craigne plus aucune violence de ceux qui nous ostent n'ostre bien, comme quand ils s'ensuient.* Azor de nostre Societé le prouve p. 3. l. 2. c. 1. q. 20.

Mais, mon Pere, combien faut-il que la chose vaille pour nous porter à cette extremité? Il faut, selon Reginaldus l. 21. c. 5. u. 66. & Tannerus in 2. 2. disp. 4. q. 8. d. 4. n. 69. *que la chose soit de grand prix au jugement d'un homme prudent.* Et Layman, & Filliutius en parlent de mēme. Ce n'est rien dire, mon Pere; où ira-t-on chercher vn homme prudent, dont la rencontre est si rare, pour faire cette estimation? Que ne determinent-ils exactement la somme? Comment, dit le Pere; estoit-il si facile à vostre avis de comparer la vie d'un homme & d'un Crestien à de l'argent? C'est icy où je veux vous
faire

faire sentir la necessité de nos Casuistes. Cherchez moy dans tous les anciens Peres pour combien d'argent il est permis de tuer vn homme. Que vous diront-ils, sinon, *non occides: vous ne tuerez-point ?* Et qui a donc ozé de terminer cette somme? répondis-je? C'est, me dit-il, nostre grand & incomparable Molina, la gloire de nostre Societé, qui par sa prudence inimitable, l'a estimée à 6. ou 7. ducats, pour lesquels il assure qu'il est permis de tuer, encore que celuy qui les emporte s'ensuye. C'est en son t. 4. tr. 3. disp. 16. d. 6. Et il dit de plus au mesme endroit: *Qu'il n'oseroit condamner d'aucun peché vn homme qui tue celuy qui luy veut oster vne chose de la valeur d'un escu, ou moins; vnus aurei, vel minoris adhuc valoris.* Ce qui a porté Escobar à establir cette regle generale n. 44. *que regulierement on peut tuer vn homme pour la valeur d'un escu, selon Molina.*

O mon Pere, d'où Molina a-t'il pû estre éclairé pour déterminer vne chose de cette importance sans aucun secours del'Escripture, des Conciles, ny des Peres! Je voy bien qu'il a en des lumieres bien particulieres, & bien éloignées de S. Augustin sur l'homicide, aussi bien que sur la grace. Me voicy bien sçavant sur ce chapitre; & je connois parfaitement qu'il n'y a plus que les gens d'Eglise qui s'abstiendront de tuer ceux qui leur feront tort en leur honneur ou en leur bien. Que voulez vous dire, repliqua le Pere? Cela seroit-il raisonnable à vostre avis, ceux qu'on doit le plus respecter dans le monde feussent seuls exposez à l'insolence des méchans? Nos Peres ont prevenu ce desordre. Car Tannerus to. 2. d. 4. qu. 8. d. 4. n. 76. dit, *Qu'il est permis aux Ecclesiastiques, & aux Religieux mesmes, de tuer pour défendre non seulement leur vie, mais aussi leur bien, ou celuy de leur Communauté,* Molina qu'Escobar rapporte n. 43. Becan. in 2.2. t. 2. q. 7. de hom. concl. 2. n. 5. Reginaldus l. 21. c. 5. n. 63. Layman l. 3. tr. 3. p. 3. c. 3. n. 4. Lessius l. 2.

c. 9. d. 11. n. 72. & les autres, se servent tous des mesmes paroles

Et mesme selon nostre celebre P. l'Amy, est il permis aux Prestres & aux Religieux de prevenir ceux qui les veulent noircir par des mēdisances, en les tuant pour les en empescher. Mais c'est toujourns en dirigeant bien l'intention. Voicy les termes 1. s. disp. 36. n. 118. *Il est permis à vn Ecclesiastique, ou à vn Religieux de tuer vn calomniateur, qui menace de semer des crimes scandaleux de sa Communauté, ou de luy mesme, quand il n'y a que ce seul moyen de l'en empescher, comme s'il est pres à répandre ses mēdisances, si on ne le tue promptement. Car en ce cas, comme il seroit permis à ce Religieux de tuer celuy qui luy voudroit oster la vie, il luy est permis aussi de tuer celuy qui luy veut oster l'honneur, ou celuy de sa Communauté, de la mesme sorte qu'aux gens du monde. Je ne sçavois pas cela, luy dis-je, & j'avois creu simplement le contraire sans y faire de reflexion, sur ce que j'avois ouï dire, que l'Eglise abhorre tellement le sang, qu'elle ne permet pas seulement aux juges Ecclesiastiques d'assister aux jugemens criminels. Ne vous arretez pas à cela, dit-il; nostre Pere l'Amy prouve fort bié cette doctrine, quoy que par vn trait d'humilité bien seant à ce grand homme, il la soumettre aux lecteurs prudens. Et Caramiuel nostre illustre defenseur qui la rapporte dans sa theologie fondamentale p. 563. la croit si certaine qu'il soutient que le contraire n'est pas probable: & il entire des conclusions admirables comme celle cy qu'il appelle la conclusion des conclusions; *conclusionum conclusio: Qu'un Prestre non seulement peut en de certaines rencontres tuer vn calomniateur; mais encore qu'il y en a où il le doit faire: etiam aliquando debet occidere.* Il examine plusieurs questions nouvelles sur ce principe; par exemple celle cy: Sçavoir si les Iesuites peuvent tuer les IAN-*

SENISTES? Voila, mon Pere, m'escriay je, vn point de Theologie bien surprenant! & je tiens les Iansenistes déjà morts par la doctrine du P. l'Amy. Vous voila attrapé, dit le Pere: Caramoüel conclut le contraire des mesmes principes. Et comment cela, mon Pere/Parce, me dit-il, qu'ils ne nuisent pas à nostre reputation, Voicy les mots n. 1146. & 1167. p. 547. & 548. *Les Iansenistes appellent les Iesuites Pelagiens : pourra-t'on les tuer pour cela ? Non, d'autant que les Iansenistes n'obscurcissent non plus l'esclat de la Société, qu'un hibou celui du soleil; au contraire ils l'ont relevée, quoy que contre leur intention: Occidi non possunt, quia nocere non potuerunt.*

Hé quoy, mon Pere, la vie des Iansenistes dépend donc seulement de sçavoir s'ils nuisent à vostre reputation? Je le tiens peu en seureté, si cela est. Car s'il devient tant soit peu probable, qu'ils vous fassent tort, les voila tuables sans difficulté. Vous en ferez vn argument en forme; & il n'en faut pas davantage avec vne direction d'intention, pour expedier vn homme en seureté de conscience. O qu'heureux sont les gens qui ne veulent pas souffrir les injures, d'estre instruits en cette doctrine! Mais que malheureux sont ceux qui les offensent! En verité, Mon Pere, il voudroit autant avoir à faire à des gens qui n'ont point de religion, qu'à ceux qui en sont instruits jusqu'à cette direction. Car enfin l'intention de celui qui blesse, ne soulage point celui qui est blessé. Il ne s'apperoit point de cette direction secrette, & il ne sent que celle du coup qu'on luy porte. Et je ne sçay mesme si on n'auroit pas moins de dépit de se voir tuer brutalement par des gens emportez, que de se sentir poignarder consciencieusement par des gens devots.

Tout de bon, mon Pere, je suis vn peu surpris de tout cecy; & ces questions du P. L'Amy & de Caramoüel ne
me

me plaisent point. Pourquoy, dit le Pere, estes vous Ianseniste? P'en ay vne autre raison, luy. dis-je. C'est que j'écris de temps en temps à vn de mes amis de la campagne ce que j'apprens des maximes de vos Peres. Et quoy que je ne fasse que rapporter simplement & citer fidèlement leurs paroles, je ne sçay neantmoins s'il nese pourroit pas rancontrer quelque esprit bizarre, qui s'imaginant que cela vous fait tort, n'en tirast de vos principes quelque méchante conclusion. Allez, me dit le Pere, il ne vous en arrivera point de mal; j'en suis garant. Sçachez que ce que nos Peres ont imprimé eux-mêmes & avec l'approbation de nos superieurs, n'est ny mauvais, ny dangereux à publier.

Je vous escriis donc sur la parole de ce bon Pere; mais le papier me manque tousiours, & non pas les passages. Car il y en a tant d'autres & de si forts, qu'il faudroit des volumes pour tout dire. Je suis, &c.

HVITIEME LETTRE.

97

De Paris ce 28. May 1656.

MONSIEUR,

Vous ne pensiez pas que personne eust la curiosité de sçavoir qui nous sommes; cependant il y a des gens qui essayent de le deviner: mais ils rencontrent mal. Les vns mē prennent pour vn Docteur de Sorbonne: les autres attribuent mes Lettres à quatre ou cinq personnes, qui comme moy ne sont ni Prestres ni Ecclesiastiques. Tous ces faux soupçons mē font connoistre que je n'ay pas mal réussi dans le dessein que j'ay eu de n'estre connu que de vous, & d'un bon Pere qui souffre roûjours mes visites, & dont je souffre roûjours les discours quoy qu'avec bien de la peine. Mais je suis obligé à mē contraindre; car il ne les continueroit pas s'il s'appercevoit que j'en fusse si choqué; & ainsi je ne pourrois m'acquiter de la parole que je vous ay donnée de vous faire sçavoir leur Morale. Je vous assure que vous devez compter pour quelque chose la violence que je mē fais. Il est bien penible de voir renverser toute la Morale Chrestienne par des égaremens si estranges, sans oser y contredire ouvertement. Mais après avoir tant enduré pour vostre satisfaction, je pense qu'à la fin j'éclateray pour la mienne. quand il n'aura plus rien à me dire. Cependant je me retiendray autant qu'il me sera possible: car plus je me tais, plus il me dit de choses. Il m'en apprit tant la dernière fois, que j'auray bien de la peine à tout dire. Vous verrez des principes bien commodes pour ne point restituer. Car de quelque maniere qu'il pallie les maximes, celles que j'ay à vous dire ne vont en effet qu'à favoriser les juges corrompus, les Usuriers, les Banqueroutiers, les

G

Lar-

Larrons, les Femmes perduës, & les forciers, qui sont tous dispensez assez largement de restituer ce qu'ils gagnent chacun dans leur mestier. C'est ce que le bon Pere m'apprit par ce discours.

Dés le commencement de nos entretiens, me dit-il, je me suis engagé à vous expliquer les maximes de nos auteurs pour toutes sortes de conditions. Vous avez dé-jà veu celles qui touchent les Beneficiers les Prestres, les Religieux, les Domestiques, & les Gentils hommes; parcourons maintenant les autres, & commençons par les luges.

Je vous diray d'abord vne des plus importantes & des plus avantageuses maximes que nos Peres ayent enseignés en leur faveur. Elle est de nostre sçavant Castro Palao l'un de nos 24. Viellards. Voicy les mots. *Vn juge peut. il. dans vne question de droit juger selon vne opinion probable, en quittant l'opinion la plus probable? Ony, & mesme contre son propre sentiment: inò contra propriam opinionem.* Et c'est ce que nostre Pere Escobar rapporte aussi au tr. 6. ex. 6. n. 45. O mon Pere, luy dis-je, voila vn beau commencement, les luges vous sont bien obligez; & ie trouve bien estrange qu'ils s'opposent à vos probabilittez, comme nous l'avons remarqué quelquesfois; puis qu'elles leur sont si favorables. Car vous donnez par là le mesme pouvoir sur la fortune des homes, que vous-vous estes donné sur les consciences. Vous voyez, me dit-il, que ce n'est pas nostre interest qui nous fait agir; nous n'avons eu égard qu'au repos de leurs consciences; & c'est à quoy nostre grand Molina a si vtilement travaillé sur le sujet des presens qu'on leur fait. Car pour lever les scrupules qu'ils pourtoient avoir d'en prendre en de certaines rencontres, il a pris le soin de faire le denombrement de tous les cas où ils peuvent recevoir en conscience.

ſcience, à moins qu'il y euſt quelque loy particuliere qui leur defendiſt. C'eſt en ſon t. 1. tr. 2. d. 88. nu. 6. Les voicy. Les iuges peuvent recevoir des preſens des parties, quand il les leur donnent ou par amitié, ou par reconnaissance de la juſtice qu'ils ont rendue, ou pour les porter à la rendre à l'avenir, ou pour les obliger à prendre un ſoin particulier de leur affaire ou pour les engager à les expedier promptement. Noſtre ſçavant Eſcobar en parle encore au tr. 6. ex. 6. n. 43. en cette ſorte. S'il y a pluſieurs perſonnes qui n'ayent pas plus de droit d'eſtre expediez l'un que l'autre, le iuge qui prendra quelque choſe de l'un à condition, ex pacto, de l'expedier le premier pechera l'il? Non certainement ſelon Layman: car il ne fait aucune injure aux autres ſelon le droit naturel, lors qu'il accorde à l'un; par la conſideration de ſon preſent, ce qu'il pouvoit accorder à celui qu'il luy euſt plu: & meſme eſtant également obligé envers tous par l'égalité de leur droit, il le devient davantage envers celui qui luy fait ce don, qui l'engage à le preferer aux autres; & cette preference ſemble pouvoir eſtre eſtimée pour de l'argent; *qua obligatio videtur pretio aſtimabilis.*

Mon Reverend Pere, luy diſ-je, je ſuis ſurpris de cette permiſſion, que les premiers Magiſtrats du Royaume ne ſçavent pas encore. Car Monſieur le premier Preſident à apporté un ordre dans le Parlement pour empêcher que certains greſſiers priſſent de l'argent pour cette ſorte de preference: ce qui témoigne qu'il eſt bien éloigné de croire que cela ſoit permis à des iuges, & tout le monde a loué une reformation ſi utile à toutes les parties. Le bon Pere ſurpris de ce diſcours, me répondit; Dites vous vray? Je ne ſçavois rien de cela. Noſtre opinion n'eſt plus probable. Le contraire eſt probable auſſi. En verité, mon Pere, luy diſ-je, on trouve que M. le premier Preſident a plus que

probablement bien-fait, & qu'il a arresté par la corruption publique, & soufferte durant trop long-temps. l'en juge de la mesme sorte, dit le Pere ; mais passons cela, laissons les Juges, Vous avez raison, luy dis-je ; aussi bien ne reconnoissent-ils pas assez ce que vous faites pour eux. Ce n'est pas cela, dit le Pere ; mais c'est qu'il y a tant de choses à dire sur tous, qu'il faut estre court sur chacun.

Parlons maintenant des gens d'affaires. Vous sçavez que la plus grande peine qu'on ait avec eux, est de les détourner de l'vsure, & c'est aussi à quoi nos Peres ont pris vn soin particulier ; car ils detestent si fort ce vice, qu'Escobar dit au tr. 3. ex. 5. n. 1. *que de dire que l'vsure n'est pas peché, ce seroit vne heresie.* Et nostre P. Bauny dans sa Somme des pechez ch. 14. remplit plusieurs pages des peines deuës aux vsuriers. Il les declare infames durant leur vie, & indignes de sepulture après leur mort O mon Pere, jene le croyois pas si severe ! Il l'est quand il le faut, me dit-il : mais aussi, ce sçavãt Casuiste ayant remarqué qu'on n'est attiré à l'vsure que par le desir du gain, il dit au milieu : *L'on n'obligeroit donc pas peu le monde, si le garantissant des mauvais effets de l'vsure, & tout ensemble du peché qui en est la cause, l'on luy donnoit le moyen de tirer autant & plus de profit de son argent par quelque bon & legitime employ, que l'on en tire des vsures.* Sans doute, mon Pere, il n'y auroit plus d'vsuriers apres cela. Et c'est pourquoy, dit-il, il en a fourni vne methode generale pour toutes sortes de personnes, Gentils-hommes, Prifidens, Conseillers, &c. & si facile, qu'elle ne consiste qu'en l'vsage de certaines paroles qu'il faut prononcer en prestant son argent, ensuite desquelles on peut en prendre du profit, sans craindre qu'il soit vsuraire, comme il est sans doute qu'il l'auroit esté autrement. Et quels sont donc ces termes myste-

myſtetieux, mon Pere? Les voici me dit-il & en mots propres; car vous ſçavez qu'il a fait ſon livre de la Somme des pechez en François, pour eſtre entendu de tout le monde, comme il dit dans la preface. Celuy à qui on demande de l'argent reſpondra donc en cette ſorte: Je n'ay point d'argent à preſter; ſi ay bien à mettre à profit honneſte & licite. Si deſirez la ſomme que demandez pour la faire valoir par voſtre induſtrie à moitié gain, moitié perte, peut eſtre m'y reſoudray je. Bien eſt vray qu'à cauſe qu'il a trop de peine à ſ'accommoder pour le profit, ſi vous m'en voulez aſſurer vn certain, & quant & quant auſſi mon ſort principal, qu'il ne coure fortune, nous tomberions bien plûtôt d'accord; & vous ſeray toucher argent dans cette heure. N'eſt-ce pas là vn moyen bien aisé de gagner de l'argent ſans pecher? Et le P. Bauny n'a-t'il pas raiſon de dire ces paroles, par leſquelles il cõclut cette methode: Voilà à mon avis, le moyen par lequel quantité de perſonnes dans le monde, qui par leurs uſures, extorſions, & contractz illicites ſe provoquent la juſte indignation de Dieu, ſe peuvent ſauver en faiſant de beaux, honneſtes, & licites profits.

O mon Pere, luy diſ-je, voilà des paroles biẽ puiffantes! Sans doute elles ont quelque vertu occulte pour chaffer l'uſure, que je n'entends pas; car j'ay toujours penſé que ce peché conſiſtoit à retirer plus d'argent qu'on n'en a preſté. Vous l'entendez bien peu, me dit-il. L'uſure ne conſiſte preſque, ſelon nos Peres, qu'en l'intention de prendre ce profit comme uſuraire. Et c'eſt pourquoy noſtre Pere Escobar fait éviter l'uſure par vn ſimple détour d'intention. C'eſt au tr. 3. ex. 5. n. 4. 33. 44. Ce ſeroit uſure, dit-il, de prendre du profit de ceux à qui on preſte, ſi on l'exigeoit comme deu par juſtice; mais ſi on l'exige comme deu par reconnoiſſance, ce n'eſt point uſure. Et n. 3. Il n'eſt pas permis d'avoir

l'intention de profiter de l'argent presté immédiatement; mais de l'prendre par l'entremise de la bienvueillance de celui à qui on l'a presté, media benevolentia, ce n'est point usure.

Voilà de subtiles methodes; mais vne de meilleures à mon sens, car nous en avons à choisir, c'est celle du contract Mohatra. Le contract Mohatra, mon Pere! Je voy bien, dit-il, que vous ne sçavez ce que c'est. Il n'y a que le nom d'estrange. Escobar vous l'expliquera au tr. 3. ex. 3. n. 36. *Le contract Mohatra est celui par lequel on achete des estoifes cherement & a credit. pour les revendre au mesme instant a la mesme personne argent & à bon marché.* Voilà ce que c'est que le contract Mohatra; par où vous voyez qu'on reçoit vne certaine somme comptant, en demeurant obligé pour davantage. Mais, mon Pere, je croy qu'il n'y a jamais eu qu'Escobar qui se soit servi de ce mot là: y a-t'il d'autres livres qui en parlent? Que vous sçavez peu les choses, me dit le Pere. Le dernier livre de Theologie Morale, qui a esté imprimé cette année mesme à Paris, parle du Mohatra, & doctement. Il est intitulé *Epilogus summarum*. C'est vn abregé de toutes les Sommes de Theologie, pris de nos Peres Suarez, Sanchez, Lessius, Fagundes, Hurtado & d'autres Casuistes celebres, comme le titre le dit. Vous y verrez donc en la page 54. *Le Mohatra est quand vn homme qui a affaire de vingt pistoles, achete d'un marchand des estoifes pour trente pistoles, payables dans vn an? & les luy vend a l'heure mesme pour vingt pistoles comptant.* Vous voyez bien par là que Mohatra n'est pas vn mot inoui. Et bien, mon Pere, ce contract là est il permis? Escobar, répondit le Pere, dit au mesme lieu qu'il y a des loix qui le deffendent sous des peines tres-rigoureuses. Il est donc inutile, mon Pere? Point du tout, dit-il: car Escobar en ce mesme endroit donne

des

des expediens pour le rendre permis, encores mesme, dit-il, que celui qui vend & rachette, ait pour intention principale le dessein de profiter; pourveu seulement qu'en vendant il n'excede pas le plus haut prix des étoffes de cette sorte; & qu'en rachettant, il n'en passe pas le moindre; & qu'on n'en convienne pas auparavant en termes exprés ny autrement. Mais Lessius de just. l. 2. c. 21. d. 16. dit qu'encores mesme qu'on eust vendu dans l'intention de racheter a moindre prix, on n'est jamais obligé a rendre ce profit, si ce n'est peut estre par charité, au cas que celui de qui on l'exige fust dans l'indigence, & encore pourveu qu'on le püst rendre sans s'incommoder; si commodè potest. Voilà tout-ce qui se peut dire. En effet, mon Pere, je croy qu'une plus grande indulgence seroit vicieuse. Nos Peres, dit-il, sçavent si bien s'arrester où il faut. Vous voyez assez par là l'utilité du Mohatra.

L'aurois bien encore d'autres methodes à vous enseigner; mais celles-là suffisent; & j'ay a vous entretenir de ceux qui sont mal dans leurs affaires. Nos Peres ont pensé a les soulager selon l'estat où ils sont. Car s'ils n'ont pas assez de bien pour subsister honnestement, & tout ensemble pour payer leurs debtes, on leur permet d'en mettre vne partie à couvert, en faisant banqueroute à leurs creanciers. C'est ce que nostre Pere Lessius a décidé, & qu'Escobar confirme au tr. 3. ex. 2. n. 163. Celui qui fait banqueroute, peut il en seureté retenir de ses biens autant qu'il est nécessaire pour faire subsister sa famille avec honneur: ne indecorè vivat? le soutiens qu'on, avec Lessius; & mesme encore qu'il les eust gagez par des injustices, & des crimes connus de tout le monde: ex justitiâ, & notorio delicto: quoy qu'en ce cas il n'en puisse pas retenir en vne aussi grande quantité qu'autrement. Comment, mon Pere, par quelle estrange charité voulez-vous que ces biens demeurent plutôt

à celuy qui les a gagez par ses voleries, pour le faire subsister avec honneur, qu'à ses creanciers à qui ils appartiennent legitimement ? On ne peut pas, dit le Pere, contenter tout le monde ; & nos Peres ont pensé particulièrement à soulager ces miserables. Et c'est encore en faveur des indigens que nostre grand Vasquez cité par Castro Palao to.1.tr.6.d.6. p.6.n.12. dit que quand on voit vn voleur resolu & prest à voler vne personne pauvre, on peut pour l'en detourner luy assigner quelque personne riche en particulier, pour le voler au lieu de l'autre. Si vous n'avez pas Vasquez, ny Castro Palao, vous trouverez la mesme chose dans vostre Escobar. Car comme vous le sçavez, il n'a presque rien dit qui ne soit pris de 24. des plus celebres de nos Peres. C'est au tr.5. ex.5. n.120. la pratique de nostre Societé pour la charité envers le prochain.

Cette charité est veritablement extraordinaire, mō Pere, de sauver la perte de l'un par le dōmage de l'autre. Mais je croy qu'il faudroit la faire entiere ; & que celuy qui a donné ce conseil seroit en suite obligé en conscience de rendre à ce riche le bien qu'il luy auroit fait perdre. Point du tout, me dit-il ; car il ne l'a pas volé luy-mesme ; il n'a fait que le conseiller à vn autre. Or écoutez cette sage resolution de nostre Pere Bauny sur vn cas qui vous estonnera donc encore bien davantage, & où vous croiriez qu'on seroit beaucoup plus obligé de restituer. C'est au ch. 13. de sa Somme. Voicy ses propres termes François. Quelqu'un prie vn soldat de battre son voisin, ou de brûler la grange d'un homme qui l'a offensé ; on demande si au defect du soldat, l'autre qui l'a prié de faire tous ces outrages, doit reparer du sien le mal qui en sera issu. Mon sentiment est que non. Car la restitution nul n'est tenu, s'il n'a violé la justice. La vole-t-on quand on prie autrui d'une faveur ? Quelque

deman-

demande qu'on luy en fasse, il demeure toujours libre de l'octroyer ou de la nier. De quelque costé qu'il encline, c'est sa volonté qui luy porte; rien ne l'y oblige que la bonté, que la douceur, & la facilité de son esprit. Si donc ce soldat ve repare le mal qu'il aura fait, il n'y faudra astraindre celui à la priere duquel il aura offensé l'innocent. Ce passage pensa rompre nostre entretien: car je fus sur le poin d'éclater de rire de la bonté & douceur d'un brasseur de grange, & de ces estranges raisonnemens, qui exemptent de restitution le premier & veritable auteur d'un incendie, que les juges n'exempteroient pas de la mort; mais si je ne me fusse retenu le bon Pere s'en fust offensé; car il parloit serieusement, & dit ensuite du mesme air.

Vous devriez reconnoistre par tant d'épreuves; combien vos objections sont vaines: cependant vous nous faites sortir par là de nostre sujet. Revenons donc aux personnes incommodées, pour le soulagement desquelles nos Peres, comme entre autres Lessius l. 2. c. 12. n. 12. assurent qu'il est permis de dérober non seulement dans vne extreme necessité, mais encore dans vne necessité grave, quoy que non pas extrême. Escobar le rapporte aussi au tr. 1. ex. 9. n. 29. Cela est surprenant, mon Pere: il n'y a guere de gens dans le monde, qui ne trouvent leur necessité grave, & à qui vous ne doniez par là le pouvoir de dérober en seureté de conscience. Et quand vous en reduiriez la permission aux seules personnes qui sont effectivement en cet estat, c'est ouvrir la porte à vne infinité de larcins, que les luges puniroient nonobstant cette necessité grave: & que vous devriez reprimer à bien plus forte raison, vous qui devez maintenir parmi les hommes non seulement la justice, mais encore la charité qui est destruite par ce principe. Car enfin n'est-ce pas la violer, & faire tort à son

pro

prochain, que de luy faire perdre son bien pour en profiter soy-mesme? C'est ce qu'on m'a appris jusqu'icy. Cela n'est pas toujours veritable, dit le Pere; car nostre grand Molina nous a appris t.2.tr.2.dif.328. n.8. *Que l'ordre de la charité n'exige pas qu'on se prive d'un profit, pour sauver par là son prochain d'une perte pareille.* C'est ce qu'il dit pour monstrier ce qu'il avoit entrepris de prouver en cet endroit là: *Qu'on n'est pas obligé en conscience de rendre les biens qu'un autre nous auroit donnez pour en frustrer ses creanciers.* Et Lessius qui soutient la mesme opinion, la confirme par ce mesme principe au l.2.c.20.d.19.n.168.

Vous n'avez pas assez de compassion pour ceux qui sont mal à leur aise: nos Peres ont eu plus de charité que cela. Ils rendent justice aux pauvres aussi bié qu'aux riches. Je dis bien davantage: ils la rendent mesme aux pecheurs. Car encore qu'ils soyent fort opposez à ceux qui cōmettent des crimes, neanmoins ils ne laissent pas d'enseigner que les biens gagnez par des crimes peuvent estre legitimemēt retenus. C'est ce que Lessius enseigne generalement l.2. c. 14. d. 8. *On n'est point, dit-il, obligé ni par la loy de nature, ni par les loix positives, c'est à dire par aucune loy, de rendre ce qu'on a receu pour avoir commis vne action criminelle, cōme pour un adultere, encore mesme que cette action soit contraire à la justice.* Car, comme dit encore Escobar en citant Lessius, tr.1. ex.8.n.59. *les biens qu'une femme acquiert par l'adultere sont veritablement gagnez par vne voye illegitime; mais neanmoins la possession en est legitime: quamvis mulier illicitè acquirat, licitè tamen retinet acquisita.* Et c'est pourquoy les plus celebres de nos Peres decident formellement que ce qu'un luge prend d'une des parties qui a mauvais droit, pour rendre en sa faveur un arrest injuste, & ce qu'un soldat reçoit

pour

pour avoir tué vn homme, & ce qu'on gagne par les crimes infames, peut estre legitimement retenu. C'est cé qu'Escobar ramasse de nos Auteurs, & qu'il assemble au tr.3. ex.1.num.23. où il fait cette regle generale. *Les biens acquis par les voyes honteuses, comme par vn meurtre, vne sentence injuste, vne action deshonneste. &c. sont legitimement possedez, & on n'est point obligé à les restituer.* Et encore au tr.5.ex.5.n.53. On peut disposer de ce qu'on recoit pour des homicides, des sentences injustes, des pechez infames, &c. parce que la possession en est juste, & qu'on acquiert le domaine & la propriété des choses que l'on y gagne. O mon Pere, luy dis je, je n'avois jamais ouy parler de cette voye d'acquérir; & je doute que la justice l'autorise, & qu'elle prenne pour vn juste titre l'assassinat, l'injustice, & l'adultere. Je ne sçay, dit le Pere, ce que les livres du droit en disent: mais je sçay bien que les nostres, qui sont les veritables regles des consciences, en parlent comme moy. Il est vray qu'ils en exceptent vn cas auquel ils obligent à restituer. C'est quand on a receu de l'argent de ceux qui n'ont pas le pouvoir de disposer de leur bien, tels que sont les enfans de famille, & les Religieux. Car nostre grand Molina les en excepte au t.1. de just. tr.2. disp.94. *nisi mulier accepisset ab ea qui alienare potest, vt à Religioso. & filiofamilias.* Car alors il faut leur rendre leur argent, Escobar cite ce passage au tr.1.ex.8.n.59. & il confirme la mesme chose au 3.ex.1.n.23.

Mon Reverend Pere, luy dis je, je voy les Religieux mieux traittez en cela, que les autres. Point du tout, dit le Pere; n'en fait on pas autant pour tous les mineurs generalement, au nombre desquels les Religieux sont toute leur vie? Il est juste de les excepter. Mais à l'égard de tous les autres, on n'est point obligé de leur rendre ce qu'on recoit d'eux pour vne mau-
vaise

vaïse action. Et Lessius le prouve amplement au l. 2. de just. c. 14. d. 8. n. 52. Car, dit-il, vne méchante action peut estre estimée pour de l'argent, en considerant l'avantage qu'en reçoit celuy qui la fait faire: & la peine qu'y prend celuy qui l'exécute: & c'est pourquoy on n'est point obligé à restituer ce qu'on reçoit pour la faire, de quelque nature qu'elle soit, homicide, sentence injuste, action sale, (car se sont exemples dont il se sert dans toute cette matiere) si ce n'est qu'on eust receu de ceux qui n'ont pas le pauvoir de disposer de leur bien. Vous direz peut-estre que celuy qui reçoit de l'argent pour vn méchant coup, peche; & qu'ainsi il ne peut ny le prendre ny le retenir: mais je répons qu'après que la chose est exécutée, il n'y a plus aucun peché ny à payer, ny à en recevoir le payement. Nostre grâd Filiutius entre plus encore dans le détail de la pratique. Car il marque qu'on est obligé en conscience de payer différemment les actions de cette sorte, selon les différentes conditions des personnes qui les commettent; & que les vnes valent plus que les autres. C'est ce qu'il établit sur des solides raisons au t. 31. c. 9. n. 231. *Occulta fornicaria debetur pretium in conscientia, & multò majore ratione, quàm publica. Cópia enim quàm occulta facit mulier sui corporis, multò plus valet, quàm ea quàm publica facit meretrix; nec vlla est lex positiva quæ reddat eam incapacem pretij. Idem dicendum de pretio promissa virgini, conjugata, Moniali, vt cuicunque alijs. Est enim omnium eadem ratio.*

Il me fit voir ensuite dans ses Auteurs des choses de certe nature si infames, que je n'oserois les rapporter, & dont il auroit eu horreur luy-mesme (car il est bñ homme) sans le respect qu'il a pour ses Peres, qui luy fait recevoir avec veneration tout ce qui vient de leur part. Je me taisois cependant, moins par le dessein de l'engager à continuer cettè matiere, que par la surprise

de

de voir des livres de Religieux pleins de decisions si horribles, si injustes, & si extravagantes tout ensemble. Il poursuivit donc en liberté son discours dont la conclusion fut ainsi. C'est pour cela, dit-il, que nostre illustre Molina (je croy qu'après cela vous serez content) decide ainsi cette question ; *Quand on a receu de l'argent pour faire vne méchante action, est-on obligé à le rendre ?* Il faut distinguer, dit ce grand homme : si on n'a pas fait l'action, pour laquelle on a esté payé, il faut rendre l'argent ; mais si on l'a faite, on n'y est point obligé : si non fecit hoc malum, tenetur restituere ; secus si fecit. Ce qu'Escobar rapporte au tr. 3. ex. 2. n. 138.

Voila quelques-uns de nos principes touchant la restitution. Vous en avez bien appris aujourd'huy ; je veux voir maintenant comment vous en aurez profité. Répondez-moy donc. *Vn Juge qui a receu de l'argent d'une des parties pour rendre vn jugement en sa faveur, est-il obligé à le rendre ?* Vous venez de me dire que non, mon Pere. Je m'en doutois bien, dit-il ; vous l'ay je dit generalement ? Je vous ay dit qu'il n'est pas obligé de rendre, s'il a fait gagner le procez à celuy qui n'a pas bon droit. Mais quand on a bon droit, voulez-vous qu'on achette encore le gain de la cause qui est deu legitiment ? Vous n'avez pas de raison. Ne comprenez-vous pas que le Juge doit la justice, & qu'ainsi il ne la peut pas vendre : mais il ne doit pas l'injustice ; & qu'ainsi il peut en recevoir de l'argent. Aussi tous nos principaux Auteurs, comme Molina disp. 94. & 99. Reginaldus l. 50. n. 184. 185. 178. Filliutius tr. 31. n. 220. & 228. Escobar tr. 3. ex. 1. n. 21. & 23. Lessius lib. 2. c. 14. d. 8. n. 52. enseignent tous vniformément, *Qu'un Juge est bien obligé de rendre ce qu'il a receu pour faire justice, mais qu'il n'est jamais obligé à rendre ce qu'il a receu d'un homme en faveur duquel il a rendu vn arrest injuste.*

Le fus tout interdit par cette fantasque décision: & pendant que j'en desiderois les pernicieuses consequences, le Pere me preparoit vne autre question, & me dit: Répondez donc vne autrefois avec plus de circonspection. Le vous demande maintenant: *Vn homme qui se mesle de deviner, est-il obligé de rendre l'argent qu'il a gagné par cet exercice?* Ce qu'il vous plaira, mon Reverend Pere, luy dis je. Comment ce qui me plaira? Vrayement vous estes admirable! Il me semble de la façon que vous parlez, que la verité depende de nostre volonté. Le voy bien que vous ne trouveriez jamais celle-cy de vous mesme. Voyez donc resoudre cette difficulté là à Sanchez; mais aussi c'est Sanchez: Premièrement il distingue en sa Som. l. 2. c. 38. n. 24. 25. & 26. *Si ce devin ne s'est servi que de l'astrologie, & des autres moyens naturels; ou s'il a employé l'art diabolique. Car il dit qu'il est obligé de restituer en vn cas, & non pas en l'autre.* Ditez vous bien maintenant auquel? Il n'y a pas là de difficulté, luy di je. Le voy bien; repliqua-t'il, ce que vous voulez dire. Vous croyez qu'il doit restituer au cas qu'il se soit servi de l'entremise des demons? Mais vous n'y entendez rien: c'est tout au contraire. Voicy la resolution de Sanchez au mesme lieu: *Si ce devin n'a pris la peine & le soin de sçavoir par le moyen du diable ce qui ne se pouvoit sçavoir autrement: si nullam operam apposuit, vt arte diabolica sciret, il faut qu'il restitue; mais s'il a pris la peine, il n'y est point obligé.* Et d'où vient cela, mon Pere? Ne l'entendez vous pas, me dit-il? C'est parce qu'on peut bien deviner par l'art du diable, au lieu que l'astrologie est vn moyen faux. Mais, mon Pere, si le diable ne répond pas la verité; car il n'est guere plus veritable que l'astrologie, il faudra donc que le devin restitue par la mesme raison? Non pas toujours, me dit-il. *Dis-*

tinguo;

stinguo, dit Sanchez sur cela. Car si le devin est ignorant en l'art diabolique: si sit artis diabolicæ ignarus, il est obligé à restituer: mais s'il est habile sorcier, & qu'il ait fait ce qui est en luy pour sçavoir la verité, il n'y est point obligé: car alors la diligence d'un tel sorcier peut estre estimée pour de l'argent: *diligentia à mago apposita est pretio astimabilis*. Cela est de bon sens, mon Pere, luy dis je; car voilà le moyen d'engager les sorciers à se rendre sçavans & experts en leur art, par l'esperance de gagner du bien legitimelement selon vos maximes, en servant fidelement le public. Je croy que vous raillez, dit le Pere; cela n'est pas bien. Car si vous parliez ainsi en des lieux où vous ne fussiez pas connu, il pourroit se trouver des gens qui prendroient mal vos discours, & qui vous reprocheroient de tourner les choses de la Religion en raillerie. Je me defendrois facilement de ce reproche, mon Pere. Car ie croy que si on prend la peine d'examiner le veritable sens de mes paroles, on n'en trouvera aucune qui ne marque parfaitement le contraire, & peut-estre s'offrira-t'il vn jour dans nos entretiens l'occasion de le faire amplement paroistre. Ho, ho, dit le Pere, vous ne riez plus. Je vous confesse, luy dis-je; que ce soupçon, que je me voulusse raller des choses saintes, me seroit bien sensible comme il seroit bien injuste. Je ne le disois pas tout de bon, repartit le Pere: mais parlons plus serieusement. I'y suis tout disposé si vous le voulez, mon Pere, cela dépend de vous. Mais je vous avouë que j'ay esté surpris de voir, que vos Peres ont tellement estendu leurs soins à toutes sortes de conditions, qu'ils ont voulu mesme regler le gain legitime des sorciers. On ne sçautoit, dit le Pere, escrire pour trop de monde, ny particulariser trop les cas, ny repeter trop souvent les mesmes choses en differens livres. Vous le verrez bien par ce pas-

sage

Mon Pere, luy dis-je , je remettray à vne autre fois à vous declarer mon sentiment sur ce passage; & je ne vous diray presentement autre chose, sinon que puis-que vos maximes sont si vtilles, & qu'il est si important de les publier, vous devez continuer à m'en instruire. Car je vous assure que celui à qui je les envoie les fait voir à bien des gens. Ce n'est pas que nous ayons autrement l'intention de nous en servir, mais c'est qu'é-ffet nous pensons qu'il sera vtile que le monde en soit bien informé. Aussi me dit-il, vous voyez q̃ue je ne les cache pas; & pour continuer je pourray bien vous parler la premiere fois des douceurs & des commoditez de la vie; que nos Peres permettent pour rendre le salut aisé, & la devotion facile; afin qu'après avoir jusqu'icy ce qui touche les conditions particulieres, vous appreniez ce qui est general pour toutes; & qu'ainsi il ne vous manque rien pour vne parfaite instruction: Après que ce Pere m'eut parlé de la sorte, il me quitta: le suis, &c.

J'ay toujours oublié à vous dire, qu'il y a des Escobars de differentes impressions. Si vous en achetez, prenez de ceux de Lyon, où il y a à l'entrée vn image d'un Agneau, qui est sur vn livre scellé de sept sceaux, ou de ceux de Bruxelles de 1651. Comme ceux-là sont les derniers, ils sont meilleurs & plus amples que ceux des editions precedentes de Lyon des années 1644. & 1646. Depuis tout cecy on en a imprimé vne nouvelle edition à Paris chez Piget, plus exacte que toutes les autres. Mais on peut encore bien mieux apprendre les sentimens d'Escobar dans la grande Theologie Morale dont il y a déjà deux volumes in folio imprimez à Lyon. Ils sont très dignes d'estre vus pour connoistre l'horrible renversement que les Iesuites font de la Morale de l'Eglise.

H N E

NEVVIE'ME LETTRE.

De Paris c³ 3. Iuillet 1656.

MONSIEUR,

Je ne vous feray pas plus de compliment que le bon Pere m'en fit la dernière fois que je le vis. Aussitost qu'il m'apperceut; il vint à moy, & me dit en regardant dans vn livre qu'il tenoit à la main : *Qui vous ouvreroit le Paradis, ne vous obligeroit-il pas parfaitement? Ne donneriez vous pas les millions d'or pour en avoir vne clef, & entrer dedans quand bon vous sembleroit? Il ne faut point entrer en de si grands frais, en voicy vne, voire cent à meilleur compte.* Je ne sçavois si le bon Pere lisoit, ou s'il parloit de luy-mesme. Mais il m'osta de peine en disant : Ce sont les premières paroles d'un beau livre du P. Barry de nostre Société: car je ne dis jamais rien de moy-mesme. Quel livre, luy dis-je mon Pere? En voicy le titre, dit-il : *Le paradis ouvert à Philagie par cent deuotions à la Mere de Dieu, aisées à pratiquer.* Et quoy, mon Pere, chacune de ces deuotions aisées suffit pour ouvrir le ciel? Ouy, dit-il; voyez-le encore dans la suite des paroles que vous avez ouïes. : Tout autant de deuotions à la Mere de Dieu, que vous trouverez en ce livre, sont autant de clefs du ciel qui vous ouvriront le Paradis tout entier, pourveu que vous le pratiquiez: & c'est pourquoy il dit dans la conclusion, qu'il est content si on en pratique vne seule.

Apprenez-m'en donc quelque vne des plus faciles, mon Pere. Elles le sont toutes, répondit-il: par exemple, *saluer la sainte Vierge au rencontre de ses images; dire le petit chapelet des dix plaisirs de la Vierge; prononcer souvent le nom de Marie; donner commission aux Anges de* luy,

luy faire la reverence de nostre part, souhaitter de luy ba-
 isser plus d'Eglises, que n'ont fait tous les Monarques ense-
 mble; luy donner tous les matins le bon jour, & sur le tard le
 bon soir; dire tous les jours l'Ave Maria en l'honneur du
 cœur de Marie. Et il dit que cette devotion là, assure de
 plus d'obtenir le cœur de la Vierge. Mais mon Pere,
 luy di-je, c'est pourveu qu'on luy donne aussi le sien.
 Cela n'est pas necessaire, dit-il, quand on est trop at-
 taché au monde; écoutez-le: Cœur pour cœur, ce se-
 roit bien ce qu'il faut: mais le vostre est vn peu trop atta-
 ché, & tient vn peu trop aux creatures. Ce qui fait que je
 n'ose vous inviter à offrir aujourd'huy ce petit esclave que
 vous appelez vostre cœur. Et ainsi il se contente de l'Ave
 Maria, qu'il avoit demandé. Ce sont les devotions
 des pages 33. 59. 145. 156. 172. 258. & 420. de la premie-
 re edition. Cela est tout à fait commode, luy-dis-je;
 & je croy qu'il n'y aura personne de damné après cela:
 Helas, dit le Pere, je voy bien que vous ne sçavez pas
 jusqu'où va la dureté de cœur de certaines gens! Il y
 en a qui ne s'attacheroiét jamais à dire tous les jours
 ces deux paroles bon jour, bon soir; parce que cela ne se
 peut faire sans quelque application de memoire. Et
 ainsi il a fallu que le P. Barry leur aitourny des pra-
 tiques encore plus faciles, cōme d'avoir jour & nuit vn
 chapelet au bras en forme de brasselet, ou de porter sur soy
 vn rosaire, ou bien vne image de la Vierge. Ce sont là les
 devotions des pages 14. 326. & 447. Et puis dites que
 je ne vous fournis pas des devotions faciles pour acquerir
 les bonnes graces de Marie, comme dit le P. Barry p. 106.
 Voilà, mon Pere, luy-dis-je, l'extrême facilité. Aussi,
 dit-il, c'est tout ce qu'on a pû faire. Et je croy que
 cela suffira. Car il faudroit estre bien miserable, pour
 ne vouloir pas prendre vn moment en toute sa vie,
 pour mettre vn chapelet à son bras, ou vn rosaire dans

sa poche, & assurer par là son salut avec tant de certitude, que ceux qui en font l'épreuve, n'y ont jamais esté trompez, de quelque maniere qu'ils ayent vescu, quoy que nous conseillions de ne laisser pas de bien vivre. Je ne vous en rapporteray que l'exemple de la p. 34. d'une femme qui pratiquant tous les jours la dévotion de saluer les images de la Vierge, vécut toute sa vie en péché mortel, & mourut enfin en cét estat; & qui ne laissa pas d'estre sauvée par le merite de cette dévotion. Et comment cela, m'escriay-je? C'est, dit-il, que Nostre Seigneur la fit resusciter exprés. Tant il est seur qu'on ne peut perir quand on pratique quelque vne de ces dévotions.

En verité, mon Pere, je sçay que les dévotions à la Vierge sont vn puissant moyen pour le salut; & que les moindres sont d'un grand merite quand elles partent d'un mouvement de foy & de charité, cōme dans les saints qui les ont pratiquées; mais de faire accroire à ceux qui en vsent sans changer leur mauvaise vie, qu'il se convertiront à la mort, ou que Dieu les resuscitera, c'est ce que je trouve bien plus propre à entretenir les pecheurs dans leurs desordres par la fausse paix que cette confiance téméraire apporte, qu'à les en retirer par vne veritable conversion que la grace seule peut produire. *Qu'importe, dit le Pere, par où nous entrions dans le paradis, moyenant que nous y entrions, cōme dit sur vn semblable sujet nostre célèbre P. Binet qui a esté nostre Provincial, en son excellent livre de la marque de predestination n. 31. p. 130, de la 15. edition: Soit de bond ou de volée. que nous en chant. il, pourveu que nous prenions la ville de gloire, comme dit encore ce Pere au mesme lieu? l'avoue, luy dis-je, que cela n'importe; mais la question est de sçavoir si on y entrera. La Vierge, dit-il, en répond, Voyez le dans les dernieres*

nieres lignes du livre du P. Barry : *S'il arrivoit qu'à la mort l'ennemy eust quelque pretention sur vous, & qu'il y eust du trouble dans la petite republique de vos pensées, vous n'avez qu'à dire que Marie répond pour vous, & que c'est à elle qu'il faut s'adresser.*

Mais, mon Pere, qui voudroit pousser cela, vous embarrasseroit. Car enfin qui nous a assuré que la Vierge en répond ? Le P. Barry, dit-il ; en répond pour elle p. 465. *Quant au profit & bon-heur qui vous en revientra, je vous en répond, & me rends plege pour la bonne Mere.* Mais, mon Pere, qui répondra pour le P. Barry ? Comment, dit le Pere ? il est de nostre Compagnie. Et ne sçavez-vous pas encore, que nostre Societé répond de tous les livres de nos Peres ? Il faut vous apprendre cela : il est bon que vous le sçachiez. Il y a vn ordre dans nostre Societé par lequel il est défendu à toutes sortes de libraires d'imprimer aucun ouvrage de nos Peres sans l'approbation des Theologiens de nostre Compagnie, & sans la permission de nos Supérieurs. C'est vn-reglement fait par Henry III. le 10. May 1583. & confirmé par Henry IV. le 20. Decembre 1603. & par Louis XIII. le 14. Fevrier 1612. De sorte que tout nostre corps est responsable des livres de chacun de nos Peres. Cela est particulier à nostre Compagnie. Et d'où vient qu'il ne sort aucun ouvrage de chez nous, qui n'ait l'esprit de la Societé. Voilà ce qu'il estoit à propos de vous apprendre. Mon Pere, luy dis-je, vous m'avez fait plaisir, & je suis fâché seulement de ne l'avoir pas sçeu plutôt. Car cette connoissance engage à avoir bien plus d'attention pour vos auteurs. Je l'eusse fait, dis-il, si l'occasion s'en fust offerte ; mais profitez-en à l'avenir, & continuons nostre sujet.

Je croy vous avoir ouvert des moyens d'assurer son

salut assez faciles, assez seurs, & en assez grand nombre : mais nos Pères souhaitteroient bien qu'on n'en demeurast pas à ce premier degré; où l'on ne fait que ce qui est exactement nécessaire pour le salut. Comme ils aspirent sans cesse à la plus grande gloire de Dieu, ils voudroient élever les hommes à vne vie plus pieuse. Et parce que les gens du monde sont d'ordinaire détournés de la devotion par l'estrange idée qu'on leur a donnée, nous avons crû qu'il estoit d'une extrême importance de détruire ce premier obstacle. Et c'est en quoy le P. le Moynes a acquis beaucoup de reputation par le livre de LA DEVOTION AISEE, qu'il a fait à ce dessein. C'est là qu'il fait vne peinture tout à fait charmante de la devotion. Jamais personne ne la connoît comme luy. Apprenez-le par les premières paroles de cet ouvrage : *La vertu ne s'est encore monstrée à personne : on n'en a point fait de portrait qui luy ressemble. Il n'y a rien d'étrange qu'il y ait eu si peu de presse à grimper sur son rocher. On en a fait vne fâcheuse, qui n'ayme que la solitude : on luy a associé la douleur & le travail ; & enfin on l'a faite ennemie des divertissemens & des jeux, qui sont la fleur de la joye, & l'assaisonnement de la vie, c'est ce qu'il dit. p.92.*

Mais, mon Pere, je sçay bien au moins qu'il y a de grands saints dont la vie a esté extrêmement austere. Cela est vray: dit-il ; mais aussi il s'est toujours veu des saints polis, & des devots civilisez, selon ce Pere, p.191. Et vous verrez p.86. que la difference de leurs mœurs vient de celle de leurs humeurs, Escoutez le. *Je ne nie pas qu'il ne se voye des devots qui sont passés & melancholiques de leur complexion, qui aiment le silence & la retraite, & qui n'ont que du flegme dans les veines, & de la terre sur le visage. Mais il s'en voit assez d'autres qui d'une complexion plus heureuse, & qui ont abondance de*
cette

cette humeur douce & chaude, de ce sang benin & rectifié qui fait la joye.

Vous voyez delà que l'amour de la retraite & du silence n'est pas commun à tous les devots ; & que comme je vous le disois, c'est l'effet de leur complexion, plutôt que de la pieté. Au lieu que ces mœurs austères dont vous parlez, sont proprement le caractère d'un sauvage & d'un farouche. Aussi vous le verrez placées entre les mœurs ridicules & brutales d'un fou melancholique, dans la description que le P. le Moyne en a faite au 7. livre de ses peintures Morales. En voicy quelques traits : Il est sans yeux pour les beautés de l'art & de la nature. Il croiroit s'estre chargé d'un fardeau incommode, s'il avoit pris quelque matiere de plaisir pour soy. Les jours de festes il se retire parmy les morts. Il s'aime mieux dans un tronc d'arbre, ou dans une grotte, que dans un palais, ou sur un throsne. Quant aux affronts & aux injures, il y est aussi insensible que s'il avoit des yeux & des oreilles de statue. L'honneur & la gloire sont des idoles qu'il ne connoist point, & pour lesquels il n'a point d'encens à offrir. Une belle personne luy est un spectre ; & ces visages imperieux & souverains, ces agreables tyrans qui font par tout des esclaves volontaires & sans chaines, ont le mesme pouvoir sur ses yeux, que le soleil sur ceux des hiboux, &c.

Mon Reverend Pere, je vous assure que si vous ne m'aviez dit que le P. le Moyne est l'auteur de cette peinture, j'aurois dit que c'eust esté quelque impie qui l'auroit faite à dessein de tourner les saints en ridicules. Car si ce n'est là l'image d'un homme tout à fait détaché de sentimens auxquels l'Evangile oblige de renoncer, je confesse que je n'y entends rien. Voyez donc, dit-il, combien vous vous y connoissez peu : car ce sont là des traits d'un esprit foible & sauvage,

qui n'a pas les affections honnestes & naturelles qu'il devroit avoir, comme le P. le Moyne le dit dans la fin de cette description. C'est par ce moyen qu'il enseigne la vertu & la Philosophie Chrestienne, selon le dessein qu'il en avoit dans cet ouvrage, comme il le declare dans l'advertissement. Et en effet on ne peut nier que cette methode de traiter de la devotion, n'agrée tout autrement au monde, que celle dont on se servoit avant nous. Il n'y a point de comparaison, luy dis-je, & je commence à esperer que vous me tiendrez parole. Vous le verrez bien mieux dans la suite, dit-il : je ne vous ay encore parlé de la pieté qu'en general. Mais pour vous faire voir en détail combien nos Peres en ont osté de peines; n'est-ce pas vne chose bien pleine de consolatiō pour les ambitieux, d'apprendre qu'ils peuvent conserver vne veritable devotion, avec vn amour desordonné pour les grandeurs? Et quoy, mō Pere, avec quelque excès qu'ils les recherchent? Ouy, dit-il; car ce ne seroit toujours que peché veniel, à moins qu'on desirast les grandeurs pour offenser Dieu ou l'Estat plus commodement. Or les pechez veniels n'empeschent pas d'estre devot; puisque les plus grāds saints n'en sont pas exempts. Escoutez donc Escobar tr. 2. ex. 2. n. 17. *L'ambition, qui est vn appetit desordonné des charges & des grandeurs, est de soy mesme vn peché veniel: mais quand on desire ces grandeurs pour nuire à l'Estat, ou pour avoir plus de commodité d'offenser Dieu, ces circonstances exterieures le rendent mortel.*

Cela est assez commode, mon Pere. Et n'est-ce pas encore, continua-t'il, vne doctrine bien douce pour les avares, de dire comme fait Escobar au tr. 5. ex. 5. n. 154. *Je scay que les riches ne pechent point mortellement, quand ils ne dōnent point l'aumosne de leur superflu dans les grandes neceßitez des pauyres: Scio in gravi paupe-*

rum

rum necessitate divites non dando superflua, non peccare mortaliter. En verité, luy dis-je, si cela est, je voy bié que je ne me connois guere en pechez. Pour vous le monstrier encore mieux, dit-il, ne pensez vous pas que la bonne opinion de soy-mesme, & la complaisance qu'on a pour ses ouvrages est vn peché des plus dangereux ? Et ne serez-vous pas bien surpris si je vous fais voir, qu'encore mesme que cette bonne opinion soit sans fondement, c'est si peu vn peché, que c'est au contraire vn don de Dieu ? Est-il possible, mon Pere ? Ouy, dit-il ; & c'est ce que nous a appris nostre grand P. Garasse dans son livre François intitulé : *Somme des veritez capitales de la Religion* p.2.p.419. C'est vn effet, dit-il, de justice commutative, que travail honnestesoit recompensé ou de loüange, ou de satisfaction.

Quand les bons esprits font vn ouvrage excellent, ils sont justement recompensez par les loüanges publiques. Mais quand vn pauvre esprit travaille beaucoup pour ne rien faire qui vaille, qu'il ne peut ainsi obtenir de loüanges publiques, afin que son travail ne demeure pas sans recompense. Dieu luy endonne vne satisfaction personnelle, qu'on ne peut luy envier sans vne injustice plus que barbare. C'est ainsi que Dieu qui est juste, donne aux grenouilles de la satisfaction de leur chant.

Voilà, luy dis je de belles decisions en faveur de la vanité, del'ambition, & de l'avarice. Et l'envie, mon Pere, sera-t'elle plus difficile à excuser ? Cecy est delicat, dit le Pere. Il faut vser de la distinction du Pere Bauny dans sa Somme des peches. Car son sentiment c.7. p. 127. de l. 5. & 6. edition, est que l'envie du bien spirituel du prochain est mortelle, mais que l'envie du bien temporel n'est que venielle. Et par quelle raison, mon Pere ? Escoutez là, me dit-il. Car le bien qui se trouve es choses temporelles, est si mince, & de si peu de conse-

H § quence

quence pour le ciel, qu'il est de nulle consideration devant Dieu & ses saints. Mais, mon Pere, si ce bien est si mince & de si petite consideration, comment permettez-vous de tuer les hommes pour le conserver? Vous prenez mal les choses, dit le Pere: on vous dit que le bien est de nulle consideration devant Dieu, mais non pas devant les hommes. Je ne pensois pas à cela, luy dis-je, & j'espere que par ces distinctions, là il ne restera plus de pechez mortels au monde. Ne pensez pas cela, dit le Pere; car il y en a qui sont toujours mortels de leur nature, comme par exemple la paresse.

O mon Pere, luy dis-je, toutes les commoditez de la vie sont donc perdues? Attendez, dit le Pere, quand vous aurez veu la definition de ce vice qu'Escobar en donne tr. 2. ex. 2. nu. 81. peut-estre en jugerez-vous autrement: escoutez-la: *La paresse est vne tristesse de ce que les choses spirituelles sont spirituelles, comme seroit de s'affliger de ce que les sacemens sont la source de la grace. Et c'est vn peché mortel.* O mon Pere, luy dis-je, je ne croy pas que personne se soit jamais avisé d'estre paresseux en cette sorte. Aussi, dit le Pere. Escobar dit ensuite n. 105. *J'avouë qu'il est bien rare que personne tombe jamais dans le peché de paresse.* Comprenez-vous bien par là combien il importe de bien definir les choses? Oui, mon Pere, luy dis-je; & je me souviens sur cela de vos autres definitions de l'assassinat, du guet-apend, & des biens superflus. Et d'où vient, mon Pere, que vous n'estendez pas cette methode à toute sorte de cas, pour donner à tous les pechez des definitions de vostre façon; afin qu'on ne pechast plus en satisfaisant ses plaisirs.

Il n'est pas toujours necessaire, me dit-il, de changer pour cela les definitions des choses. Vous l'allez voir sur le sujet de la bône chere, qui passe pour vn des plus

plus grands plaisirs de la vie, & qu'Eſcobar permet en cette ſorte num. 102. dans la pratique de noſtre Societé. Eſt il permis de boire & manger tout ſon ſaoul ſans neceſſité & pour la ſeule volupté ? On y certainement ſelon Sanchez, pourveu que cela ne nuise point à la ſanté; parce qu'il eſt permis à l'appetit naturel de jouir des actions qui luy ſont propres. *An comedere & bibere uſque ad ſatiatatem abſque neceſſitate ob ſolam voluptatem, ſit peccatum? Cum Sanctio negativè reſpondeo, modo non obſit valetudini: quia licitè poteſt appetitus naturalis ſuis actibus frui.* O mon Pere, luy diſ-je, voilà le paſſage le plus complet, & le principe le plus achevé de toute voſtre Morale; & dont on peut tirer d'auiſi commodés conſeſſions. Et quoy la gourmandiſe n'eſt donc pas meſme vn peché veniel ? Non pas, dit-il, en la maniere que je viens de dire: mais elle ſeroit peché veniel ſelon Eſcobarn. 56. *ſi ſans aucune neceſſité on ſ'egorgeoit de boire & de manger juſqu'à vomir 2 Si qui ſe uſque ad vomitum ingurgitet.*

Cela ſuffit ſur ce ſujet; & je veux maintenant vous parler des facilitez que nous avons apportées pour faire éviter les pechez dans les converſations & dans les intrigues du monde. Vne choſe des plus embarraſſantes qui ſ'y trouve, eſt d'éviter le menſonge; & ſur tout quand on voudroit bien faire accroire vne choſe fauſſe. C'eſt à quoy ſert admirablement noſtre doctrine des equivoques, par laquelle il eſt permis uſer des termes ambigus, en les faiſant entendre en vn autre ſens qu'on ne les entend ſoy meſme, comme dit Sanchez Op. Mor. p. 2. l. 3. c. 6. n. 13. Je ſçay cela, mon Pere, iy diſ-je, Nous l'avons tant publié, continua-t'il, qu'à la fin tout le monde en eſt inſtruit. Mais ſçavez-vous bien comment il faut faire quand on ne trouve point de mots equivoques ? Non, mon Pere. Je m'en

[dou-

doutois bien, dit-il; cela est nouveau; c'est la doctrine des restrictions mentales. Sanchez la donne au mesme lieu: *On peut jurer, dit-il, qu'on n'a pas fait vne chose, quoy qu'on l'ait faite effectivement, en entendant en soy mesme, qu'on ne l'a pas faite vn certain jour, ou avant qu'on fust né, ou sous-entendant quelqu'autre circonstance pareille, sans que les paroles dont on se sert, ayent aucun sens qui le puisse faire connoistre. Et cela est fort commode en beaucoup de rencontres, & est toujours tres-juste. quand cela est necessaire ou utile pour la santé, l'honneur, ou le bien.*

Comment, mon Pere, & n'est-ce pas vn mensonge, & mesme vn parjure? Non dit le Pere; Sanchez le prouve au mesme lieu, & nostre Pere Filliutius aussi tr. 25. c. 11. n. 331, parce, dit-il, que c'est l'intention qui regle la qualité de l'action. Et il y donne encore nu. 328. vn autre moyen plus seur d'éviter le mensonge. C'est qu'après avoir dit tout haut: *Je jure que je n'ay point fait cela.* on ajoute tout bas, *aujourd'huy*: ou qu'après avoir dit tout haut, *je jure*; on dise tout bas, *que je dis*, & que l'on continuë ensuite tout haut, *que je n'ay point fait cela.* Vous voyez bien que c'est dire la verité. Je l'auouë, luy dis-je; mais nous trouverions peut-estre que c'est dire la verité tout bas, & vn mensonge tout haut: outre que je craindrois que bien des gens n'eussent pas assez de presence d'esprit pour se servir de ces methodes. Nos Peres, dit-il, ont enseigné au mesme lieu en faveur de ceux qui ne scauroient pas vser de ces restrictions, qu'il leur suffit pour ne point mentir, de dire simplement *qu'ils n'ont point fait ce qu'ils ont fait*, pourveu qu'ils ayent en general l'intention de donner à leurs discours le sens qu'un habile homme y donneroit.

Dites la verité: il nous est arrivé bien des fois d'estre

estre embarrassé manque de ceste connoissance? Quelquefois, luy dis-je. Et n'auoüerez vous pas de mesme, continua-t'il, qu'il seroit souuent bien commode d'estre dispensé en conscience de tenir de certaines paroles qu'on donne? Ce seroit, luy dis-je, mon Pere, la plus grade commodité du monde! Escoutez, donc Escobar au tr. 3. ex. 3. n. 48. où il donne cette regle generale: *Les promesses n'obligent point intention de s'obliger en les faisant.* Or il n'arrive guere qu'on ait cette intention, à moins que l'on les confirme par serment, ou par contract; de sorte que quand on dit simplement, *je le feray*, on entend qu'on le fera si l'on ne change de volonté. Car on ne veut pas se priver par là de sa liberté. Il en donne d'autres que vous y pouvez voir vous mesme; & il dit à la fin, que tout cela est pris de Molina, & de nos autres auteurs: *omnia ex Molina; & alijs*: & ainsi on n'en peut pas douter.

O mon Pere, luy dis-je, je ne sçavois pas que la direction d'intention eust la force de rendre les promesses nulles! Vous voyez, dit le Pere, que voilà vne grande facilité pour le commerce du monde. Mais ce qui nous a donné le plus de peine, a esté de regler les conversations entre les hommes & les femmes; car nos Peres sont plus reservez sur ce qui regarde la chasteté. Ce n'est pas qu'ils ne traitent des questions assez curieuses, & assez indulgentes; & principalement pour les personnes mariées, ou fiancées. J'appris sur cela les questions les plus extraordinaires qu'on puisse s'imaginer. Il m'en donna dequoy remplir plusieurs lettres: mais je ne veux pas seulement en marquer les citations; parce que vous faites voir mes Lettres à toutes sortes de personnes. & je ne voudrois pas donner l'occasion de cette lecture à ceux qui n'y cherchoient que leur divertissement.

La seule chose que je puis vous marquer de ce qu'il me monstra dans leurs livres, même François, est ce que vous pouvez voir dans la Somme des pechez du P. Bauny p. 165. de certaines petites privautez qu'il y explique, 'pourveu qu'on dirige bien son intention comme à passer pour galand: & vous serez surpris d'y trouver p. 148. vn principe de Morale touchant le pouvoir qu'il dit que les filles ont de disposer de leur virginité sans leurs parens; voicy les termes: *Quand cela se fait du consentement de la fille, quoi que le pere ait sujet de s'en plaindre, ce n'est pas neantmoins que ladite fille, ou celui à qui elle s'est prostituée, luy ayant fait aucun tort, ou violé pour son égard la justice: car la fille est en possession de sa virginité, aussi bien que de son corps; elle en peut faire ce que bon luy semble, à l'exclusion de la mort ou du retranchement de ses membres.* Jugez par là du reste. Je me souviés sur cela d'un passage d'un Poëte payen qui a esté meilleur Casuiste que ces Peres; puis qu'il a dit que la virginité d'une fille ne luy appartient pas toute entiere; qu'une partie appartient au pere, & l'autre à la mere, sans lesquels elle n'en peut disposer même pour le mariage. Et ie doute qu'il y ait aucun Juge qui ne prenne pour une løy le contraire de cette maxime du P. Bauny.

Voilà tout ce que je puis dire de tout ce que j'entendis, & qui dura si long-temps que je fus obligé de prier enfin le Pere de changer de matiere. Il le fit, & m'entretint de leurs reglemens pour les habits des femmes en cette sorte: Nous ne parlerons point, dit-il, de celles qui auroient l'intention impure; mais pour les autres Escobar dit au tr. 1. ex. 8. n. 5. *si on se pare sans mauvaise intention; mais seulement pour satisfaire l'inclination naturelle qu'on a à la vanité: ob naturalem fastus inclinationem: ou ce n'est qu'un peché veniel, ou ce n'est point peché du tout.* Et le P. Bauny en la Somme des

des pechez c.46.p.1094.dit, que bien que la femme eust connoissance du mauvais effet que sa diligence à se parer opereroit & au corps & en l'ame de ceux qui la contemploient ornée de riches & precieux habits, qu'elle ne peche-
roit neantmoins en s'en servant. Et il cite entr'autres nostre P.Sanchez pour estre de mesme avis.

Mais, mon Pere, que répondent donc vos auteurs aux passages de l'Escripture, qui parlent avec tant de vehemence contre les moindres choses de cette sorte? Lessius, dit le Pere, y a doctement satisfait, de just. l.4. c.4. d.14.n.114. en disant : Que ces passages de l'Escripture n'estoient des preceptes qu'à l'égard des femmes de ce temps-là, pour donner par leur modestie vn exemple d'edification aux payens. Et d'où a-t'il pris cela, mon Pere? Il n'importe pas d'où il l'ait pris ; Il suffit que les sentimens de ces grands hommes-là sont toujours probables d'eux-mesmes. Mais le P.le Moyne a apporté vne moderation à cette permission generale : car il ne le veut point du tout souffrir aux vieilles : c'est dans sa devotion aisée, & entr'autres p 127.157.163. La jeunesse, dit-il, peut estre parée du droit naturel. Il peut estre permis de se parer en vn âge qui est la fleur & la verdure des ans. Mais il en faut demeurer là : le contretemps seroit estrange de chercher des roses sur la neige. Ce n'est qu'aux estoiles qu'il appartient d'estre toujours au bal ; parce qu'elles ont le don de jeunesse perpetuelle. Le meilleur donc en ce point seroit de prendre conseil de la raison, & d'un bon miroir ; de se rendre à la bien seance & à la necessité ; & de se retirer quand la nuit approche. Cela est tout à fait judicieux, luy dis-je. Mais continua-t'il, afin que vous voyez combié nos Peres ont eu soin de tout, je vous diray que donnant permission aux femmes de jouer, & voyant que cette permission leur seroit souvent inutile, si on ne leur donoit aussi le moyé d'avoir de quoy

dequoy jouer, ils ont estably vne autre maxime en leur faveur qui se voit dans Escobar au chap. du larcin tr. 1. ex. 9. n. 13. *vne femme, dit-il, peut jouer, & prendre pour cela de l'argent à son mary.*

En verité, mon Pere, cela est bien achevé. Il y a bié d'autres choses neantmoins, dit le Pere: mais il faut les laisser pour parler des maximes plus importantes, qui facilitent l'usage des choses saintes, comme par exemple, la maniere d'assister à la Messe. Nos grands Theologiens, Gaspar Hurtado de sacr. to. 2. d. 5. dist. 2. & Coninch. q. 83. a. 8. n. 197. ont enseigné sur ce sujet, *Qu'il suffit d'estre present à la Messe de corps, quoy qu'on soit absent d'esprit; pourveu qu'on demeure dans vne contenance respectueuse exterieurement.* Et Vasquez passe plus avant: car il dit, *Qu'on satisfait au precepte d'ouïr la Messe, encore mesme, qu'on ait l'intention de n'en rien faire.* Tout cela est aussi dans Escobar tr. 1. ex. 11. n. 74. & 107. & encore au tr. 1. n. 116. où il l'explique par l'exemple de ceux qu'on meine à la Messe par force, & qui ont l'intention expresse de ne la point entendre. Vrayement, luy dis-je, je ne le croirois jamais, si vn autre me le disoit. En effet, dit-il, cela a quelque besoin de l'autorité de ces grands hommes; aussi bien que ce que dit Escobar au tr. 1. ex. 11. n. 31. *Qu'une méchante intention, comme de regarder des femmes avec vn desir impur, jointe à celle d'ouïr la Messe comme il faut, n'empesche pas qu'on n'y satisfasse: nec obest alia prava intentio, vt asspicendi libidinosæ feminas.*

Mais on trouve encore vne chose commode dans nostre sçavant Turrianus, select. p. 2. d. 16. dub. 7. *qu'on peut ouïr la moitié d'une Messe d'un Prestre, & ensuite vne autre moitié d'un autre; & mesme qu'on peut ouïr d'abord la fin de l'une, & ensuite le commencement d'une autre.* Et je vous diray de plus qu'on a permis

encoq

Encore d'oûir deux moities de Messe en mesme temps de deux differens Prestres, lors que l'un commence la Messe, quand l'autre en est à l'elevation, parce qu'on peut avoir l'attention à ces deux costez à la fois, & que deux moities de Messe font vne Messe entiere : *Dua medietates vnam missam constituunt.* C'est ce qu'ont decidé nos Peres Bauny tr. 6. q. 9. p. 312. Hurtado de sacr. to. 2. de Missa d. 5. diff. 4. Azorius p. 1. l. 7. cap. 3. q. 3. Escobar tr. 1. ex. 11. n. 73. dans le chap. de la pratique pour oûir la Messe selon nostre Societé. & vous verrez les consequences qu'il en tire dans ce mesme livre des éditions de Lyon des années 1644. & 1646. en ces termes : De là je conclus que vous pouvez oûir la Messe en tres-pen de temps : si par exemple, vous rencontrez quatre Messes à la fois qui soyent tellement assorties, que quand l'une commence, l'autre soit à l'Evangile, vne autre à la consecration, & la derniere à la communion. Certainement, mon Pere, on entendra la Messe dans Nostre Dame en un instant par ce moyen. Vous voyez donc, dit-il, qu'on ne pouvoit pas mieux faire pour faciliter la maniere d'oûir la Messe.

Mais je veux vous faire voir maintenant comment on a adouci l'usage des sacremens, & sur tout de celui de la penitence. Car c'est là où vous verrez la derniere benignité de la conduite de nos Peres : & vous admirerez que la devotion qui estonnoit tout le monde, ait pû estre traitée par nos Peres avec vne telle prudence, qu'ayant abbatu cet épouvantail que les demons avoient mis à sa porte ; ils l'ayent rendu plus facile que le vice, & plus aisée que la volupé ; en sorte que le simple viure est incomparablement plus mal aisé que le bien viure, pour vser des termes du P. le Moigne p. 244. & 291. de la devotion aisée. N'est-ce pas là un merveilleux changement ? En vérité, luy-dis-je, mon
I Pere,

Pere ; je ne puis m'empêcher de vous dire ma pensée. Je crains que vous ne preniez mal vos mesures, & que cette indulgence ne soit capable de choquer plus de monde que d'en attirer. Car la Messe, par exemple, est vne chose si grande & si sainte, qu'il suffiroit pour faire perdre à vos auteurs toute creance dans l'esprit de plusieurs personnes, de leur monstrier de quelle maniere ils en parlent. Cela est bien vray, dit le Pere, à l'égard de certaines gens : mais ne sçavez-vous pas que nous-nous accommodons à toute sorte de personnes. Il semble que vous ayez perdu la memoire de ce que je vous ay dit si souvent sur ce sujet. Je veux donc vous entretenir la premiere fois à loisir, en differant pour cela nostre entretien des adoucissements de la confession. Je vous le feray si bien entendre que vous ne l'oublierez jamais. Nous-nous separâmes là dessus ; & ainsi je m'imagine que nostre premiere conversation sera de leur Politique. Je suis, &c.

DIXIESME LETTRE.

De Paris ce 2. Aoust 1656.

M O N S I E U R ,

Cen'est pas encore icy la Politique de la Societé ; mais c'en est vn des plus grands principes. Vous y verrez les adoucissements de la Confession, qui sont assurément le meilleur moyen que ces Peres ayent trouvé pour attirer tout le monde, & ne rebuter personne. Il falloit sçavoir cela avant que de passer outre. Et c'est pourquoy le Pere trouva à propos de m'en instruire en cette sorte.

Vous avez veu, me dit-il, par tout ce que je vous ay dit jusques icy, avec quel succès nos Peres ont travaillé

vaillé à d'écourir par leur lumière, qu'il y a vn grand nombre de choses permises qui passoyent autrefois pour defenduës; mais par ce qu'il reste encore des pechez qu'on n'a pû excuser, & que l'vnique remède en est la Confession, il a esté bien necessaire d'en adoucir les difficultez, par les voyes que j'ay maintenant à vous dire. Et ainsi après vous avoir monstré dans toutes nos conversations precedentes comment on a soulagé les scrupules qui troubloyent les consciences, en faisant voir que ce qu'on croyoit mauvais ne l'est pas, il reste à vous monstrer en celle-cy la maniere d'expiet facilement ce qui est veritablement peché, en rendant la Confessio aussi aisée qu'elle estoit difficile autrefois. Et par quel moyen, mon Pere? C'est, dit-il, par ces subtilitez admirables, qui sont propres à nostre Compagnie; & que nos Peres de Flandres appellent dans l'image de nostre premier siecle l. 3. or. 1. p. 401. & l. 1. c. 2. *de pieuses & saintes finesse; & vn saint artifice de devotion: Piam & religiosam calliditatem: & pietatis solertiam*, au l. 3. c. 8. C'est par le moyen de ces inuentions que les crimes s'expiet aujourd'huy alacrius, avec plus d'alegresse & d'ardeur qu'ils ne se commettoient autrefois: en sorte que plusieurs personnes effacent leurs taches aussi promptement qu'ils les contractent: *Plurimi vix citius maculas contrahunt. quàm eluunt*, comme il est dit au mesme lieu. Apprenez moy donc je vous prie, mon Pere, ces finesse si salutaires. Il y en a plusieurs, me dit-il, car comme il se trouve beaucoup de choses penibles dans la Confession, on a apporté des adoucisse mens à chacune. Et parce que les principales peines qui s'y rencontrent, sont, la honte de confesser de certains pechez, le soin d'en exprimer les circonstances, la penitence qu'il en faut faire, la resolution de n'y plus tom-

ber, la fuite des occasions prochaines qui y engagent, & le regret de les avoir commis, j'espere vous montrer aujourd'huy qu'il ne reste presque rien de facheux en tout cela, tant on a eu soin d'oster toute l'amertume & toute l'aigreur d'un remede si necessaire.

Car pour commencer par la peine qu'on a de confesser de certains pechez, comme vous n'ignorez pas qu'il est souvent assez important de se conserver dans l'estime de son Confesseur, n'est-ce pas une chose bien commode de permettre, comme font nos Peres, & entr'autres Escobar, qui cite encore Suarez tr. 7. 2. 4. n. 135. d'avoir deux Confesseurs: l'un pour les pechez mortels; & l'autre pour les veniels, afin de se maintenir en bonne reputation aupres de son Confesseur ordinaire: *Vti bonam famam apud ordinarium tueatur: pourveu qu'on ne prenne pas de la occasion de demeurer dans le peché mortel.* Et il donne en suite un autre subtil moyen pour se confesser d'un peché mesme à son Confesseur ordinaire, sans qu'il s'apperçoive qu'on l'a commis depuis la derniere confession. C'est, dit-il, de faire une confession generale, & de confondre ce dernier peché avec les autres dont on s'accuse en gros. Il dit encore la mesme chose princ. ex. 2. n. 73. Et vous avouerez je m'assure, que cette decision du P. Bauny Theol. mor. tr. 4. q. 15. p. 137. soulage encore bien la honte qu'on a de confesser ses recheütes: *Que hors de certaines occasions, qui n'arrivent que rarement, le Confesseur n'a pas droit de demander si le peché dont on s'accuse est un peché d'habitude; & qu'on n'est pas obligé de luy répondre sur cela, parce qu'il n'a pas droit de donner à son penitent la honte de declarer ses recheütes frequentes.*

Comment, mon Pere, j'aymerois autant dire qu'un medecin n'a pas droit de demander à son malade s'il

y a

ya long temps qu'il a la fièvre. Les pechez ne sont-ils pas tous differens selon les differentes circonstances ; & le dessein d'un veritable penitent ne doit-il pas estre d'exposer tout l'estat de sa conscience à son Confesseur avec la mesme sincerité & la mesme ouverture de cœur que s'il parloit à Iesus - Christ, dont le Prestre tient la place ? Or n'est-on pas bien éloigné de cette disposition, quand on cache ses recheutes frequentes, pour cacher la grandeur de son peché ? Je vis le bon Pere embarrassé la dessus : de sorte qu'il pense eluder cette difficulté plustost qu'à la resoudre, en m'apprennant vne autre de leurs regles, qui establit seulement vn nouveau desordre, sans justifier en aucune sorte cette decision du P. Bauny, qui est à mon sens vne de leurs plus pernicieuses maximes, & des plus propres à entretenir les vicieux dans leurs mauvaises habitudes. Je demeure d'accord, me dit-il, que l'habitude augmente la malice du peché ; mais elle n'en change pas la nature : & c'est pourquoy on n'est pas obligé à s'en confesser selon la regle de nos Peres, qu'Escobar rapporte princ. ex. n. 39. *Qu'on n'est obligé de confesser que les circonstances qui changent l'espece du peché, & non pas celles qui l'aggravent.*

C'est selon ceste regle que nostre Pere Granados dit, in 5. par. cont. 7. tr. 9. n. 22. *que si on a mangé de la viande en caresme, il suffit de s'accuser d'avoir rompu ie jeusne, sans dire si c'est en mangeant de la viande, ou en faisant deux repas maigres.* Et selon nostre Pere Reginaldus tr. 1. l. 6. c. 4. n. 114. *vn Devin qui s'est servy de l'art diabolique, n'est pas obligé à declarer cette circonstance; mais il suffit de dire qu'il s'est meslé de deviner, sans exprimer si c'est par la chiromancie, ou par vn pacte avec le demon.* Et Fagundez de nostre Societé p. 2. l. 4. c. 3. n. 17. dit aussi : *Le rape n'est pas vne circonstance qu'on soie*

venu de découvrir quand la fille y a consenty. Nostre Pere Escobar rapporte tout cela au mesme lieu n. 41. 61. 62. avec plusieurs autres decisions assez curieuses des circonstances qu'on n'est pas obligé de confesser. Vous pouvez les y voir vous mesme. Voilà, luy dis-je, des artifices de devotion bien accommodans.

Tout cela neanmoins, dit-il, ne seroit rien, si on n'avoit de plus adoucy la penitence, qui est vne des choses qui éloignoit davantage de la Confession. Mais maintenant les plus delicats ne la sçauroyent plus apprehender, après ce que nous avons soustenu dans nos theses du college de Clermont: *Que si le Confesseur impose vne penitence convenable, convenientem, & qu'on ne veuille pas neantmoins l'accepter, on peut se retirer en renonçant à l'absolution & à la penitence imposée.* Et Escobar dit encore dans la pratique de la penitence selon nostre Societé tr. 7. ex. 4. n. 188. *Que si le penitent declare qu'il veut remettre a l'autre monde à faire penitence, & souffrir en purgatoire toutes les peines qui luy sont deuës, alors le Confesseur doit luy imposer vne penitence bien legere pour l'integrité du Sacrement, & principalement s'il reconnoist qu'il n'en accepteroit pas vne plus grande.* Je croy, luy dis-je, que si cela estoit on ne devroit plus appeller la confession le sacrement de penitence. Vous avez tort, dit-il, car au moins on en donne toujours quelque vne pour la forme. Mais, mon Pere, jugez vous qu'un homme soit digne de recevoir l'absolution, quand il ne veut rien faire de penible pour expier ses offenses? Et quand des personnes sont en cet estat, ne devriez-vous pas plustost leur retenir leurs pechez, que de leur remettre? Avez-vous l'idée veritable de l'estendue de vostre ministère; & ne sçavez-vous pas que vous y exercez le pouvoir de lier & délier? Croyez vous qu'il soit permis de donner l'ab-

solu-

solution indifferemment à tous ceux qui la deman-
 dent, sans reconnoître auparavant si Iesus Christ dé-
 lie dans le ciel ceux que vous déliez sur la terre. Hé
 quoy, dit le Pere, pensez-vous que nous ignorions
 que le Confesseur doit se rendre juge de la disposition de son
 penitent, tant parce qu'il est obligé de ne pas dispenser les
 Sacremens à ceux qui sont indignes, Iesus-Christ luy ayant
 ordonné d'estre dispensateur fidelle, & de ne pas donner les
 choses saintes aux chiens : que parce qu'il est juge, & que
 c'est le devoir d'un juge de juger justement, en déliant ceux
 qui en sont dignes, & liant ceux qui en sont indignes : &
 aussi parce qu'il ne doit pas absoudre ceux que Iesus Christ
 condamne ? De qui sont ces paroles là, mon Pere ?
 De nostre Pere Filliutius, repliqua-t'il, to. 1. tr. 7. n. 134.
 Vous me surprenez, luy di-je ; je les prenois
 pour estre d'un des Peres de l'Eglise. Mais, mon Pere,
 ce passage doit bien estonner les Confesseurs, & les
 rendre bien circonspects dans la dispensation de ce
 Sacrement, pour reconnoître si le regret de leurs per-
 nitens est suffisant, & si les promesses qu'ils donnent
 de ne plus pecher à l'avenir, sont recevables. Cela
 n'est point du tout embarrassant, dit le Pere ; Filliu-
 tius n'avoit garde de laisser les Confesseurs dans cette
 peine, & c'est pourquoy ensuite de ces paroles il leur
 donne cette methode facile pour en sortir : Le Con-
 fesseur peut aisément se mettre en repos touchant la dispo-
 sition de son penitent. Car s'il ne donne pas des signes suf-
 fisans de douleur, le Confesseur n'a qu'à luy demander s'il
 ne deteste pas le peché dans son ame, & s'il répond que ouy,
 il est obligé de l'en croire. Et il faut dire la mesme chose
 de la resolution pour l'avenir, à moins qu'il y eust quelque
 obligation de restituer, ou de quitter quelque occasion pro-
 chaine. Pour ce passage, mon Pere, je voy bien qu'il
 est de Filliutius. Vous vous trompez, dit le Pere :

car il a pris tout cela mot à mot de Suarez, in 3. par. to. 4. disp. 32. sect. 2. n. 2. Mais, mon Pere, ce dernier passage de Filliutius détruit ce qu'il avoit establi dans le premier. Car les Confesseurs n'auront plus le pouvoir de se rendre juges de la disposition de leurs penitens; puis qu'ils sont obligez de les en croire sur leur parole, lors mesme qu'ils ne donnent aucun signe suffisant de douleur. Est-ce qu'il y a tant de certitude dans ces paroles qu'on donne, que ce seul signe soit convainquant? Le doute que l'experience ait fait connoistre à vos Peres, que tous ceux qui leur font ces promesses, les tiennent; & je suis trompé s'ils n'éprouvent souvent le contraire. Cela n'importe, dit le Pere; on ne laisse pas d'obliger toujours les Confesseurs à les croire. Car le P. Bauny, qui a traité cette qu'estion à fond dans la Somme des pechez c. 46. p. 1090. 1091. & 1092. conclut, *que toutes les fois que ceux qui recidivent souvent sans qu'on y voye aucun amendement, se presentent au Confesseur, & luy disent qu'ils ont regret du passé, & bon dessein pour l'avenir, il les en doit croire sur ce qu'ils le disent, quoy qu'il soit à presumer telles resolutions ne passer pas le bout de levres. Et quoy qu'ils se portent en suite avec plus des liberté & d'excès que jamais dans les mesmes fautes, on peut neanmoins leur donner l'absolution selon mon opinion.* Voila je m'assure tous vos doutes bien resolus.

Mais, mon Pere, luy dis-je, je trouve que vous imposez vne grande charge aux Confesseurs, en les obligeant de croire le contraire de ce qu'ils voyent. Vous n'entendez pas cela, dit-il; on veut dire par là qu'ils sont obligez d'agir & d'absoudre, côme s'ils croyoient que cette resolution fust ferme & constante, encore qu'ils ne le croient pas en effet. Et c'est ce que nos PP. Suarez & Filliutius expliquent en suite des passa-

ges de tantost. Car après avoir dit, que le Prestre est obligé de croire son penitent sur sa parole, ils ajoutent qu'il n'est pas necessaire que le confesseur se persuade que la resolution de son penitent s'executera. ny qu'il le juge mesme probablement : mais il suffit qu'il pense qu'il en a à l'heure mesme le dessein en general, quoy qu'il doive retomber en bien peu de temps. Et c'est ce qu'enseignent tous nos auteurs : Ita docent omnes autores. Doutez-vous d'une chose que tous nos auteurs enseignent ? Mais, mon Pere, que deviendra donc ce que le P. Petau a esté obligé de reconnoistre luy-mesme dans la pref. de la Pen. publ. p. 4. Que les SS. Peres, les Docteurs, & les Conciles sont d'accord comme d'une verité certaine, que la penitence qui prepare à l'Eucharistie, doit estre veritable, constante, courageuse; & non pas lasche & endormie, ny sujette aux rechutes & aux reprises ? Ne voyez vous pas, dit-il, que le P. Petau parle de l'ancienne Eglise; mais cela est maintenant si peu de saison, pour vser des termes de nos Peres, que selon le P. Bauny le contraire est seul veritable, c'est au tr. 4. q. 15, p. 95. Il y a des auteurs qui disent qu'on doit refuser l'absolution à ceux qui retombent souvent dans les mesmes pechez; & principalement lors qu'après les avoir plusieurs fois absous, il n'en paroist aucun amendement : & d'autres disent que non. Mais la seule veritable opinion est, qu'il ne faut point leur refuser l'absolution : & encore qu'ils ne profitent point de tous les avis qu'on leur a souvent donnez ; qu'ils n'ayent pas gardé les promesses qu'ils ont faites de changer de vie; qu'ils n'ayent pas travaillé à se purifier, il n'importe, & quoy qu'en disent les autres, la veritable opinion, & laquelle on doit suivre, est que mesme en tous ces cas on les doit absoudre. Et tr. 4. q. 22. p. 100. Qu'on ne doit ny refuser, ny différer l'absolution à ceux qui sont dans les pechez d'habitude contre la loy de Dieu, de nature, & de l'Eglise, quoy qu'on

qu'on n'y voye aucune esperance d'amandement : *Esti commendationis futura nulla spes appareat?*

Mais, mon Pere, luy dis-je, cette assurance d'avoir toujours l'absolutiõ pourroit biẽ porter les pecheurs. Je vous entens, dit-il, en m'interrompant ; mais écoutez-le P. Bauny, q. 15. *On peut absoudre celuy qui avouẽ que l'esperance d'estre absous l'a porté à pecher avec plus de facilité; qu'il n'eust fait sans cette esperance.* Et le P. Causin deffendant cette proposition, dit p. 211. de la Resp. à la Theol. mor. *que si elle n'estoit veritable, l'vsage de la Confession seroit interdit à la plus part du monde; & qu'il n'y auroit plus d'autre remede aux pecheurs qu'une branche d'arbre & une corde,* O mon Pere, que ces maximes-là attireront de gens à vos confessionaux, Aussi, dit-il, vous ne scauriez croire combien il y en vient ; nous sommes accablez, & comme opprimez sous la foule de nos penitens : *Pœnitentium numero obruimur*, comme il est dit en l'Image de nostre premier siecle, l. 3. c. 8. Je scay, luy dis-je, vn moyen facile de vous décharger de cette presse. Ce seroit seulement, mon Pere, d'obliger les pecheurs à quitter les occasions prochaines : vous vous soulageriez assez par cette seule invention. Nous ne cerchons pas ce soulagement, dit-il : au contraire : car comme il est dit dans le mesme livre, l. 3. c. 7. p. 374. *Nostre Societé a pour but de travailler à établir les vertus; de faire la guerre aux vices : & de servir vn grand nombre d'ames.* Et comme il y a peu d'ames qui veulent quitter les occasions prochaines, on a esté obligé de definir ce que s'est qu'occasion prochaine, comme on void dans Escobar, en la pratique de nostre Societé tt. 7. ex. 4. n. 226. *On n'appelle pas occasion prochaine celle où l'on ne peche que rarement, comme de pecher par vn transport soudain avec celle avec qui on demeure, trois ou quatre fois par an ; ou selon le P. Bauny dans son livre*

François . vne ou deux fois par mois, p. 1082. & encore 1089. où il demande ce qu'on doit faire entre les maistres & servantes, cousins & cousines qui demeurent ensemble, & qui se portent mutuellement à pecher par cette occasion. Il les faut separer, luy dis-je. C'est ce qu'il dit aussi, si les recheutes sont frequentes, & presques journalieres: mais s'ils n'offencent que rarement par ensemble, comme seroit vne ou deux fois le mois, & qu'ils ne puissent se separer sans grande incommodité & dommage, on pourra les absoudre, selon ces auteurs, & entr'autres Suarez, pourveu qu'ils promettent bien de ne plus pecher, & qu'ils ayent vn vray regret du passé. Ie l'entends bien: car il m'avoit déjà appris de quoy le Confesseur se doit contenter pour juger de ce regret. Et le P. Bauny, continua t'il, permet p. 1083. & 1084. à ceux qui sont engagez dans les occasions prochaines, d'y demeurer quand ils ne les pourroyent quitter sans bailler sujet au monde de parler, ou sans en recevoir de l'incommodité. Et il dit de mesme en sa Theologie Morale tr. 4. de pœnit. q. 14. p. 94. & q. 13. p. 93. qu'on peut & qu'on doit absoudre vne femme qui a chez elle vn homme avec qui elle peche souvent, si elle ne peut le faire sortir honnestement, ou qu'elle ait quelque cause de le retenir: sinon potest honestè eiicere, aut habeat aliquam causam retinendi: pourveu qu'elle propose bien de ne plus pecher avec luy.

O mon Pere, luy dis-je, l'obligation de quitter les occasions est bien adoucie, si on en est dispensé aussi tost qu'on en receuroit de l'incommodité; mais je croy au moins qu'on y est obligé, selon vos Peres, quand il n'y a point de peine. Ouy, dit le Pere, quoy que toutesfois cela ne soit pas sans exception. Car le P. Bauny dit au mesme lieu: Il est permis à toutes sortes de personnes d'entrer dans des lieux de débauche pour y convertir des femmes perduës; quoy qu'il soit bien vray-semble.

semblable qu'on y pechera: cōme si on a déjà éprouvé souvent qu'on s'est laissé aller au peché par la veuë & les cajoleries de ces femmes. Et encore qu'il y ait des Docteurs qui n'approuvent pas cette opinion, & qui croient qu'il n'est pas permis de mettre volontairement son salut en danger pour secourir son prochain, je ne laisse pas d'embrasser tres-volontiers cette opinion qu'ils combattent. Voilà, mon Pere, vne nouvelle sorte de predicateurs. Mais sur quoy se fonde le Pere Bauny pour leur donner cette mission? C'est medit-il, sur vn des principes qu'il donne au mesme lieu après Basile Ponce, le vous en ay parlé autrefois, & je croy que vous vous en souvenez. C'est qu'on peut rechercher vne occasion directement & par elle-mesme, primò & per se, pour le bien temporel ou spirituel de soy ou du prochain. Ces passages me firent tant d'horreur, que je pensay rompre là dessus: mais je me retins, afin de le laisser aller jusqu'au bout, & me contentay de luy dire: Quel rapport y a-t'il, mon Pere, de cette doctrine à celle de l'Evangile, qui oblige a s'arracher les yeux, & à retrancher les choses les plus nécessaires, quand elles nuisent au salut? Et comment pouvez vous concevoir, qu'un homme qui demeure volontairement dans les occasions des pechez, les deteste sincerement? N'est-il pas visible au contraire, qu'il n'en est point touché comme il faut, & qu'il n'est pas encore arrivé à cette veritable conversion de cœur, qui fait autant aimer Dieu qu'on a aimé les creatures.

Comment, dit-il, ce seroit là vne veritable contrition. Il semble que vous ne scachiez pas, que comme dit le P. Pintureau en la 2. p. p. 50. de l'Abbé de Boisic, tous nos Peres enseignent d'un commun accord, que c'est vne erreur, & presque vne heresie, de dire que la contrition soit necessaire, & que l'attrition toute seule, & mesme

conceuë par LE SEVL motif des peines de l'enfer, qui exclud la volonté d'offenser, ne suffit pas avec le sacrement. Quoy, mon Pere, c'est presque vn article de foy, que l'attrition conceuë par la seule crainte des peines suffit avec le sacrement? Je croy que cela est particulier à vos Peres. Car les autres qui croient que l'attrition suffit avec le sacrement, veulent au moins qu'elle soit mēlée de quelque amour de Dieu. Et de plus il me semble que vos auteurs mēmes ne tenoyēt point autrefois que cette doctrine fust si certaine. Car vostre Pere Suarez en parle de cette sorte de pœn. q. 90. ar. 4. disp. 15. sect. 4. n. 17. Encore, dit-il, que ce soit vne opinion probable que l'attrition suffit avec le sacrement, toutesfois elle n'est pas certaine, & elle peut estre fausse: Non est certa; & potest esse falsa. Et si elle est fausse, l'attrition ne souffit pas pour sauuer vn homme. Donc celuy qui meurt sciemment en cet estat, s'expose volontairement au peril moral de la damnation eternelle. Car cette opinion est ny fort ancienne, ny fort commune: *Nec valde antiqua, nec multum communis*. Sanchez ne trouuoit pas non plus qu'elle fust si assurée; puis qu'il dit en la Somme l. 1. c. 9. n. 34. Que le malade & son Confesseur qui se contenteroyent à la mort de l'attrition avec le sacrement, pecheroyent mortellement, à cause du grand peril de damnation où le penitent s'exposeroit, si l'opinion qui assure que l'attrition suffit avec le sacrement. ne se trouuoit pas veritable. Ny Comitulus aussi, quand il dit Resp. mor. l. 1. q. 32. n. 7. 8. Qu'il n'est pas trop seur que l'attrition suffise avec le Sacrement.

Le bon Pere, m'arresta là dessus. Et quoy, dit il, vous lisez dōc nos auteurs? Vous faites biē: mais vous feriez encore mieux de ne les lire qu'avec quelqu'un de nous. Ne voyez vous pas, que pour les auoir leus tout seul, vous en avez conclu que ces passages font tort

tort à ceux qui soutiennent maintenant nostre doctrine de l'attrition, au lieu qu'on vous auroit monstrez, qu'il n'y a rien qui les releve davantage. Car quelle gloire est ce à nos Peres d'aujourd'huy, d'avoir en moins de rien répandu si generalement leur opinion par tout, que hors les Theologiens il n'y a presque personne qui ne s'imagine, que ce que nous tenons maintenant de l'attrition, n'ait esté de tout temps l'unique creance des fideles. Et ainsi quand vous monstrez par nos Peres mesmes, qu'il y a peu d'années que cette opinion n'estoit pas certaine, que faites vous autre chose, sinon donner à nos derniers auteurs tout l'honneur de cet établissement?

Aussi Diana nostre amy intime a cru nous faire plaisir de marquer par quels degrez on y est arrivé. C'est ce qu'il fait p. 5. tr. 13. où il dit : *Qu'autresfois les anciens scholastiques soustenoyent que la contrition estoit necessaire aussi tost qu'on avoit fait un peché mortel : mais que depuis on a crû qu'on n'y estoit obligé que les jours de festes. Et en suite, que quand quelque grande calamité menaçoit tout le peuple : que selon d'autres on estoit obligé à ne la differer long-temps, quand on approche de la mort. Mais que nos Peres Hurtado & Vasquez ont refusé excellemment toutes ces opinions là, & estably qu'on n'y estoit obligé que quand on ne pouvoit estre absous par vne autre voye, ou à l'article de la Mort.* Mais pour continuer les merveilleux progrès de cette doctrine, j'ajousteray que nos Peres Fagundez præc. 2. t. 2. c. 4. n. 13. Granados in 3. p. contr. 7. d. 3. sec. 4. n. 17. & Escobar tr. 7. ex. 4. n. 88. dans la pratique selon nostre Societé, ont décidé, que la contrition n'est pas necessaire mesme à la mort : parce, disent-ils, que si l'attrition avec le sacrement ne suffisoit pas à la mort, il s'ensuiroit, que l'attrition ne seroit pas suffisante

avec le sacrement. Et nostre sçavant Hurtado de sacr. d.6. cité par Diana part. 4. tr. 4. Miscell. R.193. & par Escobar tr. 7. ex. 4. n. 91. va encore plus loing, écou-
tez-le. *Le regret d'avoir peché, qu'on ne conçoit qu'à cau-
se du seul mal temporel qui en arrive, comme d'avoir perdu
la santé, ou son argent, est-il suffisant ? Il faut distinguer.
Si on ne pense pas que ce mal soit envoyé de la main de
Dieu, ce regret ne suffit pas ; mais si on croit que ce mal est
envoyé de Dieu, comme en effet tout mal, dit Diana, ex-
cepté le peché, vient de luy ; ce regret est suffisant.* C'est-
ce que dit Escobar en la pratique de nostre Société. No-
stre P. François l'Amy soutient aussi la même chose
T.8. disp. 3. n. 13.

Vous me surprenez, mon Pere : car je ne voy rien
en toute cette attrition là que de naturel ; & ainsi vn
pecheur se pourroit rendre digne de l'absolution sans
aucune grace surnaturelle : or il n'y a personne qui
ne sçache que c'est vne heresie condamnée par le Con-
cile. Je l'aurois pensé comme vous, dit-il ; & cepen-
dant il faut bien que cela ne soit pas. Car nos Peres
du college de Clermont ont soutenu dans leurs the-
ses du 23. May, & du 6. Juin 1644. col. 4. n.1. *qu'une
attrition peut estre sainte & suffisante pour le sacrement,
quoy qu'elle ne soit surnaturelle.* Et dans celles du mois
d'Aoust 1643 *qu'une attrition qui n'est que naturelle suffit
pour le sacrement, pourveu qu'elle soit honneste : Ad sa-
cramentum sufficit attritio naturalis, modò honesta.* Voilà
tout ce qui se peut dire, si ce n'est qu'on vueille ajou-
ster vne consequence, qui se tire aisément de ces prin-
cipes : qui est, que la contrition est si peu necessaire
au sacrement, qu'elle y seroit au contraire nuisible,
en ce qu'effaçant les pechez par elle-mesme, elle ne
laisseroit rien à faire au sacrement. C'est ce que dit
nostre Pere Valentia, ce celebre leuite, Tom. 4. Disp.

7. qu. 8. p. 4. *La contrition n'est point du tout necessaire pour obtenir l'effet principal du sacrement, mais au contraire elle y est plustost vn obstacle: Imò obstat potius quominus effectus sequatur.* On ne peut rien desirer de plus à l'avantage de l'attrition, le le croy, mon Pere; mais souffrez, que je vous en dise mon sentiment, & que je vous fasse voir à quel excès cette doctrine conduit: Lors que vous dites, que *l'attrition conceüe par la seule crainte des peines* suffit avec le sacrement pour justifier les pecheurs, nes'en suit-il pas de là qu'on pourra toute sa vie expier ses pechez de cette sorte, & ainsi estre sauvé sans avoir jamais aimé Dieu en sa vie? Or vos Peres oseroyent-ils soutenir cela.

Le voy bien, répondit le Pere, par ce que vous me dites, que vous avez besoin de sçavoir la doctrine de nos Peres touchant l'Amour de Dieu. C'est le dernier trait de leur morale, & le plus important de tous. Vous deviez l'avoir compris par les passages que je vous ay citez de la contrition. Mais en voicy d'autres plus précis sur l'amour de Dieu, ne m'interrompez donc pas; car la suite mesme en est considerable. Escoutez Escobar qui rapporte les opinions differentes de nos auteurs sur ce sujet dans la pratique de l'amour de Dieu selon nostre Societé. au tr. I. ex. 2. n. 21. & 11. 5. ex 4. n. 8. sur cette question: *Quand est on obligé d'avoir affection actuellement pour Dieu?* Suarez dit que c'est assez si on l'aime avant l'article de la mort, sans determiner aucun temps. Vasquez, qu'il suffit encore à l'article de la mort. D'autres, quand on reçoit le Baptisme. D'autres, quand on est obligé d'estre contrit. D'autres, les jours de festes. Mais nostre Pere Castro Palao combat toutes ces opinions là, & avec raison: *meritò: Hurtado de Mendoza pretend qu'on y est obligé tous les ans, & qu'on nous traite bien favorablement encore de ne nous y obliger pas*

pas plus souvent. Mais nostre Pere Coninch croit qu'on y est obligé en trois ou quatre ans. Henriquez tous les cinq ans. Et Fillinius dit qu'il est probable qu'on n'y est pas obligé à la rigueur tous les cinq ans. Et quand donc? Il le remet au jugement des sages. Je laissay passer tout ce badinage; ou l'esprit de l'homme se jouë si insolemment de l'amour de Dieu. Mais poursuivit-il, nostre P. Antoine Sirmond, qui triomphe sur cette matiere dans son admirable livre de la Defense de la vertu, où il parle François en France, comme il dit au lecteur, discourrt ainsi au 2. tr. sect. 1. p. 12. 13; 14 & c. S. Thomas dit qu'on est obligé à aimer Dieu aussi tost apres l'usage de raison. C'est vn peu bien tost. Scotus, chaque Dimanche. Surquoy fondé? D'autres, quand on est grievement tenté. Ouy en cas qu'il n'y eust que cette voye de fuir la tentation. Scotus, quand on reçoit vn bien fait de Dieu. Bon pour l'en remercier. D'autres, à la mort. C'est bien tard. Je ne croy pas non plus que ce soit à chaque reception de quelque sacrement: l'attrition y suffit avec la confession, si on en a la commodité. Suarez dit qu'on y est obligé en vn temps. Mais en quel temps? Il vous en fait juge; & il n'en sçait rien. Or ce que ce Docteur n'a pas sçeu, je ne sçay qui le sçait. Et il conclud enfin, qu'on n'est obligé à autre chose à la rigueur qu'à observer les autres commandemens, sans aucune affection pour Dieu, & sans que nostre cœur soit à lui; pourveu qu'on ne le haïsse pas. C'est ce qu'il prouve en tout son second traité. Vous le verrez à chaque page, & entr'autres aux 16. 19. 24. 28. où dit ces mots: Dieu en nous commandant de l'aimer, se contente que nous luy obeissions en ses autres commandemens. Si Dieu eust dit: le vous perdray, quelque obeissance que vous me rendiez, si de plus vostre cœur n'est à moy, ce motif à vostre avis eust-il esté bien proportionné à la fin que Dieu a deue & a pû avoir. Il est donc dit, que nous aimerons Dieu en

faisant sa volonté, comme si nous l'aimions d'affection; cōme si le motif de la charité nous y portoit. Si cela arrive réellement, encore mieux: sinon nous ne laisserons pas pour tant d'obéir en rigueur au commandement d'amour, en ayant les œux; de façon que (voyez la bonté de Dieu) il ne nous est pas tant commandé de l'aimer, que de ne le point haïr.

C'est ainsi que nos Pères ont déchargé les hommes de l'obligation pénible d'aimer Dieu actuellement. Et cette doctrine est si avantageuse, que nos Peres Annat, Pintereau, le Moyne, & A. Sirmond même, l'ont défendue vigoureusement, quand on a voulu la combattre. Vous n'avez qu'à le voir dans leurs réponses à la Theologie Morale, & celle du P. Pintereau en la 2. p. de l'Abbé de Boisic, p. 53. vous fera juger de la valeur de cette dispense, par le prix qu'il dit qu'elle a coûté, qui est le sang de Jesus Christ. C'est le couronnement de cette doctrine. Vous y verrez donc que cette dispense de l'obligation *sascheuse* d'aimer Dieu, est le privilege de la løy Evangelique par dessus la Iudaïque. Il a esté raisonnable, dit il, que dans la løy de grace du nouveau Testament Dieu levast l'obligation *sascheuse* & difficile qui estoit en la løy de rigueur, d'exercer vn acte de parfaite contrition pour estre justifié; & qu'il instituasst des sacremens pour supleer à son defect, à l'aide d'une disposition plus facile. Autrement certes les Chrestiens, qui sont les enfans, n'auroyent pas maintenant plus de facilité à se remettre aux bonnes graces de leur pere, que les Juifs qui estoient les esclaves, pour obtenir misericorde de leur Seigneur.

O mon Pere, luy dis-je, il n'y a point de patience que vous ne mettiez à bout, & on ne peut ouïr sans horreur les choses que je viens d'entendre. Ce n'est pas de moy même, dit-il. Je le sçay bien, mon Pere: mais

mais vous n'en avez point d'aversion ; & bien loin de detester les auteurs de ces maximes, vous avez de l'estime pour eux. Ne craignez vous pas que vostre consentement ne vous rende participant de leur crime ? Et pouvez-vous ignorer, que S. Paul juge *dignes de mort non seulement les auteurs des maux, mais aussi ceux qui y consentent* ? Ne suffisoit-il pas, d'avoir permis aux hommes tant de choses defendues, par les palliations que vous y avez apportées : falloit-il encore leur donner l'occasion de commettre les crimes mesmes que vous n'avez pu excuser par la facilité & l'assurance de l'absolution que vous leur en offrez, en destruisant à ce dessein la puissance des Prestres, & les obligeant d'absoudre plustost esclaves qu'en juges les pecheurs les plus envieux ; sans changement de vie ; sans aucun signe de regret que des promesses cent fois violées ; sans penitence *s'ils ne veulent point accepter* ; & sans quitter les occasions des vices , *s'ils en reçoivent de l'incommodité* ?

Mais on passe encore au delà ; & la licence qu'on a prise d'ébranler les regles les plus saintes de la conduite Chrestienne ; se porte jusqu'au renversement entier de la loy de Dieu ! On viole le *grand commandement qui comprend la loy & les Prophetes* : on attaque la pieté dans le cœur : on en oste l'esprit qui donne la vie : on dit que l'amour de Dieu n'est pas necessaire au salut ; & on va mesme jusqu'à pretendre , que *cette dispense d'aimer Dieu est l'avantage que IESUS-CHRIST a apporté au monde*. C'est le comble de l'impiété. Le prix du sang de *Jesus Christ* sera de nous obtenir la dispense de l'aimer ! Avant l'Incarnation on estoit obligé d'aimer Dieu ; mais depuis que Dieu a tant aimé le monde qu'il luy a donné son fils unique, le monde racheté par luy sera déchargé de l'aimer ! E-

strange Theologie de nos jours! On ose lever l'anatheme que S. Paul prononce contre ceux qui n'aiment pas le Seigneur Ie s u s ! On ruine ce que dit S. Iean, que qui n'aime point demeure en la mort; & ce que dit Ie-fus - Christ mesme, que qui ne l'aime point, ne garde point ses preceptes. Ainsi on rend dignes de jouir de Dieu dans l'eternité ceux qui n'ont jamais aimé Dieu en toute leur vie! Voila le mystere d'iniquité accôply. Ouvrez enfin les yeux, mon Pere, & si vous n'avez point esté touché par les autres egaremens de vos Casuistes, que ces derniers vous en retirent par leurs excès. Je le souhaite de tout mon cœur pour vous. & pour tous vos Peres, & je prie Dieu qu'il daigne leur faire connoistre combien est fausse la lumiere qui les a conduits jusqu'à tels precipices, & qu'il remplisse de son amour ceux qui en osent dispenser les hommes.

Après quelques discours de cette sorte je quittay le Pere : & je ne voy gueres d'apparence d'y retourner. Mais n'y ayez pas de regret; car s'il estoit necessaire de vous entretenir encore de leurs maximes, j'ay assez leû leurs livres pour pouvoir vous en dire à peu près autant de leur Morale, & peut-estre plus de leur Politique, qu'il n'ust fait luy-mesme. Je suis, &c.

ONZIEME LETTRE.

A V X

R E V E R E N D S P E R E S

I E S V I T E S.

Du 18. Aoust 1656.

MES REVERENDS PERES,

J'ay veu les lettres que vous debitez contre celles que j'ay écrites à vn de mes amis sur le sujet de vostre Morale, où l'un des principaux points de vostre defense est, que je n'ay pas parlé assez serieusement de vos maximes: c'est ce que vous repetez dans tous vos écrits, & que vous poussez jusqu'à dire *que j'ay tourné les choses saintes en raillerie.*

Ce reproche, mes Peres, est bien surprenant, & bié injuste. Car en quel lieu trouverez-vous que je tourne les choses saintes en rallerie? Vous marquez en particulier le *contract Mohatra*, & l'*histoire de Jean d'Alba*. Mais est-ce cela que vous appelez des choses saintes?

Vous semble-t'il, que le Mohatra soit vne chose si venerable, que ce soit vn blasphème de n'en pas parler avec respect? Et les leçons du P. Bauny pour le larcin, qui porterent Jean d'Alba à le pratiquer cōtre vous-mesmes, sont-elles si sacrées que vous ayez droit de traiter d'impies ceux qui s'en mocquent?

Quoy, mes Peres, les imaginations de vos auteurs passeront pour les veritez de foy; & on ne pourra se moquer des passages d'Escobar, des decisions si fantastiques & si peu Chrestiennes de vos autres auteurs, sans qu'on soit accusé de rire de la Religion? Et-il

K 3 possi

possible que vous ayez osé redire si souvent vne chose si peu raisonnable? Et ne craignez vous point en me blâmant de m'estre moqué de vos égaremens, de me donner vn nouveau sujet de me moquer de ce reproche, & de le faire retomber sur vous mesmes en montrant que je n'ay pris sujet de rire, que de ce qu'il y a de ridicule dans vos livres; & qu'ai-je en me moquant de vostre Morale, j'ay esté aussi éloigné de me moquer des choses saintes, que la doctrine de vos Caluistes est éloignée de la doctrine sainte de l'Evangile?

En verité, mes Peres, il y a bien de la difference entre rire de la Religion, & rire de ceux qui la profanent par leurs opinions extravagantes. Ce seroit vne impiété de manquer de respect pour les veritez que l'esprit de Dieu a revelées: mais ce seroit vne autre impiété de manquer de mépris pour les faussetez que l'esprit de l'homme leur oppose.

Car, mes Peres, puisque vous m'obligez d'entrer en ce discours, je vous prie de considerer, que côme les veritez Chrestiennes sont dignes d'amour & de respect, les erreurs qui leur sont cōtraires sont dignes de mépris & de haine: parce qu'il y a aussi deux choses dās les veritez de nostre Religión; vne beauté divine qui les rend aimables, & vne sainte Majesté qui les rend venerables; & qu'il y a aussi deux choses dans les erreurs; l'impieté qui les rend horribles, & l'impertinence qui les rend ridicules. C'est pourquoy comme les Saints ont toujours pour la verité ces deux sentimens d'amour & de crainte, & que leur sagesse est toute comprise entre la crainte, qui en est le principe, & l'amour qui en est la fin; les saints ont aussi pour l'erreur ces deux sentimens de haine & de mépris; & leur zele s'employe également à repousser avec force la

la malice de impies, & à confondre avec risée leur égarement & leur folie.

Ne pretendez donc pas, mes Pères, de faire accroire au monde que ce soit vne chose indigne d'un Chrestien de traiter les erreurs avec moquerie; puisqu'il est aisé de faire connoistre à ceux qui ne sçauoyent pas, que cette pratique est juste, qu'elle est commune aux Peres de l'Eglise, & qu'elle est autorisée par l'Escriture, par l'exemple des plus grands Saints, & par celuy de Dieu mesme.

Car ne voyons-nous pas que Dieu hait & méprise les pecheurs tout ensemble, jusques là mesme qu'à l'heure de leur mort, qui est le temps où leur estat est le plus déplorable & le plus triste, la sagesse divine joindra la moquerie & la risée à la vengeance & à la fureur qui les condamnera à des supplices eternels: *In interitu vestro ridebo & subsannabo.* Et les saints agissant par le mesme esprit en vseront de mesme, puisque selon David quand ils verront la punitiō des méchans, *ils entrembleront & en riront en mesme temps: Videbunt iusti, & timebunt, & super eum ridebunt.* Et Iob en parle de mesme, *Innocens subsannabit eos.*

Mais c'est vne chose biē remarquable sur ce sujet, que dans les premieres paroles que Dieu a dit à l'homme depuis sa cheute, on trouue vn discours de moquerie, & vne ironie piquante, selon les Pères. Car après qu'Adam eut desobeï dans l'esperance que le demon luy avoit donnée d'estre fait semblable à Dieu, il parloit par l'Escriture que Dieu en punition le rendit sujet à la mort, & qu'après l'avoir reduit à cette miserable condition qui estoit deuë en son peché, il se moqua de luy en cēt estat par ces paroles de risée: *Voilà l'homme qui est devenu comme l'un de nous: Ecce Adam quasi vnus ex nobis.* Ce qui est vne ironie sanglante &

sensible dont Dieu le piquoit vivement, selon S. Chrysostome & les interpretes. Adam, dit Rupert, meritoit d'estre raille par cette ironie, & on luy faisoit sentir sa folie bien plus vivement par cette expression ironique, que par vne expression serieuse. Et Hugue de S. Victor, ayant dit la meisme chose, ajoute, que cette ironie estoit duee a sa sottise credulite; & que cette espee de raillerie est vne action de justice, lorsque celuy envers qu'on en vse l'a meritee.

Vous voyez donc, mes Peres, que la moquerie est quelquefois plus propre à faire revenir les hommes de leurs egaremens, & qu'elle est alors vne action de justice, parce que, comme dit Ieremie. *les actions de ceux qui errent sont dignes de risée a cause de leur vanité. Vana sunt & risu digna.* Et c'est li peu vne impiete de s'ẽrire, que c'est l'effet d'vne sagesse diuine, selon cette parole de S. Augustin: *Les sages rient des insensez parce qu'ils sont sages, non pas de leur propre sagesse mais de cette sagesse diuine qui rira de la mort des mechans.*

Aussi les Prophetes remplis de l'esprit de Dieu ont vsé de ces moqueries, comme nous voyons par les exemples de Daniel & d'Elic. Enfin il s'en trouve des exemples dans les discours de Iesus Christ mesme: & S. Augustin remarque, que quand il voulut humilier Nicodemus qui se croyoit habile dans l'intelligence de la loy: *Comme il le voyoit enflé d'orgueil par sa qualité de Docteur des Iuifs, il exerce & estonne sa presomption par la hauteur de ses demandes, & l'ayant reduit à l'impuissance de répondre: Quoy, luy, dit il, vous estes maistre en Israël, & vous ignorez ces choses? Ce qui est le mesme que s'il eut dit: Prince superbe reconnoissez que vous ne sçavez rien.* Et S. Chrysostome & S. Cyrille, disent sur cela qu'il meritoit d'estre joué de cette sorte.

Vous voyez donc, mes Peres, que s'il arriuoit aujourd'huy que des personnes qui feroient les maistres
envers

envers les Chrestiens, comme Nicodeme & les Pharisiens envers les Juifs, ignoroyent les Principes de la Religion, & soustenoyent par exemple, *qu'on peut estre sauve sans avoir jamais aimé Dieu en toute sa vie*, on suivroit en cela l'exemple de I E S U S - C H R I S T, en se jouant de leur vanité & de leur ignorance.

Je m'assure, mes Peres, que ces exemples sacrez suffisent pour vous faire entendre, que ce n'est pas vaine conduite contraire à celle des saints, de rire des erreurs & des égaremens des hommes: autrement il faudroit blâmer celle des plus grands Docteurs de l'Eglise qui l'ont pratiquée, comme S. Hierome dans ses lettres & dans ses écrits contre Iovinne, Vigilance, & les Pelagiens: Tertullien dans son Apologetique contre les folies des idolâtres: S. Augustin contre les Religieux d'Afrique qu'il appelle les Chevelus: S. Irénée contre les Gnostiques; S. Bernard, & les autres Peres de l'Eglise, qui ayant esté les imitateurs des Apostres, doivent estre imitez par les fideles dâs toute la suite des temps; puis qu'ils sont proposez, quoy qu'on en dise, comme le veritable modele des Chrestiens mesmes d'aujourd'huy.

Je n'ay donc pas crû faillir en les suivant. Et côme je pense l'avoir assez montré, je ne diray plus sur ce sujet, que ces excellentes paroles de Tertullien, qui rendent raison de tout mon procédé: *Ce que j'ay fait n'est qu'un jeu avant un veritable combat. J'ay plustost montré les blessures qu'on vous peut faire, que je ne vous en ay fait. Que s'il se trouve des endroits où l'on soit excité à rire, c'est parce que les sujets mesmes y portoyent. Il y a beaucoup de choses qui meritent d'estre moquées & jouées de la sorte, de peur de leur donner du poids en les combattant sericusement. Rien n'est plus deu à la vanité que la risée; & c'est proprement à la verité à qui il appartient de*

de la Tradition pour monst^rer, que c'est tuer son ennemy en trahison, que de luy donner des coups d'épées par derrière & dans vne embusche ; & que c'est acheter vn bénéfice que de donner de l'argent cōme vn motif pour se le faire resigner. Il y a donc de manieres qu'il faut mépriser, & qui meritent d'estre jouées & moquées. Enfin ce que dit vn ancien auteur, que rien n'est plus deu à la vanité que la risée, & le reste de ces paroles s'applique icy avec tant de justesse & avec vne force si convainquante, qu'on ne scauroit plus douter qu'on peut bien rire des erreurs sans blesser le bienseance.

Et je vous diray aussi, mes Peres, qu'on en peut rire sans blesser la charité, quoy que ce soit vne des choses que vous me reprochez encore dans vos écrits. Car, la charité oblige quelquefois à rire des erreurs des hommes pour les porter eux mesmes à en rire & à les fuir, selon cette parole de S. Augustin: *Hac tu misericorditer irride, vt eis ridenda ac fugienda commendes.* Et la mesme charité oblige aussi quelquefois à les repousser avec colere, selon cette autre parole de S. Gregoire de Naziance: *L'esprit de charité & de douceur à ses emotions & ses coleres.* En effet, comme dit S. Augustin, *Qui ose-roit dire que la verité doit demeurer desarmée contre le mensonge ; & qu'il sera permis aux ennemis de la foy d'effrayer les fideles par des paroles fortes, & de les réjouir par des rencontres d'esprit agreables ; mais que les catholiques ne doivent escrire qu'avec vne froideur de stile qui endur- me les lecteurs ?*

Ne voit-on pas, que selon cette conduite on laisseroit introduire dans l'Eglise les erreurs les plus extravagantes & les plus pernicieuses, sans qu'il fust permis des'en moquer avec mépris, de peur d'estre aceusé de blesser la bienseance ; ny de les confondre
avec

avec vehemence, de peur d'estre accusé de manquer de charité.

Quoy, mes Peres, il vous sera permis de dire, qu'on peut tuer pour éviter vn soufflet & vne injure ; & il ne sera pas permis de refuter publiquement vne erreur publique d'une telle consequence ? Vous aurez la liberté de dire, qu'un juge peut en conscience retenir ce qu'il a receu pour faire vne injustice, sans qu'on ait la liberté de vous contredire ? Vous imprimerez avec privilege & approbation de vos Docteurs, qu'on peut estre sauvé sans avoir jamais aimé Dieu, & vous fermerez la bouche à ceux qui defendront la verité de la foy, en leur disant qu'ils blesseroient la charité de freres en vous attaquant, & la modestie de Chrestiens en riant de vos maximes. Je doute mes Peres, qu'il y ait des personnes à qui vous ayez pû le faire accroire : mais neanmoins s'il s'en trouvoit qui en fussent persuadez, & qui crussent que j'aurois blessé la charité que je vous dois en decrivant vostre Morale, je voudrois bien qu'ils examinassent avec attention d'où naist en eux ce sentiment. Car encore qu'ils s'imaginent qu'il part de leur zele, qui n'a pû souffrir sans scandale de voir accuser leur prochain, je les prierois de considerer, qu'il n'est pas impossible qu'il vienne d'ailleurs, & qu'il est mesme assez vray semblable, qu'il vient du déplaisir secret & souvent caché à nous mesmes, que le mal-heureux fond qui est en nous ne manque jamais d'exciter contre ceux qui s'opposent au relaschement des mœurs. Et pour leur donner vne regle qui leur en fasse reconnoistre le veritable principe, je leur demanderay, si en mesme temps qu'ils se plaignent de ce qu'on a traité de la sorte des Religieux, ils se plaignent encore davantage de ce que les Religieux ont traité la verité de la sorte. Que s'ils sont irritez non seulement contre

les

les Lettres ; mais encore plus contre les maximes qui y sont rapportées, j'avouëray qu'il se peut faire que leur ressentiment parte de quelque zele, mais peu éclairé , & alors les passages qui sont icy souffriront pour les éclaircir. Mais s'ils s'emporent seulement contre les reprehensions, & non pas contre les choses qu'on a reprises; en verité, mes Peres, je ne m'empescheray jamais de leur dire qu'ils sont grossierement abusez, & que leur zele est bien aveugle.

Estrange zele qui s'irrite contre ceux qui accusent des fautes publiques , & nō pas contre ceux qui les commettent! Quelle nouvelle charité qui s'offense de voir confondre des erreurs manifestes, & qui ne s'offense point de voir renverser la Morale par ces erreurs? Si ces personnes estoient en danger d'estre assassinées, s'offenseroyēt elles de ce qu'on les avertiroit de l'embusche qu'on leur dresse; & au lieu de se détourner de leur chemin pour l'eviter, s'amuseroyent-elles à se plaindre du peu de charité qu'on auroit eu de decouvrir le dessein criminel de ces assassins? S'irritent-ils lors qu'on leur dit de ne manger pas d'une viande, parce qu'elle est empoisonnée; ou de n'aller pas dans une ville, par ce qu'il y a la peste?

D'où vient donc qu'ils trouvent qu'on manque de charité, quand on decouvre des maximes nuisibles à la Religion; & qu'ils croient au contraire qu'on manqueroit de charité si on ne leur decouvroit pas les choses nuisibles à leur santé & à leur vie: sinon parce que l'amour qu'ils ont pour la vie, leur fait recevoir favorablement tout ce qui contribue à la conserver; & que l'indifference qu'ils ont pour la verité, fait que non seulement ils ne prennent aucune part à sa defence, mais qu'ils voyent mesme avec peine qu'on s'efforce de détruire le mensonge?

Qu'ils

Qu'ils considerent-donc devant Dieu, combien la Morale que ces Casuistes répandent de toutes parts, est honteuse & pernicieuse à l'Eglise : combien la licence qu'ils introduisent dans les mœurs, est scandaleuse & démesurée : combien la hardiesse avec laquelle vous les soutenez, est opiniastre & violente. Et s'ils ne jugent qu'il est temps de s'élever contre tels desordres, leur aveuglement sera aussi à plaindre que le vostre, mes Peres; puis que vous & eux avez vn poreil sujet de craindre cette parole de S. Augustin sur celle de I E S U S-CHRIST dans l'Evangile : *Malheur aux aveugles qui cōduisent; malheur aux aveugles qui sont conduits; Va cecus ducentibus, Va cecus sequentibus.*

Mais afin que vous n'ayez plus lieu de donner ces impressions aux autres, ny de les prendre vous-mesmes, je vous diray, mes Peres, (& je suis honteux de ce que vous m'égagez à vous dire ce que je devrois apprendre de vous) je vous diray donc quelles marques les Peres de l'Eglise nous ont données, pour juger si les reprehensions partent d'un esprit de pieté & de charité, ou d'un esprit d'impiété & de haine.

La premiere de ces regles est, que l'esprit de pieté porte toujourns à parler avec verité & sincerité, au lieu que l'envie & la haine employent le mensonge & la calomnie: *Splendentia & vehementia, sed rebus veris*, dit S. Augustin. Quiconque se sert du mensonge, agit par l'esprit du diable. Il n'y a point de direction d'intention qui puisse rectifier la calomnie; & quand il s'agiroit de convertir toute la terre, il ne seroit pas permis de noircir des personnes innocentes : parce qu'on ne doit pas faire le moindre mal pour en faire réussir le plus grand bien, & que la verité de Dieu n'a pas besoin de nostre mensonge, selon l'Ecriture. Il est du devoir des defendeurs de la verité, dit S. Hilaire, de n'a-

vancer

vancer que des choses vraies. Aussi, mes Peres, je puis dire devant Dieu qu'il n'y a rien que j'etesté davantage, que de blesser tant soit peu la verité; & que j'ay toujours pris vn soin tres-particulier, non seulement de ne pas falsifier, ce qui seroit horrible, mais de ne pas alterer, ou détourner le moins du monde le sens d'un passage. De sorte que si j'osois me servir en cette rencôtre des paroles du mesme S. Hilaire, je pourrois bien vous dire avec luy: *Si nous disons des choses fausses, que nos discours soyent tenus pour infames, mais si nous montrons que celles que nous produisons sont publiques & manifestes, ce n'est point sortir de la modestie & de la liberté Apostolique de les reprocher.*

Mais ce n'est pas assez, mes Peres, de ne dire que des choses vraies, il faut encore ne pas dire toutes celles qui sont vraies; parce qu'on ne doit rapporter que les choses qu'il est utile de découvrir, & non pas celles qui ne pourroient que blesser sans apporter aucun fait. Et ainsi comme la premiere regle est de parler avec verité, la seconde est de parler avec discretion. Les méchans, dit S. Augustin, *persecutent les bons en suyvânt l'aveuglement de la passion qui les anime; au lieu que les bons persecutent les méchans avec vne sage discretion, de mesme que les chirurgiens considerent ce qu'ils coupent, au lieu que les meurtriers ne regardent point où ils frappent.* Vous sçavez bien, mes Peres, que je n'ay pas rapporté des maximes de vos auteurs celles qui vous auroient esté les plus sensibles, quoy que j'eusse pû le faire, & mesme sans pecher contre la discretion, non plus que de sçavans hommes & res-catholiques, mes Peres, qui l'ont fait autrefois. Et tous ceux qui ont leu vos auteurs, sçavent aussi bien que vous combien en cela je vous ay éspargné: outre que je n'ay parlé en aucune sorte contre ce qui vous regarde de cha-

vous n'y voyez rien de contraire. Il paroist donc par là que vous ne pouvez monstrez, que j'aye peché contre cette regle, ny contre aucune de celles que la charité oblige à suivre; & c'est pourquoy vous n'avez aucun droit de dire, que je l'aye bleffée en ce que j'ay fait.

Mais si vous voulez, mes Peres, avoir maintenant le plaisir de voir en peu de mots vne conduite qui peche contre chacune de ces regles, & qui porte véritablement le caractère de l'esprit de bouffonnerie, d'envie, & de haine, je vous donneray des exemples. Et afin qu'ils vous soyent plus connus & plus familiers, je les prendray de vos escrits mesmes.

Car pour commencer par la maniere indigne dont vos auteurs parlent des choses saintes, soit dans leurs railleries, soit dans leurs galanteries, soit dans leurs discours sérieux, trouvez vous que tant de contes ridicules de vostre P. Binet dans sa *consolation des malades*, soyent fort propres au dessein qu'il avoit pris de consoler Chrestienement ceux que Dieu afflige? Direz-vous que la maniere si profane & si coquette dont vostre P. le Moyne a parlé de la pieté dans sa *devotion aisée*, soit plus propre à donner respect que du mépris pour l'idée qu'il forme de la vertu Chrestienne? Tout son livre des *Peintures Morales* respire-t'il autre chose, & dans sa prose, & dans ses vers, qu'un esprit plein de la vanité & des folies du monde? Est-ce vne piece digne d'un Prestre, que cette Ode du 7. livre intitulée, *Eloge de la pudeur, où il est monstrez, que toutes les belles choses sont rouges, ou sujetes à rougir*. C'est ce qu'il fit pour consoler vne Dame, qu'il appelle Delphine, de ce qu'elle rougissoit souvent. Il dit donc à chaque stance, que quelques-vnes des choses les plus estimées sont rouges, comme les roses, les

L gre-

grenades, la bouche, la langue, & c'est parmy ces galanteries honteuses à vn Religieux, qu'il ose mesler insolemment ces esprits bien-heureux qui assistent deuant Dieu, & dont les Chrestiens ne doivent parler qu'avec veneration.

*Les Cherubins ces glorieux
Composez de teste & de plume,
Que Dieu de son esprit allume,
Et qu'il éclaire de ses yeux,
Ces illnstres faces volantes
Sont toûjours rouges & brûlantes,
Soit du feu de Dieu, soit du leur,
Et dans leurs flâmes mutuelles
Font du mouvement de leurs aisles
Vn évantail à leur chaleur.
Mais la rougeur éclatte en toy
DELPHINE avec plus d'avantage,
Quand l'honneur est sur ton visage,
Vestu de pourpre comme vn Roy, &c.*

Qu'en dites vous, mes Peres? Cette preference de la rougeur de Delphine à l'ardeur de ces esprits, qui n'en ont point d'autre que de charité; & la comparaison d'un évantail avec ces aisles mystérieuses, vo^u paroist-elle fort Chrestienue dans vne bouche qui consacre le corps adorable de IESVS-CHRIST? Je sçay qu'il ne l'a dit, que pour faire le galant & pour rire: mais c'est cela qu'on appelle rire des choses saintes. Et n'est-il pas vray que si on luy faisoit justice, il ne le garentiroit pas d'une censure, quoy pour s'en deffendre il se servist de cette raison, qui n'est pas elle mesme moins censureable, qu'il rapporte au livre 1.
Que la Sorbonne n'a point de jurisdiction sur le Parnasse, & que les erreurs de ce pais-là ne sont sujettes ny aux Censures ny à l'inquisition, cōme s'il n'estoit deffendu d'estre blas-

blasphémateur & impie qu'en prose! Mais au moins on n'en garentiroit pas par là cet autre endroit de l'avant-propos du mesme livre: *Que l'eau de la riviere au bord de laquelle il a composé ces vers, est si propre à faire des poëtes, que quand on en feroit de l'eau beniste, elle ne chasseroit pas le demon de la poësie: non plus que celuy-cy de vostre P. Garasse dans sa Somme des veritez capitales de la Religion p. 649. où il joint le blasphème à l'heresie, en parlant du mystere sacré de l'Incarnation en cette sorte: La personnalité humaine a esté cõme entée ou mise à cheval sur la personnalité du Verbe. Et cet autre endroit du mesme auteur p. 510. sans en rapporter beaucoup d'autres, où il dit sur le sujet du Nõ de I E S V S, figuré ordinairement ainsi [†] IHS. *Que quelques-uns en ont osté la croix pour prendre les seuls caracteres en cette sorte, IHS, qui est vn IESVS devalise.**

C'est ainsi que vous traitez indignement les veritez de la Religion, contre la règle inviolable qui oblige à n'en parler qu'avec reverence. Mais vous ne pechez pas moins contre celle qui oblige à ne parler qu'avec verité & discretion. Qu'y a-t'il de plus ordinaire dans vos escrits que la calomnie? Ceux du P. Brisacier sont-ils sincères; & parle-t'il avec verité quand il dit 4. part. p. 24. & 15. que les Religieuses du Port Royal ne prient pas les saints, & qu'elles n'ont point d'images dans leur Eglise? Ne sont ce pas des faussetez bien hardies, puis que le contraire paroist à la veüe de tout Paris? Et parle-t'il avec discretion, quand il déchire l'innocence de ces filles, dont la vie est si pure & si austere, quand il les appelle des Filles impenitentes, a sacramentaires, incommuniantes, des vierges folles, fantastiques, Calaganes, desesperées, & tout ce qu'il vous plaira, & qu'il les noircit par tant d'autres médilances, qui ont mérité la Censure de feu M. l'Ar-

chevesque de Paris ? quand il calomnie des Prestres, dont les mœurs sont irréprochables, jusqu'à dire i. p. p. 22. *Qu'ils pratiquent des nouveautez dans les confessions, pour attraper les belles & les innocentes ; & qu'il auroit horreur de rapporter les crimes abominables qu'ils commettent ?* N'est-ce pas vne temerité insupportable d'avancer des impostures si noires, non seulement sans preuve, mais sans la moindre ombre, & sans la moindre apparence ? Le ne m'estendray pas d'avantage sur ce sujet, & je remets à vous en parler plus au long vne autrefois ; car j'ay à vous entretenir sur cette matiere, & ce que j'ay dit suffit pour faire voir combien vous pechez contre la verité & la discretion tout ensemble.

Mais on dira peut estre, que vous ne pechez pas au moins contre la derniere regle qui oblige d'avoir le desir du salut de ceux qu'on décrie ; & qu'on ne scauroit vous en accuser sans violer le secret de vostre cœur, qui n'est connu que de Dieu seul. C'est vne chose estrange, mes Peres, qu'on ait neant moins dequoy vous en convaincre : que vostre haine contre vos adversaires ayant esté jusqu'à souhaiter leur perte éternelle, vostre aveuglement ait esté jusqu'à découvrir vn souhait si abominable : que bien loin de former en secret des desirs de leur salut, vous ayez fait en public des vœux pour leur damnation ; & qu'après avoir produit ce mal-heureux souhait dans la ville de Caën avec le scandale de toute l'Eglise, vous ayez osé depuis soustenir encore à Paris dans vos livres imprimés vne action si diabolique. Il ne se peut rien adjoûter à ces excès contre la pitié. Railler & parler indignement des choses plus sacrées : calomnier les Vierges & les Prestres fausement & scandaleusement ; & enfin former des desirs & des vœux pour leur

leur damnation. Je ne ſçay, mes Peres, ſi vous n'eſtes point confus, & commēt vous avez pû avoir la penſée de m'accuſer d'avoir manqué de charité, moy qui n'ay parlé qu'avec tant de verité & de retenuë, ſans faire de reflexion ſur les horribles violemens de la charité que vous faites vous meſmes par de ſi deplo-
rables emportemens.

Enfin, mes Peres, pour conclurre par vn autre reproche que vous me faites, de ce qu'entre vn ſi grand nombre de vos maximes que je rapporte, il y en a quelques vnes qu'on vous avoit déjà objectées, ſurquoy vous-vous plaignez de ce que *je redis contre vous ce qui avoit eſté dit*. Je reſpons, que c'eſt au contraire, parce que vous n'avez pas profité de ce qu'on vous l'a déjà dit, que je vous redis encore. Car quel fruit a-t'il paru de ce que les ſçavans Docteurs, & l'Univerſité entiere vous en ont repris par tant de livres? Qu'ont fait vos Peres Annat, Cauſſin, Pintereau, & le Moyne dans les réſponſes qu'ils y ont faites, ſinon de couvrir d'injures ceux qui leur avoyent donné ces avis ſi ſalutaires? Avez vous ſupprimé les livres où ces méchantes maximes ſont enſeignées? En avez-vous reprimé les auteurs? En eſtes-vous devenus plus circonſpects? Et n'eſt-ce pas depuis ce temps-là qu'Eſcobar a tant eſté imprimé de fois en France, & au Pais-bas; & que vos Peres Cellot, Bagot, Bauny, l'Amy, le Moyne, & les autres ne ceſſent de publier tous les jours les meſmes choſes, & de nouvelles encore auſſi licentieuſes que jamais? Ne vous plaignés donc plus, mes Peres, ny de ce que je vous ay reproché des maximes que vous n'avez point quittées, ny de ce que je vous en ay objecté de nouvelles, ny de ce que j'ay ri de toutes. Vous n'avez qu'à les conſiderer pour y trouver voſtre cōfuſion & ma deſſenſe.

Qui pourra voir sans en rire la decifion du Pere Bauny pour celuy qui fait brûler vne grange : celle du P. Cellot pour la restitution : le reglement de Sanchez en faveur des forciers : la maniere dont Hunsardo fait éviter le peché du duel , en fe promenant dans vn champ, & y attendant vn hôme: les complimens du P. Bauny pour éviter l'ufure : la maniere d'éviter la fimonie par vn detour d'intention , & celle d'éviter le menfonge en parlant tantoit haut, tantoit bas; & le refte des opinions de vos Docteurs les plus graves ? En faut-il davantage, mes Peres, pour me juftifier ; & y a-t'il rien de mieux deu à la vanité & à la foibleffe de ces opinions , que la rifée felon Tertullien ? Mais, mes Peres, la corruption des mœurs que vos maximes apportent eft digne d'une autre confideration, & nous pouvons bien faire cette demande avec le mefme Tertullien: *Faut-il rire de leur folie, ou deplorer leur aveuglement ? Rideam vanitatem, an exprobram cacitatem?* le croy mes Peres, qu'on peut en rire & en pleurer à fon choix : *Hac tolerabilius vel ridetur vel flentur*, dit S. Auguftin. Reconnoiffez-donc , qu'il y a vn temps de rire vn temps de pleurer, felon l'Efcriture. Et je fouhaite, mes Peres, que je n'éprouve pas en vous la verité de ces paroles des Proverbes, *Qu'il y a des perfonnes fi peu raisonnables qu'on n'en peut avoir de fatisfaction de quelque maniere qu'on agiffe avec eux, foit qu'on rie, foit qu'on se mette en colere.*

D O V

DOVZIE'ME LETTRE.

A V X

REVERENDS PERES

IESVITES.

Du 9. Septembre 1656.

MES REVERENDS PERES,

L'estois prest à vous escrire sur le sujet des injures que vous me dites depuis si long-temps dans vos escrits, où vous m'appellez *Impie, Bouffon, Ignorant, Farceur, Imposteur, Calomniateur, Fourbe, Heretique, Calviniste déguisé, Disciple de Du Moulin, Possédé d'une légion de Diables*, & tout ce qu'il vous plaît. Je voulois faire entendre au monde pourquoy vous me traitez de la sorte: car je serois fâché qu'on crust tout cela de moy: & j'avois resolu de me plaindre de vos calomnies & de vos impostures, lors que j'ay veu vos réponses, où vous m'en accusez moy-mesme. Vous m'avez obligé par là de changer mon dessein, & neantmoins je ne laisseray pas de le continuer en quelque sorte; puis que j'espere en me defendant vous convaincre de plus d'impostures veritables, que vous ne m'en avez imputé de fausses. En verité, mes Peres, vous en estes plus suspects que moy. Car il n'est pas vraysemblable, qu'estant seul comme je suis, sans force & sans aucun appuy humain, contre vn si grand corps; & n'estant soustenu que par la verité & la sincerité, je me sois exposé à tout perdre, en m'exposant à estre convaincu d'imposture. Il est trop aisé de de-

couvrir les faussetez dans les questiōs de fait, comme celles-cy. Je ne manquerois pas de gens pour m'en accuser, & la justice ne leur en seroit pas refusée. Pour vous mes Peres, vous n'estes pas en ces termes, & vous pouvez dire contre moy ce que vous voulez, sans que je trouve à qui m'en plaindre. Dans cette difference de nos conditions je ne dois pas estre peu retenu, quand d'autres considerations ne m'y engageroyent pas. Cependant vous me traitez comme vn imposteur insigne, & ainsi vous me forcez à repartir : mais vous sçavez que cela ne se peut faire, sans exposer de nouveau, & mesme sans decouvrir plus à fond les points de vostre Morale ; en quoy je doute que vous soyez bons politiques. La guerre se fait chez vous, & à vos dépens ; & quoy que vous ayez pensé qu'en embrouillant les questions par des termes d'Ecole, les réponses en seroyent si longues, si obscures, & si épineuses, qu'on en perdrait le goust, cela ne sera peut-estre pas tout à fait ainsi : car j'essayeray de vous ennuyer le moins qu'il se peut en ce genre d'escrire. Vos maximes ont je ne sçay quoy de divertissant qui réjouit toujours le monde. Souvenez vous au moins que c'est vous qui m'engagez d'entrer dans cet éclaircissement ; & voyons qui se deffendra le mieux.

La premiere de vos impostures est sur l'opinion de Vasquez touchant l'aumosne. Souffrez donc que je l'explique netement, pour oster toute obscurité de nos disputes. C'est vne chose assez connue, mes Peres, que selon l'esprit de l'Eglise il y a deux preceptes touchant l'aumosne : l'un de donner de son superflu dans les necessitez ordinaires des pauvres ; l'autre de donner mesme de ce qui est nécessaire selon sa condition dans les necessitez extrêmes. C'est ce que dit Cajetan après S. Thomas : de sorte que pour faire voir l'esprit de Vasquez

Vasquez touchant l'aumosne, il faut monstrier comment il a regie tant de celle qu'on doit faire du superflu, que celle qu'on doit faire du necessaire.

Celle du superflu, qui est le plus ordinaire secours des pauvres, est entierement abolie par cette seule maxime de El. c. 4. n. 14. que j'ay rapporté dans mes lettres : *Ce que les gens du monde gardent pour relever leur condition & celle de leurs parens, n'est pas appelé superflu. Et ainsi à peine trouvera-t'on qu'il y ait jamais de superflu dans les gens du monde, & non pas mesme dans les Rois.* Vous voyez bien, mes Peres, que par cette definition, tous ceux qui auront de l'ambition, n'auront point de superflu; & qu'ainsi l'aumosne en est aneantie à l'égard de la pluspart du monde, Mais quand il arriveroit mesme qu'on en auroit, on seroit encore dispensé d'en donner dans les necessitez communes, selon Vasquez, qui s'oppose à ceux qui veulent y obliger les riches. Voicy ses termes c. i. n. 32, Corduba, dit-il, enseigne que lors qu'on a du superflu, on est obligé d'en donner à ceux qui sont dans vne necessité ordinaire, au moins vne partie, afin d'accomplir le precepte en quelque chose : **MAIS CELA NE ME PLAÎT PAS :** Sed hoc non placet : **CAR NOUS AVONS MONSTRÉ LE CONTRAIRE contre Cajetan & Navarre.** Ainsi, mes Peres, l'obligation de cette aumosne est absolument ruinée, selon ce qu'il plaist à Vasquez.

Pour celle du necessaire, qu'on est obligé de faire dans les necessitez extrêmes & pressantes, vous verrez par les conditions qu'il apporte pour former cette obligation, que les plus riches de Paris peuvent n'y estre pas engagez vne seule fois en leur vie. Je n'en rapporteray que deux. L'vne, **QVE L'ON SÇACHE** que le pauvre ne sera secouru d'aucun autre : *Hac intelligo & cetera omnia quando* **SCIO** nullum alium o-

pem laturum. c. i. n. 28, Qu'en dites-vous, mes Peres, arrivera-t'il souvent que dans Paris, où il y a tant de gens charitables, on puisse sçavoir qu'il ne se trouvera personne pour secourir vn pauvre qui s'offre à nous? Et cependant si on n'a pas cette connoissance, on pourra le renvoyer sans secours, selon Vasquez. L'autre condition est, que la necessité de ce pauvre soit telle, qu'il soit menacé de quelque accident mortel, ou de perdre sa reputation n. 24 & 26. ce qui est bien peu commun. Mais ce qui en marque encore la rareté, c'est qu'il dit num. 45. que le pauvre qui est en cet estat; où il dit qu'on est obligé à luy donner l'aumosne, peut voler le riche en conscience. Et ainsi il faut que cela soit bien extraordinaire, si ce n'est qu'il vueuille qu'il soit ordinairement permis de voler. De sorte qu'après avoir destruit l'obligation de donner l'aumosne du superflu, qui est la plus grande source des charitez, il n'oblige les riches d'assister les pauvres de leur necessaire, que lors qu'il permet aux pauvres de voler les riches. Voilà la doctrine de Vasquez, où vous renvoyez les lecteurs pour leur edification.

Je viens maintenant à vos impostures. Vous-vous estendez d'abord sur l'obligation que Vasquez impose aux Ecclesiastiques de faire l'aumosne. Mais je n'ay point parlé, & j'en parleray quand il vous plaira. Il n'en est donc pas question icy. Pour les laïques, desquels seuls il s'agit, il semble que vous vouliez faire entendre que Vasquez ne parle en l'endroit que j'ay cité, que selon le sens de Cajetan, & non pas selon le sien propre. Mais comme il n'y a rien de plus faux, & que vous ne l'avez pas dit netement, je veux croire pour vostre honneur que vous ne l'avez pas voulu dire.

Vous-vous plaignez en suite hautemēt, de ce qu'après

prés avoir rapporté cette maxime de Vasquez: *A peine se trouvera t'il que les gens du monde, & mesme les Rois ayent jamais de superflu*, j'en ay conclu, *que les riches sont donc à peine obligez de donner l'aumosne de leur superflu*. Mais que voulez-vous dire, mes Peres? S'il est vray que les riches n'ont presque jamais de superflu, n'est il pas certain qu'ils ne seront presque jamais obligez de donner l'aumosne de leur superflu. Je vous en ferois vn argument en forme, si Diana, qui estime tant Vasquez qu'il l'appelle *le phanix des esprits*, n'avoit tiré la mesme consequence du mesme principe. Car après avoir rapporté cette maxime de Vasquez, il en conclut: *Que dans la question. sçavoir si les riches sont obligez de donner l'aumosne de leur superflu, quoy que l'opinion qui les y oblige fust véritable, il n'arriveroit jamais, ou presque jamais, qu'elle obligeast dans la pratique*. Je n'ay fait que suivre mot à mot tout ce discours. Que veut donc dire cecy, mes Peres, quād Diana rapporte avec eloge les sentimens de Vasquez; quand il les trouve probables, & tres-cōmodes pour les riches, comme il le dit au mesme lieu, il n'est ny calomniateur, ny faussaire, & vous ne vous plaignez point qu'il luy impose: au lieu que quand je presente ces mesmes sentimens de Vasquez, mais sans le traiter de *phanix*, je suis vn imposteur, vn faussaire, & vn corrupteur de ses maximes. Certainement, mes Peres, vous avez sujet de craindre, que la difference de vos traitemens envers ceux qui ne different pas dans le rapport, mais seulement dans l'estime qu'ils font de vostre doctrine, ne découvre le fond de vostre cœur, & ne fasse juger que vous avez pour principal objet de maintenir le credit & la gloire de vostre Compagnie; puis que tandis que vostre Theologie accommodative passe pour vne sage condescendance, vous

ne

ne desavoüez point ceux qui la publient, & au contraire vous les loüez comme contribuans à vostre dessein. Mais quand on la fait passer pour vn relachement pernicieux, alors le mesme interest de vostre Societé vous engage à desavoüer des maximes qui vous font tort dans le monde : & ainsi vous les reconnoissez ou les renoncez, non pas selon la verité qui ne change jamais ; mais selon les divers changemens de temps, suivant cette parole d'un ancien : *Omnia pro tempore, nihil pro veritate*. Prenez y garde, mes Peres ; & afin que vous ne puissiez plus m'accuser d'avoir tiré du principe de Vasquez vne consequence qu'il eust desavoüée, sçachez qu'il l'a tirée luy-mesme c. i. n. 27. *A peine est on obligé de donner l'aumosne, quand on n'est obligé à la donner que de son superflu, selon l'opinion de Cajetan, ET SELON LA MIENNE : Et secundum nostram*. Confessez donc, mes Peres, par le propre témoignage de Vasquez, que j'ay suivi exactement sa pensée, & considérez avec quelle conscience vous avez osé dire, que si l'on alloit à la source, on verroit avec estonnement qu'il y enseigne tout le contraire.

Enfin vous faites valoir par dessus tout, ce que vous dites que si Vasquez n'oblige pas les riches de donner l'aumosne de leur superflu, il les oblige en recompense de la donner de leur necessaire. Mais vous avez oublié de marquer l'assemblage des conditions qu'il declare estre necessaires pour former cette obligation, lesquelles j'ay rapportées ; & qui la restreignent si fort, qu'elles l'aneantissent presque entierement ? & au lieu d'expliquer ainsi sincerement sa doctrine, vous dites generalemēt, qu'il oblige les riches à donner mesme ce qui est necessaire à leur condition. C'est en dire trop, mes Peres : la regle de l'Evangile ne va pas si avant, ce seroit vne autre erreur, dont

Vas-

Vasquez est bien éloigné. Pour couvrir son relâchement vous luy attribuez vn excés de severité qui le rendroit reprehensible , & par là vous vous ostez la creance de l'avoir rapporté fidelement. Mais il n'est pas digne de ce reproche apres avoir estably, comme je l'ay fait voir, que les riches ne sont point obligez ny par justice ny par charité de donner de leur superflu, & encore moins du necessaire, dans tous les besoins ordinaires des pauvres, & qu'ils ne sont obligez de donner du necessaire qu'en des rencontres si rares qu'elles n'arrivent presque jamais.

Vous ne m'objectez rien davantage, de sorte qu'il ne me reste qu'à faire voir combien est faux ce que vous pretendez, que Vasquez est plus severe que Cajetan. Et cela sera bien facile ; puis que ce Cardinal enseigne, *Qu'on est obligé par justice de donner l'aumosne de son superflu, mesme dans les communes neceßitez des pauvres : parce que selon les saints Peres les riches sont seulement dispensateurs de leur superflu, pour donner à qui ils veulent d'entre ceux qui en ont besoin.* Et ainſi au lieu que Diana dit des maximes de Vasquez, *quelles seront bien commodés, & bien agreables aux riches, & à leurs Confesseurs,* ce Cardinal, qui n'a pas vne pareille consolation à leur donner, declare de Elcem. c. 6. qu'il n'a rien à dire aux riches que ces paroles de I E S U S-CHRIST : *Qu'il est plus facile qu'un chameau passe par le trou d'une éguille, que non pas qu'un riche entre dans le ciel, & à leurs Confesseurs, que cette parole du mesme Sauveur: Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans le precipice : tant il a trouvé cette obligation indispensable ! Aussi c'est ce que les Peres & tous les saints ont étably comme vne verité constante. Il y deux cas, dit S. Thomas 2. 2. q. 118. a. 4. où l'on est obligé de donner l'aumosne par un devoir de justice: ex*

arvung ish et debito

debito legali: l'un, quand les pauvres sont en danger; l'autre, quand nous possédons des biens superflus. Et q. 87. a. 1. Les troisièmes décimes que les Juifs devoient manger avec les pauvres, ont esté augmentées dans la loy nouvelle; parce que IESUS-CHRIST veut, que nous donnions aux pauvres non seulement la dixième partie, mais tout nostre superflu. Et cependant il ne plaist pas à Vasquez, qu'on soit obligé d'en donner vne partie seulement; tant il a de complaisance pour les riches, de dureté pour les pauvres, & d'opposition à ces sentimens de charité, qui font trouver douce la verité de ses paroles de St Gregoire. laquelle paroist si rude aux riches du monde: *Quand nous donnons aux pauvres ce qui leur est nécessaire, nous ne leur donnons pas tant ce qui est à nous, que nous leur rendons ce qui est à eux: & c'est vn devoir de justice, plutôt qu'une œuvre de miséricorde.*

C'est de cette sorte que les saints recommandent aux riches de partager avec les pauvres les biens de la terre, s'ils veulent posséder avec eux les biens du ciel. Et au lieu que vous travaillez à entretenir dans les hommes l'ambition qui fait qu'on n'a jamais de superflu, & l'avarice qui refuse d'en donner quand on en auroit, les saints ont travaillé au contraire à porter les hommes à donner leur superflu, & à leur faire connoître qu'ils en auroient beaucoup, s'ils le mesuroient non par la cupidité qui ne souffre point de bornes, mais par la pieté qui est ingénieuse à se retrancher pour avoir dequoy se répandre dans l'exercice de la charité. Nous avons beaucoup de superflu, dit S. Augustin, si nous ne gardons que le nécessaire: mais si nous recherchons les choses vaines, rien ne nous suffira. Recherchez, mes freres, ce qui suffit à l'ouvrage de Dieu. c'est à la nature, & non pas ce qui suffit à vostre cupidité qui est l'ouvrage du demon; Et souvenez-vous que le superflu des riches est le nécessaire des pauvres. le

Je voudrois bien; mes Peres, que ce que je vous dis servist non seulement à me justifier, ce seroit peu; mais encore à vous faire sentir & abhorrer ce qu'il y a de corrompu dans les maximes de vos Casuistes; afin de nous venir sincerement dans les saintes regles de l'Evangile, selon lesquelles nous devons tous estre jugez.

Pour le second point qui regarde la simonie, ayant que de répondre aux reproches que vous me faites, je commenceray par l'éclaircissement de vostre doctrine sur ce sujet. Comme vous vous estes trouvez embarrassez entre les canons de l'Eglise, qui imposent d'horribles peines aux simoniaques, & l'avarice de tant de personnes qui recherchent cet infame trafic, vous avez suivi vostre methode ordinaire, qui est d'accorder aux hommes ce qu'ils desirent, & donner à Dieu des paroles & des apparences. Car qu'est-ce que demandent les simoniaques, sinon d'avoir de l'argent en donnant leurs benefices? Et c'est cela que vous avez exempté de simonie. Mais parce qu'il faut que le nom de simonie demeure, & qu'il y ait un sujet où il soit attaché, vous avez choisi pour cela une idée imaginaire, qui ne vient jamais dans l'esprit des simoniaques, & qui leur seroit inutile; qui est d'estimer l'argent considéré en luy-mesme autant que le bien spirituel considéré en luy-mesme. Car qui s'aviserait de comparer des choses si disproportionnées, & d'un genre si different. Et cependant pourveu qu'on ne fasse pas cette comparaison metaphysique, on peut donner son benefice à un autre, & en recevoir de l'argent sans simonie selon vos auteurs.

C'est ainsi que vous vous jouiez de la Religion, pour suivre la passion des hommes: & voyez néanmoins avec quelle gravité vostre Pere Valentin debite ses songes à l'endroit cité dans mes Lettres tom. 3. disp.

temporel comme sa fin principale, & qu'on le prefere mesme au spirituel ; quoy que S. Thomas & d'autres semblent dire le contraire , en ce qu'ils assurent , que c'est absolument simonie de donner vn spirituel pour vn temporel, lors que le temporel en est la fin.

Voila, mes Peres, vostre doctrine de la simonie enseignée par vos meilleurs auteurs, qui se suivent en cela bien exactement. Il ne me reste donc qu'à répondre à vos impostures, Vous n'avez rien dit sur l'opinion de Valentia ; & ainsi sa doctrine subsiste après vostre réponse. Mais vous-vous arrêtez sur celle de Tannerus, & vous dites qu'il a seulement décidé, que ce n'estoit pas vne simonie de droit divin ; & vous voulez faire croire que j'ay supprimé de ce passage ces paroles, *de droit divin* ; sur quoy vous n'estes pas raisonnables, mes Peres : car ces termes, *de droit divin*, ne furent jamais dans ce passage. Vous ajoutez ensuite, que Tannerus declare que c'est vne simonie *de droit positif*. Vous-vous trompez, mes Peres, il n'a pas dit cela generalement ; mais sur des cas particuliers, *in casibus à jure expressis*, comme il le dit en cet endroit. En quoy il fait vne exception de ce qu'il avoit estably en general dans ce passage, *que ce n'est pas simonie en conscience* ; ce qui enferme que ce n'en est pas aussi vne de droit positif, si vous ne voulez faire Tannerus assez impie, pour soustenir qu'une simonie de droit positif n'est pas simonie en conscience. Mais vous recherchez à dessein ces mots de *droit divin, droit positif, droit naturel, tribunal interieur & exterieur, cas exprimez dans le droit, presumption externe*, & les autres qui sont peu connus, afin d'échaper sous cette obscurité, & de faire perdre la veüe de vos égaremens. Vous n'échapperez pas neanmoins, mes Peres, par ces vaines subtilitez ; car je vous feray des que-

M stions

stions si simples, qu'elles ne seront point sujetes au *distinguo*.

Je vous demande donc, sans parler de *droit positif*, ny de *presumption de tribunal extérieur*, si vn beneficié sera simoniaque selon vos auteurs, en donnant vn beneficié de quatre mille livres de rente, & recevant dix mille francs argent comptant, non pas cōme prix du beneficié, mais cōme vn motif qui le porte à le donner. Répondez moy netement, mes Peres, que faut-il conclure sur ce cas selō vos auteurs? Tannerus ne dira-t'il pas formellement, *que ce n'est point simonie en conscience*; puis que le temporel n'est pas le pris du beneficié; mais seulement le motif qui le fait donner? Valentia, vos theses de Caën, Sanchez, & Escobar ne decideront ils pas de mesme, *que ce n'est pas simonie par la mesme raison*? Et faut-il davantage pour excuser ce beneficié de simonie; & oseriez-vous le traiter de simoniaque dans vos confessionaux, quelque sentiment que vous en ayez par vous-mêmes; puis qu'il auroit droit de vous fermer la bouche, ayāt agy selon l'advis de tant de Docteurs graves? Confessez donc, qu'un tel beneficié est excusé de simonie selon vous; & defendez maintenant cette doctrine si vous le pouvez.

Voilà, mes Peres, commēt il faut traiter les questions pour les démesler; au lieu de les embrouïller ou par des termes d'Escole, ou en changeant l'estat de la question, comme vous faites dans vostre dernier reproche en cette sorte. Tannerus, dites-vous, declare au moins qu'un tel échange est vn grand peché; & vous me reprochez d'avoir supprimé malicieusement cette circonstance, *qui le justifie entierement*, à ce que vous pretendez. Mais vous avez tort, & en plusieurs manieres. Car quand ce que vous ditez seroit vray, il
ne

ne s'agissoit pas au lieu où j'en parlois de sçavoir s'il y avoit en cela du peché ; mais seulement s'il y avoit de la simonie. Or ce sont deux questions fort séparées : les pechez n'obligent qu'à se confesser selō vos maximes ; la simonie oblige à restituer : & il y a des personnes à qui cela paroistroit assez différent. Car vous avez bien trouvé des expediens pour rendre la confession douce, mais vous n'en avez point trouvé pour rendre la restitution agreable. J'ay à vous dire de plus, que le cas que Tānerus accuse de peché, n'est pas simplement celui où l'on donne vn bien spirituel pour vn temporel qui en est le motif mesme principal ; mais il ajoute encore, *que l'on prise le temporel plus que le spirituel*, ce qui est ce cas imaginaire dont nous avons parlé. Et il ne fait pas de mal de charger celui-là de peché ; puis qu'il faudroit estre bien méchant, ou bien stupide, pour ne vouloir pas éviter vn peché par vn moyen aussi facile, qu'est celui de s'abstenir de comparer les prix de ces deux choses, lors qu'il est permis de donner l'vne pour l'autre. Outre que Valentia examinant au lieu déjà cité, s'il y a du peché à donner vn bien spirituel pour vn temporel qui en est le motif principal, rapporte les raisons de ceux qui disent que oui, en ajoutant : *Sed hoc non videtur mihi satis certum : Cela ne me paroist pas assez certain.*

Mais depuis vostre P. Erade Bille Professeur des Cas de conscience à Caën a décidé qu'il n'y a en cela aucun peché : car les opinions probables vont toujours en meurissant. C'est ce qu'il declare dans ses écrits de 1644. contre lesquels M. du Pré Docteur & Professeur de Caën fit cette belle harangue imprimée, qui est assez connue. Car que ce P. Erade Bille reconnoisse que la doctrine de Valentia suivie par P. Milhard, & condamnée en Sorbonne, soit contraire au

sentiment commun, suspecte de simonie en plusieurs choses, & punie en justice quand la pratique en est découverte, il ne laisse pas de dire que c'est vne opinion probable, & par consequent scure en conscience; & qu'il n'y a en cela ny simonie, ny peché. C'est, dit il, vne opinion probable, & enseignée par beaucoup de docteurs Catholiques, qu'il n'y a aucune simonie, NY AUCUN PECHÉ à donner de l'argent, ou vne autre chose temporelle pour vn benefice, soit par forme de reconnaissance, soit cōme vn motif sans lequel on ne le donneroit pas; pourveu qu'on ne le donne pas comme prix égal au benefice. C'est là tout ce qu'on peut désirer. Et selon toutes ces maximes vous voyez, mes Peres, que la simonie sera si rare, qu'on en auroit exempté Simon mesme le magicien, qui vouloit acheter le S. Esprit, en quoy il est l'image des simoniaques qui achètent; & Giezi, qui recut de l'argent pour vn miracle, en quoy il est la figure des simoniaques qui vendent. Car il est sans doute, que quand Simon dans les Actes offrit de l'argent aux Apôtres pour avoir leur puissance, il ne se servit ny des termes d'acheter, ny de vendre, ny de prix, & qu'il ne fit autre chose que d'offrir de l'argent comme vn motif pour se faire donner ce bien spirituel. Ce qui estant exempt de simonie selon vos auteurs, il se fust bien garanti de l'anatheme de saint Pierre, s'il eust esté instruit de vos maximes. Et cette ignorance fit aussi grand tort à Giezi quand il fut frappé de la lepre par Elisée: car n'ayant receu l'argent de ce prince guery miraculeusement, que comme vne reconnaissance, & non pas comme vn prix égal à la vertu divine qui avoit operé ce miracle, il eust obligé Elisée à le guérir sur peine de peché mortel; puis qu'il auroit agi selon tant de docteurs graves, & qu'en pareils cas vos Confesseurs sont obligez d'absoudre leus penitens, & de

les

les laver de la lepre spirituelle, dont la corporelle n'est que la figure.

Tout de bon, mes Peres, il seroit aisé de vous tourner là dessus en ridicules: je ne sçay pourquoy vous vous y exposez. Car je n'aurois qu'à rapporter vos autres maximes, comme celle-cy d'Escobar dans la pratique de la simonie selon la Societé de Iesus, n. 40. *Est-ce simonie, lors que deux Religieux s'engagent l'un à l'autre en cette sorte: Donnez moy vostre voix pour me faire élire Provincial, & je vous donneray la mienne pour vous faire Prieur? Nullement.* Et cét autre n. 14. *Ce n'est pas simonie de ce faire donner vn benefice en promettant de l'argent, quand on n'a pas dessein de payer en effet; parce que ce n'est qu'une simonie feinte, qui n'est non plus vraye, que du faux or n'est pas du vray or.* C'est par cette subtilité de conscience, qu'il a trouvé le moyen, en ajoutant la fourbe à la simonie, de faire avoir des benefices sans argent & sans simonie. Mais je n'ay pas le loisir d'en dire davantage: car il faut que je pense à me defendre contre vostre troisiéme calomnie sur le sujet des banqueroutiers.

Pour celle-cy, mes Peres, il n'y a rien de plus grossier. Vous me traitez d'imposteur sur le sujet d'un sentiment de Lessius, que je n'ay point cité de moy-mesme; mais qui se trouve allegué par Escobar dans vn passage que j'en rapporte: & ainsi, quand-il seroit vray que Lessius ne seroit pas de l'avis qu'Escobar luy attribué, qu'y a-t'il de plus injuste que de s'en prendre à moy? Quand je cite Lessius & vos autres auteurs de moy-mesme, je consens d'en répondre. Mais comme Escobar a ramassé les opinions des 24. de vos Peres, je vous demande si je dois estre guarant d'autre chose, que de ce que je cite de luy, & s'il faut outre cela que je réponde des citations

qu'il fait luy-mesme dans les passages que j'en ay pris? Cela ne seroit pas raisonnable. Or c'est dequoy il s'agit en cet endroit. l'ay rapporté dans ma Lettre ce passage d'Escobar traduit fort fidelemét, & sur lequel aussi vous ne dites rien : *Celuy qui fait banquerouze peut-il en seureté de conscience retenir de ses biens autant qu'il est necessaire pour vivre avec honneur: ne indecorè vivat?* I E R E P O N S Q U E O V Y A V E C L E S S I U S : C U M L E S S I O A S S E R O P O S S E , & C . Sur cela vous me dites que Lessius n'est pas de ce sentiment. Mais pensez vn peu où vous-vous engagez? Car il est vray qu'il en est, on vous appellera imposteurs. d'avoir assuré le contraire; & s'il n'en est pas, Escobar sera imposteur? de sorte qu'il faut maintenant par necessité, que quelqu'un de la Societé soit convaincu d'imposture. Voyez vn peu quel scandale ! Aussi vous ne sçavez prevoir la suite des choses. Il vous semble, qu'il n'y a qu'à dire des injures aux personnes, sans penser sur qui elles retombent. Que ne faisiez-vous sçavoir vostre difficulté à Escobar, avant què de la publier : il vous eust satisfait. Il n'est pas si mal-aisé d'avoir des nouvelles de Vailladolid, où il est en parfaite santé, & où il acheve sa grande Theologie morale en six volumes, sur les premiers desquels je vous pourray dire vn jour quelque chose. On luy a envoyé les dix premieres Lettres: vous pouviez aussi luy envoyer vostre objection? & je m'assure qu'il eust bien répondu: car il a veu sans doute dans Lessius ce passage, d'où il a pris le *ne indecorè vivat*. Lisez le bien, mes Peres, & vous l'y trouverez comme moy lib. 2. c. 16. n. 45. *Idem colligitur aperte ex juribus citatis, maxime quoad ea bona quæ post cessionem acquisitis, de quibus is qui debitor est etiam ex delicto, potest retinere quantum necessarium est, ut pro sua conditione* NON INDECO-

RE' VIVAT. *Petes, an leges id permitant de bonis, quæ tempore instantis cessionis habebat? Ita videtur colligi ex DDs.*

Je ne m'arresteray pas à vous monstrier, que Lessius pour autoriser cette maxime abuse de la Loy, qui n'accorde que le simple vivre aux banqueroutiers, & non pas dequoy subsister avec honneur : il suffit d'avoir justifié Escobar contre vne telle accusatiõ. C'est plus que je ne devois faire. Mais vous, mes Peres, vous ne faites pas ce que vous devez : car il est question de répondre au passage qu'Escobar, dont les décisions sont commodes en ce qu'estant independantes du devant & de la suite, & toutes renfermées en de petits articles, elles ne sont pas sujettes à vos distinctions. Je vous ay cité son passage entier qui permet à ceux qui font cession de retenir de leurs biens, quoy qu'acquis injustement, pour faire subsister leur famille avec honneur. Surquoy je me suis écrié dans mes Lettres : *Comment, mes Peres, par qu'elle estrange charité voulez-vous que les biens appartiennent plutôt à ceux qui les ont mal acquis, qu'aux créanciers legitimes?* C'est à quoy il faut répondre : mais c'est ce qui vous met dans vn fascheux embarras, que vous essayez en vain d'éluder en détournant la question, & citant d'autres passages de Lessius desquels il ne s'agit point. Je vous demande donc si cette maxime d'Escobar peut estre suivie en conscience par ceux qui font banqueroute; & prenez garde à ce que vous direz. Car si vous répondez que non, que deviendra vostre docteur & vostre doctrine de la probabilité; & si vous dites qu'ouy, je vous renvoye au Parlement.

Je vous laisse dans cette peine, mes Peres, car je n'ay plus icy de place pour entreprendre l'imposture suivante sur le passage de Lessius touchant l'hom-

cide; ce sera pour la premiere fois, & le reste ensuite.
 Je ne vous diray rien cependant sur les Avertissemens
 pleins de faussetez scandaleuses par où vous finissez
 chaque imposture : je repartiray à tout cela dans la
 Lettre où j'espere monstrier la source de vos calom-
 nies. Je vous plains, mes Peres, d'avoir recours à de
 tels remedes. Les injures que vous me dites n'éclair-
 ciront pas nos differens : & les menaces que vous me
 faites en tant de façons, ne m'empescheront pas de
 me defendre. Vous croyez avoir la force & l'impu-
 nité : mais je croy avoir la verité & l'innocence. C'est
 vne étrange & longue guerre, que celle où la vio-
 lence essaye d'opprimer la verité. Tous les efforts de
 la violence ne peuvent affoiblir la verité, & ne ser-
 vent qu'à la relever d'avantage. Toutes les lumieres
 de la verité ne peuvent rien pour arrester la violen-
 ce, & ne font que l'irriter encore plus. Quand la for-
 ce combat la force, la plus puissante destruit la moin-
 dre; quand l'on oppose les discours aux discours, ceux
 qui sont veritables & convainquans confondent &
 dissipent ceux qui n'ont que la vanité & le menson-
 ge : mais la violence & la verité ne peuvent rien l'une
 sur l'autre. Qu'on ne pretende pas de là neanmoins
 que les choses soyent égales : car il y a cette extrême
 difference, que la violence n'a qu'un cours borné par
 l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire
 de la verité qu'elle attaque ; au lieu que la verité sub-
 siste eternellement, & triomphe enfin de ses enne-
 mis ; parce qu'elle est eternelle & puissante comme
 Dieu mesme.

D E F E N C E

D E L A

DOVZIE'ME LETTRE.

M O N S I E U R ,

Qui que vous soyez qui avez entrepris de defendre les Iesuites contre les Lettres qui découurent si clairement le dereglement de leur Morale, il paroist par le soin que vous prenez de les secourir, que vous avez bien connu leur faiblesse, & en cela on ne peut blâmer vostre jugement. Mais si vous aviez pensé de pouvoir les justifier en effet, vous ne seriez pas excusable. Aussi j'ay meilleure opinion de vous; & je m'assure que vostre dessein est seulement de détourner l'Auteur des Lettres par diversion artificieuse. Vous n'y avez pourtant pas réussi; & j'ay bien de la joye de ce que la trezième vient de prestre sans qu'il ait reparty à ce que vous avez fait sur la 11. & sur la 12. & sans avoir seulement pensé à vous. Cela me fait espérer qu'il negligera de mesme les autres. Vous ne devez pas douter, Monsieur, qu'il ne luy eust esté bien facile de vous pousser. Vous voyez comment il mène la Societé entière: qu'eust-ce donc esté s'il vous eust entrepris en particulier. Iugez en par la maniere dont je vay vous répondre sur ce que vous avez écrit contre sa douzième lettre.

Je vous laisseray, Monsieur, toutes vos injures. L'auteur des Lettres a promis d'y satisfaire, & je croy qu'il le fera de telle sorte qu'il ne vous en restera que la honte & le repentir. Il ne luy sera pas difficile de courir de confusion de simples particuliers comme vous vos Iesuites, qui par un attentat criminel vsurpent l'autorité de l'Eglise, pour traiter

M S d'here-

d'heretiques ceux qui leur plaist, lors qu'ils se voyent dans l'impuissance de se defendre contre les justes reproches qu'on leur fait de leurs méchantes maximes. Mais pour moy je me resserreray dans la refutation des nouvelles impostures, que vous employez pour la justification de ses Casuistes. Commençons par le grand Vasquez.

Vous ne répondez rien à tout ce que l'Auteur des Lettres a rapporté pour faire voir sa mauvaise doctrine touchant l'aumosne. Et vous l'accusez seulement en l'air de quatre faussetez, dont la premiere est, qu'il a supprimé du passage de Vasquez cité dans la sixième Lettre, ces paroles: *Statum quem licitè possunt acquirere*: & qu'il a dissimulé le reproche qu'on luy en avoit fait.

Le voy bien, Monsieur, que vous avez cru sur la foy des Iesuites vos chers amis, que ces paroles-là sont dans le passage qu'à cité l'Auteur des Lettres. Car si vous eussiez sçeu qu'elles n'y sont pas, vous eussiez blâmé ces Peres de luy avoir fait ce reproche, plutôt que de vous étonner de ce qu'il n'avoit pas daigné répondre à vne objection si vaine. Mais ne vous fiez pas tant à eux. Vous seriez souvent attrapé. Considérez vous mesme dans Vasquez le passage que l'Auteur en a raporté. Vous le trouverez de *Eleem. c. 4. n. 14.* mais vous n'y verrez aucune de ces paroles qu'on dit qu'il en a supprimées; & vous serez bien étonné de ne les trouver que 15. pages auparavant. Je ne doute point qu'après cela vous ne vous plaigniez de ces bons Peres, & que vous ne jugiez bien que pour accuser cét Auteur d'avoir supprimé ces paroles de ce passage, il faudroit l'obliger de rapporter des passages de 15. pages in folio dans vne lettre de 8. pages in quarto, où il a accoustumé d'en rapporter 30. ou 40. ce qui ne seroit pas raisonnable.

Ces paroles ne peuvent donc servir qu'à vous convaincre vous-mesme d'imposture; & elles ne servent pas aussi davantage pour justifier Vasquez. On a accusé ce Iesuite d'avoir

d'avoir ruiné le precepte de IESVS-CHRIST, qui oblige les riches de faire l'aumosne de leur superflu, en soutenant, que ce que les riches gardent pour relever leur condition ou celle de leurs parens, n'est pas superflu; & qu'ainsi à peine en trouvera-t'on dans les gens du monde, & non pas mesme dans les Roys. C'est cette consequence, qu'il n'y a presque jamais de superflu dās les gens du monde, qui ruine l'obligation de donner l'aumosne; puis qu'on en conclut par necessité, que n'ayant point de superflu il ne sont pas obligez de le donner. Si c'estoit l'Auteur des Lettres qui l'eust tirée, vous auriez quelque sujet de pretendre, qu'elle n'est pas enfermée dans ce principe, que ce que les riches gardent pour relever leur condition, ou celle de leurs parens, n'est pas appellé superflu. Mais il l'a trouvé toute tirée dans Vasquez. Il y a leu ces paroles si éloignées de l'esprit de l'Evangile, & de la moderation Chrestienne, Qu'à peine trouvera-t'on du superflu dans les gens du monde, & non pas mesme dans les Roys. Il y a leu encore cette derniere conclusion rapportée dans la douzième lettre: A peine est on obligé de donner l'aumosne, quand on est obligé à la donner que de son superflu: & ce qui est remarquable, qu'elle se voit au mesme lieu de ces paroles, statum quem licitè possunt acquirere, par lesquelles vous pretendez l'eluder. Vous chicanez donc inutilement sur le principe, lors que vous estes obligé de vous taire sur les consequences, qui sont formellement dans Vasquez, & qui suffisent pour aneantir le precepte de IESVS-CHRIST, comme on l'a accusé de l'avoir fait. Si Vasquez les avoit mal tirées de son principe, il auroit joint vne faute de jugement avec vne erreur dans le Monde; & il n'en seroit pas plus innocent, ny le precepte de IESVS-CHRIST moins aneanty. Mais il paroistra par la refutation de la seconde fausseté que vous reprochez à l'Auteur des Lettres,

que

que ces mauvaises consequences sont bien tirées du mauvais principe que Vasquez établit au mesme lieu ; & que ce Iesuite n'a pas peché contre les regles du raisonnement, mais contre celles de l'Evangile.

Cette seconde fausseté que vous dites qu'il a dissimulée après en avoir esté convaincu, est qu'il a omis ces paroles par vn dessein outrageux, pour corrompre la pensée de ce Pere, & en tirer cette conclusion scandaleuse, Qu'il ne faut selon Vasquez qu'avoir beaucoup d'ambition pour n'avoir point de superflu. Sur cela, Monsieur, je vous pourrois dire en vn mot, qu'il n'y eut jamais d'accusation moins raisonnable que celle là. Les Iesuites ne se sont jamais plaints de cette cõsequence. Et cependant vous reprochez à l'Auteur des Lettres de n'avoir pas répondu à vne objection qu'on ne luy avoit pas encore faite. Mais si vous croyez avoir esté en cela plus clair-voyant que toute cette Compagnie, il sera aisé de vous guerir de cette vanité qui seroit injurieuse à ce grand corps. Car cõment pouvez-vous nier que de ce principe de Vasquez: Ce que l'on garde pour relever sa condition ou celle de ces parens, n'est pas appellé superflu, on ne conclue necessairement, qu'il ne faut qu'avoir beaucoup d'ambition pour n'avoir point de superflu. Je vous permets de bon cœur d'y ajouter encore la condition qu'il exprime en vn autre endroit, qui est que l'on ne vueille relever son estat que par des voyes legitimes: Statum quem licité possunt acquirere. Cela n'empeschera pas la verité de la conscience que vous accusez de fausseté.

Il est vray, Monsieur, qu'il y a quelques riches qui peuvent relever leur condition par des voyes legitimes. L'utilité publique en peut quelquesfois justifier le desir, pourveu qu'ils ne considerent pas tant leur propre interest, que l'honneur de Dieu & l'interest du public: mais il est tres-rare que l'esprit de IESVS-CHRIST, sans lequel il n'y a point d'intentions pures, inspire ces sortes de desirs aux ri-

riches du monde : il les porte bien plutôt à diminuer ce poids inutile, qui les empesche de s'élever vers le ciel ; & à craindre ces paroles de son Evangile, Que celuy qui s'élève sera abaissé. Ainsi ces desirs que l'on voit dans la plupart des hommes du siècle, de monter toujours à vne condition plus haute & d'y faire monter leurs parens, quoy que par des voyes legitimes, ne sont pour l'ordinaire que les effets d'une cupidité terrestre, & d'une veritable ambitio. Car c'est, Monsieur, vne erreur grossiere, de croire qu'il n'y ait point d'ambition à desirer de relever sa condition, que lors qu'on se veut servir des moyens injustes : c'est cette erreur que S. Augustin condamne dans le livre de la Patience, c. 3. lors qu'il dit : L'amour de l'argent & le desir de la gloire sont des folies que le monde croit permises. Et on s'imagine que l'avarice, l'ambition, le luxe, les divertissemens des spectacles, sont innocés lors qu'ils ne nous font point tomber dans quelque crime ou quelque desordre que les loix defendent. L'ambition consiste à desirer l'élevation pour l'élevation, & l'honneur pour l'honneur ; comme l'avarice à aimer les richesses pour les richesses. Si vous y joignez les moyens injustes, vous la rendez plus criminelle ; mais en substituant des moyens legitimes, vous ne la rendez pas innocente. Or Vasquez ne parle pas de ces occasions, dans lesquelles quelques gens de bien desirent de changer de condition, & sont dans l'attente probable de le faire, comme dit le Cardinal Cajetan. S'il en parloit, il auroit esté ridicule d'en conclure, comme il en fait, que l'on ne trouve presque jamais de superflu dans les gens du monde ; puis que des occasions tres-rares, qui ne peuvent arriver qu'une ou deux fois dans la vie, & qui ne se rencontrent que dans un tres-petit nombre de riches, à qui Dieu fait connoistre qu'ils ne se nuiront pas à eux-mesmes en s'élevant pour servir les autres, ne peuvent pas empescher que la plupart des riches n'ayent

n'ayent beaucoup de superflu. Mais il parle d'un desir vague & indeterminé de s'agrandir : il parle d'un desir de s'élever sans aucunes bornes ; puis que s'il estoit borné, les riches commenceroient d'avoir du superflu, lors qu'ils y seroyent arrivez. Et enfin il croit que ce desir est si generalement permis, qu'il empesche tous les riches d'avoir presque jamais de superflu.

C'est. Monsieur, afin que vous l'entendiez, cette pretention de s'agrandir. & de s'élever toujours dans le siecle à une condition plus haute, quoy que par des moyens legitimes, ad statum quem licitè possunt acquirere, que l'auteur des Lettres a appellée du nom d'ambition; parce que c'est le nom que les Peres luy donnent, & que l'on luy donne mesme dans le monde. Il n'a pas esté obligé d'imiter une des plus ordinaires adresses de ces mauvais Casuistes, qui est de bannir les noms des vices, & de retenir les vices mesmes sous d'autres noms. Quand donc ces paroles, statum quem licitè possunt acquirere, auroient esté dans le passage qu'il a cité, il n'auroit pas eu besoin de les retrancher pour le rendre criminel. C'est en les y joignant qu'il a droit d'accuser Vasquez, que selon luy il ne faut qu'avoir de l'ambition pour n'avoir point de superflu. Il n'est pas le premier qui à tiré cette consequence de cette doctrine. M. du Val l'avoit fait avant luy en termes formels en combattant cette mauvaise maxime, tom. 2. qu. 8. p. 576. Il s'en suivroit, dit-il, que celuy qui desireroit une plus haute dignité, c'est à dire qui auroit une plus grande ambition, n'auroit point de superflu, quoy qu'il eust beaucoup plus qu'il ne luy faut selon sa condition presente : Sequetur cum qui hanc dignitatem cuperet, seu qui MAIORI AMBITIONE DUCERETUR, habendo plurima supra decentiam sui status, non habiturum superflua.

Vous avez donc fort mal réussi, Monsieur, dans les deux
premières

premières faussetez que vous reprochez à l'Auteur des Lettres. Voyons si vous serez mieux fondé dans les autres que vous l'accusez d'avoir faites en se defendant. La première est, qu'il assure que Vasquez n'oblige point les riches de donner de ce qui est nécessaire à leur condition. Il est bien aisé de vous répondre sur ce point : car il n'y a qu'à vous dire netement que cela est faux. & qu'il a dit tout le contraire. Il n'en faut point d'autre preuve que le passage mesme que vous produisez trois lignes après, où il rapporte que Vasquez oblige les riches de donner du nécessaire en certaines occasions.

Vostre dernière plainte n'est pas moins déraisonnable, En voicy le sujet. L'Auteur des Lettres a repris deux décisions dans la doctrine de Vasquez : l'une que les riches ne sont point obligez ny par justice, ny par charité de donner leur superflu, & encore moins de nécessaire dans tous les besoins ordinaires des pauvres, L'auteur qu'ils ne sont obligez de donner du nécessaire qu'en des rencontres si rares qu'elles n'arrivent presque jamais. Vous n'aviez rien à répondre sur la première de ces décisions, qui est la plus méchante. Que faites vous là dessus? vous les joignez ensemble, & apportant quelque mauvaise défaite sur la dernière, vous voulez faire croire que vous avez répondu sur toutes les deux. Ainsi pour démontrer ce que vous voulez embarrasser à dessein je vous demande à vous mesmes, s'il n'est pas vray que Vasquez enseigne, que les riches ne sont jamais obligez de donner ny du superflu, ny du nécessaire, ny par charité, ny par justice, dans les nécessitez ordinaires des pauvres? L'Auteur des Lettres ne l'a-t'il pas prouvé par ce passage formel de Vasquez? Corduba enseigne que lors qu'on a de superflu, on est obligé d'en donner à ceux qui sont dans une nécessité ordinaire, au moins une partie, afin d'accomplir le precepte en quelque chose.

(Remar-

(Remarquez qu'il ne s'agit point en cet endroit, si on y est obligé par justice ou par charité, mais si on y est obligé absolument.) Voyons donc qu'elle sera la décision de vostre Vasquez: Mais cela ne me plaist pas, SED HOC NON PLACET; car nous avons montré le contraire Cajetan & Navarre. Voilà à quoy vous ne répondez point, laissant ainsi vos Iesuites convaincus d'une erreur si contraire à l'Evangile.

Et quant à la seconde décision de Vasquez, qui est que les riches ne sont obligés de donner du nécessaire à leur condition, qu'en des rencontres si rares qu'elles n'arrivent presque jamais, l'Auteur des Lettres ne l'a pas moins clairement prouvé par l'assemblage des conditions que ce Iesuite demande pour former cette obligation; sçavoir que l'on sçache que le pauvre qui est dans la nécessité urgente ne sera assisté de personne que de nous; & que cette nécessité le menace de quelque accident mortel, ou de perdre sa réputation. Il a demandé sur cela si ces rencontres estoient fort ordinaires dans Paris, & en fin il a pressé les Iesuites par cet argument: Que Vasquez permettant aux pauvres de voler les riches, dans les mesmes circonstances où il oblige les riches d'assister les pauvres, il faut qu'il ait creu ou que ces occasions estoient fort rares, ou qu'il estoit ordinairement permis de voler. Qu'avez-vous répondu à cela, Monsieur? Vous avez dissimulé toutes ces preuves, & vous vous estes contenté de rapporter trois passages de Vasquez, où il dit dans les deux premiers, que les riches sont obligés d'assister les pauvres dans les nécessitez urgentes, ce que l'Auteur des Lettres reconnoist expressément: mais vous vous estes bien gardé d'ajouter qu'il y rapporte des restrictions, qui font que ces nécessitez urgentes n'obligent presque jamais à donner l'aumône, qui est ce dont il s'agit.

Le troisième de vos passages dit simplement, que les riches

Les ne sont pas obligez de donner seulement l'aumosne dans les necessitez extrêmes, c'est à dire, quand vn homme est prest de mourir ; parce qu'elles sont trop rares: d'où vous concluez qu'il est faux, que les occasions où Vasquez oblige à donner l'aumosne, soient fort rares. Mais vous vous moquez, Monsieur, vous n'en pouvez conclure autre chose sinõ que Vasquez oste le nom de tres-rares, aux occasions de donner l'aumosne, qu'il rend tres-rares en effet par les conditions qu'il y apporte. En quoy il n'a fait que suivre la conduite de sa Compagnie. Ce Iesuite avdit à satisfaire tout ensemble les riches, qui veulent qu'on ne les oblige que tres-rarement à donner l'aumosne, & l'Eglise qui y oblige tres-souvent ceux qui ont superflu. Il a donc voulu contenter tout le monde, selon la methode de sa Societé ; & il y a fort bien reüssi. Car il exige d'une part des conditions si rares en effet, que les plus avares en doivent estre satisfaits: & il leur oste de l'autre le nom de rares pour satisfaire l'Eglise en apparence. Il n'est donc pas question de sçavoir si Vasquez a donné le nom de rares aux rencontres, où il oblige de donner l'aumosne. On ne l'a jamais accusé de les avdir appellées rares. Il estoit trop habile Iesuite, pour appeller ainsi les mauvaises choses par leur nom: mais il est question de sçavoir si elles sont rares en effet par les restrictions qu'il y apporte: & c'est ce que l'Auteur des Lettres a si bien monstré, qu'il ne vous est resté sur cela que cette réponse generale, qui ne vous manque jamais, qui est la dissimulation & le silence.

Tout ce que vous ajoustez ensuite de la subtilité de l'esprit de Vasquez dans le divers sens qu'il donne aux mots de necessaire & de superflu, est vne pure illusion. Il ne les a jamais pris qu'en deux sens, aussi bien que tous les autres Theologiens. Il y a selon luy necessaire à la nature, & necessaire à la condition: superflu à la nature, superflu à la condition. Mais afin qu'une chose soit superflue à la

N

condi-

condition, il veut qu'elle soit non seulement à l'égard de la condition presente, mais aussi à l'égard de celle que les riches peuvent acquerir ou pour eux, ou pour leurs parens par des moyens legitimes. Ainsi selon Vasquez tout ce que l'en garde pour relever sa condition, est appellé simplement necessaire à la condition, & superflu seulement à la nature: & on n'est obligé d'en faire l'aumosne que dans les occasions que l'Auteur des Lettres a fait voir estre si rares qu'elles n'arrivent presque jamais.

Il n'est pas besoin de rien ajoûter touchant la comparaison de Vasquez & de Cajetan à ce que l'Auteur des Lettres en a dit. Je vous avertiray seulement en passant, que vous imposez à ce Cardinal aussi bien que Vasquez, lors que vous soutenez, Que contre ce qu'il avoit dit dans le traité de l'aumosne, il enseigne en celuy des Indulgences, que l'obligation de donner le superflu, ne passe point le peché veniel. Lisez-le, Monsieur, & ne vous fiez pas tant aux Iesuites ny morts ny vivans. Vous trouverez que Cajetan y enseigne formellement le contraire: & qu'après avoir dit qu'il n'y a que les necessitez extrêmes, sous lesquelles il comprend aussi la pluspart de celles que Vasquez appelle urgentes, qui obligent à peché mortel, il y ajoûte cette exception, si ce n'est qu'on ait des biens superflus: SECLVSA SUPERFLVITATE BONORVM.

Je passe donc avec vous à la doctrine de la simonie. L'Auteur des Lettres n'a eu autre dessein que de montrer, que la Societé tient cette maxime, que ce n'est pas vne simonie en conscience de donner vn bien spirituel pour vn temporel, pourveu que le temporel n'en soit que le motif mesme principal, & non pas le prix: & pour le prouver il a rapporté le passage de Valentia tout au long dans la 12. qui le dit si clairement que vous n'avez rien à y répondre, non plus que sur Escobar, Erade Bille, & les autres, qui disent tous la mesme chose. Il suffit que tous ces Auteurs soyent de cette

opinion, pour montrer que selon toute la Compagnie qui tient la doctrine de la probabilité, elle est seure en conscience, après tant d'Auteurs graves qui l'ont soutenue, & tant de Provinciaux graves qui l'ont approuvée. Confessez donc qu'en laissant subsister, comme vous faites, le sentiment de tous ces autres lesuites, & vous arrestant au seul Tannerus, vous ne faites rien contre le dessein de l'Auteur des Lettres que vous attaquez, ny pour la justification de la Société que vous defendez.

Mais afin de vous donner vne entiere satisfaction sur ce sujet ; je vous soutiens que vous avez tort aussi bien sur Tannerus que sur les autres, Premièrement vous ne pouvez nier qu'il ne dise generalement qu'il n'y a point de simonie en conscience, in foro conscientia; à donner vn bien spirituel pour vn temporel, lors que le temporel n'en est que le motif mesme principal, & non pas le prix. Et quand il dit qu'il ny a point de simonie en conscience, il entend qu'il n'y en a point ny de droit divin, ny de droit positif. Car la simonie de droit positif est vne simonie en conscience. Voila la regle generale à laquelle Tannerus apporte vne exception, qui est que dans les cas exprimez par le droit c'est vne simonie de droit positif, ou vne simonie présumée. Or comme vne exception ne peut pas estre aussi estendue que la regle, il s'ensuit par necessité que cette maxime generale, que ce n'est point simonie en conscience de donner vn bien spirituel pour vn temporel, qui n'en est que le motif ; & non pas le prix, subsiste en quelque espee des choses spirituelles. Et qu'ainsi il y ait des choses spirituelles qu'on peut donner sans simonie de droit positif pour des biens temporels, en changeant le mot de prix en celui de motif.

L'Auteur des Lettres a choisi l'espee des benefices, à laquelle il reduit la doctrine de Valentia & de Tannerus Mais il luy importe peu neanmoins que vous en substituez vne

autre, & que vous disiez, que ce n'est pas les benefices, mais les Sacremens ou les charges Ecclesiastiques, qu'on peut donner pour de l'argent. Il croit tout cela également impie, & il vous en laisse le choix. Il semble, Monsieur, que vous l'avez voulu faire; & que vous avez voulu donner à entendre, que ce n'est pas simonie de dire la Messe ayant pour motif principal d'en recevoir de l'argent. C'est la pensée qu'on peut avoir en lisant ce que vous rapportez de la coutume de l'Eglise de Paris. Car si vous aviez voulu dire simplement, que les fideles peuvent offrir des biens temporels à ceux dont ils reçoivent les spirituels; & que les Prestres qui servent à l'Autel peuvent vivre de l'Autel, vous auriez dit une chose dont personne ne doute; mais qui ne touche point aussi nostre question. Il s'agit de sçavoir, si un Prestre qui n'auroit pour motif principal en offrant le sacrifice que l'argent qu'il en reçoit, ne seroit pas devant Dieu coupable de simonie. Vous l'en devez exempter selon la doctrine de Tannerus; mais le pouvez-vous selon les principes de la pieté Chrestienne. Si la simonie, dit Pierre le Chantre l'un des plus grands ornemens de Paris, est si honteuse & damnable dans les choses jointes aux Sacremens, combien l'est-elle plus dans la substance même des Sacremens, & principalement dans l'Eucharistie, où on prend IESVS-CHRIST tout entier, la source & l'origine de toutes les graces, Simon le Magicien, dit encore ce saint homme, ayant esté rejeté par S. Pierre, luy eust pû dire; Tu me rebutes, mais je triompheray de toy & du corps entier de l'Eglise: j'établiray le siege de mon Empire sur les Autels; & lors que les Anges seront assésblez en un coin de l'Autel pour adorer le corps de IESVS-CHRIST, je seray à l'autre coin pour faire que le ministre de l'Autel, ou plustost le mien, le forme pour de l'argent. Et cependant cette simonie, que ce pieux Theologien con-

damne

damne si fortement, ne consiste que dans la cupidité, qui fait que dans l'administration des choses spirituelles on met sa fin principale dans l'utilité temporelle qui en revient. Et c'est ce qui luy fait dire généralement. c. 25. que les ministeres saints, qu'il appelle les ouvrages de la droite, estant exercez par l'amour de l'argent, forment la simonie : *Opus dexteræ operatum causâ pecuniæ acquirendæ, parit simoniam.* Qu'auroit-il donc dit, s'il avoit ouy parler de cette horrible maxime des Casuistes que vous defendez ; Qu'il est permis à vn Prestre de renoncer pour vn peu d'argent à tout le fruit spirituel qu'il peut pretendre du sacrifice.

Vous voyez donc, Monsieur, que si c'est là tout ce que vous avez à dire pour la defense de Tannerus, vous ne ferez que le rendre coupable d'une plus grande impieté. Mais vous ne prouverez pas encore par là qu'il y ait selon luy simonie de droit positif à recevoir de l'argent comme motif pour donner des benefices. Car remarquez s'il vous plaist, qu'il ne dit pas simplement que c'est vne simonie de donner vn bien spirituel pour vn temporel comme motif, & non comme prix : mais qu'il y ajoute vn alternative, en disant que c'est ou vne simonie de droit positif, ou vne simonie presumée. Or vne simonie presumée n'est pas vne simonie devant Dieu : elle ne merite aucune peine dans le tribunal de la conscience. Et ainsi dire, comme fait Tannerus, que c'est vne simonie de droit positif ou vne simonie presumée, c'est dire en effect que c'est vne simonie, ou que ce n'en est pas vne. Voilà à quoy se réduit l'exception de Tannerus, que l'Auteur des Lettres n'a pas deu rapporter dans sa sixième Lettre ; parce que ne citant aucunes paroles de cet Jesuite, il y dit simplement qu'il est de l'avis de Valentia : mais il l'a rapporté & y répond expressément dans sa douzième, p. 5. l. 36. quoy que vous l'accusiez fausement de l'avoir dissimulée.

n'en soit que le motif principal, & non pas le prix. C'est tout ce qu'on demandoit.

Et en second lieu, je vous soutiens que vostre réponse contient vne impieté horrible. Quoy, Monsieur, vous osez dire que sans les loix de l'Eglise il n'y auroit point de simonie de donner de l'argent avec ce détour d'intention pour entrer dans les charges de l'Eglise : qu'avant les canons qu'elle a faits de la simonie, l'argent estoit vn moyen permis pour y parvenir, pourveu qu'on ne le donnast pas comme prix, & qu'ainsi S. Pierre fut temeraire de condamner si fortement Simon le Magicien, puis qu'il ne paroissoit point qu'il luy offrist de l'argent plutôt comme prix, que comme motif.

A quelle Ecole nous renvoyez vous pour y apprendre cette doctrine ? Ce n'est pas à celle de IESVS-CHRIST, qui a toujours ordonné à ses disciples de donner gratuitement, ce qu'ils avoyent receu gratuitement ; & qui exclut par ce mot, comme remarque Pierre le Chantre in Verb. abbr. c. 36. toute attente de presens ou services, soit avec pact, soit sans pact : parce que Dieu voit dans le cœur. Ce n'est pas à l'école de l'Eglise, qui traite non seulement de criminels, mais d'heretiques tous ceux qui employent de l'argent pour obtenir les ministères Ecclesiastiques ; & qu'il appelle ce trafic, de quelque artifice qu'on le pallie, non vn violement d'une de ses loix positives, mais vne herésie, *simoniacam hæresim*.

Cette école donc en laquelle on apprend toutes ces maximes, ou que ce n'est qu'une simonie de droit positif, si que ce n'en est qu'une presumée, ou qu'il n'y a mesme aucun peché à donner de l'argent pour vn benefice comme motif & non comme prix, ne peut estre que celle de Giezi, & de Simon le Magicien. C'est dans cette école, où ces deux premiers trafiqueurs des choses saintes, qui sont execrables par tout ailleurs, doivent estre tenus pour innocens, & où laissant à la cupidité ce qu'elle desire, & ce qui la fait agir,

on luy enseigne à eluder la Loy de Dieu par le changement d'un terme qui ne change point les choses. Mais que les disciples de cette école écoutent de quelle sorte le grand Pape Innocent III. dans sa Lettre à l'Archevesque de Cantorbrie de l'an 1199. a foudroyé toutes les damnables subtilitez de ceux qui estant veuglez par le desir du gain pretendent pallier la simonie sous vn nom honneste : *Simoniam sub honesto nomine palliant*. Comme si ce changement de nom pouvoit faire changer & la nature du crime, & la peine qui luy est deuë. Mais on ne se moque point de Dieu (ajoute ce Pape) & quand ces sectateurs de Simon pourroyent eviter en cette vie la punition qu'ils meritent, ils n'eviteront point en l'autre le supplice eternal que Dieu leur reserve. Car l'honnesteté du nom n'est pas capable de pallier la malice de ce peché; ny le deguisement d'une parole empêcher qu'on n'en soit coupable. *Cum nec honestas nominis criminis malitiam palliabit, nec vox poterit abolere reatum*.

Le dernier point, Monsieur, est sur le sujet des Banqueroutes. Sur quoy j'admire vostre hardiesse. Les Iesuites que vous defendez avoyent rejeté la question d'Escobar sur Lessius tres-mal à propos. Car l'Auteur des Lettres n'avoit cité Lessius que sur la foy d'Escobar, & n'avoit attribué qu'à Escobar seul ce dernier point dont ils se plaignent, sçavoir que les banqueroutiers peuvent retenir de leurs biens pour vivre honnestement, quoy que ces biens eussent esté gagez par des injustices & des crimes connus de tout le monde. C'est aussi sur ce sujet du seul Escobar qu'il les a pressez ou de desavouer publiquement cette maxime, ou de declarer qu'ils la soustienent, & en ce cas il les renvoye au parlement. C'estoit à cela qu'il falloit répondre; & non pas dire simplement que Lessius, dont il ne s'agit pas, n'est pas de l'avis d'Escobar duquel

quel seul il s'agit. Pensez-vous donc qu'il n'y ait qu'à destourner les questions, pour les résoudre. Ne le pretendez pas, Monsieur. Vous répondrez sur Escobar, avant qu'on parle de Lessius. Ce n'est pas que je refuse de le faire. Et je vous promets de vous expliquer bien nettement la doctrine de Lessius sur la banqueroute, dont j'o m'assure que le Parlement ne sera pas moins choqué que la Sorbonne. Je vous tiendray parole avec l'aide de Dieu : mais ce sera après que vous aurez répondu au point contesté touchant Escobar. Vous satisferez à cela précisément, avant que d'entreprendre nouvelles questions. Escobar est le premier en datte : il passera devant malgré vos fuites. Assurez-vous qu'après cela Lessius le suivra de près.

T R E I Z I E ' M E L E T T R E .

A V X R E V E R E N D S P E R E S .

I E S V I T E S .

Du 30. Septembre 1656.

M E S R E V E R E N D S P E R E S ,

Je viens de voir vostre dernier écrit, où vous cõtinuez vos impostures jusqu'à la vingtième, en déclarant que vous finissez par là cette sorte d'accusation qui faisoit vostre premiere partie, pour en venir à la seconde, où vous devez prendre vne nouvelle maniere de vous deffendre, en monstrant qu'il y a bien d'autres Casuistes que les vostres qui sont dans le relâchement aussi bien que vous. Je voy donc maintenant, mes Peres, à combien d'impostures j'ay à répondre : & puis que la quatrième où nous en som-

N 5 mes

mes demeurez, est sur le sujet de l'homicide, il sera à propos en y répondant de satisfaire en mesme temps à la 11. 13. 14. 15. 16. 17. & 18. qui sont sur le mesme sujet.

Je justifieray donc dans cette lettre la verité de mes citations contre les faussetez que vous m'imposez. Mais parce que vous avez osé avancer dans vos écrits, *que les sentimens de vos Auteurs sur le meurtre sont conformes aux decisions des Papes & des loix Ecclesiastiques*, vous m'obligerez à détruire dans ma lettre suivante vne proposition si temeraire & si injurieuse à l'Eglise. Il importe de faire voir, qu'elle est exempte de vos corruptions, afin que les heretiques ne puissent pas se prevaloir de vos égaremens, pour en tirer des conséquences qui la deshonnorent. Et ainsi en voyant d'une part vos pernicieuses maximes, & de l'autre les Canons de l'Eglise qui les ont toujours condamnées, on trouvera tout ensemble & ce qu'on doit éviter, & ce qu'on doit suivre.

Vostre quatrième imposture est sur vne maxime touchant le meurtre, que vous pretendez que j'ay faussement attribuée à Lessius. C'est celle-cy : *Celuy qui a receu vn soufflet peut poursuivre à l'heure mesme son ennemy, & mesme à coups d'espees, non pas pour se vanger, mais pour reparer son honneur.* Surquoy vous dites que cette opinion là est du Casuiste Victoria. Et ce n'est pas encore là le sujet de la dispute. Car il n'y a point de repugnance à dire, qu'elle soit tout ensemble de Victoria, & de Lessius; puis que Lessius dit luy-mesme qu'elle est aussi de Navarre, & de vostre Pere Henriquez, qui enseignent : *Que celuy qui a receu vn soufflet peut à l'heure mesme poursuivre son homme, & luy donner autant de coups qu'il jugera necessaire pour reparer son honneur.* Il est donc seulement question

question de ſçavoir ſi Leſſius eſt du ſentiment de ces Anteurs , auſſi bien que ſon Confrere. Et c'eſt pourquoy vous ajoûtez : *Que Leſſius ne rapporte cette opinion que pour la refuter ; & qu'ainſi je luy attribue vn ſentiment qu'il n'allegue que pour le combattre, qui eſt l'action du mōde la plus laſche & la plus honteuſe à vn eſcrivain.* Or je ſouſtiens, mes Peres, qu'il ne la rapporte que pour la ſuivre. C'eſt vne question de fait qu'il ſera bien facile de décider. Voyons donc comment vous prouvez ce que vous dites ; & vous verrez enſuite comment je prouve ce que je dis.

Pour monſtrer que Leſſius n'eſt pas de ce ſentiment, vous dites qu'il en condamne la pratique. Et pour prouver cela vous rapōrtiez vnde ſes paſſages liv. 2. c. 9. n. 82. ou il dit ces mots : *l'en condamne la pratique.* Il demeure d'accord, que ſi on cherche ces paroles dans Leſſius au nombre 82. où vous le citez, on les y trouvera. Mais que dira-t'on, mes Peres, quand on verra en meſme temps qu'il traite en cēt endroit d'une question toute differente de celle dont nous parlons ; & que l'opinion, dont il dit en ce lieu-là qu'il en condamne la pratique, n'eſt en aucune ſorte celle dont il s'agit icy ; mais vne autre toute ſeparée ? Cependant il ne faut pour eſtre éclaircy qu'ouvrir le livre meſme où vous renvoyez. Car on y trouvera toute la ſuite de ſon diſcours en ceſte maniere.

Il traite la question, *ſçavoir ſi on peut tuer pour vn fouſlet* au n. 79. & il la finit au nombre 80. ſans qu'il y ait en tout cela vn ſeul mot de condamnation. Cette question eſtant terminée, il en cōmence vne nouvelle en l'article 81. *ſçavoir ſi on peut tuer pour des médisances.* Et c'eſt ſur celle-là qu'il dit au n. 82. ces paroles que vous avez citées : *l'en condamne la pratique.*

N'eſt-

N'est-ce donc pas vne chose honteuse, mes Peres, que vous osiez produire ces paroles, pour faire croire que Lessius condamne l'opinion, qu'on peut tuer pour vn soufflet? Et que n'en ayant raporté en tout que cette seule preuve, vous triomphez-là dessus en disant comme vous faites : *Plusieurs personnes d'honneur dans Paris ont déjà reconnu cette insigne fausseté par la lecture de Lessius, & ont appris par laquelle creance on doit avoir à ce calomniateur?* Quoy, mes Peres? Est-ce ainsi que vous abusez de la creance que ces personnes d'honneur ont en vous? Pour leur faire entendre que Lessius n'est pas d'un sentiment, vous leur ouvrez son livre en vn endroit où il en condamne vn autre. Et comme ces personnes n'entrent pas en défiance de vostre bonne foy; & ne pensent pas à examiner s'il s'agit en ce lieu-là de la question contestée, vous trompez ainsi leur credulité. Je m'assure, mes Peres, que pour vous garantir d'un si honteux mensonge vous avez eu recours à vostre doctrine des equivoques, & que lisant ce passage *tout haut*, vous disiez *tout bas*, qu'il s'y agissoit d'une autre matiere. Mais je ne sçay si cette raison qui suffit bien pour satisfaire vostre conscience, suffira pour satisfaire la juste plainte que vous feront ces gens d'honneur, quand ils verront que vous les avez jouéz de cette sorte.

Empeschez les donc bien, mes Peres, de voir mes Lettres; puis que c'est le seul moyen qui vous reste pour conserver encore quelque temps vostre credit. Je n'en use pas ainsi des vostres: j'en envoie à tous mes amis: je souhaite que tout le monde les voye. Et je croy que nous avons tous raison. Car enfin apres avoir publié cette quatrième imposture avec tant d'éclat, vous voi-la décriez si on vient à sçavoir que vous y avez supposé vn passage pour vn autre. On ju-
gera

gera facilement , que si vous eussiez trouvé ce que vous demandiez au lieu mesme où Lessius traite cette matiere , vous ne l'eussiez pas esté chercher ailleurs ; & que vous n'y avez eu recours, que parce que vous n'y voyez rien qui fust favorable à vostre dessein. Vous vouliez faire trouver dans Lessius ce que vous dites dans vostre imposture pag. 10. ligne 12. *qu'il n'accorde pas, que cette opinion soit probable dans la speculation :* & Lessius dit expressément en sa conclusion n 80. *Cette opinion, qu'on peut tuer pour vn soufflet receu, est probable dans la speculation.* N'est-ce pas là mot à mot le contraire de vostre discours ? Et qui peut assez admirer, avec quelle hardiesse vous produisez en propres termes le contraire d'une verité de fait : de sorte qu'au lieu que vous concluez de vostre passage supposé, que Lessius n'estoit pas de ce sentiment, il se conclut fort bien de son veritable passage, qu'il est de ce mesme sentiment.

Vous vouliez encore faire dire à Lessius, *qu'il en condamne la pratique.* Et comme je l'ay déjà dit , il ne se trouve pas une seule parole de condamnation en ce lieu-là ; mais il parle ainsi : *Il semble qu'on n'en doit pas FACILEMENT permettre la pratique : In praxi non videtur FACILE PERMITTENDA.* Est-ce là mes Peres, le langage d'un homme qui condamne une maxime ? Diriez-vous, qu'il ne faut pas permettre facilement dans la pratique les adulteres ou les incestes ? Ne doit-on pas conclure au contraire , que puis que Lessius ne dit autre chose, sinon que la pratique n'en doit pas estre facilement permise, son sentiment est que cette pratique peut estre quelquefois permise, quoy que rarement. Et comme s'il eust voulu apprendre à tout le monde quand on la doit permettre, & ôster aux personnes offensées les scrupules qui
pour-

pourroyent troubler mal à propos , ne sçachant en quelles occasions il leur est permis de tuer dans la pratique, il a eu soin de leur marquer ce qu'ils doivent éviter pour pratiquer cette doctrine en conscience. Écoutez-le, mes Peres, *Il semble, dit-il, qu'on ne doit pas le permettre facilement, A CAUSE du danger qu'il y a qu'on agisse en cela par haine, ou par vengeance ou avec excès, ou que cela ne causast trop de meurtres.* De sorte qu'il est clair que ce meurtre restera tout à fait permis dans la pratique selon Lessius, si on évite ces inconveniens, c'est à dire, si l'on peut agir sans haine, sans vengeance, & dans les circonstances qui retiennent pas beaucoup de meurtres. En voulez-vous vn exemple, mes Peres. En voicy vn assez nouveau. C'est celuy du soufflet de Compiègne. Car vous avouerez que celuy qui l'a reçu a témoigné par la maniere dont il s'est cõduit. qu'il estoit assez maistre des mouvemens de haine & de vengeance. Il ne luy restoit donc qu'à éviter vn trop grand nombre de meurtres: & vous sçavez, mes Peres, qu'il est si rare que des Iesuites donnent des soufflets aux Officiers de la maison du Roy, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'un meurtre en cette occasion eust tiré beaucoup d'autres en consequence. Et ainsi vous ne sçauriez nier que ce Iesuite ne fust tuable en seureté de cõscience; & que l'offensé ne peust en cette rencontre pratiquer envers luy la doctrine de Lessius. Et peust-estre, mes Peres, qu'il l'eust fait, s'il eust esté instruit dans vostre école; & s'il eust appris d'Escobar, *qu'un homme qui a receu vn soufflet, est réputé sans honneur jusqu'à ce qu'il ait tué celuy que luy a donné.* Mais vous avez sujet de croire, que les instructions fort contraires qu'il a receuës d'un Curé que vous n'aimez pas trop, n'ont pas peu contribué en cette occasion à sauver

la

la vie à vn Iesuite.

Ne nous parlez donc plus de ces inconueniens qu'on peut éviter en tant de rencontres, & hors lesquels le meurtre est permis selô Lessius dans la pratique mesme. C'est ce qu'ont bien reconnu vos auteurs citez par Escobar dans la pratique de l'homicide selon vostre Société. Est il permis, dit-il, de tuer celuy qui a donné vn soufflet ? Lessius dit que cela est permis dans la speculation: mais qu'on ne le doit pas conseiller dans la pratique, non consulendum in praxi, à cause du danger de la haine ou des meurtres nuisibles à l'Estat qui en pourroyent arriver. MAIS LES AUTRES ONT IVGE, QU'EN EVITANT CES INCONVENIENS CELA EST PERMIS ET SEVR DANS LA PRACTIQUE: *In praxi probabilem & tutam judicarunt* Henriquez, &c. Voilà comment les opinions s'élevont peu à peu jusqu'au comble de la probabilité. Car vous y avez porté celle-cy en la permettant enfin sans aucune distinction de speculation ny de pratique, en ces termes: *Il est permis lors qu'on a receu vn soufflet de donner incontinent vn coup d'épée; non pas pour se vanger, mais pour conserver son honneur.* C'est ce qu'ont enseigné vos Peres à Caën en 1644. dans leurs écrits publics, que l'Université produisit au Parlement, lors qu'elle y presenta sa 3. requeste contre vostre doctrine de l'homicide, comme il se void en la p. 339. du livre qu'elle en fit alors imprimer.

Remarquez donc, mes Peres, que vos propres Auteurs ruinent d'eux-mesmes cette vaine distinction de speculation & de pratique, que l'Université avoit traitée de ridicule. & dont l'invention est vn secret de vostre politique, qu'il est bon de faire entendre. Car outre que l'intelligence en est nécessaire pour les 15. 16. 17. & 18. impostures, il est toujours à propos

pos de découvrir peu à peu les principes de cette politique mystérieuse.

Quand vous avez entrepris de decider les cas de conscience d'une maniere favorable & accommodante, vous en avez trouvé où la Religión seule estoit interessée, comme les questions de la contrition, de la penitence, de l'amour de Dieu, toutes celles qui ne touchent que l'interieur des consciences. Mais vous en avez trouvé d'autres, où l'Estat a interest aussi bien que la Religion, comme sont celles de l'usure, des banqueroutes, de l'homicide, & autres semblables. Et c'est une chose bien sensible à ceux qui ont un veritable amour pour l'Eglise, de voir qu'en une infinité d'occasion où vous n'avez eu que la Religion à combattre, vous en avez renversé les loix sans reserve, sans distinction, & sans crainte, comme il se void dans vos opinions si hardies contre la penitence & l'amour de Dieu; parce que vous sçaviez que ce n'est pas icy le lieu où Dieu exerce visiblement sa justice. Mais dans celles où l'Estat est interessé aussi bien que la Religion, l'apprehension que vous avez eüe de la justice des hommes, vous a fait partager vos decisions, & former des questions sur ces matieres: l'une que vous appelez de *speculation*, dans laquelle en considerant ces crimes en eux mesmes sans regarder à l'interest de l'Estat; mais seulement à la loy de Dieu qui les deffend, vous les avez permis sans hesiter, en renversant ainsi la loy de Dieu qui les condamne: l'autre que vous appellez de *pratique*, dans laquelle en considerant le dommage que l'Estat en recevroit, & la pretence des Magistrats qui maintiennent la seureté publique, vous n'approuvez pas toujours dans la pratique ces meurtres & ces crimes que vous trouvez permis dans la speculation, afin de

de vous mettre par là à couvert du costé des Juges. C'est ainsi par exemple que sur cette question, s'il est permis de tuer pour des médisances, vos Auteurs Filiutius tr. 20. cap. 3. n. 52. Reginaldus l. 21. cap. 5. n. 63. & les autres répondent : *Cela est permis dans la speculation: Ex probabili opinione licet: mais je n'en approuve pas la pratique à cause du grand nombre de meurtres qui en arriveroyent; & qui feroient tort à l'Estat si on tuoit tous les médisans; & qu'aussi on seroit puny en justice en tuant pour ce sujet.* Voila de quelle sorte vos opinions commencent à paroistre sous cette distinction par le moyen de laquelle vous ne ruinez que la Religion, sans blesser encore sensiblement l'Estat. Par là vous croyez estre en assurance. Car vous vous imaginez que le credit que vous avez dans l'Eglise empeschera qu'on ne punisse vos attentats contre la verité, & que les precautions que vous apportez pour ne mettre pas facilement ces permissions en pratique, vous mettront à couvert de la part des Magistrats, qui n'estant pas juges des cas de conscience, n'ont proprement interest qu'à la pratique extérieure. Ainsi vne opiniõ qui seroit condamnée sous le nom de pratique, se produit en seureté sous le nom de speculation. Mais cette base estant affermie, il n'est pas difficile d'y élever le reste de vos maximes. Il y avoit vne distance infinie entre la defence que Dieu a faite de tuer, & la permission speculative que vos Auteurs en ont donnée. Mais la distance est bien petite de cette permission à la pratique. Il ne reste seulement qu'à monstrier que ce qui est permis dans la speculative, l'est bien aussi dans la pratique. Or on ne manquera pas de raisons pour cela. Vous en avez bien trouvé en des cas plus difficiles. Voulez-vous voir, mes Peres, par où l'on y arrive? Suivez ce raisonnement d'Escobar qui l'a décidé

O

decidé netement dans le premier des six tomes de la grande Theologie Morale, dont je vous ay parlé. où il est tout autrement éclairé que dans ce cercueil qu'il avoit fait de vos 24. Vicillards: car au lieu qu'il avoit pensé en ce temps-là, qu'il pouvoit y avoir des opinions probables dans la speculation, qui ne fussent pas seures dans la pratique, il a connu le contraire depuis, & la fort bien étably dans ce dernier ouvrage: tant la doctrine de la probabilité en general reçoit d'accroissement par le temps, aussi bien que chaque opinion probable en particulier. Ecoutez-le donc in prælog. n. 15. *le ne voy pas, dit-il. comment il se pourroit faire que ce qui paroist permis dās la speculatiō, ne le fust pas dans la pratique; puis que ce qu'on peut faire dans la pratique, dépend de ce qu'on trouve permis dans la speculatiō, & que ces choses ne different l'une de l'autre, que comme l'effet de la cause. Car la speculation est ce qui détermine à l'action. D'OV IL S'ENSUIT QV'ON PEVT EN SEVRETÉ DE CONSCIENCE SVIVRE DANS LA PRATIQUE LES OPINIONS PROBABLES DANS LA SPECVLATION; & mesme avec plus de seureté que celles qu'on n'a pas si bien examinées speculativement.*

En verité, mes Peres, vostre Escobar raisōne assez bien quelquefois. Et en effet il y a tant de liaison entre la speculation & la pratique, que quand l'une a pris racine, vous ne faites plus difficulté de permettre sans deguïsement. C'est ce qu'on a veu dans la permission de tuer pour vn soufflet, qui de la simple speculation a esté portée hardiment par Lessius à vne pratique qu'on ne doit pas facilement accorder; & de là par Escobar à vne pratique facile; d'où vos Peres de Caën l'ont conduite à vne permission pleines, sans distinction de theorie & de pratique, comme vous l'avez déjà veu. C'est

C'est ainsi que vous faites croistre peu à peu vos opinions. Si elles paroissoyent tout d'un coup dans leur dernier excès, elles causeroyent de l'horreur; mais ce progrès lent & insensible y accoustume doucement les hommes, & en oste le scandale. Et par ce moyen la permission de tuer si odieuse à l'Estat & à l'Eglise, s'introduit premierement dans l'Eglise, & en suite de l'Eglise dans l'Estat.

On a veu vn semblable succès de l'opiniõ de tuer pour des medisances. Car elle est aujourd'huy arrivée à vne permission pareille sans aucune distinction. Je ne m'arresterois pas à vous en rapporter les passages de vos Peres, si cela n'estoit necessaire pour cõfondre l'assurance que vous avez eue de dire deux fois dans vostre 15. imposture p. 26. & 30. *Qu'il n'y a pas vn Iesuite qui permet de tuer pour des medisances.* Quand vous dites cela, mes Peres, vous devriez aussi empescher que je ne le visse; puis qu'il m'est si facile d'y répondre. Car outre que vos Peres Reginaldus, Filiutius, &c. l'ont permis dans la speculation, comme je l'ay déjà dit, & que de là le principe d'Escobar nous mène seurément à la pratique: j'ay à vous dire de plus, que vous avez plusieurs Auteurs qui l'ont permis en mots propres, & entr'autres le P. Hereau dans ses Leçons publiques, ensuite desquelles le Roy le fit mettre en arrest en vostre maison, pour avoir enseigné outre plusieurs erreurs, *Que quand celuy qui nous décrie devant des gens d'honneur continuë après l'avoir averti de cesser, il nous est permis de le tuer; non pas veritablement en public de peur de scandale, mais en cachette, SED CLAM.*

Je vous ay déjà parlé du P. l'Amy, & vous n'ignorez pas que sa doctrine sur ce sujet a esté censurée en 1649. par l'Vniversité de Louvain. Et néanmoins il

n'y a pas encore deux mois que vostre Pere des Bois a soutenu à Rouën cette doctrine censurée du P. l'Ammy, & a enseigné, *Qu'il est permis à vn Religieux de defendre l'honneur qu'il a acquis par sa vertu, MESME EN IVAND celuy qui attaque sa reputation; ETIAM CVM MORTE INVASORIS.* Ce qui a causé vn tel scandale en cette ville-là, que tous les Curez se sont vnis pour lui faire imposer silence, & obliger à retracter sa doctrine par les voyes canoniques. L'affaire en est à l'Officialité.

Que voulez-vous donc dire, mes Peres? Comment entreprenez-vous de soutenir après cela *qu'aucun le suite n'est d'avis qu'on puisse tuer pour des médisances?* Et falloit-il autre chose pour vous en convaincre, que les opinions mesmes de vos Peres que vous rapportez; puis qu'ils ne defendent pas speculativement de tuer, mais seulement dans la pratique, *à cause du mal qui en arriveroit à l'Estat.* Car je vous demande sur cela, mes Peres, s'il s'agit dans nos disputes d'autre chose, sinon d'examiner si vous avez renversé la Loy de Dieu qui defend l'homicide. Il n'est pas question de sçavoir si vous avez blessé l'Estat, mais la Religion. A quoy sert-il donc dans ce genre de dispute de monstrier que vous avez épargné l'Estat, quand vous faites voir en mesme temps que vous avez destruit la Religion, en disant comme vous faites p. 28. l. 3. *Que le sens de Reginaldus sur la question de tuer pour les médisances, est qu'un particulier a droit d'yfer de cette sorte de defense, la considerant simplement en elle-mesme?* Je n'en veux pas davantage que cet aveu pour vous confondre. Vn particulier, dites-vous, a droit d'yfer de cette defense, c'est à dire de tuer pour des médisances, en considerant la chose en elle-mesme. Et par consequent, mes Peres, la Loy de Dieu qui defend de tuer est
ruinée

ruinée par cette décision.

Et il ne sert de rien de dire, en suite comme vous faites, *que cela est illegitime & criminel, mesme selon la Loy de Dieu, à raison des meurtres & des desordres qui en arriveroyent dans l'Estat, parce qu'on est obligé selon Dieu d'avoir égard au bien de l'Estat.* C'est sortir de la question, Car, mes Peres, il y a deux loix à observer: l'une qui défend de tuer; l'autre qui défend de nuire à l'Estat. Reginaldus n'a pas peut-estre violé la loy qui défend de nuire à l'Estat; mais il a violé certainement celle qui défend de tuer. Or il ne s'agit icy que de celle-là seule. Outre que vos autres Peres qui ont permis ces meurtres dans la pratique, ont ruiné l'une aussi bien que l'autre. Mais allons plus avant, mes Peres. Nous voyons bien que vous défendez quelquefois de nuire à l'Estat, & vous dites que vostre dessein en cela est d'observer la Loy de Dieu qui oblige à le maintenir. Cela peut estre veritable, quoy qu'il ne soit pas certain; puis que vous pourriez faire la mesme chose par la seule crainte des luges. Examinons donc, je vous prie, de quel principe part ce mouvement.

N'est-il pas vray, mes Peres, que si vous regardiez veritablement Dieu, & que l'observation de sa Loy fust le premier & principal objet de vostre pensée, ce respect regneroit yniformément dans toutes vos décisions importantes, & vous engageroit à prendre dans toutes ces occasions l'intérêt de la Religión. Mais si l'on voit au contraire que vous violez en tant de rencontres les ordres le plus-saints que Dieu ait imposés aux hommes, quand il n'y a que sa loy à combattre; & que dans les occasions mesmes dont il s'agit vous aneantissez la loy de Dieu, qui défend ces actions comme criminelles en elles-mesmes, & ne té-

moignez craindre de les approuver dans la pratique que par la crainte des juges, ne nous donnez vous pas sujet de juger que ce n'est point Dieu que vous considerez dans cette crainte; & que si en apparence vous maintenez sa loy en ce qui regarde l'obligation de ne pas nuire à l'Estat, ce n'est pas pour sa loy mesme; mais pour arriver à vos fins, comme ont toujours fait les moins religieux politiques?

Quoy, mes Peres, vous nous direz, qu'en ne regardant que la Loy de Dieu qui defend l'homicide, on a droit de tuer pour des médisances? Et après avoir ainsi violé la Loy eternelle de Dieu, vous croirez lever le scandale que vous avez causé, & nous persuader de vostre respect envers luy, en ajoutant que vous en defendez la pratique pour des consideratiōs d'Estat, & par la crainte des luges? N'est-ce pas au contraire exciter vn scandale nouveau, non pas par le respect que vous témoignez en cela pour les luges; car ce n'est pas cela que je vous reproche, & vous-vous jouëz ridiculement là dessus pag. 29. Je ne vous reproche pas de craindre les luges: mais de ne craindre que les luges. C'est cela que je blâme; parce que c'est faire Dieu moins ennemy des crimes, que les hommes, Si vous disiez qu'on peut tuer vn médisant selō les hommes, mais nō pas selon Dieu, cela seroit moins insupportable: mais quand vous pretendez que ce qui est trop criminel pour estre souffert par les hommes, soit innocent & juste aux yeux de Dieu qui est la justice mesme, que faites vous autre chose, sinon montrer à tout le monde que par cét horrible renversement si contraire à l'esprit des saints, vous estes hardis contre Dieu, & timides envers les hommes. Si vous aviez voulu condamner sincerement ces homicides, vous auriez laissé subsister l'ordre de
Dieu

Dieu qui les defend : & si vous avez ozé permettre d'abord ces homicides, vous les auriez permis ouvertement malgré les loix de Dieu & des hommes. Mais comme vous avez voulu les permettre insensiblement, & surprendre les Magistrats qui veillent à la feureté publique, vous avez agi finement en séparât vos maximes, & proposant d'un costé qu'il est permis dans la speculative de tuer pour des médifances (car on vous laisse examiner les choses dans la speculation & produisant d'un autre costé cette maxime détachée : *Que ce qui est permis dans la speculation, l'est bien aussi dans la pratique.* Car quel interest l'Estat semble-t'il avoir dans cete proposition generale & metaphysique ? Et ainsi ces deux principes peu suspects estant reçeus séparément, la vigilance des Magistrats est trompée ; puis qu'il ne faut plus que s'assembler ces maximes, pour en titer cette conclusion ou vous tendez, qu'on peut donc tuer dans la pratique pour des simples médifances.

Car c'est encore icy, mes Peres, vne des plus subtiles adresses de vostre politique, de separer dans vos escrits les maximes que vous assemblez dans vos avis. C'est ainsi que vous avez étably à part vostre doctrine de la probabilité, que j'ay souvent expliquée. Et ce principe general estant affermi vous avancez séparément des choses, qui pouvant estre innocentes d'elles-mesmes, deviennent horribles estant jointes à ce pernicieux principe, l'en donneray pour exemple que vous avez dit page 11, dans vos impostures, & à quoy il faut que je réponde : *Que plusieurs Theologiens celebres sont d'avis qu'on peut tuer pour un souflet reçu.* Il est certain, mes Peres, que si vne personne qui ne tient point la probabilité, avoit dit cela, il n'y auroit rien à reprendre ; puis qu'on ne feroit

alors vn simple recit qui n'auroit aucune consequence, Mais vous, mes Peres, & tous ceux qui tenez cette dangereuse doctrine, *que tout ce qu'approuvent des Auteurs celebres, est probable & seur en conscience*, quand vous ajoûtez à cela, *que plusieurs Auteurs celebres sont d'avis qu'on peut tuer pour vn soufflet*, qu'est-ce faire autre chose, sinon de mettre à tous les Chrestiens le poignard à la main pour tuer ceux qui les auront offensés, en leur declarant qu'ils le peuvent faire en seurété de conscience; parce qu'ils suivront en cela l'avis de tant d'auteurs graves?

Quel horrible langage, qui en disant que des Auteurs tiennent vne opinion damnable, est en mesme temps vne decision en faveur de cette opinion damnable, & qui autorise en conscience tout ce qu'il ne fait que rapporter! On l'entend, mes Peres, ce langage de vostre école. Et c'est vne chose étonnante que vous ayez le front de le parler si haut, puis qu'il marque vostre sentiment si à découvert, & vous convainc de tenir pour seute en cōscience cette ppinio, *qu'on peut tuer pour vn soufflet*, aussi tost que vous nous avez dit que plusieurs Auteurs celebres la soutiennēt.

Vous ne pouvez vous en deffendre, mes Peres, nō plus que vous preualoir des passages de Vasquez & de Suarez que vous m'opposez, où ils condamnent ces meurtres que leurs confreres approuvent. Ces témoignages separez du reste de vostre doctrine pourroyēt ébloüir ceux qui ne l'entendent pas assez. Mais il faut joindre ensemble vos principes & vos maximes. Vous dites donc icy que Vasquez ne souffre point les meurtres: mais que dites vous d'un autre costé, mes Peres? *que la probabilité d'un sentiment, n'empesche pas la probabilité du sentiment contraire*. Et en vn autre lieu, *Qu'il est permis de suivre l'opinion la moins*

*le moins probable & la moins seure, en quittant l'opinion la plus probable & la plus seure, Que s'ensuit-il de tout cela ensemble, sinon que nous avons vne entiere liberte de conscience, pour suivre celuy qui nous plaira de tous ces avis opposez ? Que devient donc, mes Peres, le fruit que vous esperiez de toutes citations ? Il disparoist, puis qu'il ne faut pour vostre condamnation que r'assembler ces maximes, que vous separerez pour vostre justification. Pourquoi produisez-vous donc ces passages de vos Auteurs que je n'ay point citez, pour excuser ceux que j'ay citez ; puis qu'ils n'ont rien de commun ? Quel droit cela vous donne-t'il de m'appeller *imposeur* ? Ay-je dit que tous vos Peres sont dans vn mesme dereglement ? Et n'ay-je pas fait voir au contraire que vostre principal interest est d'en avoir de tous avis, pour servir à tous vos besoins ? A ceux qui voudront tuer, on presentera Lessius ; à ceux qui ne voudrôt pas tuer, on produira Vasquez, afin que personne ne sorte mal content, & sans avoir pour soy vn Auteur grave. Lessius parlera en payen de l'homicide, & peut estre en Chrestien de l'aumosne : Vasquez parlera en payen de l'aumosne, & en Chrestien de l'homicide. Mais par le moyen de la probabilité que Vasquez & Lessius tiennent, & rendent toutes vos opinions communes, ils se presteront leurs sentimens les vns aux autres, & seront obligez d'absoudre ceux qui auront agi selon les opinions que chacun d'eux condamne. C'est donc cette varieté qui vous confond davantage. L'uniformité seroit plus supportable ; & il n'y a rien de plus contraire aux ordres exprés de S. Ignace & de vos premiers Generaux, que ce mélange confus de toutes sortes d'opinions. Je vous en parleray peut-estre quelque jour, mes Peres : & on sera sur-*

pris de voir combien vous estes décheus du premier esprit de vostre institut, & que vos propres Generaux ont preveu que le déreglement de vostre doctrine dans la Morale, pourroit estre funeste non seulement à vostre Societé, mais encore à l'Eglise vniverselle.

Je vous diray cependant que vous ne pouvez pas tirer aucun avantage de l'opinion de Vasquez. Ce seroit vne chose estrange, si entre tant de Iesuites qui ont escrit, il n'y en auoit pas vn ou deux qui eussent dit ce que tous les Chrestiens cōfessent. Il n'y a point de gloire à soustenir qu'on ne peut tuer pour vn soufflet, selon l'Evangile; mais il y a vne horrible honte à le nier. De sorte que cela vous justifie si peu, qu'il n'y a rien qui vous accable davantage; puis qu'ayant eu parmy vous des docteurs qui vous ont dit la verité, vous n'estes pas demeurez dans la verité, & que vous avez mieux aimé les tenebres que la lumiere. vous avez appris de Vasquez, *que c'est vne opinion payenne & non pas Chrestienne, de dire qu'on puisse donner vn coup de baston à celuy qui a donné vn soufflet: c'est ruiner le Decalogue & l'Evangile, de dire qu'on puisse tuer pour ce sujet; & que les plus scelerats d'entre les hommes le reconnoissent.* Et cependant vous avez souffert, que contre ces verités conuës Lessius, Escobar, & les autres ayent decidé, que toutes les défenses que Dieu a faites de l'homicide, n'empeschent point qu'on ne puisse tuer pour vn soufflet. A quoy sert-il donc maintenant de produire ce passage de Vasquez contre le sentiment de Lessius, si non pour monstrier que Lessius est *vn payen & vn scelerat* selon Vasquez; & c'est ce que je n'osois dire? Qu'en peut-on conclure, si ce n'est que Lessius *ruine le Decalogue & l'Evangile*; qu'au dernier jour Vasquez condamnera Lessius sur ce point, comme Lessius condamnera Vasquez sur

vn autre ; & tous vos Auteurs s'éleveront en jugement les vns contre les autres, pour se condamner reciproquement dans leurs effroyables excès contre la Loy de I E S U S - C H R I S T ?

Concluons donc , mes Peres , que puis que vostre probabilité rend les bons sentimens de quelques-vns de vos Auteurs invtiles à l'Eglise, & vtiles seulement à vostre politique, ils ne servent qu'à nous montrer par leur contrariété la duplicité de vostre cœur, que vous nous avez parfaitement découverte, en nous declarant d'une part que Vasquez & Suárez sont cōtraires à l'homicide ; & de l'autre, que plusieurs Auteurs celebres sont pour l'homicide ; afin d'offrir deux chemins aux hommes, en détruisant la simplicité de l'esprit de Dieu , qui maudit ceux qui sont doubles de cœur, & qui se preparent deux voyes : *Væ duplici corde, & ingredienti duabus viis.*

Q V A T O R Z I E M E L E T T R E .

A V X R E V E R E N D S P E R E S

I E S V I T E S .

Du 23. Octobre 1656.

M E S R E V E R E N D S P E R E S ,

Si je n'avois qu'à répondre aux trois impostures qui restēt sur l'hōmicide, je n'aurois pas besoin d'un long discours ; & vous les verrez icy refutées en peu de mots : mais comme je trouve bien plus important de donner au monde de l'horreur de vos opinions sur ce sujet, que de justifier la fidelité de mes
cira-

citations, je seray obligé d'employer la plus grande partie de cette lettre à la refutation de vos maximes, pour vous représenter combien vous estes éloignez des sentimens de l'Eglise, & même de la nature. Les permissions de tuer que vous accordez tant de rencontres, font paroître qu'en cette matiere vous avez tellement oublié la Loy de Dieu, & tellement esteint les lumieres naturelles, que vous avez besoin qu'on vous remette dans les principes les plus simples de la Religion & du sens commun. Car qu'y a-t'il de plus naturel que ce sentiment : *Qu'un particulier n'a pas droit sur la vie d'un autre ? Nous en sommes tellement instruits de nous mesmes*, dit S. Chrysostome, *que quand Dieu a establi le precepte de ne point tuer, il n'a pas ajouté que c'est à cause que l'homicide est un mal ; parce,* dit ce Pere, *que la loy suppose qu'on a déjà appris cette verité de la nature.*

Aussi ce commandement a esté imposé aux hommes dans tous les temps. L'Evangile confirme celuy de la loy : & le Decalogue n'a fait que renouveler celuy que les hommes avoyent receu de Dieu avant la Loy en la personne de Noë, dont tous les hommes devoient naistre. Car dans ce renouvellement du monde Dieu dit à ce Patriarche : *Je demanderay compte aux hommes, & au frere de la vie de son frere. Qui-conque versera le sang humain, son sang sera répandu ; parceque l'homme est créé à l'image de Dieu.*

Cette deffense generale oste aux hommes tout pouvoir sur la vie des hommes. Et Dieu se l'est tellement reservée à luy seul, que selon la verité Chrestienne, opposée en cela aux fausses maximes du paganisme, l'homme n'a pas même pouvoir sur sa propre vie, Mais par ce qu'il a plû à sa providence de conserver les societez des hommes, & de punir les méchans

méchans qui les troublent, il a establi luy-mesme des loix pour oster la vie aux criminels : & ainsi ces meurtres, qui seroyent des attentats punissables sans son ordre, deviennent des punitions loüables par son ordre, hors duquel il n'y a rien que d'injuste. C'est ce que S. Augustin represente admirablement au 1. liv. de la Cité de Dieu ch. 21. Dieu, dit il, *a fait luy-mesme quelques exceptions à cette defense generale de tuer soit par les loix qu'il a establies pour faire mourir les criminels; soit par les ordres particuliers qu'il a donnez quelquefois pour faire mourir quelques personnes. Et quand on tue en ces cas-là, ce n'est pas l'homme qui tue; mais Dieu, dont l'homme n'est que l'instrument, comme vne espée entre les mains de celuy qui s'en sert. Mais si on excepte ces cas, quiconque tue se rend coupable d'homicide.*

Il est donc certain, mes Peres, que Dieu seul a le droit d'oster la vie, & que neantmoins ayant establi des loix pour faire mourir les criminels, il a rendu les Rois ou les Republiques depositaires de ce pouvoir. Et c'est ce que S. Paul nous apprend, lors que parlant du droit que les Souverains ont de faire mourir les hommes, il le fait descendre du ciel, en disant: *Que ce n'est pas en vain qu'ils portent l'épée, parce qu'ils sont ministres de Dieu, pour executer ses vengeance contre les coupables.*

Mais comme c'est Dieu qui leur a donné ce droit, il les oblige à l'exercer ainsi qu'il le feroit luy-mesme, c'est à dire avec justice, selon cette parole de S. Paul au mesme lieu: *Les Princes ne sont pas establis pour se rendre terribles aux bons, mais aux méchans. Qui veut n'avoir point sujet de douter de leur puissance, n'a qu'à bien faire; car ils sont ministres de Dieu pour le bien.* Et cette restriction rabaisse si peu leur puissance, qu'elle la releve au contraire beaucoup davantage, parce que
c'est

c'est la rendre semblable à celle de Dieu, qui est impuissant pour faire le mal & Tout-puissant pour faire le bien: & que c'est la distinguer de celle des démons, qui sont impuissans pour le bien, & n'ont de puissance que pour le mal. Il y a seulement cette différence entre Dieu & les Souverains, que Dieu estant la justice & la sagesse mesme, il peut faire mourir sur le champ qui il luy plaist, & en la maniere qu'il luy plaist. Car outre qu'il est le maistre Souverain de la vie des hommes, il est sans doute qu'il ne le leur oste jamais sans cause, ny sans connoissance, puis qu'il est aussi incapable d'injustice que d'erreur. Mais les Princes ne peuvent pas agir de la sorte; parce qu'ils sont tellement ministres de Dieu, qu'ils sont hommes néanmoins, & non pas Dieux. Les mauvaises impressions les pourroyent surprendre: les faux soupçons les pourroyent aigrir: la passion les pourroit emporter; & c'est ce qui les a engagez eux-mesmes à descendre dans les moyens humains, & à establir dās leurs Estats des juges, ausquels ils ont communiqué ce pouvoir; afin que cette autorité que Dieu leur a donnée, ne soit employée que pour la fin pour laquelle ils l'ont receüe.

Concevez donc mes Peres, que pour estre exéps d'homicide, il faut agir tout ensemble & par l'autorité de Dieu, & selon la justice de Dieu; & que si ces deux conditions ne sont jointes, on peche soit en tuant avec son autorité, mais sans justice; soit en tuant avec justice, mais sans son autorité. De la nécessité de cette vnion il arrive selon S. Augustin, *que celuy qui sans autorité tuë vn criminel, se rend criminel luy-mesme, par cette raison principale, qu'il ysurpe vne autorité que Dieu ne luy a pas donnée; & les Iuges au contraire qui ont cette autorité, sont néanmoins homi-*

micida

micides, s'ils font moutir vn innocent contre les loix qu'ils doivent suivre.

Voila, mes Peres, les principes du repos & de la seureté publique, qui ont esté receus dans tous les temps & dans tous les lieux, & sur lesquels tous les legiflateurs du môde saints & prophanes ont estably leurs loix; sans que jamais les payens mesmes ayent apporté d'exception à cette regle, sinon lors qu'on ne peut autrement éviter la perte de la pudicité ou de la vie; parce qu'ils ont pensé qu'alors, comme dit Cicéron : *les loix mesmes semblent offrir leurs armes à ceux qui sont dans vne telle neceffité.*

Mais que hors cette occasion dont je ne parle point icy, il y ait jamais eu de loy qui ait permis aux particuliers de tuer, & qui l'ait souffert, comme vous faites, pour se garentir d'un affront, & pour éviter la perte de l'honneur, ou du bien, quand on n'est point en mesme temps en peril de la vie; c'est mes Peres, ce que je soutiens que jamais les infideles mesmes n'ont fait. Ils l'ont au contraire deffendu expressement. Car la loy des 12. Tables de Rome portoit: *Qu'il n'est pas permis de tuer vn voleur de jour; qui ne se defend point avec des armes.* Ce qui avoit déjà esté defendu dâs l'Exode ch. 22. Et la loy *Furem, ad legem Corneliam*, qui est prise d'Ulpien, defend de tuer mesme les voleurs de nuit, qui ne vous mettent pas en peril de mort. Voyez-le dans Cujas in tit dig. de justit. & jure ad l. 3.

Dites-nous donc, mes Peres, par quelle autorité vous permettez ce que les loix divines & humaines defendent; & par quel droit Lessius a pû dire l. 2. c. n. 66. & 72. *L'Exode defend de tuer les voleurs de jour qui ne se defendent pas avec des armes; & on punit en justice ceux qui tueroient de cette sorte. Mais neanmoins on n'en seroit pas coupable en conscience, lors qu'on n'est pas cer-*
tain

tain de pouvoir recouvrer ce qu'on nous dérobe, & qu'on est en doute, comme dit Sotus; parce qu'on n'est pas obligé de s'exposer au peril de perdre quelque chose pour sauver un voleur. Et tout cela est encore permis aux Ecclesiastiques mesmes? Quelle estrange hardiesse! La loy de Moïse punit ceux qui tuent les voleurs, lors qu'ils n'attaquent pas nostre vie; & la loy de l'Evangile selon vous les absoudra? Quoy, mes Peres, I E S U S C H R I S T est-il venu pour destruire la loy, & non pas pour l'accomplir? Les Iuges puniroient, dit Lessius, ceux qui tueroient en cette occasion; mais on n'en seroit pas coupable en conscience. Est-ce donc que la Morale de I E S U S C H R I S T est plus cruelle & moins ennemie du meurtre, que celle des payens, dont les Iuges ont pris ces loix civiles qui le condamnent? Les Chrestiens font-ils plus d'estat des biens de la terre, ou font-ils moins d'estat de la vie des hommes, qui n'en ont fait les idolâtres, & les infideles? Surquoy vous fondez vous, mes Peres? Ce n'est sur aucune Loy expresse ny de Dieu ny des hommes: mais seulement sur ce raisonnement estrange: Les loix, dites-vous, permettent de se defendre contre les voleurs. & de repousser la force par la force. Or là defense estant permise, le meurtre est aussi réputé permis, sans quoy la defense seroit souvent impossible.

Cela est faux, mes Peres, que la defense estant permise, le meurtre soit aussi permis. C'est cette cruelle maniere de se defendre qui est la source de toutes vos erreurs, & qui est appelée par la Faculté de Louvain VNE DEFENSE MEURTRIERE, *Defensio occisiva*; dans leur censure de la doctrine de vostre P. l'Amy sur l'homicide. Je vous soutiens donc qu'il y a tant de difference selon les loix entre tuer & se deffendre, que dans les mesmes occasions où la defense est permise, le meurtre est defendu quand on n'est point en
peril.

péril de mort. Escoutez le mes Peres, dans Cujas au mesme lieu: *Il est permis de repousser celuy qui vient pour s'emparer de nostre possession; MAIS IL N'EST PAS PERMIS DE LE TVER.* Et encôre: *Si quelqu'un vient pour nous frapper, & non pas pour nous tuer, il est bien permis de le repousser, MAIS IL N'EST PAS PERMIS DE LE TVER.*

Qui vous a donc donné le pouvoir de dire, comme font Mo'ina, Reginaldus, Filiutius, Escobar, Lessius, & les autres: *Il est permis de tuer celuy qui vient pour nous frapper.* Et ailleurs: *il est permis de tuer celuy qui veut nous faire vn affront, selon l'avis de tous les Casuistes, ex sententiâ omnium,* comme dit Lessius nu 74? Par quelle autorité vous qui n'estes que des particuliers, donnez vous ce pouvoir de tuer aux particuliers, & aux Religieux mesmes? Et comment osez-vous vsurper ce droit de vie & de mort, qui n'appartient essentiellement qu'à Dieu, & qui est la plus glorieuse marque de la puissance Souveraine? C'est sur cela qu'il falloit répondre; & vous pensez y avoir satisfait en disant simplement dans vostre 13. imposture, *que la valeur pour laquelle Molina permet de tuer vn voleur qui s'ensuit sans nous faire aucune violence, n'est pas aussi petite que j'ay dit, & qu'il faut qu'elle soit plus grande que six ducats.* Que cela est foible, mes Peres! Où voulez-vous la determiner? A 15. ou 16. ducats? Je ne vous en feray pas moins de reproches. Au moins vous ne sçauriez dire qu'elle passe la valeur d'un cheval. Car Lessius l.2. c.9. n.74. decide netement; *qu'il est permis de tuer vn voleur qui s'ensuit avec nostre cheval.* Mais je vous dis de plus, que selon Molina cette valeur est determinée à 6. ducats, comme je l'ay rapporté: & vous n'en voulez pas demeurer d'accord, prenons vn arbitre que vous ne puissiez refuser. Je

P chor-

choisis donc pour cela vostre P. Reginaldus , qui expliquant ce mesme lieu de Molina l. 21. n. 68. declare, que Molina DETERMINE la valeur pour laquelle il n'est pas permis de tuer, à 3. ou 4. ou 5. ducats. Et ainsi, mes Peres, je n'auray pas seulement Molina, mais encore Reginaldus.

Il ne me sera pas moins facile de refuter vostre 14. imposture, touchant la permission de tuer vn voleur, qui nous veut oster vn escu selon Molina. Cela est si constant, qu'Escobar vous le témoignera. tr. 1. ex. 7. n. 44. où il dit, que Molina détermine regulierement la valeur pour laquelle on peut tuer, à vn escu. Aussi vous me reprochez seulement dans la 14. Imposture, que j'ay supprimé les dernieres paroles de ce passage : *Qu'on doit garder en cela la moderation d'une juste deffense.* Que ne vous plaignez vous donc aussi qu'Escobar ne les a point exprimées ? Mais que vous estes peu fins ? Vous croyez qu'on n'entend pas ce que c'est selon vous que se defendre. Ne sçavons-nous pas que c'est vser d'une defense meurtriere ? Vous voudriez faire entendre que Molina a voulu dire par là, que quand on se trouve en peril de la vie en gardant son escu , alors on peut tuer, puis que c'est pour defendre sa vie. Si cela estoit vray, mes Peres, pourquoy Molina diroit-il au mesme lieu : *Qu'il est contraire en cela à Carrerus & Bald.* qui permettent de tuer pour sauver sa vie ? le vous declare donc qu'il entend simplement que si l'ô peut sauver son escu sans tuer le voleur, on ne doit pas le tuer ; mais que si l'on ne peut le sauver qu'en tuant, encore mesme qu'ô ne courre nul risque de la vie, côme si le voleur n'a point d'armes, qu'il est permis d'en prendre & de le tuer pour sauver sô escu ; & qu'en cela on ne soit point selon luy de la moderation d'une juste defense. Et pour vous le monstrier, laissez-

laissez-le expliquer luy-mesme, tom. 4. tr. 3. d. 11. n. 5. *On ne laisse pas de demeurer dans la moderatiō d'une juste defense, quoy qu'on prenne des armes contre ceux qui n'en ont point, ou qu'on en prenne de plus avantageuses qu'eux. Je sçay qu'il y en a qui sont d'un sentiment contraire: mais je n'approuve point leur opinion, mesme dans le tribunal exterieur.*

Aussi, mes Peres, il est cōstant que vos Auteurs permettent de tuer pour la defense de son biē & de son honneur, sans qu'on soit en aucun peril de sa vie. Et c'est par ce mesme principe qu'ils autorisēt les duels, comme je l'ay fait voir par tant de passages, sur lesquels vous n'avez rien répondu. Vous n'attaquez dās vos écrits qu'un seul passage de vostre Pere Layman, qui le permet *lors qu'autrement on seroit en peril de perdre sa fortune ou son hōneur*; & vous dites que j'ay supprimé ce qu'il ajoute: *Que ce cas là est fort rare.* Je vo^{us} admire, mes Peres: voilà de plaisantes impostures que vous me reprochez! Il est bien question de sçavoir si ce cas-là est rare? Il s'agit de sçavoir si le duel est permis. Ce sont deux questions séparées. Layman en qualité de Casuiste doit juger si le duel y est permis & il declare que oui. Nous jugerons bien sans luy si ce cas-là est rare; & nous luy declarerons qu'il est fort ordinaire. Et si vous aimez en croire vostre bon amy Diana, il vous dira *qu'il est fort commun*, part. 5. tr. 14. Misc. 2. Refol. 99. Mais qu'il soit rare, ou non, & que Layman suive en cela Navarre, comme vous le faites tant valoir, n'est-ce pas vne chose abominable qu'il consente à cette opinion: *Que pour conserver un faux honneur il soit permis en conscience d'accepter un duel, contre les edits de tous les Estats Chrestiens, & contre tous les Canons de l'Eglise; sans que vous ayez encore icy pour autoriser toutes ces*

maximes diaboliques, ny loix, ny Canons, ny autoritez de l'Escripture ou des Peres, ny exemple d'aucun Saint; mais seulement ce raisonnement impie : *L'honneur est plus cher que la vie. Or il est permis de tuer pour defendre sa vie. Donc il est permis de tuer pour defendre son honneur?* Quoy, mes Peres, parce que le reglement des homes leur a fait aimer ce faux honneur plus que la vie que Dieu leur a donnée pour le servir, il leur sera permis de tuer pour le conserver? C'est cela mesme qui est un mal horrible, d'aimer cet honneur là plus que la vie. Et cependant cette attache viciueuse, qui seroit capable de souiller les actions les plus saintes si on les rapportoit à cette fin, sera capable de justifier les plus criminelles, parce qu'on les rapporte à cette fin?

Quel renversement, mes Peres, & qui ne voit à quels excès il peut conduire? Car enfin il est visible, qu'il portera iusqu'à tuer pour les moindres choses, quand on mettra son honneur à les conserver; je dis mesme iusqu'à tuer pour une pomme. Vous vous plaindriez de moy, mes Peres, & vous diriez que je tire de vostre doctrine des consequences malicieuses, si je n'estois appuyé sur l'autorité du grave Lessius, qui parle ainsi n. 68. *Il n'est pas permis de tuer pour conserver une chose de petite valeur, comme pour un escu, ou pour une pomme, aut pro pomo; si ce n'est qu'il nous fust honteux de la perdre. Car alors on peut la reprendre, & mesme tuer s'il est nécessaire pour la r'avoir, & si opus est, occidere; parce que ce n'est pas tant de defendre son bien que son honneur. Cela est net, mes Peres. Et pour finir vostre doctriue par une maxime qui comprend toutes les autres, écoutez celle-cy de vostre Pere Herau, qui l'avoit prise de Lessius: Le droit de se defendre s'estend à tout ce qui est nécessaire pour nous garder de toute injure.*

Que

Que d'estranges suites sont enfermées dās ce principe inhumain, & combien tout le monde est-il obligé de s'y opposer, & sur tout les personnes publiques? Ce n'est pas seulement l'intereſt general qui les y engage, mais encore le leur propre; puis que vos Casuistes citez dans mes Lettres estendent leurs permissions de tuer jusques à eux. Et ainsi les factieux qui craindront la punition de leurs attentats, lesquels ne paroissent jamais injustes, se persuadent aisément qu'on les opprime par violence, croiront en mesme temps, *que le droit de se defendre s'estend à tout ce qui leur est nécessaire pour se garder de toute injure.* Ils n'auront plus à vaincre les remors de la conscience, qui arrestent la plupart des crimes dans leur naissance, & ne penseront plus qu'à surmonter les obstacles de dehors.

Je ne parleray point icy, mes Peres, non plus que des autres meurtres que vous avez permis, qui sont encore plus abominables, & plus importants aux Estats que tous ceux-cy, dont Lessius traite si ouvertement dans les doutes 4. & 10. aussi bien que tant d'autres de vos Auteurs. Il seroit à desirer que ces horribles maximes ne fussent jamais sorties de l'enfer; & que le diable, qui en est le premier auteur. n'eust jamais trouvé des hommes assez devoüez à ses ordres pour les publier parmy les Chrestiens.

Il est aisé de juger par tout ce que j'ay dit jusques icy combien le relâchement de vos opinions est contraire à la ſeureté des loix civiles & mesmes payennes. Que sera-ce dōc si on les compare avec les loix Ecclesiastiques, qui doivent estre incomparablement plus Saintes; puis qu'il n'y a que l'Eglise qui connoisse & qui possede la veritable Sainteté? Aussi cette chaste Espouse du Fils de Dieu, qui à l'imitation de

son Epoux sçait bien répandre son sang pour les autres, a pour le meurtre vne horreur toute particuliere, & proportionnée aux lumieres particulieres que Dieu luy a communiquées. Elle considere les hommes non seulement cōme hōmes, mais cōme images du Dieu qu'elle adore. Elle a pour chacun d'eux vn saint respect qui les luy rend tous venerables, comme rachetez d'un prix infini, pour estre faits les temples du Dieu vivant. Et ainsi elle croit que la mort d'un homme que l'on tuë sans l'ordre de son Dieu, n'est pas seulement vn homicide : mais vn sacrilege, qui la prive d'un de ses membres : puis que soit qu'il soit fidele, soit qu'il ne le soit pas, elle le considere toujours ou comme estant l'un de ses enfans, ou comme estant capable de l'estre.

Ce sont, mes Peres, ces raisons toutes saintes qui depuis que Dieu s'est fait homme pour le salut des hommes, ont rendu leur condition si considerable à l'Eglise, qu'elle a toujours puni l'homicide qui les destruit, comme vn des plus grands attentats qu'on puisse commettre contre Dieu. Je vous en rapporteray quelques exemples, non pas dans la pensée que toutes ses severitez doivent estre gardées : je sçay que l'Eglise peut disposer diversement de cette discipline exterieure; mais pour faire entendre quel est son esprit immuable sur ce sujet. Car les penitences qu'elle ordonne pour le meurtre, peuvent estre differentes selon la diversité des temps; mais l'horreur qu'elle a pour le meurtre ne peut jamais changer par le changement des temps.

L'Eglise a esté long temps à ne reconciller qu'à la mort ceux qui estoient coupables d'un homicide volontaire, tels que sont ceux que vous permettez. Le celebre Concile d'Ancyre les soumet à la penitence
durant

durant toute leur vie : & l'Eglise a crû depuis estre assez indulgente envers eux en reduisant ce temps à vn tres-grand nombre d'années. Mais pour détourner encore d'avantage les Chrestiens des homicides volontaires, elle a puni tres-severement ceux mesmes qui estoient arrivez par imprudence, comme on peut voir dans S. Basile, dans S. Gregoire de Nyssse, dans les decrets du Pape Zacharie, & d'Alexandre I I. Les Canons rapportez par Isaac Evêque de Langres, t. 2. 13. ordonnent 7. ans de penitence pour avoir tué en se defendant. Et on voit que S. Hildebert Evêque de Mans répondit à Yves de Chartres : *Qu'il a eu raison d'interdire vn Prestre pour toute sa vie, qui pour se. defendre avoit tué vn voleur d'un coup de pierre.*

N'ayez dont plus la hardiesse de dire que vos decisions sont conformes à l'esprit & aux Canons de l'Eglise. On vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer pour defendre son bien seulement; car je ne parle pas des occasions où on auroit à defendre aussi sa vie, *se suaque liberando*: vos propres Auteurs confessent qu'il n'y en a point, comme entre autres vostre Pere l'Amy. tom. 5. disp. 36. n. 136. Il n'y a, dit-il, aucun droit divin ny humain qui permette expressément de tuer vn voleur qui ne se defend pas. Et c'est neanmoins ce que vous permettez expressément. On vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer pour l'honneur, pour vn soufflet, pour vne injure, & vne médifance. On vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer les témoins; les Juges, & les Magistrats, quelque injustice qu'on en apprehende. L'esprit de l'Eglise est entierement éloigné de ces maximes sedicieuses, qui ouvrent la porte aux soulèvemens, auxquels les peuples sont si naturellement portez. Elle a toujours enseigné à ses enfans qu'on ne

doit point rendre le mal pour le mal : qu'il fust ceder à la colere ; ne point résister à la violence : rendre à chacun ce qu'on luy doit, honneur, tribut, soumission : obeir aux Magistrats & aux superieurs mesme injustes ; parce qu'on doit toujours respecter en eux la puissance de Dieu qui les a establis sur nous. Elle leur defend encore plus fortement que les loix civiles de se faire justice à eux-mesmes ; & c'est par son esprit que les Rois Chrestiens ne se la font pas dans les crimes mesmes de leze Majesté au premier chef, & qu'ils remettent les criminels entre les mains des Juges, pour les faire punir selon les loix, & dans les formes de la justice, qui sont si contraires à vostre conduite, que l'opposition qui s'y trouve vous fera rougir. Car puis que ce discours m'y porte, je vous prie de suivre cette compataison, entre la maniere dont on peut tuer ses ennemis selon vous, & celles dont les Juges font mourir les criminels.

Tout le monde sçait, mes Peres, qu'il n'est jamais permis aux particuliers de demander la mort de personne ; & que quand vn homme nous auroit ruinez, estropiez, brûlé nos maisons, tué nostre pere, & qu'il se disposeroit encore à nous assassiner, & à nous perdre d'honneur, on n'écouterait point en justice la demande que nous ferions de sa mort. De sorte qu'il a fallu établir des personnes publiques qui la demandent de la part du Roy, ou plutôt de la part de Dieu. A vostre avis, mes Peres, est-ce par grimasse & par feinte que les Juges Chrestiens ont éably ce reglement ? Et l'ont-ils pas fait pour proportionner les loix civiles à celles de l'Evangile ; de peur que la pratique exterieure de la justice ne fust contraire aux sentimens interieurs que des Chrestiens doivent avoir ? On voit assez combien ce commencement
des

des voyes de la justice vous confond, mais le reste vous accablera.

Supposez donc, mes Peres, que ces personnes publiques demandent la mort de celuy qui a commis tous ces crimes, que fera-t'on la dessus ? Luy portera-t'on incontinent le poignard, dans le sein ? Non, mes Peres ; la vie des hommes est trop importante ; on y agit avec plus de respect : les loix ne l'ôt pas soumise à toutes sortes de personnes ; mais seulement aux luges dont on a examiné la probité & la suffisance. Et croyez vous qu'un seul suffise pour condamner un homme à mort ? Il en faut sept pour le moins, mes Peres. Il faut que de ces sept, il n'y ait aucun qui ait esté offensé par le criminel, de peur que la passion n'altere ou ne corrompe son jugement. Et vous sçavez, mes Peres ? qu'afin que leur esprit soit aussi plus pur, on observe encore de donner les heures du matin à ces fonctions. Tant on apporte de soin pour les preparer à une action si grande, où ils tiennent la place de Dieu, dont ils sont les Ministres, pour ne condamner que ceux qu'il condamne luy-mesme.

Et c'est pourquoy afin d'y agir comme fideles dispensateurs de cette puissance divine d'oster la vie aux hommes, ils n'ont la liberté de juger que selon les dépositions des témoins, & selon toutes les autres formes qui leur sont prescrites ; en suite dequelles il ne peuvent en conscience prononcer que selon les loix, n'y juger dignes de mort que ceux que les loix y condamnent. Et alors mes Peres, si l'ordre de Dieu les oblige d'abandonner au supplice le corps de ces miserables, le mesme ordre de Dieu les oblige de prendre soin de leurs ames criminelles ; & c'est mesme parce qu'elles sont criminelles, qu'ils sont plus obligez à en prendre soin : de sorte qu'on ne les en-

voye à la mort qu'après leur avoir donné moyen de pourvoir à leur conscience. Tout cela est bien pur & bien innocent, & néanmoins l'Eglise abhorre tellement le sang, qu'elle juge encore incapable du ministère de ses autels ceux qui auroient assisté à vn arrest de mort, quoy qu'accompagné de toutes ces circonstances si religieuses: par où il est aisé de concevoir quelle idée l'Eglise a de l'homicide.

Voilà, mes Peres: de quelle sorte dans l'orde de la justice on dispose de la vie des hommes: voyõs maintenant comment vous en disposez. Dans vos nouvelles loix il n'y a qu'un Juge, & ce Juge est celui-là mesme qui est offensé. Il est tout ensemble le Juge, la partie, & le bourreau. Il se demãde à luy-mesme la mort de son ennemy; il l'ordonne; il l'execute sur le chãp; & sans respect ny du corps ny de l'ame de son frere, il tuë & damne celuy pour qui IESVS-CHRIST est mort; & tout cela pour éviter vn soufflet, ou vne médisance, ou vne parole outrageuse, ou d'autres offenses semblables, pour lesquelles vn Juge qui a l'autorité legitime seroit criminel d'avoir condamné à la mort ceux qui les auroient commises; parce que les loix sont tres éloignées de les y condamner. Et enfin pour comble de ces excès on ne contracte ny péché, ny irregularité en tuant de cette sorte sans autorité, & contre les loix, quoy qu'on soit Religieux, & mesme Prestre. Où en sommes-nous, mes Peres? Sont-ce des Religieux & des Prestres qui parlent de cette sorte? Sont-ce des Chrestiens? Sont-ce des Turcs? Sont-ce des hommes? Sont-ce des demons? Et sont-ce là des *mysteres revelez par l'Agneau à ceux de sa Société*, ou des abominations suggerées par le dragon à ceux qui suivent son party?

Car enfin, mes Peres, pour qui voulez-vous qu'on vous

vous prenne : pour des enfans de l'Evangile, ou pour des ennemis de l'Evangile? On ne peut estre que d'un party ou de l'autre: il n'y a point de milieu. *Qui n'est point avec Iesus-Christ, est contre luy.* Ces deux genres d'hommes partagent tous les hommes. Il y a deux peuples & deux mondes répandus sur toute la terre, selon S. Augustin : le monde des enfans de Dieu, qui forme un corps dont Iesus-Christ est le chef & le Roy ; & le monde ennemy de Dieu, dont le diable est le chef & le Roy. Et c'est pourquoy Iesus-Christ est appelé le Roy & le Dieu du monde ; parce qu'il a par tout ces sujets & des adorateurs : & que le diable est aussi appelé dans l'Ecriture le prince du monde & le Dieu de ce siecle ; parce qu'il a par tout des supposts & des esclaves. Iesus-Christ a mis dans l'Eglise qui est son empire, les loix qu'il luy a plu selon sa sagesse éternelle : & le diable a mis dans le monde, qui est son royaume, les loix qu'il a voulu y establir. Iesus-Christ a mis l'honneur à souffrir ; le diable à ne point souffrir. Iesus-Christ a dit à ceux qui reçoivent un soufflet, de tendre l'autre joue ; & le diable a dit ceux à qui on veut donner un soufflet, de tuer ceux qui leur voudront faire cette injure. Iesus-Christ declare heureux ceux qui participent à son ignominie : & le diable declare mal-heureux ceux qui sont dans l'ignominie. Iesus-Christ dit : Mal-heur à vous quand les hommes diront du bien de vous ; & le diable dit : Mal-heur à ceux dont le monde ne parle pas avec estime.

Voyez donc maintenant, mes Peres, duquel de ces deux royaumes vous estes. Vous avez ouï le langage de la ville de paix, qui s'appelle Hierusalem mystique ; & vous avez ouï le langage de la ville de trouble, que l'Ecriture appelle *la spirituelle Sodome*, lequel

lequel de ces deux langages entendez vous ? lequel parlez vous ? Ceux qui sont en Iesus-Christ ont les mesmes sentimens que Iesus Christ, selon S. Paul ; & ceux qui sont enfans du diable, *ex parte diabolo*, qui a esté homicide des le cōmencement du monde, suivēt les maximes du diable, selon la parole de Iesus-Christ. Ecoutons donc le langage de vostre Escole, & demandons à vos Auteurs: Quand on nous donne vn soufflet, doit-on l'endurer plutôt que de tuer celuy qui le veut donner ; ou bien, est-il permis de tuer pour éviter cēt affront ? *Il est permis*, disent Lessius, Molina, Escobar, Reginaldus, Filiutius, Baldellus, & autres Iesuites, *de tuer celuy qui nous veut doner vn soufflet*. Est-ce là le langage de Iesus Christ ? Répondez-nous encore : Seroit-on sans honneur en souffrant vn soufflet sans tuer celuy qui l'a donné *N'est-il pas veritable*, dit Escobar, *que tandis qu'un homme laisse vivre celuy qui luy a donné vn soufflet, il deure sans honneur*. Oui, mes Peres, sans cēt honneur que le diable a trāsmis de son esprit superbe en celuy de ses superbes enfans. C'est cēt honneur qui a toujours esté l'idole des hommes possédez par l'esprit du monde. C'est pour se cōserver cette gloire, dont le demon est le veritable distributeur, qu'ils luy sacrifient leur vie par la fureur des duels à laquelle ils s'abandonnent, leur honneur par l'ignominie des supplices auxquels ils s'exposent, & leur salut par le peril de la damnation auquel ils s'engagent, & qui les a fait priver de la sepulture mesme par les Canons Ecclesiastiques. Mais on doit louer Dieu de ce qu'il a éclairé l'esprit du Roy par des lumieres plus pures que celles de vostre Theologie. Ses edits si severes sur ce sujet n'ont pas fait que le duel fust vn crime, ils n'ont pas fait que le duel fust vn crime, ils n'ont fait que punir le crime

qui

qui est inseparable du duel. Il a arresté par la crainte de la rigueur de sa justice, ceux qui n'estoyent pas arrestez par la crainte de la justice de Dieu : & sa pieté luy a fait connoistre que l'honneur des Chrestiens consiste dans l'observation des ordres de Dieu & des regles du Christianisme, & non pas dans ce fantosme d'honneur, que vous pretendez, tout vain qu'il soit, estre vne excuse legitime pour les meurtres. Ainsi vos decisions meurtrieres sont maintenant en aversion à tout le monde ; & vous seriez mieux conseillez de changer de sentimens, si ce n'est par principe de Religion, ou moins par maxime de Politique. Prevenez, mes Peres, par vne condamnation volontaire de ces opinions inhumaines, les mauvais effets qui en pourroyent naistre, & dont vous seriez responsables. Et pour recevoir plus d'horreur del'homicide, souvenez-vous que le premier crime des hommes corrompus a esté vn homicide en la personne du premier juste ; que leur plus grand crime a esté vn homicide en la personne du chef de tous les justes ; & que l'homicide est le seul crime qui destruit tout ensemble l'Estat, l'Eglise, la nature & la pieté.

IE viens de voir la réponse de vostre Apologiste à ma treizième Lettre. Mais s'il ne répond pas mieux à celle-cy, qui satisfait à la pluspart de ses difficultez il ne meritera pas de replique, le le plains de le voir sortir à toute heure hors du sujet, pour s'étendre en des calomnies & des injures contre les vivans & contre les morts. Mais pour donner creance aux memoires que vous luy fournissez, vous ne deviez pas luy faire desavouer publiquemēt vne chose aussi publique qu'est le soufflet de Compiègne. Il est constant, mes Peres, par l'aveu dell'offense, qu'il a receu sur sa joue vn coup de la main d'un Iesuite, & tout ce qu'onr pū faire vos amys, a esté de mettre en doute, s'il a receu de l'avant main ou de l'arriere main ; & d'agiter la question, si vn coup de revers de la main sur la joue, doit estre appellé soufflet,

fiet, ou non. Je ne ſçay à qui il appartient d'en décider; mais je croy cependant que c'eſt au moins vn ſouſſet probable. Cela me met en ſeureté de conſcience.

QVINZIE'ME LETTRE.

AUX REVERENDS PERES.

I E S V I T E S.

Du 25. Novembre 1656.

M E S R E V E R E N D S P E R E S ,

Puis que vos impoſtures croiſſent tous les jours, & vous-vous en ſervez pour outrager ſi cruellement toutes les perſonnes de pieté, qui ſont contraires à vos erreurs, je me ſens obligé pour leur intereſt & pour celuy de l'Egliſe, de découvrir vn myſtere de voſtre conduite, que j'ay promis il y a long-temps, afin qu'on puiſſe reconnoiſtre par vos propres maximes; quelle foy l'on doit ajoûter à vos accusations & à vos injures,

Je ſçay que ceux qui ne vous connoiſſent pas aſſez ont peine à ſe déterminer ſur ce ſujet; parce qu'ils ſe trouvent dans la neceſſité ou de croire les crimes incroyables dont vous accuſez vos ennemis, ou de vouſtenir pour des impoſteurs, ce qui leur paroît auſſi incroyable. Quoy, diſent-ils, ſi ces choſes là n'eſtoient, des Religieux les publieroient-ils, & voudroyent-ils renoncer à leur conſcience, & ſe damner par ces calomnies? Voilà la manière dont ils raifonnent: & ainſi les preuves viſibles par leſquelles on ruine vos fauſſetez, rencontrant l'opinion qu'ils ont de voſtre ſincérité, leur eſprit demeure en ſuſpens

suspens entre l'evidence de la verité qu'ils ne peuvent dementir, & le devoir de la charité qu'ils apprehendent de blesser. De sorte que comme la seule chose qui les empesche de rejeter vos médisances, est l'estime qu'ils ont de vous si on leur fait entendre que vous n'avez pas de la calomnie, l'idée qu'ils s'imaginent que vous en avez, & que vous croyez pouvoir faire vostre salut en calomniant vos ennemis, il est sans doute que le poids de la verité les determinera incontinent à ne plus croire vos impostures. Ce sera donc, mes Peres, le sujet de cette Lettre.

Je ne feray pas voir seulement que vos écrits sont remplis de calomnies, je veux passer plus avant. On peut bien dire des choses fausses, en les croyant veritables : mais la qualité de menteur enferme l'intention de mentir. Je feray donc voir, mes Peres, que vostre intention est de mentir & de calomnier ; & que c'est avec connoissance & avec dessein, que vous imposez à vos ennemis des crimes dont vous sçavez qu'ils sont innocens ; parce que vous croyez le pouvoir faire sans dechoir de l'estat de grace. Et quoi que vous sçachiez aussi bien que moy ce point de vostre Morale, je ne laisseray pas de vous le dire, mes Peres, afin que personne n'en puisse donner, en voyant que je m'adresse à vous, pour vous le soutenir à vous-mesmes, sans que vous puissiez avoir l'assurance de le nier, qu'en confirmant par ce desaveu mesme le reproche que je vous en fais. Car c'est vne doctrine si commune dans vos écoles, que vous l'avez soutenue non seulement dans vos livres : mais encore dās vos theses publiques, ce qui est la derniere hardiesse : comme entr'autres dans vos theses de Louvain de l'année 1645. en ces termes : *Ce n'est qu'un peché veniel de calomnier & d'imposer de faux crimes, pour ruiner de*
crean-

creance ceux qui parlent mal de nous : *Quidem non nisi veniale sit, detrahentis auctoritatem magnam, tibi noxiam, falso crimine elidere ?* Et cette doctrine est si constante parmy vous, que quiconque l'ose attaquer, vous le traitez d'ignorant & de temeraire.

C'est ce qu'à éprouvé depuis peu le P. Quiroga Capucin Alleman, lors qu'il voulut s'y opposer. Car vostre Pere Dicastillus l'entreprit incontinent, & il parle de cette dispute en ces termes, de Iust. l. 2. tr. 2. n. 404 *Vn certain Religieux grave, piednu, & en capuchonné, cucullatus gymnopoda, que je ne nomme point; eut la temerité de décrier cette opinion parmy des femmes & des ignorans, & de dire qu'elle estoit pernicieuse & scandaleuse, contre les bonnes mœurs, contre la paix des Estats & des societez. & enfin contraire non seulement à tous les docteurs Catholiques, mais à tous ceux qui peuvent estre Catholiques. Mais je luy ay soutenu, comme je soutiens encore, que la calomnie lors qu'on en use contre vn calomniateur, quoy qu'elle soit vn mensonge, n'est point neanmoins vn peché mortel ny contre la justice ny contre la charité: & pour le prouver je luy ayourny en foule nos Peres, & les Vniversitez entieres, qui en sont composées; que j'ay tous consultez, & entr'autres le R. Pere Jean Gans Confesseur de l'Empereur, le R. P. Daniel Bastelle Confesseur de l'Archiduc Leopold: le P. Henry, qui a esté Precepteur de ces deux Princes: tous les Professeurs publics & ordinaires de l'Vniversité de Vienne: (toute cōposée de Iesuites) tous les Professeurs de l'Vniversité de Gratz (toute de Iesuites) tous les Professeurs de l'Vniversité de Prague: (dont les Iesuites sont les maistres) de tous lesquels j'ay en main les approbations de mon opinion écrites & signées de leur main: outre que j'ay encore pour moy le P. de Pennalossa Iesuite, Predicateur de l'Empereur & du Roy d'Espagne: le P. Pilligeroli Iesuite; & bien d'autres*
qui

qui avoyent tous jugé cette opinion probable avant nostre dispute. Vous voyez bien, mes Peres, qu'il y a peu d'opinions que vous ayez pris si à tasche d'establir, côme il y en avoit peu dont vous eussiez tant de besoin. Et c'est pourquoy vous l'avez tellement autotisée, que les Casuistes s'en servent comme d'un principe indubitable. Il est constant, dit Caramouël n. 1151. que c'est vne opinion probable, qu'il n'y a point de peché mortel à calomnier fausement pour conserver son honneur. Car elle est soutenue par plus de vingt Docteurs graves, par Gaspar Hurtado. & Dicastillus Iesuites, &c. de sorte que si cette doctrine n'estoit probable, à peine y en auroit il aucune qui le fust en toute la Theologie.

O Theologie abominable & si corrompue en tous ses chefs, que si selon les maximes il n'estoit probable & seur en conscience, qu'on peut calomnier sans crime pour conserver son honneur, à peine y auroit il aucune de ses decisions qui fust seur. Qu'il est vraisemblable, mes Peres, que ceux qui tiennent ce principe, le mettent quelque fois en pratique. L'inclination corrompue des hommes s'y porte d'elle-mesme avec tant d'impetuosité, qu'il est incroyable qu'en levant l'obstacle de la conscience, elle ne se répande avec toute sa vehemence naturelle. En voulez-vous vn exemple ? Caramouël vous le donnera au mesme lieu. Cette maxime, dit-il, du P. Dicastillus Iesuite touchant la calomnie ayant esté enseignée par vne Comtesse d'Allemagne aux filles de l'Imperatrice, la creance qu'elles eurent de ne pecher au plus que veniellement par des calomnies, en fit tant naistre en peu de jours, & tant de medisances, & tant de faux rapports ; que cela mit toute la Cour en combustion & en alarme. Car il est aisé de s'imaginer l'usage qu'elles sceurent faire: de sorte que pour appaiser ce tumulte, on fut obligé d'appeller vn bon Pere

Q

Capu.

Capucin d'une vie exemplaire nommé le P. Quiroga (& ce surquoi le P. Dicastillus le querella tant) qui vint leur déclarer, que cette maxime estoit trop pernicieuse, principalement parmy des femmes, & il eut un soin particulier de faire que l'Imperatrice en abolist tout a fait l'usage. On ne doit pas estre surpris des mauvais effets que cause cette doctrine. Il faudroit admirer au contraire qu'elle ne produisist pas cetzelicence. L'amour propre nous persuade toujours assez que c'est avec injustice qu'on nous attaque; & à vous principalement, mes Peres que la vanité aveugle de telle sorte, que vous voulez faire croire en tous vos écrits, que c'est blesser l'honneur de l'Eglise, que de blesser celuy de vostre Société. Et ainsi, mes Peres, il y auroit lieu de trouver estrange. que vous ne missiez cette maxime en pratique. Car il ne faut plus dire de vous, comme font ceux qui ne vous connoissent pas : Comment ces bons Peres voudroient-ils calomnier leurs ennemis, puis qu'ils ne le pourroyent faire que pour la perte de leur salut ? Mais il faut dire au contraire : comment ces bons Peres voudroyent-ils perdre l'avantage de décrier leurs ennemis ; puis qu'ils le peuvent faire sans hazarder leur salut ? Qu'on ne s'estonne donc plus de voir les Iesuites calomniateurs : ils le sont en seureté de conscience, & rien ne les en peut empêcher ; puis que par le credit qu'ils ont dans le monde, ils peuvent calomnier sans craindre la justice des hommes ; & que par celuy qu'ils se sont donnez sur les cas de conscience, ils ont estably des maximes pour le pouvoir faire sans craindre la justice de Dieu.

Voilà, mes Peres, la source d'où naissent tant de noires impostures, Voilà ce qui en a fait répandre à
vostre

vostre P. Brisacier, jusqu'à s'attirer la Censure de feu M. l'Archevesque de Paris. Voilà ce qui a porté vostre P. d'Anjou à décrier en pleine chaire dans l'Eglise de S. Benoist à Paris le 8. Mars 1655. les personnes de qualité qui recevoient les aumosnes pour les pauvres de Picardie & de Champagne, auxquelles ils contribuoyent tant eux-mesmes; & de dire par vn mensonge horrible, & capable de faire tarir ces charitez, si on eust eu quelque creance en vos impostures: *Qu'il sçavoit de science certaine que ces personnes avoyent detourné cét argent, pour l'employer contre l'Estat.* Ce qui obligea le Curé de cette paroisse, qui est vn Docteur de Sorbonne; de monter le lendemain en chaire pour démentir ces calomnies. C'est par ce mesme principe que vostre P. Crasset a tant presché d'impostures dans Orleans qu'il a fallu que M. l'Evesque d'Orleans l'ait interdit comme vn imposteur public par son mandement du 9. Sept. dernier, où il declare qu'il defend à Frere Jean Crasset Prestre de la Compagnie de Iesus, de prescher dans son diocese, & à tout son peuple de l'oïr souz peine de se rendre coupable d'une desobéissance mortelle, sur ce qu'il a appris que le dit Crasset avoit fait vn discours en chaire remply de fausseté & de calomnie contre les Ecclesiastiques de cette ville, leur imposant fausement & malicieusement qu'ils soutiennent ces propositions heretiques & impies: *Que les commandemens de Dieu sont impossibles: que jamais on ne resiste à la grace interieure; & que IESVS-CHRIST n'est pas mort pour tous les hommes: & autres semblables condamnées par Innocent X.* Car c'est-là, mes Peres, vostre imposture ordinaire, & la premiere que vous reprochez à tous ceux quil vous est important de décrier. Et quoy qu'il vous soit aussi impossible de le prouver de qui que ce soit, qu'à vostre P. Crasset de ces Ec-

clesiastiques d'Orleans, vostre conscience neanmoins demeure en repos, *parce que vous croyez que cette maniere de calomnier ceux qui vous attaquent, est si certainement permise, que vous ne craignez point de declarer publiquement & à la veüe de toute vne ville.*

Et voicy vn insigne témoignage dans le démeillé que vous eutes avec M. du Puys Curé de S. Nisier à Lyon : & comme cette histoire marque parfaitement vostre esprit, j'en rapporteray les principales circonstances. Vous sçavez, mes Peres, qu'en 1649. M. du Puys traduisit en François vn excellent livre d'un autre Capucin *touchant le devoir des Chrestiens à leur paroisse, contre ceux qui les en détournent, sans vser d'aucune invective, & sans designer aucun Religieux, ny aucun Ordre en particulier.* Vos Peres neanmoins prirent cela pour eux ; & sans avoir aucun respect pour vn ancien Pasteur, Juge en la Primatie de France, & honoré de toute la ville, vostre P. Alby fit vn livre sanglant contre luy, que vous vendites vous-mesmes dans vostre propre Eglise le jour de l'Assomption, où il l'accusoit de plusieurs choses & entr'autre de *s'estre rendu scandaleux par ses galanteries, & d'estre suspect d'impieté, d'estre heretique, excommunié, & enfin digne du feu.* A cela M. du Puys répondit ; & le P. Alby soutint par vn second livre les premieres accusations. N'est-il donc pas vray, mes Peres ou que vous estiez des calomniateurs, ou que vous croyiez tout cela de ce bon Prestre ; & qu'ainsi il falloit que vous le vissiez hors de ses erreurs pour le juger digne de vostre amitié ? Escoutez donc ce qui se passa dans l'accommodement qui fut fait en presence d'un grand nombre des premieres personnes de la ville, dont les noms sont au bas de cette page, comme
ils

ils sont marquez dans l'acte qui en fut dressé le 25, Septemb. 1650. * Ce fut en presence de tout ce mode que M. du Puy ne fit autre chose que declarer : *Que ce qu'il avoit écrit ne s'adressoit point aux PP. Iesuites : Qu'il avoit parlé en general contre ceux qui éloignent les fideles des paroisses, sans avoir pensé d'attaquer en cela la Societé, & qu'au contraire il l'honoroit avec amour.* Par ces seules paroles il revient de son apostasie, de ses scandales, & de son excommunication, sans retraction, & sans absolution; & le P. Alby luy dit ensuite ces propres paroles : *Monsieur, la creance que j'ay eue que vous attaquiez la Compagnie, dont j'ay l'honneur d'estre, m'a fait prendre la plume pour y répondre; & j'ay creu que la maniere dont j'ay vsé m'estoit permise.* Mais connoissant mieux vostre intention, je viens vous declarer, *QV'IL N'Y A PLUS RIEN* qui me puisse empescher de vous tenir pour vn homme d'esprit tres éclairé, de doctrine profonde & ORTHODOXE, de mœurs IRREPREENHIBLES, & en vn mot pour digne Pasteur de vostre Eglise. C'est vne declaration que je fay avec joye, & je prie ces Messieurs de s'en souvenir.

Ils s'en sont souvenus, mes Peres, & on fut plus scandalisé de la reconciliation, que de la querelle. Car qui n'admireroit ce discours du P. Alby? Il ne dit pas qu'il vient se detracter, parce qu'il a pris le chā-

* Monsieur de Ville Ficaire general de M. le Cardinal de Lyon; M. Scarron Chanoine. & Curé de S. Paul : M. Margat Chanoine; Messieurs Bouvaud, Sene, Aubert, Dervieu, Chanoines de S. Nisier; M. du Gui President des Thresoriers de France: M. Groslier Prevost des Marchands: M. de Flechere President & Lieutenant general: Messieurs de Boissat, de S. Romain, & de Bartoly Gentilshommes: M. Bourgeois premier Advocat du Bureau des Thresoriers de France: Messieurs de Cotton pere & fils: M. Boniel: qui ont tous signé à l'original de la declaration, avec M. Puy & le Pera Alby.

gement des mœurs & de la doctrine de M. Puys, mais seulement parce que connoissant que son intention n'a pas esté d'attaquer vostre Compagnie, il n'y a plus rien qui l'empesche de le tenir pour Catholique, Il ne croyoit dont pas qu'il fust heretique en effet? Et neanmoins après l'en avoir accusé contre sa connoissance, il ne declare pas qu'il a failly; mais il ose dire au contraire, *Qu'il croit que la maniere dont il en a usé luy estoit permise.*

A quoy songez-vous, mes Peres, de témoigner ainsi publiquement, que vous ne mesurez la foy & la vertu des hommes, que par les sentimens qu'ils ont pour vostre Societé? Comment n'avez vous point apprehendé de vous faire passer vous-mesmes, & par vostre propre aveu, pour des imposteurs & des calomniateurs? Quoy, mes Peres, vn mesme homme, sans qu'il se passe aucun changement en luy, selon que vous croyez qu'il honnore ou qu'il attaque vostre Compagnie, sera puni, ou impie; irreprehensible, ou excommunié; digne Pasteur de l'Eglise, ou digne d'estre mis au feu; & fin Catholique, ou heretique? C'est donc vne mesme chose dans vostre langage, d'attaquer vostre Societé, & d'estre heretique? Voilà vne plaisante heresie, mes Peres? Et ainsi quand on voit dans vos escrits, que tant de personnes Catholiques y sont appellées heretiques, cela ne veut dire autre chose, sinon que vous croyez qu'ils vous attaquent. Il est bon, mes Peres, qu'on entende cét estrange langage, selon lequel il est sans doute que je suis vn grand heretique. Aussi c'est en ce sens que vous me donnez si souvent ce nom. Vous ne me retranchez de l'Eglise, que parce que vous croyez que mes Lettres vous font tort; & ainsi il ne me reste pour devenir Catholique, ou que d'approuver les excés de vostre

Mora-

Morale, ce que je ne pourrois faire sans renoncer à tout sentiment de pieté ; ou devons persuader que je ne recherche en cela que vostre veritable bien, & il faudroit que vous fussiez bié revenus des égaremens pour le reconnoistre. De sorte que je me trouve estrangement engagé dans l'heresie ; puis que la pureté de ma foy estant inutile pour me retirer de cette sorte d'erreur, je n'en puis sortir ou qu'en trahissant ma conscience, ou qu'en reformant la vostre. Jusques là je seray toujours vn méchant & vn imposteur, & quelque fidele que j'aye esté à rapporter vos passages, vous irez crier par tout : *Qu'il faut estre organe du demon pour vous imputer des choses, dont il n'y a ny marque ny vestige,* dans vos livres ; & vous ne ferez rien en cela que de conforme à vostre maxime & a vostre pratique ordinaire, tant le privilege que vous avez de mentir a d'étenduë. Souffrez que je vous en donne vn exemple, que je choisis à dessein, parce je répondray en mesme temps à la 3. de vos impostures ; aussi bien elles ne meritent d'estre refutées qu'en passant.

Il y a dix ou douze ans qu'on vous reprocha cette maxime du P. Bauny : *Qu'il est permis de rechercher directement, PRIMO ET PER SE, vne occasion prochaine de pecher pour le bien spirituel ou temporel de nous ou de nostre prochain,* tr. 4. q. 14. dont il apporte pour exemple ; *Qu'il est permis à chacun d'aller en des lieux publics pour convertir des femmes perdues, encore qu'il soit vray semblable qu'on y pechera, pour avoir déjà expérimenté souvent qu'on est accoustumé de se laisser aller au peché par les caresses de ces femmes.* Qui répondit à cela vostre P. Caussin en 1644. dans son Apologie pour la Compagnie de Iesus, pag. 128. *Qu'on voye l'endroit du P. Bauny, qu'on lise la page, les marges, les avant-propos,*

les suites, tout le reste, & mesme tout le livre, on n'y trouvera pas vn seul vestige de cette sentence. qui ne pourroit tomber que dans l'ame d'un homme extremement perdu de conscience, & qui semble ne pouvoir estre supposée que par l'organe du demon. Et vostre P. Pintereau en mesme style 1. part. p. 24. Il faut estre bien perdu de conscience, pour enseigner yne si detestable doctrine; mais il faut estre pire qu'un demon pour l'attribuer au P. Bauny. Lecteur, il n'y en a ny marque ny vestige dans tout son livre. Qui ne croiroit que des gens qui parlent de ce ton là eussent sujet de se plaindre, & qu'on auroit en effet imposé au P. Bauny? Avez-vous rien assuré contre moy en de plus fort termes? Et comment oseroit-on s'imaginer qu'un passage fust en mots propres au lieu mesme où l'on le cite, quand on dit qu'il n'y en a ny marque ny vestige dans tout son livre.

En verité, mes Peres, voilà le moyen de vous faire croire jusqu'à ce qu'on vous réponde; mais c'est aussi le moyen de faire qu'on ne vous croye jamais plus, après qu'on vous aura répondu. Car il est si vray que vous mentiez alors, que vous ne faites aujourd'huy aucune difficulté de reconnoistre dans vos Réponses, que cette maxime est dans le P. Bauny au lieu mesme qu'on avoit cité: & ce qui est admirable, c'est qu'au lieu qu'elle estoit detestable il y a 12. ans, elle est maintenant si innocente, que dans vostre 9. Impost. p. 10. vous m'accusez d'ignorance & de malice, de querreller le P. Bauny sur une opinion qui n'est point rejetée dans l'Ecole. Qu'il est avantageux, mes Peres, d'avoir affaire à ces gens qui disent le pour & le contre. Je n'ay besoin que de vous-mesmes pour vous confondre. Car je n'ay à monstrier que deux choses; L'une, que cette maxime ne vaut rien: l'autre qu'elle est du P. Bauny; & je prouveray l'un & l'autre par vostre

vostre propre confession, En 1644. vous avez reconnu qu'elle est *detestable*; & en 1656 vous avouez qu'elle est du P. Bauny. Cette double reconnoissance me justifie assez, mes Peres. Mais elle fait plus : elle découvre l'esprit de vostre Politique. Car dites-moy je vous prie, quel est le but que vous vous proposez dans vos escrits? Est-ce de parler avec sincerité? Nô, mes Peres; puis que vos réponses s'entre destruisent. Et-ce de suivre la verité de la Foy? Aussi peu; puis que vous autorisez vne maxime qui est *detestable* selon vous-mesmes. Mais considerons que quand vous avez dit que cette maxime est *detestable*, vous avez nié en mesme temps qu'elle fust du P. Bauny, & ainsi il estoit innocent : & quand vous avouez qu'elle est de luy, vous soutenez en mesme tems qu'elle est bonne ; & ainsi il est innocent encore. De sorte que l'innocence de ce Pere estant la seule commune à vos deux réponses, il est visible que c'est aussi la seule chose que vous y recherchez ; & que vous n'avez pour objet que la deffense de vos Peres, en disant d'une mesme maxime, qu'elle est dans vos livres, & qu'elle n'y est pas : qu'elle est bonne, & qu'elle est mauvaise : non pas la verité, qui ne change jamais ; mais selon vostre interest, qui change à toute heure. Que ne pourrois-je vous dire la dessus : car vous voyez bien que cela est convainquant? Cependant rien ne vous est plus ordinaire. Et pour en omettre vne infinité d'exemples, je croy que vous vous contenterez que je vous en rapporte encore vn.

On vous a reproché en divers temps vne autre proposition du mesme P. Bauny, tr. 4. q. 22. p. 100. On ne doit ny dénier ny differer l'absolution à ceux qui sont dans les habitudes de crimes contre la loy de Dieu, de nature, & de l'Eglise, encors qu'on n'y voye aucune esperance d'amen-

d'amendement : et si emendationis futura spes nulla appareat. Je vous prie sur cela, mes Peres, de me dire lequel y a le mieux répondu selon vostre goust, ou de vostre P. Pintereau, ou de vostre P. Brisacier, qui defendent le P. Bauny en vos deux manieres : l'un en condamnant cette proposition, mais en desavouant aussi qu'elle soit du P. Bauny : l'autre en avouant qu'elle est du P. Bauny, mais en la justifiant en mesme temps ? Escoutez les donc discourir. Voicy le P. Pintereau pag. 18. Qu'appelle-t-on franchir les bornes de toute pudeur, & passer au delà de toute impudence, si non d'imposer au P. Bauny comme vne chose averée, vne si damnable doctrine ? Jugez, Lecteur, de l'indignité de cette calomnie, & voyez à qui les Iesuites ont affaire ; & si l'auteur d'une si noire supposition ne doit pas passer desormais pour le truchement du pere des mensonges. Et voicy maintenant vostre P. Brisacier 4. p. pag. 21. En effet le P. Bauny dit ce que vous rapportez. (C'est dementir le P. Pintereau bien netement.) Mais, ajoûte-t'il pour justifier le P. Bauny, vous qui reprenez cela, attendez quand un penitent sera à vos pieds, que son ange gardien hypothèque tous les droits qu'il a au ciel pour estre sa caution. Attendez que Dieu le Pere jure par son chef que David a menty quand il a dit par le S. Esprit, que tout homme est menteur, trompeur, & fragile ; & que ce penitent ne soit plus menteur, fragile, changeant, ny pecheur comme les autres, & vous n'appliquerez le sang de IESVS-CHRIST sur personne.

Que vous semble-t'il, mes Peres, de ces expressions extravagantes & impies que s'il falloit attendre qu'il y eust, quelque esperance d'amendement dans les pecheurs pour les absoudre, il faudroit attendre que Dieu le Pere jurast par son chef qu'ils ne tomberoyent jamais plus ? Quoy, mes Peres, n'y a-t'il point de
diffé-

différence entre l'esperance & la certitude? Qu'elle injure est-ce faire à la grâce de Iesus Christ, de dire qu'il est si peu possible que les Chrétiens ne sortent jamais des crimes contre la loy de Dieu, de nature, & de l'Eglise, qu'on ne pourroit l'esperer sans que le S. Esprit eust menty: de sorte que selon vous si on ne donnoit l'absolutio à ceux dont on n'esperé aucun amendement, le sang de Iesus-Christ demeureroit inutile, & on ne l'appliqueroit jamais sur personne. A quel estat, mes Peres, vous reduit le desir immodéré de conserver la gloire de vos Auteurs; puis que vous ne trouvez que deux voyes pour les justifier; l'imposture, où l'impieté, & qu'ainsi la plus innocente maniere de vous deffendre est de desauouer hardiment les choses les plus évidentes?

De là vient que vous en visez si souvent. Mais ce n'est pas encore là tout ce que vous sçavez faire. Vous forgez des écrits pour rendre vos ennemis odieux, comme la Lettre du Ministre à M. Arnould, que vous debitaltes dans tout Paris, pour faire croire, que le livre de la Frequenté Communion approuvé par tant d'Evesques & tant de Docteurs, mais qui à la verité vous estoit vn peu contraire, auoit esté fait par vne intelligence secrete avec les Ministres de Charenton. Vous attribuez d'autrefois à vos adversaires des écrits pleins d'impieté, côme la Lettre circulaire des Iansenistes, dont le style impertinent rend cette fourbe trop grossiere; & découvré trop clairement la malice ridicule de vostre P. Meynier, qui ose s'en servir p. 18. pour appuyer ses plus noires impostures. Vous citez quelquefois des livres qui ne furent jamais au monde, comme les Constitutions du saint sacrement, d'où vous rapprortez des passages que vous fabriquez à plaisir, & qui font dresser les

cheveux

cheveux à la teste des simples, qui ne sçavent pas quelle est vostre hardiesse à inventer & publier des menfonges. Car il n'y a sorte de calomnie que vous n'ayez mise en vſage. Jamais la maxime qui l'excuse ne pouvoit estre en meilleure main.

Mais celles-là sont trop aisées à destruire; & c'est pourquoy vous en avez de plus subtiles, où vous ne particularisez rien, afin d'oster toute prise & tout moyen d'y répondre: comme quand le P. Brisacier dit, *Que ses ennemis commettent des crimes abominables, mais qu'il ne les veut pas rapporter.* Ne semble-t'il pas qu'on ne peut convaincre d'impôsture vn reproche si indéterminé? Vn habile homme neanmoins en a trouvé le secret; & c'est encore vn Capucin, mes Peres: vous estes aujourd'huy mal-heureux en Capucins, & je prevois qu'une autre fois vous le pourriez bien estre en Benedictins. Ce Capucin s'appelle le P. Valerien, de la maison des Comtes de Magnis, Vous apprendrez par ceste petite histoire comment il répondit à vos calomnies. Il avoit heureusement reüssi à la conversion du Landgrave de Darmstat, Mais vos Peres, comme s'ils eussent eu quelque peine de voir convertir vn Prince Souverain sans les y appeller, firent incontinent vn livre contre luy, (car vous persecutez les gens de bien par tout) où falsifiant vn de ses passages, il luy imputent vne doctrine heretique. Ils firent aussi courir vne lettre contre luy, où ils luy disoyent: *O que nous avons de choses à découvrir, sans dire quoy, dont vous serez bien affligé! Car si vous ny donnez ordre, nous serons obligez d'en avertir le Pape, & les Cardinaux.* Cela n'est pas maladroït; & je ne doute point, mes Peres, que vous ne leur parliez ainsi de moy: mais prenez garde de quelle sorte il y répond dans son livre imprimé à Prague l'année der-

nier

niere pag. 112. & suivant *Que feray je, dit-il, contre ces injures vagues & indeterminées ? Comment convaincray-je des reproches qu'on n'explique point ? En voicy néanmoins le moyen, C'est que je declare hautement & publiquement à ceux qui me menacent, que ce sont des imposteurs insignés, & de tres-habiles & tres-impudens menteurs, s'ils ne découvrent ces crimes à toute la terre. Paroissez donc mes accusateurs, & publiez ces choses sur les toits au lieu que vous les avez dites à l'oreille, & que vous avez menti en assurance en les disant à l'oreille: Il y en a qui s'imaginent que ces disputes sont scandaleuses. Il est vray que c'est exciter vn scandale horrible, que m'imputer vn crime tel que l'heresie, & de me rendre suspect de plusieurs autres. Mais je ne fais que romedier a ce scandale en soutenant mon innocence.*

En verité, mes Peres ; vous voilà mal-menez ; & jamais homme n'a esté mieux justifié. Car il a fallu que les moindres apparences de crime vous ayant manqué contre luy ; puis que vous n'avez point répondu à vn tel defy. Vous avez quelquefois de facheuses rencontres à essuyer ; mais cela ne vous rend pas plus sages. Car quelque temps après vous l'attaquastez encore de la mesme sorte sur vn autre sujet ; & il se défendit aussi de mesme p. 151. en ces termes ; Ce genre d'hommes qui se rend insupportable à toute la Chrestienté, aspire sous ce pretexte des bonnes œuvres aux grandeurs & à la domination, en détournant à leur fins presque toutes les loix divines, humaines, positives, & naturelles. Ils attirent ou par leur doctrine, ou par crainte, ou par esperance, tous les grands de la terre, de l'autorité desquels ils abusent pour faire reüssir leurs detestables intrigues. Mais leurs attentats, quoy que si criminels, ne sont ny punis, ny arrestez ; ils sont recompensez au contraire, & ils les commettent avec la mesme hardiesse que s'ils

ren-

tendoyent vn service à Dieu. Tout le monde le reconnoist, tout le monde en parle avec execration ; mais il y en a peu qui soyent capables de s'opposer à vne si puissante tyrannie. C'est ce que j'ay fait neanmoins. J'ay arresté leur impudence, & je l'arrestera y encore par le mesme moyen. Je declare donc qu'ils ont menty tres impudemment, **MENTIRI IMPUDENTISSIME**. Si les choses qu'ils m'ont reprochées sont veritables, qu'ils le prouvent, ou qu'ils passent pour conuaincus d'vn mensonge plein d'impudence. Leur procedé sur cela decouvrira qui a raison. Je prie tout le monde de l'observer ; & de remarquer cependant que ce genre d'hommes, qui ne souffrent pas la moindre des injures qu'ils peuvent repousser, font semblant de souffrir tres patiemment celles dont ils ne se peuvent deffendre, & conuient d'vne fausse vertu leur veritable impuissance. C'est pourquoy j'ay voulu irriter plus vivement leur pudeur, afin que les plus grossiers reconnoissent, que s'ils se taisent leur patience ne sera pas vn effet de leur douceur, mais du trouble de leur conscience.

Voilà ce qu'il dit, mes Peres. Et ainsi : Ces gens-là dont on sçait les histoires par tout le monde, sont si évidemment injustes, & si insolens dans leur impunité, qu'il faudroit que j'eusse renoncé à Iesus-Christ & à son Eglise, si je ne detestois leur conduite & mesme publiquement, autant pour me justifier, que pour empescher les simples d'en estre seduits.

Mes Reverends Peres, il n'y a plus moyen de reculer. Il faut passer pour calomniateurs conuaincus, & recourir à vostre maxime, que cette sorte de calomnie n'est pas vn crime. Ce Pere a trouvé le secret de vous fermer la bouche ; c'est ainsi qu'il faut faire toutes les fois que vous accusez les gens sans preuves. On n'a qu'à répondre à chacun de vous, comme le Pere Capucin, *mentiris impudentissimè*. Car que ré-

pondroit-on autre chose, quand vostre Pere Brisacier dit par exemple, que ceux cōtre qui il escrit sont des portes d'enfer, des pontifes du diable, des gens décheus de la foy, de l'esperance, & de la charité; qui bastissent le thresor de l'Antechrist? Ce que je ne du pas (ajouste-t'il) par forme d'injure, mais par la force de la verité. S'amuseroit-on à prouver qu'on n'est pas porte d'enfer, & qu'on ne bastit pas le thresor de l'Antechrist?

Que doit on répondre de mesme à tous les discours vagues de cette sorte qui sont dans vos livres & dans vos Avertissemens sur mes Lettres: par exemple qu'on s'applique les restitutions, en reduisant les creanciers dans la pauvreté: Qu'on a offert des sacs d'argent à de sçavans Religieux qui les ont refusez: Qu'on donne des benefices pour faire semer des heresies contre la foy: Qu'on a des pensionnaires parmi les plus illustres Ecclesiastiques, & dans les Cours Souveraines: Que je suis aussi pensionnaire de Port Royal; & que je faisois des Romans avant mes Lettres, moy qui n'en ay jamais leu aucun, & qui ne sçay pas seulement le nom de ceux qu'à faits vostre Apologiste: Quia-t'il à dire à tout cela, mes Peres, sinon *Mentiris impudentissimè*, si vous ne marquez toutes ces personnes, leurs paroles, le temps, le lieu. Car il ne faut se taire, ou rapporter & prouver toutes les circonstances, comme je fais, quand je vous conte les histoires du P. Alby & de Jean d'Alba. Autrement vous ne ferez que vous nuire à vous mesmes. Toutes vos fables pouvoyēt peut-estre vous servir avant qu'on sçeust vos principes: mais à present que tout est decouvert, quand vous penserez dire à l'oreille, Qu'un homme d'honneur, qui desire cacher son nom, vous a appris de terribles choses de ces gens là; on vous fera souvenir incontinent du *mentiris impudentissimè* du bon Pere Capucin. Il n'y a que

que trop long-temps que vous trompez le monde, & que vous abusez de la creance qu'on avoit en vos impostures. Il est temps de rendre la reputation à tant de personnes calomniées. Car qu'elle innocence peut estre si generalement reconnüe qu'elle ne souffre quelque atteinte par les impostures si hardies d'une Compagnie répandüe par toute la terre, & qui souz des habits religieux couvre des ames si irreligieuses, qu'ils commettent des crimes tels que la calomnie, non pas contre leurs maximes, mais selon leurs propres maximes. Ainsi l'on ne me blasmera point d'avoir détruit la creance qu'on pouvoit avoir en vous : puis qu'il est bien plus juste de conserver à tant de personnes que vous avez décriées, la reputation de pieté qu'ils ne meritent pas de perdre, que de vous laisser la reputation de sincerité que vous ne meritez pas d'avoir. Et comme l'un ne se pouvoit faire sans l'autre, combien estoit-il important de faire entendre qui vous estes? C'est ce que j'ay commencé de faire icy ; mais il faut bien du temps pour achever. On le verra, mes Peres, & toute vostre Politique ne vous en peut garantir ; puis que tous les efforts que vous pourriez faire pour l'empescher, ne seruiroyent qu'à faire connoistre aux moins clair-voyans que vous avez eu peur ; & que vostre conscience vous reprochant ce que j'avois à vous dire, vous avez tout mis en vſage pour le prevenir.

SEZIE'ME LETTRE.

AUX REVERENDS PERES

JESUITES.

Du 4. Decembre 1656.

MES REVERENDS PERES,

Voicy la suite de vos calomnies, où je répondray d'abord à celles qui restent de vos *Avertissement*. Mais comme tous vos autres livres en sont également remplis, ils me fourniront assez de matière pour vous entretenir sur ce sujet autant que je le jugeray nécessaire. Je vous diray donc en vn mot sur cette fable que vous avez semée dans tous vos écrits contre Mr. d'Ipre, que vous abusez malicieusement de quelques paroles ambiguës d'vne de ses Lettres, qui estant capables d'vn bon sens doyvent estre prises en bonne part selon l'Esprit de l'Eglise, & ne peuvent estre prises autrement que selon l'esprit de vostre Société. Car pourquoy voulez-vous qu'en disant à son amy : *Ne vous mettez point tant en peine de vostre neveu ; je luy fourniray ce qui est nécessaire de l'argent qui est entre mes mains*, il ait voulu dire par là qu'il prenoit cet argent pour ne le point rendre, & non pas qu'il l'avançoit seulement pour le remplacer ? Mais ne faut-il pas que vous soyiez bien imprudens ; d'avoirourny vous-mesme la conviction de vostre mensonge par les autres lettres de Mr. d'Ipre que vous avez imprimées ; qui marquent visiblement que ce n'estoit en effet que des *avances* qu'il devoit remplacer. C'est ce qui paroist dans celle que vous

R rap-

rapportez du 30. Iuillet 1619 en ces termes qui vous confondent: *Ne vous souciez pas DES AVANCES, il ne luy manquera rien tant qu'il sera icy. Et par celle du 6. lanvier 1620. où il dit: vous avez trop de haste; & quand il seroit question de rendre compte, le peu de credit que j'ay icy me feroit trouver de l'argent au besoin.*

Vous estes donc des imposteurs, mes Peres, aussi bien sur ce sujet que sur vostre conte ridicule du Tronc de S. Merry. Car quel avantage pouvez vous tirer de l'accusation qu'un de vos bons amis suscita à cet Ecclesiastique que vous-voulez déchirer? Doit-on conclurre qu'un homme est coupable, parce qu'il est accusé? Non, mes Peres. Des gens de pieté comme luy pourrout toujors estre accusez, tant qu'il y aura au monde des calomnieurs comme vous. Ce n'est donc pas par l'accusation, mais par l'arrest qu'il en faut juger. Or l'arrest qui en fut rendu le 23. Fevrier 1636. le justifie pleinement; outre que celuy qui s'estoit engagé temerairement dans cette injuste procedure, fut desavoué par ses collegues, & forcé luy-mesme, à la retracter. Et quand à ce que vous dites au mesme lieu de ce fameux directeur qui se fit riche en un moment de neuf cens mille livres, il suffit de vous renvoyer à Messieurs les Curez de S. Roch, & de S. Paul, qui rendront témoignage à tout Paris de son parfait des-interestement dans cette affaire, & de vostre malice inexcusable dans cette imposture.

En voila assez pour des faussetez si vaines. Ce ne sont là que les coups d'essay de vos Novices, & non pas les coups d'importance de vos grands Profés. l'y viens donc, mes Peres: je viens à cette calomnie l'une des plus noires qui soyent sorties de vostre esprit. Je parle de cette audace insupportable, avec laquelle vous avez osé imputer à des saintes Religieuses, & à leurs

leurs Docteurs, de ne pas croire le mystere de la Transsubstantiation, ny la presencereelle de IESVS-CHRIST dans l'Eucharistie. Voilà, mes Peres, vne imposture digne de vous. Voila vn crime que Dieu seul est capable de punir, comme vous seuls estes capables de le commettre. Il faut estre aussi humble que ces humbles calomniées, pour le souffrir avec patience; & il faut estre aussi méchant que de si méchans calomnieateurs pour le croire. Je n'entreprends donc pas de les en justifier; elles n'en sont point suspectes. Si elles avoyent besoin de defenseurs, elles en auroyent de meilleurs que moy. Ce que j'en diray icy ne sera pas pour monstrier leur innocence, mais pour monstrier vostre malice. Je veux seulement vous en faire horreur à vous-mesmes, & faire entendre à tout le monde, qu'après cela il n'y a rien dont vous ne soyés capables.

Vous ne manquerez pas neanmoins de dire que je suis du Port-Royal: car c'est la premiere chose que vous dites à quiconque combat vos excés; comme si on ne trouvoit qu'au Port-Royal des gēs qui eussent assez de zele pour défendre contre vous la pureté de la Morale Chrestienne. Je sçay, mes Peres, le merite de ces pieux solitaires qui s'y estoient retirez, & combien l'Eglise est redevable à leurs ouvrages si édifiants & si solides. Je sçay combien ils ont de pieté & de lumiere. Car eneoré que je n'aye jamais eu d'establissement avec eux, comme vous le voulez faire croire sans que vo^s sachiez qui je suis, je ne laisse pas d'en connoître quelques-uns, & d'honorer la vertu de tous. Mais Dieu n'a pas renfermé dans ce nombre seul tous ceux qu'il veut opposer à vos desordres. J'espere avec son secours, mes Peres, de vous le faire sentir: & s'il me fait la grace de me soutenir

R 2 dans

dans le dessein qu'il me donne d'employer pour luy tout ce que j'ay receu de luy, je vous parleray de telle sorte, que je vous feray peut-estre regretter de n'avoir pas affaire à vn homme du Port-Royal. Et pour vous le temoigner, mes Peres, c'est qu'au lieu que ceux que vous outragez par cette insigne colomnie, se contentent d'offrir à Dieu leurs gémissemens, pour vous en obtenir le pardon; je me leus obligé, moy qui n'ay point de part à cette injure, de vous en faire rougir à la face de toute l'Eglise, pour vous procurer cette confusion salutaire dont parle l'Ecriture, qui est presque l'unique remede de d'un endurcissement tel que le vostre : *Imple facies eorum ignominia, & quarent nomen tuum Domine.*

Il faut arrester cette insolence qui n'épargne point les lieux les plus saints. Car qui pourra estre en sûreté après vne calomnie de cette nature? Quoy, mes Peres, afficher vous-mesmes dans Paris vn livre si scandaleux avec le nom de vostre P. Meynier à la teste, & sous cet infame titre : *Le Port-Royal & Geneve d'intelligence contre le tres-saint Sacrement de l'Autel*; où vous accusez de ceste apostasie non seulement M. l'Abbé de S. Cyran, & M. Arnauld; mais aussi la Mere Agnès sa sœur, & toutes les Religieuses de ce monastere, dont vous dites pag. 96. *Que leur foy est aussi suspecte touchant l'Eucharistie, que celle de M. Arnauld*, lequel vous soutenez pag. 4. estre effrôvement Calviniste. Je demande là dessus à tout le monde, s'il y a dans l'Eglise des personnes sur qui vous puissiez faire tomber vn si abominable reproche avec moins de vray-semblance? Car dites-moy, mes Peres; si ces Religieuses & leurs directeurs estoient d'intelligence avec Geneve contre le tres-saint Sacrement de l'Autel, ce qui est horrible à penser, pourquoy auroient-elles

elles pris pour le principal objet de leur pieté ce Sacrement qu'elles auroient en abomination? Pourquoy auroient-elles joint à leur regle l'institution du S. Sacrement? Pourquoi auroient-elles pris l'habit du S. Sacrement; pris le nom de filles du S. Sacrement; appelé leur Eglise, l'Eglise du S. Sacrement Pourquoy auoient-elles demandé & obtenu de Rome la confirmation de cette institution, & le pouvoir de dire tous les leudys l'office du S. Sacrement, où la foy de l'Eglise est si parfaitement exprimée, si elles avoient conjuré avec Geneve d'abolir cette foy de l'Eglise? Pourquoi seroyent-elles obligées par vne devotion particuliere approuvée aussi par le Pape, d'avoir sans cesse nuit & jour des Religieuses en presence de cette sainte hostie, pour reparer par leurs adorations perpetuelles envers ce sacrifice perpetuel, l'impieté de l'heresie qui l'a voulu aneantir? Dites-moy donc, mes Peres, si vous le pouvez, pourquoy de tous les mysteres de nostre religion elles auroient laissé ceux qu'elles croient, pour choisir celuy qu'elles ne croiroient pas? Et pourquoy elles se seroyent vouées d'une maniere si pleine & si entiere à ce mystere de nostre foy, si elles le prénoient, comme les heretiques, pour le mystere d'iniquité? Que répondez vous mes Peres, à des témoignages si evidens non pas seulement de paroles, mais d'actions; & non pas de quelques actions particulieres mais de toute la suite d'une vie entierement consacrée à l'adoration de IESVS-CHRIST résidant sur nos autels? Que répondez-vous de mesme aux livres que vous appelez le Port-Royal, qui sont tous remplis de termes les plus précis, dont les Peres & les Conciles se soient servis pour marquer l'essence de ce mystere? C'est vne chose ridicule, mais horrible, de

vous y voit répondre dans tout vostre libelle en cette sorte : M. Arnaud, dites-vous, parle bien de la *transsubstantiation*, mais il entend peut-estre *transsubstantiation significative*. Il témoigne bien croire la *presence réelle* ; mais qui nous a dit qu'il ne l'entend pas d'une *figure vraie & réelle* ? Ou en sommes nous, mes Peres, & qui ne ferez vous point passer pour Calviniste quand il vous plaira. si on vous laisse la licence de corrompre les expressions les plus canoniques & les plus saintes, par les malicieuses subtilitez de vos nouvelles equivoques ? Car qui c'est jamais servi d'autres termes que de ceux-là, & sur tout dans de simples discours de pieté, où il ne s'agit point de controverses ? Et cependant l'amour & le respect qu'ils ont pour ce saint mystere, leur en a tellement fait remplir tous leurs écrits, que je vous deffie, mes Peres, quelques artificieux que vous soyez, d'y trouver ny la moindre apparence d'ambiguité, ny la moindre convenance avec les sentimens de Geneve.

Tout le monde sçait, mes Peres, que l'heresie de Geneve consiste essentiellement, comme vous le rap-
 portez vous-mesmes, à croire que **IESVS CHRIST** n'est point enfermé dans ce Sacrement : qu'il est impossible qu'il soit en plusieurs lieux : qu'il n'est vraiment que dans le ciel, & que ce n'est que là où on le doit adorer, & non pas sur l'autel : que la substance du pain demeure : que le corps de **IESVS-CHRIST** n'entre point dans la bouche, ny dans la poitrine : qu'il n'est mangé que par la foy, & qu'ainsi les méchans ne le mangent point ; & que la Messe n'est point un sacrifice, mais une abomination. Escoutez donc, mes Peres, de quelle maniere. *Le Port-Royal est d'intelligence avec Geneve dans leurs livres.* On y lit à vostre confusion, que la *chair & le sang de IESVS-CHRIST*

CHRIST soit contenu sous les especes du pain & du vin, 2. Lettre de Mr. Arnauld p. 259. Que le saint des saints est present dans le sanctuaire, & qu'on luy doit adorer; ibid. p. 243. Que IESVS-CHRIST habite dans les pecheurs qui communient, par la presence réelle & veritable de son corps dans la poitrine, quoy que non par la presence de son esprit dans leur cœur. Freq. Comm. 3. Part. ch. 16. Que les cendres mortes des corps des saints tirent leur principale dignité de cette semence de vie, qui leur reste de l'atouchement de la chair immortelle & vivifiante de IESVS-CHRIST, 1. Part. ch. 40. Que ce n'est par aucune puissance naturelle, mais par la toute-puissance de Dieu, à laquelle rien n'est impossible, que le corps de IESVS-CHRIST est enfermé sous l'hostie & sous la moindre partie de chascune hostie, Theolog Fam. lec. 15. Que la vertu divine est presente pour produire l'effet que les paroles de la consecration signifient, ibid. Que IESVS-CHRIST qui est rabaisé & couché sur l'autel, est en mesme temps élevé dans sa gloire: qu'il est par luy-mesme & par sa puissance ordinaire en divers lieux en mesme temps, au milieu de l'Eglise triomphante, & au milieu de l'Eglise militante & voyageuse, De la suspension, Rail. 21. Que les especes sacramentales demeurent suspendues, & subsistent extraordinairement sans estre appuyées d'aucun sujet, & que le corps de IESVS-CHRIST est aussi suspendu sous les especes, qu'il ne dépend point d'elles comme les substances dependent des accidens, ibid, 23. Que la substance du pain se change en laissant les accidens immuables, Heures dans la prose du saint Sacrement: Que IESVS-CHRIST repose dans l'Eucharistie avec la mesme gloire qu'il a dans le Ciel, Lettres de Mr. de S. Cyran, tom. 1. let. 93. Que son humanité glorieuse reside dans les tabernacles de l'Eglise sous les especes du pain qui le couvrent visiblement; & que sçachant

que nous sommes grossiers, il nous conduit ainsi à l'adoration de sa divinité présente en tous lieux; par celle de son humanité présente en un lieu particulier, *ibid.* Que nous recevons le corps de **IESVS-CHRIST** sur la langue, & qu'il la sanctifie par son divin attouchement. Lettre 32. Qu'il entre dans la bouche du Prestre, Lettre 72. Que quoy que **IESVS-CHRIST** se soit rendu accessible dans le S. Sacrement par un effet de son amour & de sa clemence, il ne laisse pas d'y censerver son inaccessibilité, comme une condition inseparable de sa nature divine; parce qu'encore que le seul corps & le sang y soient par la vertu des paroles, *vi verborum*, comme parle l'Ecole; cela n'empesche pas que toute sa divinité aussi bien que toute son humanité n'y soit par une conjonction nécessaire, *Defense du Chappellet du S. Sacrement p. 217.* Et enfin que l'Eucharistie est tout ensemble Sacrement & Sacrifice, *Theol. Fam. lec. 15.* & qu'encore que ce sacrifice soit une commemoration de celui de la Croix, toutefois il y a cette difference, que celui de la Messe n'est offert que pour l'Eglise seule, & pour les fideles qui sont dans sa communion; au lieu que celui de la Croix a esté offert pour tout le monde, comme l'Ecriture parle, *Ibid. p. 153.* Cela suffit, mes Peres, pour faire voir clairement qu'il n'y eut peut-estre jamais une plus grande impudence que la vostre. Mais je veux encore vous faire prononcer cet atrest à vous mesmes contre vous mesmes. Car que demandez-vous afin d'oster toute apparence qu'un homme soit d'intelligence avec Geneve, si Mr. Arnaud dit vostre Pete. Meynier p. 83. eut dit qu'en cet adorable mystere il n'y a aucune substance du pain sous les especes, mais seulement la chair & le sang de **IESVS-CHRIST**, j'eusse avoué qu'il se seroit déclaré entierement contre Geneve. Avouéz le donc, imposteurs, & faites lay une reparation publique. Combien de fois l'a-

vez-vous veu dans les passages que je viens de citer? Mais de plus la Theologie familiere de M. de S. Cyran estant approuvée par Mr. Arnauld, elle contient les sentimens de l'un & de l'autre. Lisez donc toute la leçon 15. & sur tout l'article second, & vous y trouverez les paroles que vous demandez, encore plus formellement que vous mesmes ne les exprimez: *Y a t'il du pain dans l'hostie & du vin dans le calice? Non, car toute la substance du pain & du vin sont ôtées pour faire place à celle du corps & du sang de I E S U S-CHRIST, laquelle y demeure seule couverte des qualitez & des especes du pain & du vin.*

Et bien, mes Peres, direz-vous encore que le Port-Royal n'enseigne rien que *Genevè ne reçoive*: & que Mr. Arnauld n'a rien dit dans sa seconde Lettre qui ne pût estre dit par un Ministre de Charenton? Faites donc parler Mestrezat comme parle M. Arnauld dans cette Lettre pag. 237. & suiv. Faites luy dire, *Que c'est un mensonge infame de l'accuser de nier la transsubstantiation: Qu'il prend pour fondement de ses livres la verité de la presence réelle du Fils de Dieu, opposée à l'heresie des Calvinistes: Qu'il se tient heureux d'estre en un lieu où l'on adore continuellement le saint des saints dans le sanctuaire: ce qui est beaucoup plus contraire à la creance des Calvinistes, que la presence réelle mesme; puis que, comme dit le Cardinal de Richelieu dans ses Controverses p. 536. les nouveaux Ministres de France s'estant unis avec les Lutheriens qui croient la presence réelle de Jesus Christ dans l'Eucharistie; ils ont déclaré qu'ils ne demeurent separés de l'Eglise touchant ce mystere, qu'à cause de l'adoration que les Catholiques rendent à l'Eucharistie.* Faites signer à Geneve tous les passages que je vous ay rapportez des livres du Port-Royal, & non pas seulement les passages, mais les

R s traitez

traitez entiers touchant ce mystere, comme le livre de la Frequente communion, l'Explication des ceremonies de la Messe, l'Exercice durant la Messe, les Raisons de la suspension du S. Sacrement, la traduction des hymnes dans les Heures du Port-Royal, &c. Et enfin faites establir à Charenton cette institution sainte d'adorer sans cesse Iesus Christ enfermé dans l'Eucharistie, comme on fait au Port-Royal, & ce sera le plus signalé service que vous puissiez rendre à l'Eglise: puis qu'alors le Port-Royal ne sera pas d'intelligence avec Geneve, mais Geneve d'intelligence avec le Port-Royal, & toute l'Eglise.

En verité, mes Peres, vous ne pouviez plus mal choisir que d'accuser le Port-Royal de ne pas croire l'Eucharistie; mais je veux faire voir ce que vous y a engagé. Vous sçavez que j'entens vn peu vostre Politique. Vous l'avez bien suivie en cette rencontre. Si M. l'Abbé de S. Cyran & M. Arnauld n'avoient fait que dire ce qu'on doit croire touchant ce mystere, & non pas ce qu'on doit faire pour s'y preparer ils auroient esté les meilleurs Catholiques du monde, & il ne se seroit point trouvé d'équivoques dans leurs termes de *presence réelle* & de *transsubstantiation*. Mais parce qu'il faut que tout ceux qui combattent vos relâchymens soyent heretiques, & dans le point mesme où il les combattent, comment M. Arnauld ne le seroit-il pas sur l'Eucharistie, après avoir fait vn livre exprés contre les profanations que vous faites de ce Sacrement? Quoy, mes Peres, il auroit dit impunément, qu'on ne doit point donner le corps de Iesus-Christ à ceux qui retombent toujours dans les mesmes crimes, & ausquels on ne voit aucune esperance d'amendement; & qu'on doit les separer quelque temps de l'autel, pour se purifier par vne penitence sincere, afin de

s'en approcher en suite avec fruit. Ne souffrez pas qu'on parle ainsi, mes Peres, vous n'aurez pas tant de gens dans vos confessionnaux. Car vostre P. Brisacier dit que si vous suiviez cette methode, vous n'appliqueriez le sang de Iesus Christ sur personne. Il vaut bien mieux pour vous qu'on suive la pratique de vostre Societé, que vostre P. Mascarenhas rapporte dans vn livre approuvé par vos Docteurs, & mesme par vostre R. P. General, qui est, Que toute sorte de personnes, & mesme les Prestres peuvent recevoir le corps de Iesus Christ le jour mesme qu'ils se sont souilleez par des pechez abominables: Que bien loin qu'il y ait de l'irreverence en ces communions, on est loüable au contraire d'en user de la sorte: Que les Confesseurs ne les en doivent point détourner, & qu'ils doivent au contraire conseiller à ceux qui viennent de commettre ces crimes de communier à l'heure mesme: parce qu'encore que l'Eglise l'ayt deffendu, cette deffence est abolie par la pratique universelle de toute la terre. Mascar. Tr. 4. Disp. 5. n. 284.

Voilà ce que c'est, mes Peres, d'avoir des Iesuites par toute la terre. Voilà la pratique universelle que vous y avez introduite, & que vous y voulez maintenir. Il n'importe que les tables de Iesus-Christ soyent remplies d'abomination, pourveu que vos Eglises soyent pleines de monde. Rendez donc ceux qui s'y opposent heretiques sur le S. Sacrement. Il le faut à quelque prix qu'il soit. Mais comment le pourrez vous faire après tant de témoignages invincibles qu'ils ont donnez de leur foy? N'avez vous point de peur que je rapporte les quatre grandes preuves que vous donnez de leur heresie. Vous le devriez, mes Peres, & je ne dois point vous en épargner la honte. Examinons donc la premiere.

M. de S. Cyran, dit le P. Meynier, en consolant vn de ses

de ses amys sur la mort de sa Mere, tom. 1. Lettre 14. dit que le plus agreable sacrifice qu'on puisse offrir à Dieu dans ces rencontres, est celui de la patience: donc il est Calviniste. Cela est bien subtil, mes Peres; & je ne sçay si personne en voit la raison. Apprenons la donc de luy. Parce, dit ce grand Controversiste, qu'il ne croit donc pas le sacrifice de la Messe. Car c'est celui là qui est le plus agreable à Dieu de tous. Que l'on dise maintenant que les Iesuites ne sçavent pas raisonner. Il le sçavent de telle sorte qu'ils rendront heretique tout ce qu'ils voudront, & mesme l'Escripture sainte. Car ne seroit-ce pas vne heresie de dire, comme fait l'Ecclesiastique: Il n'y a rien de pire que d'aimer l'argent: *nihil est iniquius quam amare pecuniam*: comme si les adulteres, les homicides n'estoyent pas de plus grâds crimes? Et à qui n'arrive-t'il point de dire à toute-heure des choses semblables, & que par exemple le sacrifice d'un court contrit & humilié est le plus agreable aux yeux de Dieu: parce qu'en discours on ne pense qu'à comparer quelques vertus interieures les vnes aux autres, & non pas au sacrifice de la Messe, qui est d'un ordre tout different, & infiniment plus relevé? N'estes-vous donc pas ridicules, mes Peres; & faut-il pour achever de vous confondre, que je vous représente les termes de cette mesme Lettre, où M. de S. Cyran parle du sacrifice de la Messe, comme du plus excellent de tous, en disant, *Qu'on offre à Dieu tous les jours, & en tous lieux le sacrifice du corps de son fils, qui n'a point trouvé DE PLUS EXCELLENT MOYEN que celui-là pour honorer son Pere?* Et en suite, *Que Iesus Christ nous a obligé de prendre en mourant son corps sacrifié, pour rendre plus agreable à Dieu le sacrifice du nostre, & pour se joindre lors que nous mourons, afin de nous fortifier en sanctifiant par sa presence*
de der-

le dernier sacrifice que nous faisons à Dieu de nostre vie & de nostre corps. Dissimulez tout cela, mes Peres, & ne laissez pas de dire qu'il détournoit de communier à la mort, comme vous faites p. 33. & qu'il ne croyoit pas le sacrifice de la Messe, Car rien n'est trop hardy pour des calomnieurs de profession.

Vostre seconde preuve en est vn grand témoignage. Pour rendre Calviniste feu M. de S. Cyran, à qui vous attribuez le livre de *Petrus Aurelius*, vous vous servez d'un passage où Aurelius explique pag. 89. de quelle maniere l'Eglise se conduit à l'égard des Prestres, & mesmes des Evêques qu'elle veut déposer ou degrader. *L'Eglise*, dit-il, *ne pouvant pas leur ôster la puissance de l'Ordre, parce que le caractère est ineffaçable, elle fait ce qui est en elle: elle ôste de sa memoire ce caractère quelle ne peut ôster de l'ame de ceux qui l'ont reçu: elle les considère comme s'ils n'estoyent plus Prestres & Evêques: de sorte que selon le langage ordinaire de l'Eglise, on peut dire qu'ils ne le sont plus, quoy qu'ils le soient toujours quant au caractère: ob indebilitatem characteris.* Vous voyez, mes Peres, que cet auteur approuvé par trois Assemblées generales du Clergé de France, dit clairement que le caractère de la Prestre est ineffaçable: & cependant vous luy faites dire tout au contraire en ce lieu mesme. *que le caractère de la Prestre n'est pas ineffaçable.* Voilà une insigne calomnie, c'est à dire selon vous, un petit peché veniel. Car ce livre vous avoit fait tort ayant refuté les heresies de vos confreres d'Angleterre touchant l'autorité Episcopale. Mais voicy une insigne extravagance. C'est qu'ayant faussement supposé que M. de S. Cyran tient que ce caractère est effaçable, vous en concluez qu'il ne croit donc pas la presence réelle de Iesus-Christ dans l'Eucharistie.

N'at-

N'attendez pas que je vous réponde là dessus, mes Peres. Si vous n'avez point de sens commun, je ne puis pas vous en donner. Tous ceux qui en ont se moqueront assez de vous, aussi bien que de vostre troisieme preuve, qui est fondée sur ces paroles de la Freq. Com. 3. p. ch. 11. *Que Dieu nous donne dans l'Eucharistie LA MESME VIANDE qu'aux saints dans le Ciel, sans qu'il y ait d'autre difference, sinon qu'icy il nous en oste la veüe & le goust sensible, reservant l'un & l'autre pour le ciel.* En vérité, mes Peres, ces paroles expriment si naïvement le sens de l'Eglise, que j'oublie à toute heure par où vous-vous y prenez pour abuser. Car je n'y voy autre chose, sinon ce que le Concile de Trente enseigne sess. 13. c. 8. qu'il n'y a point d'autre difference entre Iesus-Christ dans l'Eucharistie, & Iesus-Christ dans le Ciel, sinon qu'il est icy voilé, & non pas là. M. Arnauld ne dit pas qu'il n'y a point d'autre difference en la maniere de recevoir Iesus-Christ; mais seulement qu'il n'y'en a point d'autre en Iesus-Christ que l'on reçoit. Et cependant vous voulez contre toute raison luy faire dire par ce passage, qu'on ne mange non plus icy Iesus-Christ de bouche, que dans le ciel: d'où vous concluez son heresie.

Vous me faites pitié, mes Peres, Faut-il vous expliquer cela davantage? Pourquoi confondez-vous cette nourriture divine avec la maniere de la recevoir? Il n'y a qu'une seule difference, comme je le viens de dire, dans cette nourriture sur la terre & dans le ciel, qui est, qu'elle est icy cachée sous les voiles qui nous en ostent la veüe & le goust sensible: mais il y a plusieurs differences dans la maniere de la recevoir icy & là, dont la principale est, que comme dit M. Arnauld 3. part. ch. 16, *Il entre icy dans la bou-*

cha

che & dans la poitrine, & des bons & des méchans, ce qui n'est pas dans le ciel.

Et si vous ignorez la raison de cette diversité, je vous diray, mes Peres, que la cause pour laquelle Dieu a establi ces différentes manieres de recevoir vne meisme viande, est la difference qui se trouve entre l'estat des Chrestiens en cette vie, & celuy des bien-heureux dans le ciel. L'estat des Chrestiens, comme dit le Cardinal du Perron après les Peres, tient le milieu entre l'estat des bien-heureux, & l'estat des Juifs. Les biē-heureux possèdent Iesus-Christ reellement sans figures & sans voiles. Les Juifs n'ont possédé de Iesus Christ que les figures & les voiles, comme estoit la manne & l'agneau Paschal. Et les Chrestiens possèdent Iesus-Christ dans l'Eucharistie veritablement & reellement; mais encore couvert de voiles. Dieu, dit Eucher, *s'est fait trois tabernacles: la Synagogue, qui n'a eu que les ombres sans verité: l'Eglise, qui a la verité & les ombres: & le Ciel, où il n'y a point d'ombres, mais la seule verité.* Nous sortirions de l'estat où nous sommes, qui est l'estat de foy. que S. Paul oppose tant à la loy, qu'à la claire vision, si nous ne possédions que les figures sans Iesus-Christ: parce que c'est le propre de la loy de n'avoir que l'ombre, & non la substance des choses. & nous en sortirions encore, si nous le possédions visiblement; parce que la foy, comme dit le meisme Apostre, n'est point des choses qui se voyent. Et ainsi l'Eucharistie est parfaitement proportionnée à nostre estat de foy, parce qu'elle enferme veritablement Iesus-Christ, mais voilé. De sorte que cet estat seroit destruit, si Iesus-Christ n'estoit pas reellement sous les especes du pain & du vin, comme le pretendent les heretiques, & il seroit destruit encore, si nous

si nous le recevions à decouvert comme dans le ciel; puis que ce seroit confondre nostre estat ou avec l'estat du Iudaïsme, ou avec celui de la gloire.

Voilà, mes Peres, la raison mystérieuse & divine de ce mystere tout divin. Voilà ce qui nous fait abhorrer les Calvinistes, comme nous reduisant à la conduite des Juifs; & ce qui nous fait aspirer à la gloire des bien-heureux, qui nous donnera la pleine & eternelle jouissance de Iesus Christ. Par où vous voyez qu'il y a plusieurs differences entre la maniere dont il se communique aux bien-heureux, & qu'entr'autres on le reçoit icy de bouche, & non dans le Ciel; mais qu'elles dependent toutes de la seule difference qui est entre l'estat de la claire vision où ils sont. Et c'est, mes Peres, ce que M. Arnauld a dit si clairement en ses termes: *Qu'il faut qu'il n'y ait point d'autre difference entre la pureté de ceux qui reçoivent Iesus Christ dans l'Eucharistie, & celle des bien-heureux, qu'autant qu'il y en a entre la foy & la claire vision de Dieu, de laquelle seule depend la differente maniere dont on le mange dans la terre & dans le ciel.* Vous deviez, mes Peres, avoir reveré dans ces paroles les saintes veritez au lieu de les corrompre, pour y trouver une heresie qui n'y fut jamais, & qui n'y scauroit estre, qui est, qu'on ne mange Iesus-Christ que par la foy, & non par la bouche, comme le disent malicieusement vos Peres Annat & Meynier, qui en font le capital de leur accusation.

Vous voila donc bien mal en preuves, mes Peres, & c'est pourquoy vous avez eu recours à un nouvel artifice, qui a esté de falsifier le Concile de Trente, afin de faire que M. Arnauld n'y fust pas conforme: tant vous avez de moyens de rendre le monde heretique. C'est-ce que fait le P. Meynier en ses endroits de son

de son livre, & 8. ou 10. fois en la seule p. 54. où il
 pretend que pour s'exprimer en Catholique, ce n'est
 pas assez de dire : le croy que Iesus-Christ est pre-
 sent reellement dans l'Eucharistie ; mais qu'il faut
 dire : *le croy AVEC LE CONCILE qu'il y est present*
d'une vraye PRESENCE LOCALE, ou localement. Et
 sur cela il cite le Concile sess. 13. can. 4. can. 6. Qui
 ne croiroit en voyant le mot de *presence locale* cité de
 trois Canons d'un Concile vniuersel, qu'il y seroit ef-
 fectivement ? Cela vous a pû servir avant ma quin-
 zième lettre ; mais à present, mes Peres, on ne s'y
 prend plus. On va voir le Concile ; & on trouve que
 vous cites des imposteurs. Car ces termes de *presence*
locale, localement, localisé, n'y furent jamais. Et je
 vous declare de plus, mes Peres, qu'ils ne sont dans
 aucun autre lieu de ce Concile, ny dans aucun autre
 Concile precedent, ny dans aucun Pere de l'Eglise.
 Je vous prie donc sur cela. mes Peres, de dire si vous
 pretendez rendre suspects de Calvinisme tous ceux
 qui n'ont point vsé de ce terme. Si cela est le Con-
 cile de Trente en est suspect, & tous les saints Peres
 sans exceptiō. N'avez-vous point d'autre voye pour
 rendre M. Arnauld heretique, sans offenser tant de
 gens qui ne vous ont point fait de mal, & entr'au-
 tres S. Thomas, qui est vn des plus grands deffenseurs
 de l'Eucharistie, & qui s'est si peu seruy de ce terme,
 qu'il l'a rejeté au contraire, 3. p. q. 76. a. 5. où il dit
Nulla modo corpus Christi est in hoc Sacramento localiter.
 Qui estes-vous donc. mes Peres, pour imposer de
 vostre autorité de nouveaux termes, dont vous or-
 donnez de se servir pour bien exprimer la foy ; com-
 me si la profession de foy dressée par les Papes selon
 l'ordre du Concile, où ce terme ne se trouue point,
 estoit defectueuse, & laissoit yne ambiguité dans la
 S créance

créance des fideles, que vous seuls eussiez decouvertte? Quelle temerité de prescrire ces termes aux Docteurs mesmes? Quelle fausseté de les imposer à des Conciles generaux? Et quelle ignorance de ne sçavoir pas les difficultez que les saints les plus éclaircz ont fait de les recevoir? *Rougissez, mes Peres, de vos impostures ignorantes, comme dit l'Escriture aux imposteurs ignorans comme vous: De mendacio inruditionis tue confundere.*

N'entreprenez donc plus de faire les maistres. Vous n'avez ny le caractere ny la suffisance pour cela. Mais si vous voulez faire vos propositions plus modestement, on pourra les écouter. Car encore que ce mot de *presence locale* ait esté rejetté par S. Thomas, comme vous avez veu, à cause que le corps de Iesus-Christ n'est pas en l'Eucharistie dans l'estenduë ordinaire des corps en leur lieu: neanmoins ce terme a esté reçu par quelques nouveaux Auteurs de controverses; parce qu'ils entendent seulement par là, que le corps de Iesus-Christ est; vraiment sous les especes, lesquelles estant en vn lieu particulier, le corps de Iesus-Christ y est aussi. Et en ce sens M. Arnauld ne fera point de difficulté de l'admettre: puis que M. de S. Cyran & luy ont déclaré tant de fois, que Iesus-Christ dans l'Eucharistie est veritablement en vn lieu particulier. & miraculeusement en plusieurs lieux à la fois. Ainsi tous vos rafinemens tombent par terre, & vous n'avez pû donner la moindre apparence à vne accusation, qu'il n'eust esté permis d'avancer qu'avec des preuves invincibles.

Mais à quoy sert, mes Peres, d'opposer leur innocence à vos calomnies? Vous ne leur attribuez pas ces erreurs dans la creance qu'ils les soutiennent, mais

mais dans la creance qu'ils vous nuisent. Ce n'est assez selon vostre Theologie, pour les calomnier sans crime, & vous pouvez sans confession ny penitence dire la Messe en mesme temps que vous imputez à des Prestres qui la disent tous les jours, de croire que c'est vne pure idolatrie, ce qui seroit vn si horrible sacrilege, que vous mesmes avez fait pendre en effigie vostre propre Pere Iatrige, sur ce qu'il avoit dit la Messe au temps ou il estoit d'intelligence avec Geneve.

Ie m'estonne dont, non pas de ce que vous leur imposez avec si peu de scrupule des crimes si grands & si faux : mais de ce que vous leur imposez avec si peu de prudence des crimes si peu vray-semblables. Car vous disposez bien des pechez à vostre gré : mais pensez-vous disposer de mesme de la creance des hommes ? En verité, mes Peres, s'il falloit que le soupçon de Calvinisme tombast sur eux ou sur vous ; je vous trouverois en mauvais termes. Leurs discours sont aussi Catholiques que les vostres ; mais leur conduite confirme leur foy, & la vostre la dément. Car si vous croyez aussi bien qu'eux que ce pain est reellement changé au corps de Iesus-Christ ; pourquoy ne demandez-vous pas comme eux qu'a le cœur de pierre & de glace de ceux à qui vous coussillez des'en approcher, soit sincerement changé en vn cœur de chair & d'amour ? Si vous croyez que Iesus-Christ y est dans vn estat de mort, pour apprendre à ceux qui s'en approchent à mourir au monde, au péché, & à eux-mesmes, pourquoy pouvez-vous à'en approcher ceux, en qui les vices & les passions criminelles sont encore toutes vivantes ? Et comment jugez vous dignes de manger le pain du ciel, ceux qui ne le feroient pas de manger celui de la terre ?

O grands venerateurs de ce saint mystere, dont le zele s'employe à persecuter ceux qui l'honnorent par tant de communions saintes, & à flatter ceux qui le deshonnorent par tant de communions sacrileges? Qu'il est digne de ces defenseurs d'un si pur & si adorable sacrifice de faire environner la table de I E S V S C H R I S T de pecheurs envieux tout sortans de leurs infamies; & de placer au milieu d'eux un Prestre que son Confesseur même envoie de ses impudicitez à l'autel, pour y offrir en la place de I E S V S C H R I S T cette victime toute sainte au Dieu de sainteté, & la porter de ses mains souillées en ces bouches routes souillées. Ne sied-il pas bien à ceux qui pratiquent cette conduite par toute la terre, selon des maximes approuvées de leur propre General, d'imputer à l'Auteur de la Frequent Communion, & aux Filles du saint Sacrement, de ne pas croire le S. Sacrement.

Cependant cela ne leur suffit pas encore. Il faut pour satisfaire leur passion qu'ils les accusent enfin d'avoir renoncé à I E S V S C H R I S T & à leur Baptême. Ce ne sont pas là, mes Peres, de contes en l'air comme les vôtres. Ce sont les funestes emporre-mens par où vous avez comblé la mesure de vos calomnies. Vne si infame fausseté n'eust pas esté en des mains dignes de la soutenir, en demeurant en celles de vostre bon amy Filleau, par qui vous l'avez fait naître: vostre Société se l'est attribuée ouvertement, & vostre P. Meynier nient de soutenir comme une verité certaine, que Port-Royal forme une cabale secrete depuis 35. ans, dont M. S. Cyran & M. d'Ipre ont esté les chefs, pour ruiner le mystere de l'Incarnation, faire passer l'Evangile pour une histoire Apocryphe, exterminer la Religion Chrestienne, & élever le Deïsme sur les ruines du Christianisme. Est-ce là tout, mes

mes Peres, serez-vous satisfaits si l'on croit tout cela de ceux que vous haïssez? Vostre animosité seroit-elle enfin assouvie, si vous les aviez mis en horreur, non seulement à tous ceux qui sont dans l'Eglise, par l'intelligence avec Geneve, dont vous les acculez; mais encore à tous ceux qui croient en IESVS-CHRIST, quoy que hors l'Eglise, par le *Deisme* que vous leur imputez?

Mais à qui pretendez-vous persuader sur vostre seule parole sans la moindre apparence de preuve, & avec toutes les contradictions imaginables, que des Pretres qui ne présentent que la grace de IESVS-CHRIST, la pureté de l'Evangile, & les obligations du Baptême, ont renoncé à leur Baptême, à l'Evangile, & à IESVS-CHRIST? Qu'il le croira, mes Peres: Le croyez-vous vous-mêmes, misérables que vous estes? Et à quelle extrémité estes vous réduits, puis qu'il faut nécessairement ou que vous prouviez qu'ils ne croient pas en Iesus-Christ, ou que vous passiez pour les plus abandonnez calomniateurs qui furent jamais? Prouvez-le donc, mes Peres. Nommez *cét Ecclesiastique de mérite*, que vous dites avoir assisté à cette assemblée de Bourg-Fontaine en 1621. & avoir découvert à vostre Filleau le dessein qui y fut pris de détruire la Religion Chrestienne. Nommez ces six personnes que vous dites y avoir formé cette conspiration. Nommez celui qui est désigné par ces lettres A, A. que vous dites p. 15. n'est pas Antoine Arnaud, parce qu'il vous a convaincus qu'il n'avoit alors que neuf ans, mais un autre que vous dites estre encore en vie; & trop bon amy de M. Arnaud pour luy estre inconnu. Vous le connoissez donc, mes Peres, & par conséquent si vous n'estes vous-mêmes sans religion, vous estes obligez de deferer cet impie au

Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ny de bouche pour vous répondre. Mais IESVS-CHRIST, en qui elles sont cachées pour ne paroistre qu'un jour avec luy, vous écoute & répond pour elles. On l'entend aujourd'huy cette voix sainte & terrible, qui estonne la nature, & qui console l'Eglise. Et je crains, mes Peres, que ceux qui endureissent leurs cœurs, & qui refusent avec opiniâtreté de l'ouïr quand il parle en Dieu, ne soyent forcez de l'ouïr avec effroy quand il leur parlera en Juge.

Car enfin, mes Peres, quel compte luy pourrez vous rendre de tant de calomnies, lors qu'il les examinera, non sur les fantasies de vos Peres Diecastillus, Gans & Pennalossa qui les excusent: mais sur les règles de sa verité éternelle, & sur les saintes ordonnances de son Eglise; qui bien loin d'excuser ce crime, l'abhorre tellement, qu'elle l'a puny de même qu'un homicide volontaire. Car elle a différé aux calomniateurs, aussi bien qu'aux meurtriers, la communion jusques à la mort, par le I. & II. Concile d'Arles. Le Concile de Latran a jugé indignes de l'estat Ecclesiastique ceux qui en ont esté convaincus, quoy qu'ils s'en fussent corrigez. Les Papes ont même menacé ceux qui auroient calomnié des Evêques, des Prestres, ou des Diacres, de ne leur point donner la communion à la mort. Et les auteurs d'un écrit diffamatoire, qui ne peuvent prouver ce qu'ils ont avancé, sont condamnez par le Pape Adrien à estre fouetez, mes Reverends Peres, flagellentur. Tant l'Eglise a toujours esté éloignée des erreurs de vostre Societé si corrompue, qu'elle excuse d'aussi grands crimes que la calomnie, pour les commettre elle-même avec plus de liberté,

Certainement, mes Peres, vous seriez capables de produire par là beaucoup de maux, si Dieu n'avoit permis que vous ayezourny vous mesmes les moyens de les empêcher, & de rendre toutes vos impostures sans effet. Car il ne faut que publier cette étrange maxime qui les exempte de crime, pour vous ôster toute créance. La calomnie est inutile, si elle n'est jointe à vne si grande reputation de sincerité. Vn médisant ne peut réussir, s'il n'est en estime d'abhorrer la médifance, comme vn crime dont il est incapable. Et ainsi, mes Peres, vostre propre principe vous trahit. Vous l'avez estably pour assurer vostre conscience. Car vous voulez médire sans estre damné, & estre de ces saints & pieux calomnieurs, dont parle S. Athanase. Vous avez donc embressé, pour vous sauver de l'enfer, cette maxime qui vous en sauve sur la foy de vos Docteurs: mais cette maxime mesme, qui vous garantit selon eux de maux que vous craignez en l'autre vie, vous oste en celle-cy l'utilité que vous esperiez: de sorte qu'en pensant éviter le vice de la médifance, vous en avez perdu le fruit: tant le mal est contraire à soy-mesme, & tant il s'embarrasse & se détruit par sa propre malice.

Vous calomniez donc plus utilement pour vous, en faisant profession de dire avec S. Paul, que les simples médifans, *maledici*, sont indignes de voir Dieu; puis qu'au moins vos médifances en seroyent plutôt creuës, quoy qu'à la verité vous-vous condamneriez vous-mesmes. Mais en disant, comme vous faites, que la calomnie contre vos ennemis n'est pas vn crime, vos médifances ne seront point creuës, & vous ne laisserez pas de vous damner. Car il est incertain, mes Peres, & que vos Auteurs graves n'aneantiront pas la justice de Dieu; & que vous ne pouvez

pouviez donner vne preuve plus certaine que vous n'estes pas dans la verité qu'en recourant au mensonge. Si la verité estoit pour vous, elle combatroit pour vous: elle vaincroit pour vous: & quelques ennemis que vous eussiez, la verité vous en delivreroit, selon la promesse. Vous n'avez recours au mensonge que pour soutenir les erreurs dont vous flattez les pecheurs du monde, & pour appuyer les calomnies dont vous opprimez les personnes de pieté qui s'y opposent. La verité estant contraire à vos fins, il a fallu mettre vostre confiance au mensonge, comme dit vn Prophete. Vous avez dit: Les mal-heurs qui affligent les hommes ne uendront pas jusques à nous; car nous avons esperé au mensonge, & le mensonge nous protegera. Mais que leur répond le Prophete? D'aurant, dit-il, que vous avez mis vostre esperance en la calomnie & au tumulte, sperastis in calumniâ & in tumultu, cette iniquité vous sera imputée & vostre ruine sera semblable à celle d'une haute muraille qui tombe d'une cheute imprevenue, & à celle d'un vaisseau de terre, qu'on brise & qu'on écrase en toutes ses parties par vn effort si puissant & si vniuersel, qu'il n'en restera pas vn test avec lequel on puisse puiser vn peu d'eau ou porter vn peu de feu: parce que, comme dit vn autre Prophete, vous avez affligé le cœur du juste, que je n'ay point affligé moy-mesme; & vous avez flaté & fortifié la malice des impies. Je retireray donc mon peuple de vos mains, & je seray connoistre que je suis leur seigneur & le vostre.

Où. mes Peres, il faut esperer que si vous ne chargez d'esprit, Dieu recitera de vos mains ceux que vous trompez depuis si long temps, soit en les laissant dans leurs desordres par vostre mauuaise conduite, soit en les empoisonnant par vos médifances. Il fera concevoir aux vns que les fausses regles de vos

Casuistes ne les mettront point à couuert de sa colere ; & il imprimera dans l'esprit des autres la juste crainte de se perdre en vous écoutant , & en ajoutant foy à vos impostures , comme vous perdez vous-mesmes en les inventant , & en les semant dans le monde. Car il ne s'y faut pas tromper : on ne se moque point de Dieu , & on ne viole point impunément le commandement qu'il nous a fait dans l'Evangile , de ne point condamner nostre prochain, sans estre bien assuré qu'il est coupable. Et ainsi quelque profession de pieté que fassent ceux qui se rendent faciles à recevoir vos mensonges , & souz quelque pretexte de deuotion qu'ils le fassent ils doivent apprehender d'estre exclus du royaume de Dieu pour ce seul crime, d'auoir imputé d'aussi grâs crimes que l'heresie & le schisme à des Prestres Catholiques & à de saintes Religieuses , sans autres preuves que des impostures aussi grossieres que les vostres. *Le demon, dit M. de Geneue, est sur la langue de celuy qui médit, & dans l'oreille de celuy qu'il écoute. Et la médisance, dit S. Bernard. Cant. 24. est poison qui estint la charité en l'un & en l'autre. De sorte qu'une seule calomnie peut estre mortelle à vne infinité d'ames; puis qu'elle tuë non seulement ceux qui publient, mais encore tous ceux qui ne la rejettent pas.*

MES Reverends Peres, mes Lettres n'auoyent pas accoustumé de se suivre de si près, ny d'estre si estendues. Le peu de temps que j'ay eu a esté cause de l'un & de l'autre. Je n'ay fait celle-ci plus longue que parce que je n'ay pas eu le loisir de la faire plus courte. La raison qui m'a obligé de me haster, vous est mieux connue qu'à moy. Vos Réponses vous reüssissent mal. Vous avez bien fait de changer de methode : mais je ne sçay si vous avez bien choisi, & si le monde ne dira pas que vous avez eu peur des Benedictins.

La

Je viens d'apprendre que celui que tout le monde faisoit Auteur de vos Apologies, les desavoue, & se fâche qu'on les lui attribue. Il a raison, & j'ay eu tort de l'en avoir soupçonné. Car quelque assurance qu'on m'en eust donnée, ie devois penser qu'il avoit trop de jugement pour croire vos impostures, & trop d'honneur pour les publier sans les croire. Il y a peu de gens du monde capables de ces excès qui vous sont propres, & qui marquent trop vostre caractère, pour me rendre excusable de ne vous y avoir pas reconnus. Le bruit commun m'avoit emporté. Mais cette excuse qui seroit trop bonne pour vous, n'est pas suffisante pour moy, qui fais profession de ne rien dire sans preuve certaine, & qui n'en ay dit aucune que celle-là. Je m'en repens, je la desavoue, & je souhaite que vous profitiez de mon exemple.

DIXSEPTIEME LETTRE.

AV REVEREND

P. A N N A T
I E S V I T E.

Du 23. Janvier 1657.

MON REVEREND PERE,

Vostre procédé m'avoit fait croire que vous desiriez que nous demeurassions en repos de part & d'autre, & je m'y estois disposé. Mais vous avez depuis produit tant d'écrits en peu de temps, qu'il paroist bien qu'une paix n'est guere assurée, quand elle dépend du silence des Jesuites. Je ne sçay si cette rupture vous sera fort avantageuse : mais pour moy je ne suis pas fâché qu'elle me donne le moyen de détruire ce reproche ordinaire d'herésie, dont vous remplissez tous vos livres.

Il est

Vous dites ensuite, que le Port-Royal est déclaré heretique: d'où vous concluez que celui qui écrit les Lettres est déclaré heretique, Ce n'est donc pas sur moy, mon Pere, que tombe le sort de cette accusation, mais sur le Port-Royal; & vous ne m'en chargez, que parce que vous supposez que j'en suis. Ainsi je n'auray pas grand peine à m'en defendre; puis que je n'ay qu'à vous dire que je n'en suis pas, & à vous renvoyer à mes Lettres, où j'ay dit que je suis seul, & en propres termes, que je ne suis point du Port-Royal; cōme j'ay fait dans la 16. qui a precedé vostre livre.

Prouvez donc d'une autre maniere que je suis heretique, ou tout le monde reconnoistra vostre impuissance. Prouvez par mes écrits que je ne reçois pas la Constitution. Ils ne sont pas si grand nombre. Il n'y a que 16. Lettres à examiner, où je vous desfie, & vous & toute la terre d'en produire la moindre marque. Mais je vous y feray bien voir le contraire. Car quand j'ay dit par exemple dans la 14. qu'en tuant selon vos maximes ses freres en peché mortel, on damne ceux pour qui Jesus-Christ est mort, n'ay-je pas visiblement reconnu que Jesus Christ est mort pour ces damnez, & qu'ainsi il est faux, qu'il ne soit mort que pour les seuls predestinez, ce qui est condamné dans la cinquiesme Proposition. Il est donc seur, mon Pere, que je n'ay rien dit pour soutenir ces propositions impies, que je deteste de tout mon cœur. Et quand le Port-Royal les tiendroit, je vous declare que vous n'en pouvez rien conclure contre moy, parce que graces à Dieu je n'ay d'attache sur la terre qu'à la seule Eglise Catholique Apostolique & Romaine, dans laquelle je veux vivre & mourir, & dans la communion avec le Pape son souverain chef, hors de laquelle je suis tres-persuadé qu'il n'y a point de salut.

Que ferez-vous à vne personne qui parle de cette forte, & par où m'attaquerez-vous ; puis que ny mes discours, ny mes écrits domment aucun pretexte à vos accusations d'heresie, & que je trouve ma seurété contre vos menaces dans l'obscurité qui me couvrent ? Vous-vous sentez frappez par vne main invisible qui rend vos égaremens visibles à toute la terre ; & vous essayez en vain de m'attaquer en la personne de ceux auxquels vous me croyez vny. Je ne vous crains ny pour moy, ny pour aucun autre, n'estant attaché ny à quelque communauté, ny à quelque particulier que ce soit. Tout le credit que vous pouvez avoir est inutile à mon égard. Je n'espere rien du monde ; je n'en apprehende rien ; je n'en veux rien ; je n'ay besoin par la grace de Dieu ny du bien, ny de l'autorité de personne. Ainsi, mon Pere, j'échappe à vos prises. Vous ne me scauriez prendre de quelque costé que vous le tentiez. Vous pouvez bien roucher le Port-Royal. mais non pas moy. On a bien delogé de gens de Sorbonne ; mais cela ne me deloge pas de chez moy. Vous pouvez bien preparer des violences contre des Prestres & des Docteurs, mais non pas contre moy qui n'ay point ces qualitez. Et ainsi peut estre n'eutes-vous jamais affaire à vne personne qui fust si hors de vos atteintes, & si propre à combattre vos erreurs, estant libre, sans engagemēt, sans attachement, sans liaison, sans relation, sans affaires : assez instruit de vos maximes, & bien resolu de les pousser autant que je croiray que Dieu m'y engagera, sans qu'aucune consideration humaine puisse arrester ni ralentir mes poursuites.

A quoy vous sert il donc, mon Pere, lors que vous ne pouvez rien contre moy, de publier tant de calomnies contre des personnes qui ne sont point
mellées

meſſées dans nos differens, comment ſont tous vos Peres? Vous n'échapperez pas par ces fuites. Vous ſentirez la force de la verité que je vous oppoſe. Je vous dis que vous aneantiſſez la Morale Chreſtienne en la ſeparant de l'amour de Dieu, dont vous diſpenſez les hômes; & vous me parlez de *la mort du P. Meſſier* que je n'ay veu de ma vie. Je vous dis que vos Auteurs permettent de tuer pour vne pomme, qu'ad il eſt honteux de la laiſſer perdre; & vous me dites *qu'on a ouvert vn tronc à S. Merry*. Que voulez-vous dire de meſme de me prendre tous les jours à la partie ſur le livre de *la ſainte Virginité* fait par vn P. de l'Oratoire, que ne vis jamais non plus que ſon livre? Je vous admite, mon Pere, de conſiderer ainſi tous ceux qui vous ſont contraires comme vne ſeule perſonne. Voſtre haine les embraille tous enſemble, & en forme comme vn corps de reprouvez, dont vous voulez que chacun réponde pour tous les autres.

Il y a bien de la difference entre les Jeſuites, & ceux qui les combattent. Vous compoſez veritablement vn corps vni ſous vn ſeul chef; & vos regles, comme je l'ay fait voir, vous deſſendent de rien imprimer ſans l'aveu de vos ſuperieurs, qui ſont rendus reſponſables des erreurs de tous les particuliers, ſans qu'ils puiſſent ſ'excuser en diſant, qu'ils n'ont pas remarqué les erreurs qui y ſont enſeignées; parce qu'ils les doivent remarquer, ſelon vos ordonnances, & ſelon les lettres de vos Generaux Aquaviva. Vitteſchi, &c. C'eſt donc avec raiſon qu'on vous reproche les égaremens de vos confreres, qui ſe trouvent dans leurs ouvrages approuvés par vos ſuperieurs, & par les Theologiens de voſtre Compagnie. Mais quant à moy, mon Pere, il en faut juger autrement. Je n'ay pas ſouſcrit le *livre de la ſainte Virginité*. On ouvreroit tous les troncſ de

de Paris, sans que j'en fusse moins Catholique. Enfin je vous declare hautement & netement que personne ne répond de mes Lettres que moy ; & que je ne répons de rien que de mes Lettres.

Je pourrois en demeurer-là, mon Pere, sans parler de ces autres personnes que vous traitez d'heretiques, pour me comprendre dans cette accusation. Mais comme j'en suis l'occasion, je me trouve engagé en quelque sorte à me servir de cette mesme occasion pour en tirer trois avantages. Car c'en est vn bien considerable, ne faire paroistre l'innocence de personnes calomniées. C'en est vn autre & bien propre à mon sujet, de monstrier toujourns les artifices de vostre Politique dans cette accusation. Mais celuy que j'estime le plus, est que j'apprendray par là à tout le monde la fausseté de ce bruit scandaleux que vous semez de tous costez. *Que l'Eglise est divisée par vne nouvelle heresie.* Et comme vous abusez vne infinité de personnes, en leur faisant accroire que les points sur lesquels vous essayez d'exciter vn si grand orage, sont essentiels à la foy, je trouve d'vne extrême importance de détruire ces fausses impressions, & d'expliquer icy netement en quoy ils consistent, pour monstrier qu'en effet il n'y a point d'heretique dans l'Eglise.

Car n'est-il pas vray que si l'on demande, en quoy consiste l'heresie de ceux que vous appelez Iansenistes, on répondra incontinent que c'est en ce que ces gens-là disent, *Que les commandemens de Dieu sont impossibles: Qu'on ne peut résister à la grace; & qu'on n'a pas la liberté de faire le bien & le mal: que Iesus-CHRIST n'est pas mort pour tous les hommes, mais seulement pour les predestinez; & enfin qu'ils soutiennent les cinq Propositions condamnées par le Pape.* Ne faites-

vous

vous pas entendre que c'est pour ce sujet que vous persécutez vos adversaires? N'est-ce pas ce que vous dites dans vos livres, dans vos entretiens, dans vos Catechismes, comme vous fîtes encores aux festes de Noël à S. Louis, en demandant à vos petites bergères : *Pour qui est venu Iesus-Christ, ma fille? Pour tous les hommes, mon Pere. Et quoy, ma fille, vous n'êtes donc pas de ces nouveaux heretiques, qui disent qu'il n'est venu que pour les predestinez?* Les enfans vous croient là dessus, & plusieurs autres aussi; car vous les entretenez de ces mesmes fables dans vos sermons, comme vostre Pere Crasset à Orleans, qui en a esté interdit. Et je vous avoué que je vous ay crû aussi autrefois. Vous m'aviez donné cette mesme idée de toutes ces personnes-là. De sorte que lors que vous les pressiez sur ces Propositions, j'observois avec attention qu'elle seroit leur réponse; & j'estois fort disposé à ne les voir jamais, s'ils n'eussent déclaré qu'ils y renonçoient comme à des impietez visibles. Mais ils le firent bien hautement. Car M. de Sainte-beuve Professeur du Roy en Sorbonne censura dans ses écrits publics ces cinq Propositions long-temps avant le Pape, & ces Docteurs firent paroître plusieurs écrits, & entr'autres celui de la *Grace Victorienne*, qu'ils produisirent en mesme temps. où ils rejeterent ces Propositions & comme heretiques, & comme estrangeres. Car ils disent dans la Preface, *Que ce sont des propositions heretiques & Lutheriennes, fabriquées & forgées à plaisir, qui ne se trouvent ny dans Iansenius, ny dans ses défenseurs, ce sont leurs termes.* Ils se plaignent de ce qu'on les leur attribue, & vous adressent pour cela ces paroles de S. Prosper, le premier disciple de S. Augustin leur maistre, à qui les Semipelagiens de France en imputerent de pareilles pour le

T

rendre

rendre odieux. Il y a, dit ce Saint, des personnes qui ont une passion si aveugle de nous décrier, qu'ils en ont pris un moyen qui ruine leur propre réputation. Car ils ont fabriqué à dessein de certaines Propositions pleines d'impietez & de blasphèmes, qu'ils envoient de tous costez, pour faire croire que nous les soutenons au mesme sens qu'ils ont exprimé par leur écrit. Mais on verra par cette réponse & nostre innocence, & la malice de ceux qui nous ont imputé ces impietez, dont ils sont les vniques inventeurs.

En verité, mon Pere, lors que je les ouïs parler de la sorte avant la Constitution : quand je vis qu'ils la receurent en suite avec tout ce qui se peut de respect : qu'ils offrirent de la souscrire ; & que M. Arnauld eut déclaré tout cela plus fortement que je ne le puis rapporter, dans toute la seconde Lettre, j'eusse creu pécher de douter de leur foy. Et en effet ceux qui avoyent voulu refuser l'absolution à leurs amis avant la Lettre de M. Arnauld, ont déclaré depuis, qu'après qu'il avoit si nettement condamné ces erreurs qu'on luy imputoit, il n'y avoit aucune raison de le retrancher, ni luy ni ses amis de l'Eglise. Mais vous n'en avez pas usé de mesme. Et c'est sur quoy je commençay à me défier que vous agissiez avec passion.

Car au lieu que vous aviez menacez de leur faire signer cette Constitution quand vous pensiez qu'ils y résisteroyent, lors que vous vistes qu'ils s'y portoyent d'eux-mêmes, vous n'en parlatiez plus. Et quoy qu'il semblât que vous deussiez après cela estre satisfait de leur conduite, vous ne laissâtes pas de les traiter encore d'heretiques, parce, disiez-vous, que leur cœur démentoit leur main, & qu'ils estoient Catholiques exterieurement, & heretiques interieurement, comme vous-mêmes l'avez dit dans vostre Rép. à quelques

ques demandes pag. 27. & 47.

Que ce procedé me parut étrange, mon Pere! Car de qui n'en peut-on pas dire autant? & quel trouble n'exciteroit-on point par ce pretexte? Si l'on refuse, dit S. Gregoire Pape, de croire la confession de foy de ceux qui la donnent conforme aux sentimens de l'Eglise, on remet en doute la foy de toutes les personnes Catholiques. Je craignis donc, mon Pere, que vostre dessein ne fust de rendre ces personnes heretiques, sans qu'ils le fussent, comme parle le mesme Pape sur vne dispute pareille de son temps: parce, dit-il, que ce n'est pas s'opposer aux heresies; mais c'est faire vne heresie, que de refuser de croire ceux qui par confession témoignent d'estre dās la veritable foy: *Hoc non est haresim purgare, sed facere.* Mais je connus en verité, qu'il n'y avoit point en effect d'heretiques dans l'Eglise, quand je vis qu'ils s'estoyēt si bien justifiez de toutes ces heresies: que vous ne pûtes plus les accuser d'aucune erreur contre la foy; & que vous futes reduits à les entreprendre seulement sur des questions de fait rouchant Iansenius, qui ne pouvoient estre matiere d'heresie. Car vous les voulûtes obliger à reconnoistre que ces Propositions estoient dans Iansenius, mot à mot, toutes, & en propres termes, comme vous l'écrivites encore vous-mesmes: *Singulares, individua, totidem verbis apud Iansenium contenta*, dans vos Cavilli. p. 59.

Dés lors vostre dispute commença à me devenir indifférente. Quand je croyois que vous disputiez de la verité ou de la fausseté des Propositions, je vous écoutois avec attention; car cela touchoit la foy: mais quand je vis que vous ne disputiez plus que pour sçavoir si elles estoient mot à mot dans Iansenius, ou non: comme la religion n'y estoit plus interessée, je ne m'interessay plus aussi. Ce n'est pas

qu'il n'y eust bien de l'apparence que vous disiez vrai: car de dire que des paroles sont *mot à mot* dans un Auteur, c'est à quoy l'on ne peut se méprendre. Aussi je ne m'étonne pas que tant de personnes, & en France & à Rome ayant creu sur une expression si peu suspecte, que Iansenius les avoit enseignées en effet. Et c'est pourquoy je ne fus pas peu surpris d'apprendre que ce même point de fait que vous aviez proposé comme si certain & si important, estoit faux, & qu'on vous défia de citer les pages de Iansenius, où vous aviez trouvé ces Propositions *mot à mot*, sans que vous l'avez jamais pu faire.

Je rapporte toute cette suite; parce qu'il me semble que cela découvre assez l'esprit de vostre Société en toute cette affaire, & qu'on admirera de voir que malgré tout ce que je viens de dire, vous n'avez pas cessé de publier qu'ils estoient toujours heretiques; mais vous avez seulement changé leur heresie selon le temps. Car à mesure qu'ils se justifioient de l'une, vos Peres en substituoient une autre, afin qu'ils n'en fussent jamais exempts. Ainsi en 1653. leur heresie estoit sur la qualité des Propositions. En suite elle fut sur le *mot à mot*. Depuis vous la mites dans le cœur. Mais aujourd'huy on ne parle plus de tout cela; & l'on veut qu'ils soyent heretiques, s'ils ne signent que le sens de la doctrine de Iansenius se trouve dans le sens de ces cinq Propositions.

Voilà le sujet de vostre dispute presente. Il ne vous suffit pas qu'ils condamnent les cinq Propositions, & encore tout ce qu'il y auroit dans Iansenius qui pourroit estre conforme, & contraire à S. Augustin. Car ils font tout cela. De sorte qu'il n'est pas question de sçavoir par exemple, si JESVS-CHRIST n'est mort que pour les predestinez: ils condamnent cela aussi.

aussi bien que vous : mais si Iansenius est de se sentiment là , ou non. Et c'est sur quoy je vous declare plus que jamais que vostre dispute me touche peu, comme elle touche peu l'Eglise. Car encore que je ne sois pas Docteur, non plus que vous , mon Pere, je voy bien neantmoins qu'il n'y va point de la foy ; puis qu'il n'est question que de sçavoir quel est le sens de Iansenius. S'ils croyoient que sa doctrine fust conforme au sens propre & literal de ces Propositions, ils la condamneroyent ; & ils ne refusent de le faire que parce qu'ils sont persuadez qu'elle en est bien differente : ainsi quand ils l'entendroyent mal, ils ne seroyent pas heretiques ; puis qu'ils ne l'entendent qu'en sens Catholique.

Et pour expliquer cela par vn exemple, je prendray la diversité de sentimens qui fut entre S. Basile, & S. Athanase touchant les Escripts de S. Denis d'Alexandrie, dans lesquels S. Basile croyant trouver le sens d'Arius contre l'égalité du Pere & du Fils, il les condamna comme heretiques : mais S. Athanase au contraire croyant trouver le veritable sens de l'Eglise, il les soutint comme Catholiques. Pensez vous donc, mon Pere, que S. Basile qui tenoit ces Escripts pour Ariens, eut droit de traiter S. Athanase d'heretique, parce qu'il les defendoit. Et quel sujet en eust-il eu, puis que ce n'estoit pas l'Arianisme qu'il defendoit ; mais la verité de la foy qu'il pensoit y estre. Si ces deux Saints fussent convenus du veritable sens de ces Escripts, & qu'ils y eussent tous deux reconnu cette heresie. sans doute S. Athanase n'eust pu les approuver sans heresie : mais comme ils estoient en different touchant ce sens, S. Athanase estoit Catholique en les soustenant, quand mesme il les eust mal entendus ; puis que ce n'eust esté qu'une erreur de

fait, & qu'il ne defendoit dans cette doctrine que la foy Catholique qu'il y supposoit.

Je vous en dis de mesme mon Pere. Si vous convenez du sens de Iansenius, & que vos adversaires fussent d'accord avec vous, qu'il tient par exemple, *qu'on ne peut resister à la grace*, ceux qui refuseroient de le condamner seroient heretiques. Mais lors que vous disputez de son sens, & qu'ils croient que selon sa doctrine *on peut resister à la grace*, vous n'avez aucun sujet de les traiter d'heretiques, quelque heresie que vous luy attribuez vous-mesmes; puis qu'ils condamnent le sens que vous y supposez, & que vous n'oseriez condamner le sens qu'ils y supposent. Si vous voulez donc les convaincre, montrez que le sens qu'ils attribuent à Iansenius, est heretique: car alors ils le seront eux-mesmes. Mais comment le pourriez-vous faire; puis qu'il est constant selon vostre propre avü que celui qu'ils luy donnent n'est point condamné.

Pour vous le monstrier clairement je prendray pour principe ce que vous reconnoissez vous-mesmes, *que la doctrine de la grace efficace n'a point esté condamnée, & que le Pape n'y a point touché par sa Constitution*. Et en effet quand il voulut juger des 5. Propositions, le point de la grace efficace fut mis à couvert de toute censure. C'est ce qui paroist parfaitement par les Avis des Consultants auxquels le Pape les donna à examiner. J'ay ces Avis entre mes mains, aussi bien que plusieurs personnes dans Paris, & entre autres M. l'Evesque de Montpellier, qui les apporta de Rome. On y voit que leurs opinions furent partagées, & que les principaux d'entr'eux, comme le Maître du sacré Palais, le Commissaire du saint Office, le General des Augustins, & d'autres, croyant que

que ces propositions pouvoient estre prises au sens de la grace efficace, furent d'avis qu'elles ne devoient point estre censurées; au lieu que les autres demeurant d'accord qu'elles n'eussent pas deu estre condamnées si elles eussent eu ce sens, estimerent qu'elles le devoient estre; parce que, selon qu'ils déclarent, leur sens propre & naturel en estoit tres-éloigné. Et c'est pourquoy le Pape les condamna, & tout le monde s'est rendu à son jugement.

Il est donc seur, mon Pere, que la grace efficace n'a point esté condamnée. Aussi est elle si puissamment soutenue par S. Augustin, par S. Thomas & toute son École, par tant de Papes & de Conciles, & par toute la Tradition, que se seroit vne impiété de la taxer d'herésie. Or tous ceux que vous traitez d'heretiques déclarent qu'ils ne trouvent autre chose dans Iansenius que cette doctrine de la grace efficace. Et c'est la seule chose qu'ils ont soutenue dans Rome. Vous-mêmes l'avez reconnu *Cavil. p. 36*, où vous avez déclaré, *qu'en parlant devant le Pape ils ne dirent aucun mot des Propositions: ne verbum quidem: Et qu'ils employèrent tout le temps à parler de la grace efficace.* Et ainsi soit qu'ils se trompent ou non dans cette supposition, il est au moins sans doute que le sens qu'ils supposent n'est point heretique, & que par conséquent ils ne le sont point. Car pour dire de la chose en deux mots, ou Iansenius n'a enseigné que la grace efficace, & en ce cas il n'a point d'erreurs; ou il a enseigné autre chose, & en ce cas il n'a point de défenseurs. Toute la question est donc de sçavoir si Iansenius a enseigné en effet avec autre chose que la grace efficace; & si l'on trouve que oui, vous aurez la gloire de l'avoir mieux entendu; mais ils n'auront point le malheur d'avoir erré dans lafoy.

Le Pape comme Pape, & mesme à la teste d'un Concile universel, peut errer dans les Controverses particulieres de fait, qui dependent principalement de l'information & du témoignage des hommes. Et le Cardinal Baronius de mesme: Il faut se soumettre entierement aux decisions des Conciles dans les points de foy; mais pour ce qui concerne les personnes & leurs écrits, les censures qui en ont esté faites ne se trouvent pas avoir esté gardées avec tant de rigueur, parce qu'il n'y a personne à qui il ne puisse arriver d'y estre trompé. C'est aussi pour cette raison que M. l'Archevesque de Toulouse a tiré cette regle des Lettres de deux grands Papes S. Leon, & Pelage II. Que le propre objet des Conciles est la foy, & que tout ce qui s'y resout hors de la foy, peut estre revu & examiné de nouveau; ou leu qu'on ne doit plus examiner ce qui a esté décidé en matiere de foy; parce que, comme dit Tertullien, la regle de la foy est seule immobile, & irremuable.

De là vient qu'au lieu qu'on n'a jamais veu les Conciles generaux & legitimes contraires les vns aux autres dans les points de foy; parce que, comme dit M. de Toulouse, il n'est pas seulement permis d'examiner de nouveau ce qui a esté déjà décidé en matiere de foy, on a veu quelquesfois ces mesmes Conciles opposer sur des points de fait, où il s'agissoit de l'intelligence du sens d'un Auteur; parce que, comme dit encore M. de Toulouse après les Papes qu'il cite, tout ce qui se resout dans les Conciles hors la foy, peut estre revu & examiné de nouveau. C'est ainsi que le IV & le V. Concile paroissent contraires l'un à l'autre en l'interpretation des mesmes Auteurs: & la mesme chose arriva entre deux Papes sur vne proposition de certains Moines de Scythie. Car après que le Pape Hormisdas l'eut condamnée en l'entendant en vn

mauvais sens, le Pape Jean I I. son successeur l'examinant de nouveau & l'entendant en vn bon sens l'approuva, & la declara Catholique. Diriez-vous pour cela qu'vn de ces Papes fust heretique? Et ne faut-il donc pas avouer que pourveu que l'on condamne le sens heretique qu'vn Pape auroit supposé dans vn écrit, on n'est pas heretique pour ne pas condamner cét écrit en le prenant en vn sens qu'il est certain que le Pape n'a pas condamné; puis qu'autrement l'vn de ces deux Papes seroit tombé dans l'erreur.

J'ay voulu, mon Pere; vous accoustumer à ces contrarietez, qui arrivent entre les Catholiques sur des questions de fait touchant l'intelligence du sens d'vn Auteur, & vous montrant sur cela vn Pere de l'Eglise contre vn autre, vn Pape contre vn Pape, & vn Concile contre vn Concile, pour vous mener de là à d'autres exemples d'une pareille opposition, mais plus disproportionnée. Car vous y verrez des Conciles & des Papes d'vn costé, & des Iesuites de l'autre qui s'opposerent à leurs decisions touchant le sens d'vn Auteur, sans que vous accusiez vos confreres, je ne dis pas d'heresie, mais non pas mesme de temerité.

Vous sçavez bien, mon Pere, que les écrits d'Origene furent condamnés par plusieurs Conciles & par plusieurs Papes, & mesme par le V. Concile General, comme contenant des heresies & entr'autres celle de la réconciliation des demons au jour du jugement. Croyez-vous sur cela, qu'il soit d'une necessité absolue pour estre Catholique de confesser qu'Origene a tenu en effet ces erreurs; & qu'il ne suffise pas de les condamner sans les luy attribuer? Si cela estoit, que deviendroient vostre P. Halloix, qui a soutenu la putée de la

de la foy d'Origene, aussi bien que plusieurs autres Catholiques qui ont entrepris la mesme chose, comme Pic de la Mirande, & Genebrard Docteur de Sorbonne? Et n'est il pas certain encore que ce mesme V. Concile General condamna les écrits de Theodoret contre S. Cyrille, *comme impies, contraires à la vraye foy, & contenant l'heresie Nestorienne?* & cependant le P. Sirmond Iesuite n'a pas laissé de le defendre, & de dire dans la vie de ce Pere, *que ces mesmes écrits sont exemple de cette heresie Nestorienne.*

Vous voyez donc, mon Pere, que quand l'Eglise condamne des écrits, elle y suppose vne erreur qu'elle y condamne; & alors il est de foy que cette erreur est condamnée; mais qu'il n'est pas de foy que ces écrits contiennent en effet l'erreur que l'Eglise y suppose. Je croy que cela est assez prouvé; & ainsi je finiray ces exemples par celuy du Pape Honorius, dont l'histoire est connue. On sçait qu'au commencement du VII. siecle l'Eglise estant troublée par l'heresie des Monothelites, ce Pape pour terminer ce différent fit vn decret qui sembloit favoriser ces heretiques: de sorte que plusieurs en furent scandalisez. Cela se passa neanmoins avec peu de bruit sous son Pontificat: mais 50. ans après l'Eglise estant ~~de~~ semblée dans le VI. Concile General, où le Pape Agathon presidoit par ses Legats, ce decret y fut deferé; & après avoir esté leu & examiné, il fut condamné comme contenant heresie des Monothelites. & brûlé en cette qualité en pleine assemblée avec les autres écrits de ces heretiques. Et cette decision fut receüe avec tant de respect & d'uniformité dans toute l'Eglise, qu'elle fut confirmée ensuite par deux autres Conciles Generaux, & meisme par les Papes Leon II. & Adrien II. qui vivoit deux cens ans après

après, sans que personne ait troublé ce consentement si vniversel & si paisible durant sept ou huit siècles. Cependant quelques Auteurs de ces derniers temps, & entr'autres le Cardinal Bellarmin, n'ont pas crû se rendre heretiques pour auoir soutenu contre tant de Papes & de Conciles, que les écrits d'Honorius sont exempts de l'erreur qu'ils auoyent déclaré y estre; *parce, dit-il, que des Conciles Generaux peuvent errer dans leurs questions de fait: on peut dire en toute assurance que le VI. Concile s'est trompé en ce fait-là, & que n'ayât pas bien entendu le sens de Lettres d'Honorius, il a mis à tort ce Pape au nombre des heretiques.*

Remarquez donc bien, mon Pere, que ce n'est pas estre heretique, de dire que le Pape Honorius ne l'estoit pas: encore que plusieurs Papes & plusieurs Conciles l'eussent déclaré, & mesme après l'auoir examiné. Je viens donc maintenant à nostre questiō; & je vous permets de faire vostre cause aussi bonne que vous le pourrez. Que direz, vous, mon Pere, pour rendre vos aduersaires heretiques? *Que le Pape Innocent X. a déclaré que l'erreur des cinq Propositions est dans Iansenius?* Je vous laisse dire cela. *Qu'en concluez-vous?* *Que c'est estre heretique, de ne pas reconnoître que l'erreur des cinq Propositions est dans Iansenius?* Que vous ensemble-t-il, mon Pere? N'est-ce donc pas icy vne question de fait de mesme nature que les precedentes? Le Pape a déclaré que l'erreur des cinq Propositions est dans Iansenius; de mesme que ses predecesseurs auoyent déclaré que l'erreur des Nestoriens & des Monothelites estoit dans les écrits de Theodoret & d'Honorius. Sur quoy vos Peres ont écrit, qu'ils condamnent bien ces heresies, mais qu'ils ne demeurent pas d'accord que ces Auteurs les ayent tenuës: de mesme que vos aduersaires disent aujour-d'huy

d'huy qu'ils condamnent bien ces cinq Propositions; mais qu'ils ne sont pas d'accord que Iansenius les ait enseignées. En vérité; mon Pere, ces cas-là sont bien semblables; & s'il s'y trouve quelque difference, il est aisé de voir combien elle est à l'avantage de la question presente, par la comparaison de plusieurs circonstances particulieres qui sont visibles d'elles-mêmes, & que je ne m'arreste pas à rapporter. D'où vient donc, mon Pere, que dans vne même cause, vos Peres sont Catholiques, & vos Adversaires heretiques? Et par quelle étrange exception les privez-vous d'une liberté que vous donnez à tout le reste des fideles?

Que direz-vous sur cela, mon Pere? *Que le Pape a confirmé sa Constitution par un bref?* Je vous répondray que deux Conciles Generaux & deux Papes ont confirmé la condamnation des Lettres d'Honorius. Mais quelle force pretendez-vous faire sur les paroles de ce Bref, par lesquelles le Pape declare, *Qu'il a condamné la doctrine de Iansenius dans ces cinq Propositions.* Qu'est-ce que cela ajoute à la Constitution, & que s'ensuit-il de là, sinon que comme le VI. Condamna la doctrine d'Honorius, parce qu'il croyoit qu'elle estoit la même que celle des Monothelites; de même le Pape a dit, qu'il a condamné la doctrine de Iansenius dans ces cinq Propositions; parce qu'il a supposé quelle estoit la même que ces cinq Propositions, Et comment ne l'eust-il pas creu? Vostre Societé ne publie autre chose; & vous-même, mon Pere, qui avez dit qu'elles y sont *mot à mot*, vous estiez à Rome au temps de la Censure; car je vous rencontre par tout. Se fust-il défié de la sincerité ou de la suffisance de tant de Religieux graves? Et comment n'eust-il pas creu que la doctrine de Iansenius estoit

estoit la mesme que celle des cinq Propositions, dans l'assurance que vous luy aviez donnée qu'elle s'estoyent *mot à mot* de cet Auteur ; Il est donc vilible, mon Pere, que s'il se trouve que Iansenius ne les ait pas tenues, il ne faudra pas dire: comme vos Veres ont fait dans leurs exemples, que le Pape s'est trompé en ce point de fait, ce qu'il est toujours facheux de publier: mais il ne faudra que dire que vous avez trompé le Pape; ce qui n'apporte plus de scandale, tant on vous connoist maintenant.

Ainsi mon Pere, toute cette matiere est bien éloignée de pouvoit former vne heresie. Mais comme vous-voulez en faire vne à quelque prix que ce soit, vous avez essayé de détourner la question du point de fait, pour la mettre en vn point de foy; & c'est ce que vous faites en cette sorte. Le Pape, dites vous, declare qu'il a condamné la doctrine de Iansenius dans ces cinq Propositions: donc il est de foy que la doctrine de Iansenius touchant ces cinq Propositions est heretique telle qu'elle soit. Voilà, mon Pere, vn point de foy bien estrange, qu'une doctrine est heretique telle qu'elle puisse estre. Et quoy! si selon Iansenius on peut résister à la grace interieure, & s'il est faux selon luy que IESVS-CHRIST ne soit mort que pour les seuls predestinez, cela sera-t-il aissi condamné, parce que c'est la doctrine? Sera-t'il vray dans la Constitution du Pape, que l'on a la liberté de faire le bien & le mal; & cela sera-t'il faux dans Iansenius? Et par quelle fatalité sera-t'il si mal-heureux, que la verité devienne heresie dans son livre? Ne faut-il donc pas confesser qu'il n'est heretique qu'au cas qu'il soit conforme à ces erreurs condamnées; puis que la Constitution du Pape est la regle à laquelle on doit appliquer Iansenius, pour juger de ce qu'il est selon le rapport qu'il

qu'il y aura ; & qu'ainſi on reſoudra cette queſtion, ſçavoir ſi ſa doctrine eſt heretique, par cette autre queſtion de fait, ſçavoir ſi elle eſt conforme au ſens naturel de ces Propositions ; eſtatu impossible qu'elle ne ſoit heretique ſi elle y eſt conforme ; & qu'elle ne ſoit Catholique, ſi elle y eſt contraire. Car enfin puis que ſelon le Pape & les Eveſques les Propositions ſont condamnées en leur ſens propre & naturel, il eſt impossible qu'elles ſoyent condamnées au ſens de Ianſenius, ſi non au cas que le ſens de Ianſenius ſoit le même que le ſens propre & naturel de ces Propositions, ce qui eſt vn point dé fait.

La queſtion demeure donc toujours dans ce point de fait, ſans qu'on puiſſe en aucune ſorte l'en tirer pour la mettre dans le droit. Et ainſi on n'en peut faire vne matiere d'heréſie ; mais vous en pourriez bien faire vn pretexté de perſecution, ſ'il n'y avoit ſujet d'eſperer, qu'il ne ſe trouvera point de perſonnes qui entrent aſſez dans vos intereſts, pour ſuivre vn procedé ſi injuſte ; & qui veuillent contraindre de ſigner, comme vous le ſouhaittez, que l'on condamne ces Propositions au ſens de Ianſenius, ſans expliquer ce que c'eſt que ce ſens de Ianſenius. Peu de gens ſont diſpoſez à ſigner vne confeſſion de foy en blanc. Or c'en ſeroit ſigner vne en blanc, qu'on rempliroit enſuite de tout ce qu'il vous plairoit ; puis qu'il vous ſeroit libre d'interpreter à voſtre gré ce que c'eſt que ce ſens de Ianſenius qu'on n'auroit pas expliqué. Qu'on l'explique donc auparavant : autrement vous nous feriez encore icy vn pouvoir prochain *abſtrahendo ab omni ſenſu*. Vous ſçavez que cela ne reüſſit pas dans le monde. On y hait l'ambiguité, & ſur tout en matiere de foy, où il eſt bien juſte d'entendre pour le moins ce que c'eſt que l'on condamne.

damne. Et comment se pourroit-il faire que des Docteurs, qui sont persuadez que Iansenius n'a point d'autre sens que celui de la grace efficace, consentissent à déclarer qu'ils condamnent sa doctrine sans l'expliquer ; puis que dans la creance qu'ils en ont, & dont on ne les retire point, ce ne seroit autre chose que condamner la grace efficace, qu'on ne peut condamner sans crime. Ne seroit-ce donc pas une estrange tyrannie de les mettre dans cette malheureuse nécessité, ou de se rendre coupables devant Dieu, s'ils signoyent cette condamnation contre leur conscience ; ou d'estre traitez d'heretiques, s'ils refusoient de le faire ?

Mais tout cela se conduit avec mystere. Toutes vos demarches sont politiques. Il faut que j'explique pourquoy vous n'expliquez pas ce sens de Iansenius. Je n'écris que pour les rendre invtiles en les decouvrant. Je dois donc apprendre à ceux qui l'ignorent, que vostre principal interest dans cette dispute estant de relever la grace suffisante de vostre Molina, vous ne le pouvez faire sans miner la grace efficace qui y est opposée. Mais comme vous voyez celle cy aujourd'huy autorisée à Rome, & parmy tous les sçavans de l'Eglise, ne la pouvant combattre en elle-mesme, vous vous estes avisez de l'attaquer sans qu'on s'en apperçoive, sous le nom de la doctrine de Iansenius sans l'expliquer ; & que pour y réussir, vous avez fait entendre que sa doctrine n'est point celle de la grace efficace ; afin qu'on croye pouvoir condamner l'une & l'autre. De là vient que vous essayez aujourd'huy de le persuader à ceux qui n'ont aucune connoissance de cet Auteur. Et c'est ce que vous faites encore vous-mesme, mon Pere, dans vos *Cayilli* p. 83. par ce fin raisonnement : *Le Pape a*
condam-

condamné la doctrine de Iansenius. Or le Pape n'a pas condamné la doctrine de la grace efficace. Donc la doctrine de la grace efficace est différente de celle de Iansenius. Si cette preuve estoit concluante, on montreroit de même qu'Honorius & tous ceux qui le soutiennent sont heretiques, en cette sorte. Le VI. Concile a condamné la doctrine d'Honorius. Or le Concile n'a pas condamné la doctrine de l'Eglise. Donc la doctrine d'Honorius est différente de celle de l'Eglise. Donc tous ceux qui le dessendent sont heretiques. Il est visible que cela ne conclut rien; puis que le Pape n'a condamné que la doctrine des cinq Propositions, qu'on luy a fait entendre estre celle de Iansenius.

Mais il n'importe: car vous ne voulez pas vous servir long-temps de ce raisonnement. Il durera assez tout foible qu'il est, pour le besoin que vous en avez. Il ne vous est nécessaire que pour faire que ceux qui ne veulent pas condamner la grace efficace, condamnent Iansenius sans scrupule. Quand cela sera fait; on oubliera bien tost vostre argument, & les signatures demeureront en témoignage eternal de la condamnation de Iansenius, vous prendrez l'occasion d'attaquer directement la grace efficace par cet autre raisonnement bien plus solide, que vous formerez en son temps: La doctrine de Iansenius, direz-vous, a esté condamnée par les souscriptions uniuerselles de toute l'Eglise. Or cette doctrine est manifestement celle de la grace efficace; & vous prouueréz cela bien facilement. Donc la doctrine de la grace efficace est condamnée par l'aueu mesme de ses defenseurs.

Voilà pourquoy vous proposez de signer cette condamnation d'une doctrine sans l'expliquer. Voilà l'avantage que vous pretendez tirer de ces souscriptions. Mais si vos Adversaires y résistent, vous ten-

dez vn autre piege à leur refus. Car ayant joint adroitement la question de foy à celle de fait, sans vouloir permettre qu'ils l'enteparent; ny qu'ils signent l'une sans l'autre; comme ils ne pourroient souferire les deux ensemble, vous irez publier par tout qu'ils ont refusé les deux ensemble. Et ainsi quoy qu'ils ne refusent en effet que de reconnoistre que Iensenius ait tenu ces Propositions qu'ils condamnent, & que ne peut faire d'heresie, vous direz hardiment qu'ils ont refusé de condamner les Propositions en elles mesmes, & que c'est là leur heresie.

Voilà le fruit que vous retireriez de leur refus, qui ne vousferoit pas moins vtile que celui que vous tireriez de leur consentement. De sorte que si on exige ces signatures, ils tomberont toujours dans vos embusches, soit qu'ils signent, ou qu'ils ne signent pas; & vous aurez vostre compte de part ou d'autre: tant vous avez eu d'adresse à mettre les choses en estat de vous estre toujours avantageuses, quelque pente qu'elles peussent prendre.

Que je vous connois bien, mon Pere; & que j'ay de douleur de voir que Dieu vous abandonne jusqu'à vous faire reüssir si heureusement dans vne conduite si mal-heureuse! Vostre bon heur est digne de compassion, & ne peut estre envié que par ceux qui ignorent quel est le veritable hon-heur. C'est estre charitable que de traverser celui que vous recherchez en toute cette conduite; puis que vous ne l'appuyez que sur le mensonge, & que ne tendez qu'à faire croire l'une de ces deux faussetez; ou que l'Eglise a condamné la grace efficace: ou que ceux qui la defendent, soustiennent les cinq erreurs condamnées,

il faut donc apprendre à tout le monde, & que la grace efficace n'est pas condamnée par vostre propre

pre avéü ; & que personne ne soutient ces erreurs : afin qu'on sçache que ceux que refuseroyét de signer ce que vous vouldiez qu'o exigeast d'eux, ne le refusent qu'à cause de la question de fait ; & qu'estant prests à signer celle de foy, ils ne sçauroyent estre heretiques par ce refus ; puis qu'en fin il est bien de foy que ces Propositions sont heretiques ; mais qu'il ne sera jamais de foy qu'elles soyent de Iansenius. Ils sont sans erreur ; cela suffit. Peut-estre interpreterent-ils Iansenius trop favorablement ; mais peut-estre ne l'interpretez-vous pas assez favorablement. Je n'entre pas là dedans. Je sçay au moins que selon vos maximes vous croyez pouvoir sans crime publier qu'il est heretique contre vostre propre connoissance ; au lieu que selon les leurs, ils ne pourroyent sans crime dire qu'il est Catholique, s'ils n'en estoient persuadez. Ils sont donc plus sinceres que vous, mon Pere : ils ont plus examiné Iansenius que vous ; ils ne sont pas moins intelligens que vous : ils ne sont donc pas moins croyables que vous. Mais quoy qu'il en soit de ce point de fait, ils sont certainement Catholiques ; puis qu'il n'est pas necessaire pour l'estre de dire qu'un autre ne l'est pas : & que sans charger personne d'erreur ; c'est assez de s'en descharger soy-même :

DIXHVITIE'ME LETTRE.

A V R E V E R E N D

P. A N N A T
I E S V I T E.

Du 24. Mars 1657.

M O N R E V E R E N D P E R E ,

Il y a long-temps que vous travaillez à trouver quelque erreur dans vos Adversaires , mais je m'assure que vous avouerez à la fin qu'il n'y a peut-estre rien de si difficile que de rendre heretiques ceux qui ne le sont pas, & qui ne fuyent rien tant que de l'estre. J'ay fait voir dans ma derniere Lettre combien vous leur aviez imputé d'heresies l'une après l'autre, manque d'en trouver une que vous ayez pû long-temps maintenir, de sorte qu'il ne vous estoit plus resté que de les accuser sur ce qu'ils refusoient de condamner le sens de Iansenius, que vous vouliez qu'ils condamnaissent sans qu'on l'expliquast. C'estoit bien manquer d'heresies à leur reprocher, que d'en estre reduits-là. Car qui a jamais ouï parler d'une heresie que l'on ne puisse exprimer ? Aussi on vous a facilement répondu, en vous representant que si Iansenius n'a point d'erreurs, il n'est pas juste de le condamner ; & que s'il en a, vous deviez les declarer, afin que l'on sceust au moins ce que c'est que l'on condamne. Vous ne l'aviez néanmoins jamais voulu faire , mais vous aviez essayé de fortifier vostre preten-

pretention par des Decrets, qui ne faisoient rien pour vous: puis qu'on n'y explique en aucune sorte le sens de Iansenius qu'on dit avoir esté condamné dans ces cinq Propositions. Or ce n'estoit pas là le moyen de terminer vos disputes. Si vous conveniez de part & d'autre du veritable sens de Iansenius, & que vous ne fussiez plus en different que de sçavoir si ce sens est heretique ou non; alors les jugemens qui declareroient que ce sens est heretique, toucheroient ce qui seroit veritablement en question. Mais la grande dispute estant de sçavoir quel est ce sens de Iansenius, les vns disant qu'ils n'y voyent que le sens de S. Augustin & de S. Thomas; & les autres, qu'ils y en voyent vn qui est heretique & qu'ils n'expriment point, il est clair qu'une Constitution qui ne dit pas vn mot touchant ce different, & qui ne fait que condamner en general le sens de Iansenius sans l'expliquer, ne decide rien de ce qui est en dispute.

C'est pourquoy l'on vous a dit cent fois que vostre different n'estant que sur ce fait, vous ne le finiriez jamais qu'en declarant ce que vous entendez par le sens de Iansenius. Mais comme vous-vous estiez toujours opiniaستrez à le refuser, je vous ay enfin poussé dans ma dernière Lettre, où j'ay fait entendre, que ce n'est pas sans mystere que vous aviez entrepris de faire condamner ce sens sans l'expliquer; & que vostre dessein estoit de faire retomber vn jour cette condamnation indeterminée sur la doctrine de la grace efficace, en montrant que ce n'est autre chose que celle de Iansenius, ce qui ne vous seroit difficile. Cela vous a mis dans la necessité de répondre. Car si vous-vous fussiez encore obstinez après cela à ne point expliquer ce sens, il eust paru aux

moins éclairez que vous n'en vouliez en effet qu'à la grace efficace, ce qui eust esté la dernière confusion pour vous dans la veneration qu'à l'Eglise pour une doctrine si sainte.

Vous avez donc esté obligé de vous declarer ; & c'est ce que vous venez de faire en répondant à ma Lettre, où je vous vois représenter que si Iansenius avoit sur ces cinq Propositions quelque autre sens que celui de la grace efficace, il n'avoit point de défenseurs ; mais que s'il n'avoit point d'autre sens que celui de la grace efficace, il n'avoit point d'erreurs. Vous n'avez pu désavouer cela, mon Pere ; mais vous y faites une distinction en cette sorte p. 21. *Il ne suffit pas, dites-vous, pour justifier Iansenius, de dire qu'il ne tient que la grace efficace ; parce qu'on la peut tenir en deux manieres : l'une heretique, selon Calvin, qui consiste à dire que la volonté mue par la grace n'a pas le pouvoir d'y résister ; l'autre Orthodoxe selon les Thomistes & les Sorbonistes, qui est fondée sur des principes établis par les Conciles ; qui est que la grace efficace par elle-même gouverne la volonté de telle sorte, qu'on a toujours le pouvoir d'y résister.*

On vous accorde tout cela, mon Pere, & vous finissez en disant, *Que Iansenius seroit Catholique s'il défendoit la grace efficace selon les Thomistes ; mais qu'il est heretique, parce qu'il est contraire aux Thomistes, & conforme à Calvin, qui nie le pouvoir de résister à la grace.* Je n'examine pas icy, mon Pere, ce point de fait ; sçavoir si Iansenius est en effet conforme à Calvin. Il me suffit que vous le prétendiez, & que vous nous fassiez sçavoir aujourd'hui que par le sens de Iansenius vous n'avez entendu autre chose que celui de Calvin. N'estoit-ce donc que cela, mon Pere, que vous vouliez dire ? N'estoit-ce que l'erreur de Cal-

Cal-

Calvin que vous vouliez faire condamner sous le nom du sens de Iansenius? Que ne declariez-vous plutôt? Vous-vous fussiez bien épargné de la peine. Car sans Bulles ny Brefs tout le monde eust condamné cette erreur avec vous. Que cét éclaircissement estoit nécessaire, & qu'il leve de difficultez! Nous ne sçavons, mon Pere, quelle erreur les Papes & les Evêques avoyent voulu condamner sous le nom du sens de Iansenius. Toute l'Eglise en estoit dans une peine extrême, & personne ne nous le vouloit expliquer. Vous le faites maintenant, mon Pere, vous que tout vostre party considere comme le chef & le premier moteur de tous les conseils, & qui sçavez le secret de toute cette conduite. Vous nous l'avez donc dit, que ce sens de Iansenius n'est autre chose que le sens de Calvin condamné par le Concile. Voila bien des doutes resolus. Nous sçavons maintenant que l'erreur qu'ils ont eu dessein de condamner sous ces termes du *sens de Iansenius*, n'est autre chose que le sens de Calvin, & qu'ainsi nous demeurons dans l'obeïssance à leurs Decrets, en condamnant avec eux ce sens de Calvin qu'ils ont voulu condamner. Nous ne sommes plus estonnez de voir que les Papes & quelques Evêques ayent esté si zelez contre le sens de Iansenius. Comment ne l'autoyent ils pas esté, mon Pere, ayant creance en ceux qui disent publiquement que ce sens est le mesme que celui de Calvin?

Je vous declare donc, mon Pere, que vous n'avez plus rien à reprendre en vos Adversaires, parce qu'ils detestent assurément ce que vous detestez. Je suis seulement estonné de voir que vous l'ignoriez, & que ayez si peu de connoissance de leurs sentimens sur ce sujet, qu'ils ont tant de fois declarez

dans leurs ouvrages. Je m'assure que si vous en estiez mieux informé, vous auriez du regret de ne vous estre pas instruit avec vn esprit de paix d'une doctrine si pure & si Chrestienne, que la passion vous fait combattre sans la connoistre. Vous verriez, mon Pere, que non seulement ils tiennent qu'on resiste effectivement à ces graces foibles, qu'on appelle excitantes, ou inefficaces, en n'exécutant pas le bien qu'elles nous inspirent : mais qu'ils sont encore aussi fermes à soutenir contre Calvin le pouvoir que la volonté a de resister mesme à la grace efficace & victorieuse, qu'à deffendre contre Molina le pouvoir de cette grace sur la volonté ; aussi jaloux de l'une de ces veritez, que de l'autre. Ils ne sçavent que trop que l'homme par sa propre nature à toujours le pouvoir de pecher & de resister à la grace, & que depuis sa corruption il porte vn fond mal-heureux de concupiscence qui luy augmente infiniment ce pouvoir ; mais que neanmoins quand il plaist à Dieu de le toucher par sa misericorde, il luy fait faire ce qu'il veut, & en la maniere qu'il le veut, sans que cette infallibilité de l'operation de Dieu destruisse en aucune sorte la liberté naturelle de l'homme, par les secrettes & admirables manieres dont Dieu opere ce changement, que S. Augustin a si excellentement expliqués, & qui dissipent toutes les contradictions imaginaires, que les ennemis de la grace efficace se figurent entre le pouvoir souverain de la grace sur le libre arbitre, & la puissance qu'à le libre arbitre de resister à la grace. Car selon ce grand Saint, que les Papes & l'Eglise ont donné pour regle en cette matiere, Dieu change le cœur de l'homme par une douceur celeste qu'il y répand, qui surmontant la delectation de la chair, fait que l'homme sentant

tant d'un costé sa mortalité & son neant, & décou-
vrant de l'autre la grandeur de l'Eternité de Dieu,
conçoit du dégoust pour les delices du peché qui le
separent du bien incorruptible; trouvant la plus
grande joye dans le Dieu qui le charme, il s'y porte
infailliblement de luy-mesme, par un mouvement
tout libre, tout volontaire, tout amoureux; de sor-
te que ce luy seroit vne peine & un supplice de s'en
separer. Ce n'est pas qu'il ne puisse toujours s'en é-
loigner, & qu'il ne s'en éloignast effectivement s'il
le vouloit: mais comment le voudroit-il, puis que
la volôté ne se porte jamais qu'à ce qui luy plaist le
plus; & que rien ne luy plaist tant alors que bien
vnique, qui comprend en soy tous les autres biens?
*Quid enim amplius non delectat, secundum id operemur
necesse est,* comme dit S. Augustin.

C'est ainſique Dieu dispose de la volôté libre de
l'homme sans luy imposer de necessité, & que le li-
bre arbitre qui peut toujours résister à la grace, mais
qui ne le veut pas toujours, se porte aussi libre-
ment qu'infailliblement à Dieu, lors qu'il veut l'at-
tirer par la douceur de ses inspirations efficaces.

Ce sont là, mon Pere, les divins principes de S.
Augustin & de S. Thomas, selon lesquels il est ve-
ritable que nous pouvons résister à la grace, contre l'o-
pinion de Calvin; & que neanmoins, comme dit le
Pape Clement VIII. dans son écrit adressé à la Con-
gregation de Auxiliis: Dieu forme en nous le mouve-
ment de nostre volôté, & dispose efficacement de nostre
cœur, par l'empire que sa Majesté suprême a sur les vo-
lontez des hommes, aussi bien que sur le reste des creatures
qui sont sous le ciel, selon S. Augustin.

C'est encore selon ces principes que nous agis-
sons de nous-mesmes, ce qui fait que nous avons des

Ainsi, mon Pere, vos adversaires sont parfaitement d'accord avec les nouveaux Thomistes mesmes; puis que les Thomistes tiennent comme eux & le pouvoir de résister à la grace, & l'infailibilité de l'effet de la grace qu'ils font profession de soutenir si hautement, selon cette maxime capitale de leur doctrine, qu'Alvarez l'un des plus considérables d'entr'eux repete si souvent dans son livre, & qu'il exprime disp. 72. n. 4. en ces termes: *Quand la grace efficace meut le libre arbitre, il consent infailliblement: parce que l'effet de la grace est de faire qu'encore qu'il puisse ne pas consentir, il consente néanmoins en effet: dont il donne pour raison celle-cy de S. Thomas son Maître: Que la volonté de Dieu ne peut manquer d'estre accomplie; Et qu'ainsi quand il veut qu'un homme consente à la grace: il consent infailliblement, Et mesme nécessairement, non pas d'une nécessité absolue, mais d'une nécessité d'infailibilité. En quoy la grace ne blesse pas le pouvoir qu'on a de résister si on le veut; puis qu'elle fait seulement qu'on ne veut pas y résister, comme vostre Pere Petau le reconnoist en ces termes 10. 1. p. 602. La grace de Jesus Christ fait qu'on persevere infailliblement dans la piété, quoy que non par nécessité. Car on peut n'y pas consentir si on le veut comme dit le Concile; mais cette même grace fait que l'on ne le veut pas.*

C'est-là, mon Pere, la doctrine constante de S. Augustin, de S. Prosper, des Peres, qui les ont suivis, des Conciles, de S. Thomas, de tous les Thomistes en general. C'est aussi celle de vos adversaires, quoy que vous ne l'ayez pas pensé; & c'est enfin celle que vous venez d'approuver vous-mesme en ces termes: *La doctrine de la grace efficace, qui reconnoist qu'on a le pouvoir d'y résister, est orthodoxe, appuyée sur les Conciles, & soutenue par les Thomistes, & les Sorboni-*

bonistes. Dites la verité, mon Pere, si vous eussiez sceu que vos Adversaires tiennent effectivement cette doctrine, peut-estre que l'interest de vostre Compagnie vous eust empesché d'y donner cete approbation publique: mais vous estant imaginé qu'ils y estoient opposez, ce mesme interest de vostre Compagnie vous a porté à autoriser des sentimens que vous croyiez contraires aux leurs, & par cette méprise voulant ruiner leurs principes, vous les avez vous-mesme parfaitement establis. De sorte qu'on voit aujourd'huy par vne espèce de prodige les defenseurs de la grace efficace justifiez par les defenseurs de Molina: tant la conduite de Dieu est admirable, pour faire concourir toutes choses à la gloire de sa verité.

Que tout le monde apprenne donc par vostre propre declaration, que cette verité de la grace efficace necessaire à toutes les actions de pieté, qui est si chere à l'Eglise, & qui est le prix du sang de son Sauveur, est si constamment Catholique, qu'il n'y a pas vn Catholique jusques aux Iesuites mesmes qui ne la reconnoisse pour orthodoxe. Et l'on sçaura en mesme temps par vostre propre confession qu'il n'y a pas le moindre soupçon d'erreur dans ceux que vous en avez tant accusez: car quand vous leur en imputiez dé cachés sans les vouloir decouvrir, il leur estoit aussi difficile de s'en defendre, qu'il vous estoit facile de les en accuser de cette sorte: mais maintenant que vous venez de declarer, que cette erreur qui vous oblige à les combattre, est celle de Calvin que vous pensiez qu'il soutinssent, il n'y a personne qui ne voye clairement qu'ils sont exempts de toute erreur; puis qu'ils sont si contraires à la seule que vous leur imposez, & qu'ils protestent par leur discours,

par leurs livres, & par tout ce qu'ils peuvent produire pour témoigner leurs sentimens qu'ils condamnent cette heresie de tout le cœur, & de la même maniere que font les Thomistes, que vous reconnoissez sans difficulté pour Catholiques, & qui n'ont jamais esté suspects de ne le pas estre.

Que direz-vous donc maintenant contr'eux, mon Pere? Qu'encore qu'il ne suivent pas le sens de Calvin, ils sont néanmoins heretiques; parce qu'ils ne veulent pas reconnoître que le sens de Iansenius est le même que celui de Calvin? Oseriez-vous dire que ce soit là une matiere d'heresie? Et n'est ce pas une pure question de fait, qui n'en peut former: C'en seroit bien une, de dire qu'on n'a pas le pouvoir, de résister à la grace efficace: mais en est ce une de douter si Iansenius le soutient? Est-ce une verité revelée? Est-ce un article de foy, qu'il faille croire sur peine de damnation? Et n'est-ce pas malgré vous un point de fait, pour lequel il seroit ridicule de pretendre qu'il y eust des heretiques dans l'Eglise.

Ne leur donnez donc plus ce nom, mon Pere, mais quelqu'autre qui soit proportionné à la nature de vostre différent. Dites que ce sont des ignorans & des stupides, & qu'ils entendent mal Iansenius; ce seront des reproches assortis à vostre dispute: mais de les appeller heretiques, cela n'y a nul rapport. Et comme c'est la seule injure dont je les veux defendre, je ne me mettray pas beaucoup en peine de montrer qu'ils entendent bien Iansenius. Tout ce que je vous en diray, & qu'il me semble, mon Pere, qu'en le jugeant par vos propres regles, il est difficile qu'il ne passe pour Catholique: car voicy ce que vous établissez pour l'examiner.

Pour,

Pour sçavoir, dites-vous, si *lausenus* est à convertir, il faut sçavoir s'il defend la grace efficace à la maniere de *Calvin* qui nie qu'on ait le pouvoir d'y resister; car alors il seroit heretique: ou à la maniere des *Thomistes*, qui l'admettent; car alors il seroit Catholique. Voyez donc, mon Pere, s'il tient qu'on a le pouvoir de resister, quand il dit dans des *Traitez* entiers, entr'autres au tom. 3. lib. 8. c. 20. *Qu'on a toujours le pouvoir de resister à la grace, selon le Concile QUE LE LIBRE ARBITRE PEUT TOUSIOURS AGIR ET N'AGIR PAS, vouloir & ne vouloir pas, consentir & ne consentir pas, faire le bien & le mal, que l'homme en cette vie a toujours ces deux libertez; que vous appelez de contradiction, Voyez de mesme s'il n'est pas contraire à l'erreur de Calvin, telle que vous mesme la representez, luy qui montre dans tout le chap. 21. que l'Eglise a condamné cet heretique, qui soustient que la grace efficace n'agit pas sur le libre arbitre en la maniere qu'on l'a crû si long temps dans l'Eglise, en sorte qu'il soit ensuite au pouvoir du libre arbitre de consentir ou de ne consentir pas; au lieu que selon *S. Augustin* & le Concile, on a toujours le pouvoir de ne consentir pas si on le veut, & que selon *S. Prosper* Dieu donne à ses Eleus, mesmes la volonté de perseverer; en sorte qu'il ne leur oste pas la puissance de vouloir le contraire. Et enfin jugez s'il n'est pas d'accord avec les *Thomistes*, lors qu'il declare c. 4. que tout ce que les *Thomistes* ont écrit pour accorder l'efficacite de la grace avec le pouvoir d'y resister, est si conforme à son sens, qu'on n'a qu'à voir leurs livres pour y apprendre ses sentimens. *Quod ipsi dixerunt, dictum patet.**

Voila comme il parle sur tous ces chefs, & c'est surquoy je m'imagine qu'il croit le pouvoir de resister à la grace; qu'il est contraire à *Calvin*, & conforme aux *Thomistes*, parce qu'il le dit, & qu'ainsi il est

il est Catholique selon vous. Que si vous avez quelque voye pour connoistre le sens d'un Auteur autrement que par ses expressions, & que sans rapporter aucun de ses passages vous vouliez soutenir contre toutes ses paroles qu'il nie le pouvoir de resister, & qu'il est pour Calvin contre les Thomistes, n'ayez pas peur, mon Pere, que je vous accuse d'heresie pour cela; je diray seulement qu'il semble que vous entendez mal Iansenius, mais nous n'en serons pas moins enfans de la mesme Eglise.

D'où vient donc, mon Pere, que vous agissiez dans ce different d'une maniere si passionnée, & que vous traitiez comme vos plus cruels ennemis, & comme les plus dangereux heretiques ceux que vous ne pouvez accuser d'aucune erreur, ny d'autre chose, sinon qu'ils n'entendent pas Iansenius comme vous? Car dequoy disputez-vous, sinon du sens de cet Auteur? Vous voulez qu'ils le condamnent: mais ils vous demandent ce que vous entendez par là. Vous dites que vous entendez l'erreur de Calvin, ils répondent qu'ils la condamnent; & ainsi si vous n'en voulez pas aux sillabes, mais à la chose qu'elles signifient; vous devez estre satis-faits. S'ils refuserent de dire qu'ils condamnent le sens de Iansenius, c'est parce qu'ils croient que c'est celui de S. Thomas. Et ainsi ce mot est bien equivoque entre vous: dans vostre bouche il signifie le sens de Calvin, dans la leur c'est le sens de S. Thomas: de sorte que ces differentes idées que vous avez d'un mesme terme, causant toutes vos divisions, si j'estois maistre de vos disputes, je vous interdirois le mot de Iansenius de part & d'autre. Et ainsi en exprimant que ce que vous entendez par là, on verroit que vous ne demandez autre chose que la condamnation du sens de Calvin.

Calvin, à quoy ils consentent; & qu'ils ne demandent autre chose que la defense du sens de S. Augustin & de S. Thomas, en quoy vous estes tous d'accord,

Je vous declare donc, mon Pere, que pour moy je les tiendray toujours pour Catholiques, soit qu'ils condamnent Iansenius s'ils y trouvent des erreurs; soit qu'ils ne le condamnent point, quand ils n'y trouvent que ce que vous-mesme declarez estre Catholique: & que je leur parleray comme S. Hierôme à Iean Evesque de Ierusalem, accusé de tenir huit Propositions d Origene: *Ne condamnez Origene, disoit ce Saint, si vous reconnoissez qu'il a tenu ces erreurs, ou bien niez qu'il les ait tenues: Aut nega hoc dixisse eum qui arguitur, aut si locutus est talia, eum damna qui dixerit.*

Voilà, mon Pere; comment agissent ceux qui n'en veulent qu'aux erreurs, & non pas aux personnes; au lieu que vous qui en voulez aux personnes plus qu'aux erreurs, vous trouvez que ce n'est rien de condamner les erreurs, si on ne condamne les personnes à qui vous les voulez imputer.

Que vostre procedé est violent, mon Pere, mais qu'il est peu capable de réussir, le vous l'ay dit ailleurs, & je vous le redis encore; la violence & la verité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Jamais vos accusations ne furent plus outrageuses, & jamais l'innocence de vos adversaires ne fut plus connue: jamais la grace efficace ne fut plus artificieusement attaquée, & jamais nous ne l'avons veüe si affermie. Vous employez les derniers efforts pour faire croire que vos disputes sont sur des points de foy, & jamais on ne connut mieux que toute vostre dispute n'est que sur un point de fait. Enfin vous remuez toutes choses

cho-

choses pour faire croire que ce point de fait est veritable, & jamais on ne fut plus disposé à en douter. Et la raison en est facile. C'est, mon Pere, que vous ne prenez pas les voyes natureilles pour faire croire vn point de fait, qui sont de convaincre les sens, & de montrer dans vn livre les mots que l'on dit y estre. Mais vous allez chercher des moyens si éloignez de cette simplicité, que cela frappe necessairement les plus stupides. Que ne preniez-vous la mesme voye que j'ay tenuë dans mes lettres pour descouvrir tant de mauuaises maximes de vos Auteurs, qui est citer fidelement les lieux d'où elles sont tirées. C'est ainsi qu'ont fait les Curez de Paris, & cela ne manque jamais de persuader le monde. Mais qu'aurez vous dit, & qu'auroit-on pensé, lors qu'ils vous reprocherent par exemple. cette proposition du Pere l'Amy, *Qu'un Religieux peut suer celuy qui menace de publier des calomnies contre luy ou contre sa Communauté, quand il ne s'en peut deffendre autrement, s'ils n'auoyent point cité le lieu où elle est en propres termes, que quelque demande qu'on leur en eust faite, ils se fussent toujours obstinez à le refuser, & qu'au lieu de cela ils eussent esté à Rome obtenir vne Bulle qui ordonnast à tout le monde de le reconpoistre?* n'auroit-on pas jugé sans doute qu'ils auroient surpris le Pape, & qu'ils n'auroient eu recours à ce moyen extraordinaire, que manqué des moyens naturels, que les veritez de fait mettent en main à tous ceux qui les soutiennent? Aussi ils n'ont fait que marquer, que le Pere l'Amy enseigne cette doctrine au tom. 5. disp. 36. n. 118. page 544. de l'Edition de Douay: & ainsi tous ceux qui l'ont voulu voir l'ont trouuée, & personne n'en a pû douter. Voilà vne maniere

bien facile & bien prompte de vuidier les questions de fait où l'on a raison.

D'où vient donc, mon Pere, que vous n'en vſez pas de la sorte? Vous avez dit dans vos Cavilli, *Que les cinq Propositions sont dans Iansenius mot à mot, toutes, en propres termes, isdem verbis.* On vous a dit que non. Qu'y avoit-il à faire là dessus, sinon ou de citer la page, si vous les aviez veuës en effet, ou de confesser que vous-vous estiez trompé? Mais vous ne faites ny l'un ny l'autre, & au lieu de cela voyant bien que tous les endroits de Iansenius que vous alleguez quelquefois pour eblouir le monde, ne sont point les Propositions condamnées, individuelles, & singulieres, que vous-vous estiez engagé de faire voir dans son livre; vous nous presentez des Constitutions qui declarent qu'elles en sont extraites, sans marquer le lieu.

Je sçay, mon Pere, le respect que les Chrestiens doivent au S. Siege, & vos Adversaires témoignent assez d'estre resoluës à ne se departir jamais: mais ne vous imaginez pas que ce fust en manquer, que de représenter au Pape avec toute la soumission, que des enfans doivent à leur Pere, & les membres à leur Chef, qu'on peut l'avoir surpris en ce point de fait; Qu'il ne l'a point fait examiner depuis son Pontificat, & que son Predecesseur Innocent X. avoit fait seulement examiner si les Propositions estoient heretiques; mais non pas si elles estoient de Iansenius. Ce qui a fait dire au Commissaire du S. Office l'un des principaux examinateurs? *Qu'elles ne pouvoient estre censurées au sens d'aucun Auteur: Non sunt qualificabiles in sensu proferentis; parce qu'elles leur avoient esté présentées pour estre examinées en elles-mesmes, & sans considerer de quel Auteur elles pouvoient estre: in abstracto*

*stratto & vt prascindunt ab omni proferente: comme il se voit dans leurs suffrages nouvellement imprimez: Que plus de soixante Docteurs, & vn grand nombre d'autres personnes habiles & pieuses ont leu ce li-
vre exactement, sans les y avoir jamais veüs, & qu'ils y en ont trouvé de contraires: Que ceux qui ont donné cette impression au Pape pourroyent bien avoir abusé de la creance qu'il a en eux, estant interressez, comme ils le sont, à décrier cét Auteur, qui a convaincu Molina de plus de 50. erreurs. Que ce qui rend la chose plus croyable, & qu'ils ont cette maxime, l'une des plus autorisées de leur Theologie, qu'ils peuvent calomnier sans crime ceux dont il se croient injustement attaquez, & qu'ainsi leur témoignage estant si suspect, & le témoignage des autres estant si considerable, on a quelque sujet de supplier sa Sainteté avec toute l'humilité possible, de faire examiner ce fait en presence des Docteurs de l'un & de l'autre party, afin d'en pouvoir former vne decision solemnelle & reguliere. Qu'on assemble des juges habiles, disoit S. Basile sur vn semblable sujet Ep. 75. que chacun y soit libre: qu'on examine mes écrits: qu'on voye s'il y a des erreurs contre la foy: qu'on lise les objections & les réponses, afin que ce soit vn jugement rendu avec connoissance de cause & dans les formes, & non pas vne diffamation sans examen.*

Ne pretendez pas, mon Pere, de faire passer pour peu soumis au S. Siege ceux qui en vseroyent de la sorte. Les Papes sont bien éloignez de traiter les Chrestiens avec cét empire que l'on voudroit exercer sous leur nom. L'Eglise, dit le Pape S. Gregoire in Iob lib. 8. c. 1. qui a esté formée dans l'école d'humilité ne commande pas avec autorité, mais persuade par raison ce qu'elle enseigne à ses enfans, qu'elle croit enga-

s'imaginer par quelle voye on arrive à les surprendre. S. Barnard en fait la description dans la Lettre qu'il écrivit à Innocent II. en cette sorte: *Ce n'est pas vne chose estonnante ny nouvelle; que l'esprit de l'homme puisse tromper & estre trompé. Des Religieux sont venus à vous dans vn esprit de mensonge & d'illusion. Ils vous ont parlé contre vn Evesque qu'ils haïssent, & dont la vie a esté exemplaire. Ces personnes mordent comme des chiens, & veulent faire passer le bien pour le mal. Cependant, tres-saint Pere, vous-vous mettez en colere contre vostre fils. Pourquoy avez vous donné vn sujet de joye à ses Adversaires? Ne croyez pas à tout esprit, mais esprouvez si les esprits sont de Dieu. l'espere que quand vous aurez connu la verité, tout ce qui a esté fondé sur vn faux rapport sera dissipé. Je prie l'esprit de verité vous donner la grace de separer la lumiere des tenebres, & de reprouver le mal pour favoriser le bien, Vous voyez donc, mon Pere, que le degré eminent où sont les Papes, ne les excepte pas de surprise, & qu'il ne fait autre chose que rendre leurs surprises plus dangereuses & plus importantes. C'est ce que S. Bernard represente au Pape Eugene, de Confid. lib. 2. c. vlt.. Il y a vn autre defect si general, que je n'ay veu personne des grands du monde qui l'evite. C'est, saint Pere, la trop grande credulité, d'où naissent tant de desordres. Car c'est de là que viennent les persecutions violentes contre les innocens, les prejuges injustes contre les absens. & les coleres terribles pour des choses de neant, pro nihilo. Voilà, saint Pere, vn mal vniversel; duquel si vous estes exempt je diray que vous estes seul qui ayez cet avantage entre tous vos confreres.*

Je m' imagine, mon Pere, que cela commence à vous persuader, que les Papes sont exposez à estre surpris. Mais pour vous le montrer parfaitement, je vous

je vous feray seulement ressouvenir des exemples que vous-mesme rapportez dans vostre livre, des Papes & d'Empereurs que des heretiques ont surpris effectivement. Car vous dites qu'Apollinaire surprit le Pape D. male, de mesme que Celestius surprit Zozime. Vous dites encore qu'un nommé Athanase trompa l'Empereur Heraclius, & le porta à persecuter les Catholiques; & qu'enfin Seigius obtint d'Honorius ce decret qui fut brûlé au V I. Concile, *en faisant, dites-vous, le bon valet auprès de ce Pape.*

Il est donc constant par vous-mesme que ceux, mon Pere, qui en usent ainsi auprès des Roys & des Papes, les engagent quelquefois artificieusement à persecuter ceux qui defendent la verité de la foy, en pensant persecuter des heresies. Et de là vient que les Papes, qui n'ont rien tant en horreur que ces surprises, ont fait d'une Lettre d'Alexandre I I I. une loy Ecclesiastique, inferée dans le droit Canonique, pour permettre de suspendre l'execution de leurs bulles & de leurs decrets, quand on croit qu'ils ont esté trompez. *Si quelque fois, dit ce Pape à l'Archevesque de Ravenne, nous envoyons à vostre fraternité des decrets qui choquent vos sentimens, ne vous en inquietez pas. Car ou vous les executerez avec reverence, ou vous nous manderez la raison que vous croyez avoir de ne le pas faire; parce que nous trouverons bon que vous n'executiez pas un decret, qu'on auroit tiré de nous par surprise & par artifice.* C'est ainsi qu'agissent les Papes qui ne cherchent qu'à éclaircir les differens des Chrestiens, & non pas à suivre la passion de ceux qui veulent y jeter le trouble. Ils n'usent pas de domination, comme disent S. Pierre & S. Paul apres I E S U S C H R I S T: mais l'esprit qui paroist en toute leur conduite, est celuy de paix & de verité. Ce qui fait qu'ils mettent
ordi-

nairement dans leurs Lettres cette clause qui est sousentenduë en toutes; *Si ita est: si preces veritate nitantur: Si la chose est comme on nous la fait entendre: si les faits sont veritables.* D'où il se voit, que puis que les Papes ne donnent de force à leurs Bulles qu'à mesure qu'elles sont appuyées sur des faits veritables, ce ne sont pas les Bulles seules qui prouvent la verité des faits; mais qu'au contraire, selon les Canonistes mesmes, c'est la verité des faits qui rend les Bulles recevables.

D'où apprendrons nous donc la verité des faits? Ce sera des yeux, mon Pere, qui en sont les legitimes juges, comme la raison l'est des choses naturelles & intelligibles, & la foy des choses surnaturelles & revelées. Car puis que vous m'y obligez, mon Pere, je vous diray que selon les sentimens de deux des plus grands Docteurs de l'Eglise, S. Augustin & S. Thomas, ces trois principes de nos connoissances, les sens, la raison, & la foy, ont chacun leurs objets separez, & leur certitude dans cette étenduë. Et comme Dieu a voulu se servir de l'entremise des sens pour donner entrée à la foy: *Fides ex auditu*; tant s'en faut que la foy détruise la certitude des sens, que ce seroit au contraire détruire la foy, que de vouloir revôquer en doute le rapport fidele des sens. C'est pourquoy S. Thomas remarque expressement, que Dieu a voulu que les accidens sensibles subsistassent dans l'Eucharistie, afin que les sens qui ne jugent que de ces accidens, ne fussent pas trompez: *Vt sensu à deceptione reddantur immunes.*

Concluons donc de là, que quelque proposition qu'on nous presente à examiner, il en faut d'abord reconnoistre la nature, pour voir auquel de ces trois principes nous devons nous en rapporter. S'il s'agit

d'une chose surnaturelle, nous n'en jugerons ny par les sens, ny par la raison ; mais par l'Ecriture & par les decisions de l'Eglise. S'il s'agit d'une proposition non revelée & proportionnée à la raison naturelle, elle en fera le propre juge ; & s'il s'agit enfin d'un point de fait, nous en croyrons les sens, ausquels il appartient naturellement d'en connoître.

Cette regle est si generale, que selon S. Augustin & S. Thomas quand l'Ecriture mesme nous presente quelque passage, dont le premier sens litteral se trouve contraire à ce que les sens ou la raison reconnoissent avec certitude, il ne faut pas entreprendre de les desavouer en cette rencontre, pour les soumettre à l'autorité de ce sens apparent de l'Ecriture ; mais il faut interpreter l'Ecriture, & y chercher un autre sens qui s'accorde avec cette verité sensible ; parce que la parole de Dieu estant infailible dans les faits mesmes, & le rapport des sens & de la raison agissans dans leur estenduë estant certains aussi, il faut que ces deux veritez s'accordent ; & comme l'Ecriture se peut interpreter en differentes manieres, au lieu que le rapport des sens est unique, on doit en ces matieres prendre pour la veritable interpretation de l'Ecriture celle qui convient au rapport fidele des sens. Il faut, dit S. Thomas 1. p. q. 68. a. 1. *observer deux choses selon S. Augustin : l'une que l'Ecriture a toujours un sens veritable ; l'autre, que comme elle peut recevoir plusieurs sens, quand on en trouve un que la raison convainc certainement de fausseté, il ne faut pas s'obstiner à dire que c'en soit le sens naturel, mais en chercher un autre qui s'y accorde.*

C'est ce qu'il explique par l'exemple du passage de la Genese, où il est écrit que Dieu crea deux grands luminaires, le Soleil & la Lune, & aussi les estoiles : par
où

où l'Eſcriture ſemble dire que la lune eſt plus grande que toutes les étoiles; mais parce qu'il eſt coſtant par des demonſtratiōs indubitables que cela eſt faux, on ne doit pas, dit ce Saint, s'opiniaſtrer à defendre ce ſens litteral; mais il faut chercher vn autre conforme à cette verité de fait, comme en diſant que le *mo* de grand lumineux ne marque que la grandeur de la lumiere de la lune à noſtre égard, & non pas la grandeur de ſon corps en luy-mefme.

Que ſi l'on vouloit en vſer autrement, ce ne ſeroit pas rendre l'Eſcriture venerable, mais ce ſeroit au contraire l'expoſer au méſpris des infideles: parce, comme dit S. Auguſtin, *que quand ils auroient connu que nous croyons dans l'Eſcriture des choſes qu'ils ſçavent certainement eſtre fauſſes, ils ſe riroient de noſtre credulité dans les autres choſes, qui ſont plus cachées, comme la reſurreccion des morts, & la vie éternelle.* Et ainſi, ajoute S. Thomas, ce ſeroit leur rendre noſtre Religion mépriſable, & meſme leur en fermer l'entrée.

Et ce ſeroit auſſi, mon Pere, le moyen d'en fermer l'entrée aux heretiques, & de leur rendre l'autorité du Pape mépriſable, que de refuſer de tenir pour Catholiques ceux qui ne croyroient pas que des paroles ſont dans vn liure où elles ne ſe trouvent point, parce qu'un Pape l'auroit déclaré par ſurpriſe. Car ce n'eſt que l'examen d'un liure qui peut faire ſçavoir que des paroles y ſont. Les choſes de fait ne ſe prouvent que par les ſens. Si ce que vous ſoutenez eſt vitable, monſtrez-le, ſinon ne ſollicitez perſonne pour le faire croire: ce ſeroit inutilement. Toutes les uiſſances du monde ne peuvent par autorité perſuader vn point de fait, non plus que le changer; car il n'y a rien qui puiſſe faire que ce qui eſt ne ſoit pas.

C'est en vain par exemple que les Religieux de Ratisbone obtinrent du Pape S. Léon IX. vn Decret solemnel, par lequel il declara que le corps de S. Denys premier Evesque de Paris, qu'on tient communement estre l'Arcopagite, avoit esté enlevé de France & porté dans l'Eglise de leur monastere. Cela n'empesche pas que le corps de ce saint n'ayt toujours esté & ne soit encore dans la celebre Abbaye qui porte son nom, dans laquelle vous auriez peine à faire recevoir cette Bulle, quoy que ce Pape y témoigne avoir examiné la chose avec toute la diligence possible; & avec le conseil de plusieurs Evesques & Prelats: de sorte qu'il oblige estroitement tous les François, disrictè precipientes, de reconnoistre & de confesser qu'ils n'ont plus ces saintes reliques. Et neanmoins les François qui sçavoient la fausseté de ce fait par leurs propres yeux, & qui ayant ouvert la chasle, y trouverent toutes ces reliques entieres, comme le témoignent les historiens de ce temps-là, crurent alors, comme on l'a toujours crû depuis, le contraire de ce que ce S. Pape leur avoit enjoint de croire, sçachant bien que mesmes les Saints & les Prophetes sont sujets à estre surpris.

Ce fut aussi en vain que vous obtintés contre Galilée ce Decret de Rome qui condamnoit son opinion touchant le mouvement de la terre. Ce ne sera pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos; & si l'on avoit des observations constantes, qui prouvassent que c'est elle qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empescheroient pas de tourner, & ne s'empescheroient pas de tourner aussi avec elle. Ne vous imaginez pas de mesme que les Lettres du Pape Zacharie pour l'excommunication de S. Virgile, sur ce qu'il

ce qu'il tenoit qu'il y avoit des antipodes ayant aneanti ce nouveau monde ; & qu'encore qu'il eust declaré que cette opinion estoit vne erreur bié dangereuse ; le Roy d'Espagne ne se soit pas bien trouvé d'en avoir plütoſt crü Chriſtoſſe Colomb qui en venoit que le jugement de ce Pape qui n'y avoit pas eſté : & que l'Egliſe n'en ait pas receu vn grand avantage, puis que cela a procuré la connoiſſance de l'Evangile à tant de peuples , qui fuſſent peris dans leur infidelité.

Vous voyez donc, mon Pere; quelle eſt la nature des choſes de fait . & par quels principes on en doit juger : d'où il eſt aiſé de cōclurre ſur noſtre ſujet, que ſi les cinq Propositions ne ſont point de Janſenius, il eſt impoſſible qu'elles en ayent eſté extraites , & que le ſeul moyen d'en bien juger , & d'en perſuader le monde, eſt d'examiner ce livre en vne conference reglée, comme on vous le demande depuis ſi longtemps. Juſques là vous n'avez aucun droit d'appeller vos Adverſaires opiniaſtres : car ils ſeront ſans blaſme ſur ce point de fait, comme ils ſont ſans erreur ſur les points de foy ; Catholiques ſur le droit; raiſonnables ſur le fait , & innocens en l'un & en l'autre.

Qui ne ſ'eſtonnera donc, mon Pere, en voyant d'un coſté vne juſtification ſi pleine, de voir de l'autre des accuſations ſi violentes? Qui penſeroit qu'il n'eſt queſtion entre vous que d'un fait de nulle importance , qu'on veut faire croire ſans le monſtrer ? Et qui oſeroit ſ'imaginer qu'on fiſt par toute l'Egliſe tant de bruit pour rien, *pro nihilo*, mon Pere, comme le dit S. Bernard, Mais c'eſt cela meſme qui eſt le principal artifice de voſtre conduire, de faire croi-

re qu'il y va de tout en vne affaire qui n'est de rien; & de donner à entendre aux personnes puissantes qui vous écoutent, qu'il s'agit dans vos disputes des erreurs les plus pernicieuses de Calvin, & des principes les plus importants de la foy; afin que dans cette persuasion ils employent tout leur zele & toute leur autorité contre ceux que vous combattez, comme si le salut de la Religion Catholique en dependoit; au lieu que s'ils venoyent à connoistre qu'il n'est question que de ce petit point de fait, ils n'en seroyent nullement touchez, & ils auroyent au contraire bien du regret d'avoir fait tant d'efforts, pour suivre vos passions particulieres en vne affaire qui n'est d'aucune consequence pour l'Eglise.

Car enfin pour prendre les choses au pis, quand mesme il seroit veritable que Iansenius auroit tenu ces Propositions, quel malheur arriveroit-il de ce que quelques personnes en douteroyent, pourveu qu'ils les detestent, comme ils le font publiquement? N'est-ce pas assez qu'elles soyent condamnées par tout le monde sans exception, au sens mesme où vous avez expliqué que vous voulez qu'on les condamne? En seroyent-elles plus censurées, quand on diroit que Iansenius les a tennés? A quoy serviroit donc d'exiger cette reconnoissance, sinon à décrier vn Docteur & vn Eveque, qui est mort dans la communion de l'Eglise? Je ne voy pas que ce soit là vn si grand bien, qu'il faille l'acheter par tant de troubles. Quel interest y a l'Estar, le Pape, les Eveques, les Docteurs, & toute l'Eglise? Cela ne les touche en aucune sorte, mon Pere & il n'y a que vostre seule Societé, qui recevrait veritablement quelque plaisir de cette diffamation d'un Auteur, qui vous a fait quelque tort. Ce-
pen-

pendant tout le remuë, parce que vous faites entendre que tout est menacé. C'est la cause secrete qui donne le branle à tous ces grands mouvemens, qui cesseroient aussi tost qu'on auroit sçeu le veritable estat de vos disputes. Et c'est pourquoy, comme le repos de l'Eglise dépend de cét éclaircissement, il estoit d'une extrême importance de le donner, afin que tous vos déguisemens estant découverts, il paroisse à tout le monde que vos accusations sont sans fondement, vos Adversaires sans erreur ; & l'Eglise sans heresie.

Voilà, mon Pere, le bien que j'ay eu pour objet de procurer, qui me semble si considerable pour toute la Religion, que j'ay de la peine à comprendre, comment ceux à qui vous donnez tant de sujet de parler, peuvent demeurer dans le silence. Quand les injures que vous leur faites ne les toucheroient pas, celles que l'Eglise souffre devroient ce me semble les porter à s'en plaindre : outre que je doute que des Ecclesiastiques puissent abandonner leur reputation à la calomnie, sur tout en matiere de foy. Cependant ils vous laissent dire tout ce qu'il vous plaist ; de sorte que sans l'occasion que vous m'en avez donnée par hazard, peut estre que rien ne se seroit opposé aux impressions scandaleuses que vous semez de tous costez. Ainsi leur patience m'estonne, & d'autant plus qu'elle ne peut m'estre suspecte ny de timidité ny d'impuissance, sçachant bien qu'ils ne manquent ny de raisons pour leur justification, ny de zele pour la verité. Je les voy néanmoins si Religieux à se taire, que je crains qu'il n'y ait en cela de l'excès. Pour moy, mon Pere, je ne croy pas le pouvoit faire. Laissez l'Egli-

l'Eglise en paix, & je vous y laisseray de bon cœur.
Mais pendant que vous ne travaillerez qu'à y entretenir le trouble, ne doutez pas qu'il ne se trouve des enfans de la paix, qui se croiront obligés d'employer tous leurs efforts pour y conserver la tranquillité.

F I N.

1853

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

Touchant l'Inquisition qu'on veut établir
en France à l'occasion de la nouvelle
Bulle du Pape Alexandre VII.

*Qui a couru sous le titre de Lettre d'un Avocat
au Parlement, à un de ses Amis.*

Du 1. Juin, 1657.

MONSIEUR,

Vous croyez que toutes vos affaires vont bien, parce que vostre procès ne va pas mal: mais vous allez bien apprendre que vous ne sçavez guere ce qui se passe. Vous estes bien heureux de voir les affaires de loin. Nous nous sommes trouvez à la veille d'une Inquisition qu'on vouloit établir en France, & dont nous ne sommes pas tout à fait dehors. Les agens de la Cour de Rome, & quelques Evêques qui dominoient dans l'Assemblée, ont travaillé de concert à cet établissement, dont ils ont pris pour fondement la Bulle du Pape Alexandre VII, sur les cinq Propositions. Ils l'ont fait recevoir au Clergé, & avec des suites propres à leur dessein. Car il a esté arrêté dans l'Assemblée, qu'elle seroit souscrite par tous les Ecclesiastiques du Royaume sans exception, & qu'il seroit procédé contre ceux qui refuseroient de la signer par toutes les peines ordonnées contre les heretiques, c'est à dire par la perte de leurs Benefices, & par bien d'autres violences, comme tout le monde le sçait.

Vous voyez bien ce que cela veut dire, & que
Y. l'inqui-

L'inquisition est établie, si le Parlement ne s'y oppose. Cependant on parle d'y envoyer cette Bulle ; de sorte que si elle y est receuë, voilà la France assujettiz & bridée comme les autres peuples.

Je pense souvent à tout cecy, & je n'y trouve rien de bon. Le monde ne sçait pas où cela va, ny quelles en sont les consequences. Ce n'est point icy une affaire de Religion, mais de Politique ; & je suis trompé si le Iansenisme qui semble en estre le sujet, en est autre chose en effet que l'occasion & le pretexte. Car pendant qu'on nous amuse de l'esperance de le voir abolir, on nous asservit insensiblement à l'Inquisition, qui nous opprimerayant que nous nous en soyons apperceus.

Je veux que ce soit un louable dessein de faire croire que ces cinq Propositions soient de Iansenius ; mais le moyen ne m'en plaist nullement. Je trouve que cette maniere de priver les gens de Benefices, est une nouveauté de mauvais exemple, & qui touche tel qui n'y pense pas. Car croyez vous, Monsieur, que nous n'y ayons point d'interest, parce que nous ne sommes pas Ecclesiastiques ? Ne nous abusons pas : cela nous regarde tous tant que nous sommes, sinon pour nous-mesmes, au moins pour nos parens, pour nos amis, pour nos enfans. Monsieur vostre fils qui estude maintenant en Sorbonne, ne peut-il pas avoir les Benefices de son Oncle ? Et mon fils le Prieur n'y est-il pas interessé pour luy-mesme ? Vous me direz qu'ils n'ont qu'à signer pour se mettre en assurance. J'en demeure d'accord. Mais qu'avons-nous affaire que leur assurance dépende de là ? Quoy ! si mon fils se va mettre dans la teste que ces propositions ne sont point dans Iansenius, comme j'ay peur qu'il le fasse, car il voit souvent son cousin
le Do-

le Docteur qui dit qu'il ne les y a jamais pû trouver; & qu'ainſi ne croyant pas qu'elles y ſoient, il ne peut ſigner qu'il croit qu'elles y ſont, parce qu'il dit que ce ſeroit mentir, & qu'il aime mieux tout perdre que d'offenſer Dieu? ſi donc mon fils ſe met tout cela dans la fantaiſie, adieu mes Benefices que j'ay tant eu de peine à avoir.

Vous voyez donc bien que tel qui n'y a point d'intereſt aujourd'huy, peut y en avoir demain, & que tout cela ne vaut gueres. Que ne cherchent-ils d'autres voyes pour montrer que ces propoſitions ſont dans ce livre, ſans inquieter tout un Royaume? Voila bien de quoy faire tant de vacarmes? Quand ils ne faiſoient que diſputer par livres, je les laiſſois dire ſans m'en meſler. Mais c'eſt une plaiſante maniere de vuider leurs differens, que de venir troubler tant de familles qui n'ont point de part à leurs diſputes, & de nous planter en France une nouvelle Inquiſition qui nous meneroit beau train. Car Dieu ſçait combien elle croiſtra en peu de temps, ſi peu qu'elle puiſſe prendre racine. Nous verrons en moins de rien qu'il n'y aura perſonne qui puiſſe eſtre en ſeureté chez ſoy; puisqu'il ne faudra qu'avoir de puiſſans ennemis, qui vous deſerrent & vous accusent d'eſtre Ianſeniſte, ſur ce que aurez de leurs livres dans voſtre Cabinet, ou ſur un diſcours un pen libre touchant ces nouvelles Bulles, comme vous ſçavez que nous autres Avocats en faiſons aſſez ſouvent; ſurquoy on mettra voſtre bien en compromis. Et quand on ne vous ſeroit par là qu'un procès, n'eſt-ce pas toujours un aſſez grand mal? Or il n'y a rien ſi facile que d'en faire, & à ceux qui en ſont les moins ſuſpects. Nous en avons déjà des exemples. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy

qu'ils meditent ce dessein. Ils se sont appris à tourner les gens sur la Bulle & sur les Brefs d'Innocent X, sur le sujet desquels vous sçavez combien les Chanoines de Beauvais ont esté inquieriez, quand on les voulut forcer à y souscrire à peine de perdre leurs prebendes, dont ils seroient peut-estre déposés aujourd'huy, sans l'appel comme d'abus qu'ils en firent au Parlement ; ce qui a ruiné tous ces desseins.

Car il n'y a rien si bon contre l'Inquisition que les appels comme d'Abus. Aussi ils le sçavent bien, & ils ne manquent pas de fermer cette porte quand ils veulent tyranniser quelqu'un à leur aise. C'est ainsi qu'ils en ont usé contre le Curé de Libourne en Guyenne, qu'ils firent accuser de Jansenisme par des Recollets, & le citèrent devant des Commissaires, qu'ils luy firent donner par les gens du Conseil de M. l'Archevesque de Bordeaux. Mais comme ils n'estoient pas les juges naturels, & qu'ils paroissoient d'ailleurs fort passionnez, il en appella, & demanda d'estre renvoyé pardevant les grands Vicaires, ou pardevant l'Official de M. de Bordeaux. ce qu'on luy refusa. De sorte qu'il en appella à M. de Bordeaux mesme, & enfin au Pape, sans que ces Commissaires aient voulu se desister de sa cause. Mais il en appella enfin comme d'abus au Parlement, qui luy donna des défenses, par où il alloit leur échaper, quand ils obtinrent un arrest du Conseil qui defendoit au Parlement de connoistre de cette affaire, & le remit entre les mains de ces premiers Commissaires. De sorte qu'ils l'ont mal traité durant plus de six mois, pendant lesquels il a esté obligé de quitter sa Cure, & de venir à Paris avec beaucoup de peine & de dépense, pour en demander justice au Roy & à son

son Archevesque; d'où j'ay appris qu'il s'en estoit retourné depuis peu de jours dans la Cure après toute cette fatigue, que ces accusateurs ont eue le plaisir de luy causer, sans s'exposer eux mesmes à aucun peril.

Ne trouvez-vous donc pas que l'Inquisition est vne maniere bien seure & bien commode pour travailler ses ennemis, quelques innocens qu'ils soient? Car celuy-cy n'a pû estre accusé d'aucune faute, non plus que le Curé de Pomyrol encore en Guyenne, qu'ils firent mettre d'abord en prison & dans vn cachot, sans information precedente, & sans luy dire pourquoy, selon le stile de l'Inquisition Romaine. Ensuite dequoy ils chercherent des preuues pour le conuaincre de Iansenisme. Mais les Iuges qui travailloient à son procès furent bien surpris de voir par l'information qu'ils en firent, l'innocence de ce bon homme, & les superstitions incroyables de ses paroissiens. Car vn des plus grands chefs de leur accusation, & où ils insistoient le plus, estoit celuy-cy : *Qu'il leur auoit presché que Iesus-Christ estoit dans le S. Sacrement, & non pas dans leur banniere*; parce-qu'il les auoit repris de ce que lorsqu'on leuoit la sainte hostie, ils se tournoient vers leur banniere où Iesus-Christ estoit peint, & non pas vers le S. Sacrement pour l'adorer. Ce qui combla tellement ses Iuges de confusion, qu'ils le firent sortir incontinent de la prison, où il auoit esté deux mois; & quelque demande qu'il fist qu'on acheuaist son procès, & qu'on punist ou luy, ou les accusateurs, il ne put auoir aucune raison de tant de mauvais traitemens.

En verité, Monsieur, cela n'est pas tant mal pour des Inquisiteurs qui ne font encore que commencer;

Y ; & s'ils

& s'ils ont bien vſé de ces violences ſur ces Conſtitutions & des Brefs qui n'ont pas eſté receus au Parlement, que ne feroient-ils point ſur vne Bulle qui y auroit eſté receuë? Car on me fait mourir de rite, quand on me dit que la Declaration du Roy pour l'enregiſtrement de la Bulle, portera que ce ſera ſans établir d'Inquiſition, & ſans prejudice de nos libertez. J'aurois autant qu'on nous fiſt mourir ſans prejudice de noſtre vie. Ce n'eſt pas le mot d'Inquiſition qui nous fait peur, mais la choſe meſme. Or de quelque mot qu'on l'appelle, c'en eſt bien vne effectiue, & vn veritable violement de nos libertez, que de nous traiter comme le Clergé le pretend.

Et ne trouuez-vous pas de meſme que c'eſt vne auſſi foible conſolation, de nous dire que le Parlement ſera touſjours maiſtre des appels comme d'abus; puisqu'en receuant la Bulle, il oſteroit l'un des plus grands moyens d'appeller comme d'abus qu'on auroit, ſi elle auoit eſté reſuſée? Mais quoy qu'on puſt touſjours en appeller, combien perſecuteroit-on de gens dans les prouinces éloignées, qui ne pourroient ſe ſeruir de ce remede? Car que ne ſouffriroit point vn pauvre Curé du Lionnois ou du Poitou, plutôt que de venir à Paris?

Ils ſont donc aſſez forts ſi cette Bulle eſt receuë, encore que les appels comme d'abus ſoient permis. De ſorte que je trouue qu'ils ont eſté mal conſeillez de prendre la deliberation qui ſe voit dans leur dernier procès verbal imprimé chez Vitré p. 2. *Que le Roy ſera tres-humblement ſupplié d'enuoyer à tous les Parlemens vne deſenſe generale de connoiſtre des appels comme d'abus qu'on pourroit faire à raiſon de ces ſignatures.* Qu'ont-ils gagné par là, ſinon de

témoiner

témoigner qu'ils sentent bien eux-mêmes l'injustice de leur dessein; puisqu'ils ont craint les Parlemens, & qu'ils ont pensé à leur lier les mains pour le faire réussir? Pouvoient-ils mieux marquer la passion qu'ils ont d'agir en maîtres, & en souverains Inquisiteurs? Ils ne sont donc pas adroits d'avoir ainsi averti tout le monde de leur intention. Car ce n'estoit pas le moyen d'obtenir l'enregistrement qu'ils demandent, que de montrer ainsi par avance à quoy ils s'enveulent servir. Aussi l'ont-ils bien reconnu, mais trop tard. Car après avoir laissé courir ce procès verbal imprimé, dont ils ont même envoyé aux Evêques des exemplaires en forme & signez par les Agens du Clergé, quand ils se sont aperçus que cela leur faisoit tort, ils se sont avisez d'essayer de le supprimer, Ce qui ne fait que montrer de mieux en mieux leur artifice. Cependant ils s'imaginent que parcequ'ils ne demandent maintenant qu'une simple attache la plus douce du monde en apparence, le Parlement se prendra à ce piège, & ne s'arrestera qu'à considérer simplement cette Bulle qu'on luy presente, sans prendre garde à la fin à laquelle on la destine, & qu'ils ont fait paroître si à découvert dans des pieces authentiques. Ils sont admirables de vouloir prendre le Parlement pour dupe. Mais je suis trompé s'ils ne sont trompez eux-mêmes. Je voy assez l'air que cette affaire prend. Je parle tous les matins à des Conseillers au sortir du Palais; & il n'y en a point qui ne voye clair en tout cela. Vostre Rapporteur me disoit encore ce matin, qu'il ne regardoit pas cette affaire comme une affaire ordinaire, & qu'on ne devoit pas considérer cette Bulle comme une simple Bulle qui décide quelque point contesté, ce qui seroit de

peu de consequence, mais comme le fondement d'une nouvelle Inquisition qu'on veut former, & à laquelle il ne manque plus que le consentement du Parlement pour estre achevée.

L'ay esté bien aise de voir que le Parlement prend ainsi les choses à fond. Et en effet quand il n'y auroit rien en cette Bulle qui la rendist rejettible par elle-mesme, au lieu que je vous feray voir qu'elle est toute pleine de nullitez essentielles, neanmoins le Parlement ne pourroit la recevoir aujourd'huy, dans la seule veüe des suites qu'on en veut faire dépendre. Car combien y a-t-il de choses que l'on peut recevoir en un temps, & non pas en un autre? C'est ce que la Sorbonne representa fort bien, lorsqu'on voulut obliger tous les Docteurs de protester, *qu'ils ne diroient rien de contraire aux Decrets des Papes, sans restriction, & sans ajouter que ce seroit sans les droits & les libertez du Royaume*; à quoy on essayoit de les porter par l'exemple de quelques Docteurs anciens que l'on disoit l'avoir fait. Mais ils declarerent dans l'examen de cette matiere que M. Fillelac Doyen de Sorbonne fit imprimer alors en 1628. premierement, *que si quelques uns avoient fait cette protestation autrefois, c'estoit une chose extraordinaire, qui ne leur imposoit point de loy*; & de plus, *qu'on pourroit l'avoir fait en d'autres temps en conscience, sans qu'on pust le faire aujourd'huy à cause de la nouvelle disposition des choses*. Et les raisons qu'ils en donnent p. 89. sont, *que depuis quelques siecles les Papes ont fait un grand nombre de Decrets, de Decretales, de Bulles, & de Constitutions contraires aux anciens Decrets, & mesme à l'Ecriture Sainte, dont ils donnent plusieurs exemples tant de ceux qui sont contre l'Ecriture, que de ceux*

seux qui sont contre les libertez de l'Eglise Gallicane, & l'autorité de nos Rois ; & entr'autres celui du Pape Boniface VIII, qui declara heretiques ceux qui ne croiront pas que le Roy de France luy est soumis mesme dans les choses temporelles, & qui définit dans sa Bulle, *V N A M S A N C T A M*, *Qu'il est de necessité de salut de croire, que le Pape, est maistre de l'un & de l'autre glaive, tant spirituel que temporel, & que toute humaine creature luy est sujette.* De sorte que c'est estre heretique selon ce Pape que de dire le contraire. A quoy ces Docteurs joignent la Bulle, *Cum ex Apostolatus*, qui declare que toutes sortes de personnes, Rois & particuliers qui tombent dans l'heresie, ou qui favorisent, retirent, ou recelent des heretiques, sont déchus & pour jamais rendus incapables de tous honneurs, dignitez, & biens, lesquels il expose au premier qui s'en pourra emparer. Ils témoignent donc sur cela que dans l'air present de la Cour de Rome, il est impossible de s'obliger à leur obeïr sans restriction, & c'est ce qu'ils confirment par la disposition des esprits de ce temps-là, comme ils disent p. 47. en ces termes: *Nous sommes arrivez en un temps où depuis 50 ans en ça on a veu publier plusieurs Bulles semblables, & qui s'attribuent ce droit imaginaire de disposer des Royaumes. Nous avons veu en mesme temps plusieurs livres de cette trempe, au grand prejudice de l'Estat & de la vie mesme de nos Rois; entr'autres le livre execrable intitulé, Admonitio, & celui de Santarel l'esuite, fait pour soutenir ces maximes contre le Roy & ses Estats. D'où l'on voit clairement, disent-ils p. 53. & 95. quel est le dessein de ceux qui poursuivent ces nouvelles protestations qu'on nous demande, qui n'est autre que de renverser finement les maxi-*
mes

mes fondamentales de cét Estat, qui sont ruinées par les Decrets des Papes, n'estant que trop evident & manifeste, que les pratiques & menées qu'ils font pour cette nouveauté, n'est pour autre sujet & autre fin, que pour autoriser les Bulles contraires à l'autorité du Roy, & pour eluder les Censures des livres de Santa-rel & de Mariana Iesuites, comme aussi les Arrests du Conseil & du Parlement qui condamnent telle doctrine comme detestable. D'où ils concluent ce qu'ils avoient dit p. 46. & 47. Que quand il seroit vray que depuis long temps on auroit consenti à faire ces protestations, ce qui n'est pas, il seroit à present necessaire de les refuser.

l'en dis de mesme sur nostre affaire. Quand il seroit vray, ce qui n'est pas, que cette Bulle pourroit estre receuë, en ne la regardant qu'en elle-mesme, on ne devroit pourtant point la recevoir maintenant, parceque ce seroit favoriser les desseins visibles de ceux qui n'en demandent la reception que pour en abuser, & nous asservir à ce vilain Tribunal de l'Inquisition, sous lequel presque toute la Chrestienté gemit. Mais je dis de plus qu'elle est tellement pleine de nullitez en elle-mesme, qu'elle ne peut estre receuë sans blesser toutes les formes de la justice. Je vous diray icy quelques-unes de ces nullitez; car je n'ay pas encore oublié tout mon droit canon.

Ne pensez pas rire de la premiere, qui est le gros solecisme connu de tout le monde dans le mot, *imprimantur*. Car cela la rend nulle par les Decrets du Pape Luce III c. *ad audientiam*, rit. de *Rescriptis*; & si indubitablement nulle, que la glose ajoute, que selon le sentiment de tous les Canonistes on ne doit écouter aucune preuve de la validité d'une Bulle, contre

contre une telle presumption de fausseté : *Contra istam presumptionem non est admittenda probatio* : tant ce-la marque qu'elle a esté faite par legereté & par surprise. Aussi on en a fait beau bruit en Flandres. Car il est constant que cette faute est dans l'original ; & qu'ainsi il n'a de rien servi de la reformer dans les dernières impressions qu'on en a faites ; parce que l'original estant nul, les copies le sont aussi : outre qu'il est porté dans le Droit, *que le moindre changement, mesme d'un point, rend une Bulle nulle, & que celui qui l'a fait, est excommunié. in Bul. Cœna, e. licet, Rebus. in praxi.*

Vne autre nullité & qui nous touche de plus près, est que le Pape y menace de peines ceux qui n'obeïront pas à sa Bulle. Surquoy je laisse au Parlement à juger s'il appartient au Pape de menacer de peines les sujets du Roy : *sub penis ipso facto incurrendis.*

Mais une autre nullité importante est la maniere injurieuse dont on y a rabaislé l'ordre sacré & suprême de l'Episcopat, en le mettant au rang des moindres Ordres dans la clause ou le Pape parlant de soy quand il estoit Cardinal & Evêques, dit qu'il estoit alors *in minoribus* ; ce qui est une expression qui rend la Bulle nulle, selon le Chapitre, *Quam gravi, tit. de crimine falsi* ; où il est dit, que si un Pape parlant d'un Evêque l'appelle *son fils*, au lieu de l'appeller *son frere*, au prejudice de la société qui est entre luy & tous les Evêques du monde dans l'Episcopat, l'acte où se trouvera une telle expression soit nul. Que dira-t-on donc de celle-cy, où le Pape traite les Evêques non pas de *fils*, mais de *mineurs* ; ce qui est un terme si choquant & si méprisant, que l'Assemblée du Clergé, qui n'a pas eu d'ailleurs

d'ailleurs trop de zele pour les interets de l'Episcopat, l'a changé dans la version qu'elle a faite de la Bulle, où l'on a reformé cette periode comme on a pû. Mais ils n'ont pas relevé par là l'honneur de leur caractere, qui demeure flétry dans l'original & dans le latin mesme qu'ils rapportent. De sorte que cette correction ne rend que plus visible l'outrage qui a esté fait à leur dignité, & la foiblesse qu'ils ont témoignée en le souffrant.

En voulez-vous d'autres? Que direz vous de ce que le Pape ne se contente pas de defendre décrire, de prescher, & de rien dire de contraire à ces decisions, comme on reconnoist qu'il en a le pouvoir par le rang suprême qu'il tient dans l'Eglise: mais il veut aller au delà, & nous imposer de croire ce qu'il a décidé luy seul, *Teneant*: & c'est ce que nous ne pourrions reconnoître, sans confesser que *nous & nos Rois sommes ses sujets dans le temporel mesmes*, puisque leurs Bulles declarent nettemēt, *que c'est une heresie de dire le contraire: Aliter sentientes hereticos reputamus*, disoit Boniface VIII à nôtre Roy Philippe le Bel. Il est donc sans doute que si nous tenons le Pape pour infallible, il faut que nous nous declarations pour ses esclaves, ou que nous passions pour heretiques; puisque nous resisterions à une autorité infallible. Aussi jamais l'Eglise n'a reconnu cette infailibilité dans le Pape, mais seulement dans le Concile universel, auquel on a toujours appellé des jugemens injustes des Papes. Et au lieu que pour établir leur souveraine domination ils ont souvēt entrepris de traiter comme heretiques ceux qui appelleroient d'eux aux Conciles, comme firent Pie II, Jules II, & Leon X: L'Eglise au contraire soutient, comme il a esté déterminé en plein Concile

cile universel, que le Pape luy est soumis. Et c'est pourquoy nos Roys, leurs Procureurs generaux, les Vniuersitez entieres, & les particuliers ont si souvent appellé des Bulles aux Conciles, ainsi qu'il se voit dans tout le chap. 13. des Libertez de l'Eglise Gallicane. Aussi le principal fondement de nos libertez, & dont M. Pithou les fait presque toutes dépendre, est cette ancienne maxime, *qu'encore que le Pape soit Souverain des choses spirituelles, neanmoins en France la puissance souveraine n'a point de lieu; mais qu'elle est bornée par les Canons & regles des anciens Conciles; Et in hoc maximè consistit libertas Ecclesie Gallicane, selon l'Vniuersité de Paris.* Surquoy M. du Puy dans ses Commentaires sur ces libertez, dediez à feu M. Molé premier President & Garde des Sceaux, imprimez chez Cramoisy avec bon privilege, rapporte pag. 30. que nos Theologiens appellent cette pleine puissance du Pape, *une tempeste consommée, & une parole diabolique: Plenam tempestatem, & verbum diabolicum.*

Voilà les sentimens de nos Docteurs, selon lesquels nous avons toujours tenu, *Que la decision du Pape n'oblige point à croire ce qu'il a décidé mesme en matiere de foy; parcequ'il est sujet à errer dans la foy; mais seulement à n'y rien dire de contraire, s'il n'y en a de grandes raisons: In causis fidei determinatio solius Pape ut Pape non ligat ad credendum, quia est deviabilis à fide,* comme dit Gerson. Le Pape entreprend donc sur nos libertez dans cette Bulle, où il nous veut obliger de croire ses decisions; & ainsi c'en est une nullité manifeste.

C'en est aussi une autre plus considerable qu'il ne semble, lorsque le Pape dit qu'on a employé à examiner cette matiere la plus grande diligence qui se puisse

puisse desirer , *quâ major desiderari non possit*. Car il y a icy un artifice secret qu'il faut decouvrir. C'est que comme je vous l'ay déjà dit, les Papes veulent qu'on croye qu'ils peuvent seuls decider les points de foy, en sorte qu'après cela il ne faut rien desirer davantage ; au lieu que nous soutenons qu'il n'y a que les Conciles qui puissent obliger à croire, & qui ne laissent rien à desirer. Et ainsi le Pape fait fort bien selon sa pretention de nous vouloir faire avouer qu'on a apporté en cette matiere *tout ce qui se peut desirer*, quoy qu'il n'ait fait autre chose que consulter quelques Reguliers. Mais nous ferions fort mal d'y consentir ; puisque ce seroit le reconnoistre pour infaillible, blesser infiniment nos libertez, ruiner les appels au Concile general, & mesme rendre tous les Conciles inutiles ; puisque le Pape suffiroit seuls'il estoit infaillible. Et ne doutez point que les partisans de la Cour de Rome ne fassent bien valoir un jour la reception de cette Bulle, pour en tirer ces consequences.

Il y a bien d'autres nullitez essentielles que je serois trop long à rapporter. Jamais Bulle n'en eut tant. Mais ce qui la met le plus hors d'estat d'estre receuë au Parlement, est qu'ayant esté faite par le Pape seul, sans Concile, & mesme sans l'avis du College des Cardinaux, elle ne peut estre considerée que comme ayant esté faite par le propre mouvement du Pape, *motu proprio*, que l'on ne reconnoist point en France. Car on n'y a jamais receu les Bulles faites *motu proprio* en matiere de foy ou de chose qui regarde toute l'Eglise, quelque effort qu'ayent fait les Papes pour cela, comme fit Innocent X, dans sa Bulle de la residence des Cardinaux de l'an 1646. où il declare, *qu'en sorte qu'on ne peut faire*
le par

te par son propre mouvement, il entend qu'elle ait la mesme force que si elle avoit esté faite par le conseil des Cardinaux. Surquoy feu M. l'Avocat general Talon dit que c'estoit en vain que dans cette clause le Pape avoit voulu suppléer par la voye de puissance l'absence d'un Acte important; de sorte qu'elle fut rejetée comme abusive. Et la dernière Constitution du mesme Pape sur les cinq Propositions, quoy qu'elle decidast des points de foy qui estoient reconnus de tous les Theologiens sans exception; neanmoins par cette seule raison que le Pape y parloit seul, on n'osa pas seulement en demander l'enregistrement, quelque desir que l'on en eust. Comment donc celle d'Alexandre n'y seroit-elle pas refusée; puisque quand elle n'auroit point tant d'autres nullitez, ce defect essentiel d'estre faite par le Pape seul la rend incapable d'y estre admise?

Il est donc constant, Monsieur, qu'il n'y eut jamais de Bulle moins recevable que celle-cy; puisqu'on la devoit rejeter à cause de ses nullitez, quand on n'en voudroit point faire de mauvais usage; & qu'on la devoit encore rejeter à cause du mauvais usage qu'on medite d'en faire, quand elle n'auroit point de nullitez. Que sera ce donc si on en considere tout ensemble & les nullitez & l'usage? N'est-il pas visible que si celle-cy passe, il n'y en aura point qu'on ne soit obligé d'admettre, & qu'ainsi nous voilà exposez à toutes celles qui pourront arriver de Rome; ce qui n'est pas d'une petite consequence. Car on peut juger de ce qui en peut venir par ce qui en est déjà venu. Ne voyez-vous pas qu'on ne tâche qu'à multiplier les Bulles, afin que ce soient autant de titres de l'infailibilité, qui en a besoin, & que le monde s'accoutume peu à y ajouter une

ter une creance aveugle? Quand ils se seront ainsi rendus maîtres de l'esprit des peuples, ce sera en vain que les Parlemens s'opposeront aux entreprises de Rome sur la puissance temporelle de nos Rois. Leur opposition ne passera que pour un effet de politique, & non pas pour une décharge de conscience. On les fera passer eux-mêmes pour heretiques, quand il plaira à Rome : car le moyen de faire croire qu'une autorité infaillible se soit trompée? De sorte qu'après les Bulles de Boniface VIII, & de ses semblables, il n'y a point de difference entre dire que le Pape est infaillible, & dire que nous sommes ses sujets.

Vous voyez par tout cela, Monsieur, & combien cette Bulle est dangereuse par la fin où l'on veut la faire servir, & combien elle est defectueuse dans la maniere dont elle est dressée. Il ne me reste qu'à vous faire remarquer combien elle est peu considerable dans le fond & dans la matiere qui y est decidée, laquelle n'estant qu'un simple point de fait, est bien éloignée de meriter tout le bruit qu'on en veut faire. Car il est constant selon tous les Theologiens du monde, que ce fait ne peut rendre heretiques ceux qui le nient, mais tout au plus temeraires. Or qu'une temerité merite qu'on prive les gens des biens & des benefices, & qu'on les punisse comme des heretiques, cela n'est pas raisonnable. Car pourquoy traiter comme heretiques ceux qui ne le sont point, la dispute n'estant que sur un point de fait, qui ne peut faire d'heresie? Cependant quelques Evêques qui ont resolu de dépouiller les Beneficiers, & qui n'en n'ont de pretexte que sur ce point de fait, ont arresté dans leur Lettre circulaire du 17 Mars dernier, *Que ceux qui refuseront de*
souscrire

souscrire le fait, seront traités, comme s'ils refusoient de souscrire le droit. Ils ont beau faire néanmoins. Ils ne sçauroient confondre par toute leur puissance ces choses qui sont séparées par leur nature. Un simple fait demeurera toujours un simple fait ; & celui-cy ne sçauroit jamais donner lieu de priver les gens de leurs Benefices : car j'en reviens toujours là.

N'est-il donc pas plus clair que le jour, qu'en tout cecy ils n'ont point du tout songé à nous instruire dans la foy, mais seulement à nous assujettir à l'Inquisition. C'est ce que je vous montrerois au long, si j'en avois le loisir, tant pour le point qu'ils ont choisi pour objet de leurs décisions, que par la maniere dont ils s'y prennent. Car n'est-ce pas un bel article de foy, de croire que des propositions que tout le monde condamne, sont dans un livre ? Et peut-on s'imaginer que ce soit seulement pour faire croire ce point, qu'on exige des signatures de toute l'Eglise ? Il faudroit estre bien simple. S'ils avoient tant voulu le faire croire, ils n'avoient qu'à en citer les pages : & s'ils avoient eu dessein de nous éclaircir tout de bon, ils nous auroient expliqué ce sens de Iansenius, qu'ils condamnent sans dire ce que c'est, comme dit fort bien la 18 que mon fils m'a montrée ce matin. Reconnoissez-le donc, Monsieur. Ils n'ont pensé qu'à eux, & non pas à nous. Ils n'ont choisi ce point, que parce qu'il leur estoit favorable à cause de la passion qu'on a contre Iansenius. Ils ont voulu ménager cette occasion, & tournant à leurs fins le desir qu'on a témoigné de voir condamner cette doctrine, ils ont crû que nous y serions assez échaufez pour acheter leurs Bulles par la perte de nos libertez.

Comme j'écrivois ces dernières lignes, je viens de voir un Conseiller des plus habiles, qui m'a dit que c'est une maxime constante dans les Parlemens, qu'ils sont les juges legitimes & naturels des questions de fait qui se rencontrent dans les matieres ecclesiastiques, & qu'ainsi n'estant question icy que de sçavoir si les 5 Propositions condamnées sont tirées de Iansenius, il leur appartient d'examiner si elles y sont, au cas qu'on leur presente cette Bulle. De mesme que dans la celebre conference de Fontainebleau, où le Cardinal du Perron accusa de faux 500 passages des Peres alleguez par Duplessis Mornay, le Roy Henry IV nomma des Commissaires laïques pour juger cette affaire, où il estoit question d'examiner si ces passages estoient veritablement dans les Peres, comme il s'agit icy de sçavoir si ces propositions sont dans Iansenius. Et quelque bruit que fit le Nonce d'abord, de ce qu'on ne prenoit pas des Ecclesiastiques pour connoistre d'une matiere ecclesiastique, ils en demurerent les juges, parcequ'il n'estoit question que d'examiner des points de fait. Il m'en donna encore d'autres exemples; mais celui-là suffit pour mettre la chose hors de doute, & pour montrer que si l'on presse le Parlement sur le sujet de la Bulle, nous aurons le plaisir de leur voir examiner regulierement, & en pleine assemblée des Chambres si ces 5 propositions sont dans le livre de Iansenius; nous sçaurons s'il est vray que ce soit une temerité de ne le pas croire; & nous verrons le jugement du Pape exposé au jugement du Parlement.

Ainsi je ne puis assez admirer combien ce dessein d'Inquisition a esté mal concerté, pour avoir esté conduit par de si habiles gens. Car ils ne pouvoient
ient.